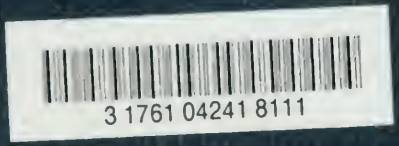
3 1761 04241 8111

LE
F7250pb

LE PHILOSOPHE CHRÉTIEN,

OU

DISCOURS MORAUX:

PAR

MR. FORMEY.

Innocui vivite, numen adest.

488163
23.3.49

A LEYDE,
DE L'IMP. D'ELIE LUZAC, FILS.
M D C C L.

qui ayent plus d'efficace que ceux des Perſonnes, qui, placées dans un rang éminent, ſont l'objet de tous les regards & de tous les hommages. C'eſt cette raiſon, MADAME, *qui m'a fait deſirer avec ardeur d'obtenir de* VOTRE MAJESTÉ *la permiſſion, qu'*ELLE *m'a ſi gracieuſement accordée, de mettre ſon Auguſte Nom à la tête de cet Ouvrage: perſuadé que ce Nom réveilleroit des idées plus propres encore à l'établiſſement des Vertus Morales & Chrétiennes, que toutes les Maximes, & toutes les Exhortations qui compoſent ces Discours. Elles ont brillé, ces Vertus, avec tant d'éclat dans tout le cours de la glorieuſe Vie de* VOTRE MAJESTÉ, *elles répandent actuellement à nos yeux une lumière ſi pure & ſi vive, qu'elles doivent naturellement conduire de l'admiration à l'amour, & de l'amour à l'imitation.*

Les

Les tems où nous vivons ont de grandes prérogatives sur ceux qui les ont précédés. Les connoissances humaines s'accroissent avec une rapidité merveilleuse ; l'ignorance s'enfuit à grands pas, le flambeau de l'évidence dissipe des obscurités, qui avoient paru jusqu'à présent impénétrables : mais par un travers bien déplorable, & qui suffit pour faire éclipser les plus brillans avantages, on sépare le titre de PHILOSOPHE *de celui de* CHRE'TIEN, *& l'on s'imagine que la possession décidée du prémier ne sauroit s'établir que sur la ruïne de l'autre. J'ai fait un effort proportionné à mes foibles talens, en réünissant ces deux titres dans celui de mon Ouvrage, & en travaillant à y montrer, combien sont précieux les fruits de cette union. Mais,* MADAME, *j'ai une démonstration plus abrégée & plus victorieuse encore*

core à proposer ; j'en appelle à l'exemple de VOTRE MAJESTÉ, *& je somme ceux qui osent attaquer le Christianisme dans la spéculation de réfuter la preuve de fait, que je tire du bonheur solide & de la gloire inaltérable dont* VOTRE MAJESTÉ *jouït dans la pratique fidèle des devoirs, que cette doctrine salutaire prescrit.*

Veuille le Ciel laisser encore long-tems à la Terre un si beau modèle ! Et puisse nótre Sainte Religion en tirer les mêmes secours, qui l'ont fait triompher dans tous les Siècles des vains efforts de l'Impiété. Je suis avec le plus profond respect.

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Berlin,
Le 1. Septembre,
1750.

Le très-humble, très-obéïssant & très-soumis
Serviteur,
FORMEY.

LE

LE PHILOSOPHE CHRÉTIEN, OU DISCOURS MORAUX.

I. DISCOURS.

Ludit in humanis divina potentia rebus,
Et certam præsens vix habet hora fidem.
OVID.

L'ESPACE de la vie est renfermé dans des bornes fort étroites ; le rôle que nous avons à jouër ici bas est bien court, & cependant on trouve peu de mortels qui s'en acquittent avec succés. Quand

on jette un coup d'œil sur le tissu d'événemens, qui compose la vie de la plupart des hommes, on n'apperçoit qu'un chaos confus d'actions entassées, sans ordre, sans régle, sans bienséance, au gré des caprices & des passions. C'est ce qui rend l'étude de l'homme la plus difficile de toutes. En vain essaiez-vous de ramener à des principes fixes la théorie d'un être, qui s'égare à chaque pas dans ses folles illusions, qui confond à plaisir toutes les notions, toutes les conjonctures, tous les tems & toutes les saisons, qui vit au jour la journée, & se détermine beaucoup plus par instinct que par raison.

JE vais tracer le Tableau des vicissitudes humaines, indiquer les principales raisons qui ont engagé la Providence à nous y assujettir, & montrer le faux & ridicule usage que les hommes font ordinairement de ces vicissitudes. Un autre Discours nous fournira les principes, qui peuvent apprendre aux hommes à faire un usage salutaire de ces divers états, & à les ramener à leur véritable destination.

AU milieu de cet immense assemblage de grands corps qui décrivent des révolutions constantes & invariables, sur ce globe terrestre, dont les fondemens semblent posés pour l'éternité, existe une créature qui vient se montrer pour dis-

disparoître aussi-tôt, qui brille comme un éclair dans l'immense nuit des siècles, & qui pendant ce petit nombre de momens, qui font la mesure de son existence, passe par une foule d'états, qui la rendent méconnoissable d'un instant à l'autre. De ces états, les uns sont l'ouvrage des causes externes, & l'homme n'y entre pour rien, les autres sont l'effet de sa liberté, suivant qu'il en fait un bon, ou un mauvais usage, & l'homme ne sauroit les imputer qu'à lui-même. Enfin il y en a qui dépendent à la vérité de circonstances placées hors de notre pouvoir, mais que nous pouvons ramener à l'aide de certains ménagemens à nos vuës, & à l'éxécution de nos desseins.

Je dis qu'il y a des états, des tems & des saisons qui sont dans une entière indépendance de nous. Tel est, par éxemple, le tems de naître & celui de mourir. L'Arbitre suprême de nos destinées tient entre ses mains les clefs de la vie & de la mort, il ouvre, quand il lui plaît, nos yeux à la lumière, il régle la durée de nos jours, il en tranche le fil, sans que nous puissions y influër en quoi que ce soit. Il y a encore diverses situations dans la vie qui émanent immédiatement de cette prémière cause, ou qui sont du moins opérées par les causes-secondes d'une maniere irrésistible. Une calamité publique vient dé-

ſoler un Etat, & bouleverſer la fortune des particuliers. Les établiſſemens qui paroiſſent les plus ſolides ſont entraînés par des torrens, dont aucune digue ne peut arrêter la fureur. La prudence humaine ſe trouve déconcertée en mille occaſions, ou Dieu ſe rit des vains projets des hommes, & ſouffle ſur leurs entrepriſes les plus ſpecieuſes.

Je dis au contraire qu'il y a d'autres états, qui ſont l'ouvrage de l'homme ſeul, de ſes deſirs & de ſes paſſions. Doüé d'un principe actif & d'une certaine meſure de puiſſance ſur les objets qui l'environnent, il l'exerce au gré de ſes penchans; & guidé, tantôt par la raiſon & la ſageſſe, tantôt, & malheureuſement le plus ſouvent, par le caprice & la folie, il éléve, ou il renverſe, il plante, ou il arrache, il veut & il ne veut pas, il fait & il défait, paſſant ainſi ſa vie, & la finiſſant, après avoir enfanté mille projets, ſans en conduire aucun à ſa perfection. C'eſt là le grand principe des viciſſitudes humaines. L'homme le porte dans ſon ſein. Inquiet, irréſolu, agité comme une mer en tourmente, combattu par des paſſions oppoſées, attiré par des objets ſéducteurs il s'occupe toujours à la pourſuite de fantômes, qui lui échapent au moment qu'il croit les tenir.

Je dis enfin qu'il y a des états mixtes, qui

qui surviennent sans que l'homme puisse les hâter, ou les détourner, mais qu'il peut amener à ses fins, & accommoder aux situations où il se trouve. C'est l'objet de la politique des États, qui ne produit pas la plupart des événemens, mais qui les étudie, & les adapte à son système, en faisant quelquefois tourner à son avantage les conjonctures qui semblent les plus contraires. Les particuliers peuvent exécuter en petit ce que les maîtres de la terre font en grand, & recevoir les choses inévitables d'une maniere, qui en augmente la bonté, ou qui en diminuë l'amertume, c'est ainsi que les tems & les événemens changent, pour ainsi dire, de nature entre les mains de ceux qui ne se laissent pas entraîner machinalement au cours des choses, mais qui, en s'y accommodant, ou en l'accommodant, autant qu'il en est susceptible, à leur état, tirent de toutes les situations le meilleur parti qu'il est possible d'en tirer.

VOILA' une étrange complication d'états, par lesquels l'homme est appellé à passer, voilà une scène bien variée, & où les décorations se succèdent avec une rapidité inconcevable. Quelles peuvent avoir été les vuës de la Providence, en produisant un semblable être? A-t-elle voulu s'en faire une espéce de jouët, & adopterons-nous la fiction

payenne, qui dit, que les Dieux, aprés avoir formé l'homme, ne purent s'empêcher d'éclater de rire? Le labyrinthe dans les routes duquel nous nous égarons, n'a-t-il aucune iſſuë qui juſtifie les deſſeins du Créateur, & qui ſerve à la conſolation de l'infortunée créature?

Il faudroit des traités entiers, pour donner à la ſolution de ces demandes toute l'étenduë dont elle eſt ſusceptible; je ne ferai qu'indiquer les principes généraux de cette ſolution, laiſſant à la meditation du lecteur le ſoin de les développer.

La prémière réponſe, qui pourroit ſeule trancher le nœud, c'eſt qu'au fonds Dieu n'a pu faire de l'homme que ce qu'il en a fait. Demander, pourquoi l'homme n'eſt-il pas plus parfait, plus heureux, exemt des traverſes & des accidens, que la conſtitution du Monde, & ſes propres imperfections lui attirent, c'eſt préciſément demander, pourquoi l'homme eſt homme? Dés là que Dieu vouloit donner l'exiſtence à cette créature qu'on appelle l'homme, il falloit qu'il la fit, telle qu'elle pouvoit être faite; car une choſe n'eſt que ce qu'elle peut être. Son ame devoit avoir certaines bornes, certaines limitations, en vertu desquelles l'erreur & le vice y étoient admiſſibles. Son corps devoit avoir une certaine liaiſon, ou correspondan-

dance, avec les autres corps dont l'univers eſt compoſé, qui le rendiſſent ſuſceptible des impreſſions agréables, ou déſagréables, qui produiſent le plaiſir, ou la douleur, la ſanté ou la maladie, la vie ou la mort. Suppoſer le moindre changement dans ces circonſtances, c'eſt ſuppoſer un autre Monde & d'autres créatures, c'eſt détruire l'homme, en voulant le refondre. Or Dieu ayant été déterminé par des raiſons dignes de ſa ſageſſe à créer cet Univers & les parties qui le compoſent, au nombre deſquelles l'homme eſt compris, j'en conclus que *l'homme eſt bien*, & que ſon état tout irrégulier qu'il paroît, aſſortit à ſon eſſence, & à celle du grand tout, auquel il appartient.

La Nature n'eſt pas une aveugle puiſſance,
C'eſt un art qui ſe cache à l'humaine ignorance;
Ce qui paroît hazard, eſt l'effet d'un deſſein,
Qui dérobe à tes yeux ſon principe & ſa fin.
Ce qui dans l'univers te révolte & te bleſſe
Forme un parfait accord qui paſſe ta ſageſſe.
Tout déſordre apparent eſt un ordre réel;
Tout mal particulier un bien univerſel,
Et bravant de tes ſens l'orgueilleuſe impoſture,
Conclus que tout eſt bien dans toute la Nature.

A cette prémière réponſe, dont la for-

* *Pope* de l'Abbé *Du Resnel.*

force, n'eſt peut-être pas aſſez ſenſible pour tout le monde, il eſt aiſé de joindre celles que la Religion fournit, & qu'elle tire des divers périodes, qui doivent former la durée complette de notre exiſtence. Si elle finiſſoit avec la vie préſente, il eſt certain que l'on ne pourroit demêler les vuës du Créateur en nous produiſant, & que nous ſerions réellement les plus miſérables de toutes ſes créatures, la portion de lumiere & de raiſon qu'il nous auroit accordée, n'étant dans ce cas qu'une lueur trompeuſe qui nous égareroit, à trouver mille fauſſes routes, ſans nous faire trouver ici bas rien qui ſatisfît l'inquiétude, & qui remplît l'immenſité de nos deſirs. Mais la Religion vient diſſiper nos doutes, arrêter nos plaintes & calmer nos frayeurs, en nous montrant le port auquel doit aboutir cette navigation, le but qui termine notre courſe, la *cité permanente* à laquelle nous ne ſaurions arriver, ſans être préalablement *étrangers & voiageurs* dans les vaſtes & arides deſerts de cette vie.

Il ne faut donc pas s'étonner de cette multiplicité prodigieuſe de conjonctures, qui répandent une ſi grande variété dans la vie, ſachant, comme nous le ſavons, qu'à tous ces tems ſuccedera un tems unique, ou pour mieux dire, une Eternité qui fixera notre ſort ſans re-

retour. Mais qu'il s'en faut que les hommes enviſagent ainſi les choſes, & faſſent de ces divers tems l'uſage, je ne dirai pas que la Religion, mais ſeulement celui que la Raiſon leur dicte. Rien de plus bizarre & de plus ridicule que leur conduite dans les divers États de la vie. En voici quelques échantillons, qui ſerviront ſuffiſamment de preuves.

Je ne les emprunterai pas de ces vicieux du premier ordre, qui ſont venus à bout d'étouffer entiérement les idées du juſte & de l'honnête, & qui confondant tous les tems & toutes les ſaiſons, ſans crainte de Dieu, ſans égard pour les autres hommes, courent *à tout abandon de diſſolution*, & ne connoiſſent aucune régle de bienſéance. En vain reçoivent-ils les avertiſſemens les plus forts, les exhortations les plus preſſantes, en vain ſont-ils preſſés, ſollicités, conjurés, de ne pas donner à la Société & à l'Égliſe le mauvais exemple des ſcandales qu'ils ne ceſſent d'accumuler, leur parti eſt pris, leur cœur eſt entiérement vendu à l'iniquité, & le plus redoutable de tous les tems, celui de la Mort, s'approche à grands-pas, ſans qu'ils daignent y faire la moindre attention. Je laiſſe ces pécheurs endurcis au jugement de Dieu, ou plutot j'implore avec ardeur ſur eux ſa grace, qui peut ſeule triompher de pareils obſtacles.

CEUX dont j'attaque formellement la conduite, parce qu'elle me paroit remédiable, pourvu qu'on les porte à réfléchir sur ses irrégularités, ce sont premièrement ces hommes, qui doüés d'un cœur naturellement bon, sont séduits par diverses illusions, qui les engagent tous les jours à faire des actions, qui dans certaines circonstances seroient supportables, quelquefois même louables, mais qui dans celles où ils les commettent sont déplacées, ridicules, nuisibles à eux-mêmes & aux autres. Ces piéces hors d'œuvre, ces défauts de symmétrie, répandent sur toute la vie d'une personne d'ailleurs sensée & estimable, des bizarreries, qui en ternissent tout le lustre. Donnons en quelques exemples.

UN Prince, un Général, est chargé du gouvernement des Peuples, du commendement des Armées. Le bonheur & le salut de la Patrie sont entre leurs mains; ces soins importans demandent toute leur attention, tout leur tems. Ce Prince, ce Général, s'entêtent de quelque occupation innocente en soi; ils affectionnent quelcun des beaux Arts, pour lesquels la Nature leur a donné du goût, & suivant cette pente qui les entraîne, ils s'y livrent au point de négliger les grands devoirs, qui leur sont confiés. Vous croyez trouver ce Prince dans son conseil, ce Général à la tranchée, ou dans quel-

quelque autre endroit, qui demande leur préſence ; vous les attendez en vain, vous les cherchez, vous les trouvez environnés d'un attirail étranger, ſuperflu, inutile à leurs véritables fonctions. Occupation déplacée, tems mal employé.

Un Père de famille, chargé de pluſieurs enfans à la ſubſiſtance desquels il eſt obligé de pourvoir, accepte quelque fonction, entre dans quelque deſſein, qui procure de l'avantage au Public, mais qui le détourne de ce qu'il doit à ſa famille. Il règle avec un ordre merveilleux, & qui lui attire des applaudiſſemens dont il eſt flatté, il règle, dis-je, les affaires des autres, tandis que les ſiennes demeurent en friche, & que l'indigence domeſtique le talonne. Occupation déplacée, tems mal employé.

Un Miniſtre des Autels, aprés avoir fait les études, qui doivent le préparer à remplir dignement ſa charge, en eſt revêtu, & ſe conſacre à cette foule de fonctions, qui rempliſſent toutes les heures d'un Paſteur vigilant & fidèle. Mais ſes prémières études lui ayant laiſſé un goût vif & dominant pour les ſciences, il s'y jette à corps perdu, il s'enfonce dans le vaſte Ocean de la Litterature & de la Critique, il étudie d'un œil curieux les ſecrets de la Nature, c'eſt un ſavant diſtingué, il va prendre ſa place au Temple de Mémoire, & ſon

nom ſera préſervé de l'oubli, auquel le Tombeau condamne les hommes vulgaires. Mais ſon tems étoit-il à lui pour en diſpoſer de la ſorte? Non, ſans contredit; & malgré la Renommée qui publie ſes talens, je m'écrie encore; Occupation déplacée, tems mal employé.

UNE ſeconde claſſe de perſonnes plus ridicules encore dans leur conduite, ce ſont celles qui violent ouvertement les bienſéances de leur état, de leur âge, de leur caractère. Ici je rencontre pêle-mêle & tout à la fois ce jeune homme ſans principes & ſans expérience, qui décide à tort & à travers, qui raille avec fatuité des gens mille fois plus habiles que lui, qui croit avoir tout vu & tout expérimenté, tandis qu'il bronche lourdement dans les choſes les plus triviales & les plus communes; ce vieillard auſſi uſé d'eſprit que de corps, qui rappellant ſes antiques prouëſſes croit effacer dans ſon Hyver le Printems des autres; cette femme follement avide de ſpectacles & de plaiſirs, qui court jour & nuit aux moindres occaſions de divertiſſement, tandis que ſon ménage dépérit, & que ſes enfans croupiſſent dans le déſordre; ce nouveau parvenu, qui enrichi des dépouïlles des miſérables, nourri du ſang & de la ſubſtance des peuples, étale un faſte & une opulence, dont il devroit avoir honte, & mène

un

un train de Prince, tandis qu'en bonne justice, il devroit être confiné dans un cachot; ce Noble ruïné, qui fierement appuyé sur les Armoiries de ses Ancêtres, qui malheureusement n'ont plus pour support que des lambeaux, étourdit de sa Généalogie; & veut que tout rende hommage au sang dont il sort; ce Pédant hérissé de termes scientifiques, qui croit toujours être au milieu de ses Ecoliers, & qui d'un ton gravement ridicule débite sa science à tout venant; en un mot tant de gens de tout ordre, qui ne daignent jamais peser, si ce qu'ils font est en place, & si leur procédé n'est pas capable de révolter, d'exciter un juste mépris, souvent même une véritable indignation dans ceux qui en sont les témoins.

JEUNE homme présomtueux, attendez que l'age & l'expérience vous ayent fourni des principes; Vieillard incommode, laissez à d'autres des avantages, dont il ne vous reste que le souvenir; Femme mondaine, mettez l'ordre dans votre domestique, avant que de songer à la dissipation; Riche injuste & insolent, rougissez de votre état, & si vous pouvez obtenir quelque support, que ce soit à force de modestie & d'humilité; superbe heritier de vains noms, donnez à réparer les brêches de vos heritages le tems que vous perdez dans l'examen de

vos parchemins; prétendu ſavant, allez régenter vos Ecoles, & venez enſuite parler de bon ſens dans la ſociété; Vous tous, qui ne reſpectez ni vous-mêmes, ni les autres, dans vos imprudentes démarches, ceſſez de donner dans des travers déshonorans pour l'eſpèce humaine.

ENFIN une dernière Claſſe de gens, qui n'ont point d'égard aux tems & aux ſaiſons, ce ſont ces eſprits roides, contrediſans, inflexibles, qui ne ſavent, ni plier, ni céder, ni s'accommoder aux conjonctures. On voit des hommes ſe faire un faux honneur d'une fermeté, qui n'eſt au fonds qu'opiniatreté & petiteſſe d'eſprit. Il n'y a point de caractères plus incommodes dans la ſociété, & qui ſoient plus propres à gâter leurs affaires, & celles des autres. Je n'ai garde de recommander les manéges artificieux, & la ſoupleſſe hypocrite; mais je ne ſaurois approuver non plus ces allures invariables, ces réſolutions fixes, ces plans, pour ainſi dire, ſacrés, auxquels on refuſe d'apporter le moindre changement, quoiqu'aprés avoir été faiſables dans le tems où ils ont été conçus, ils ſoient devenus impratiquables, ou du moins extrêmement difficiles, à cauſe de certaines circonſtances qui ſont ſurvenuës. L'auſtère fermeté d'un Caton inſpire d'abord une ſorte de reſpect;

on croit trouver dans un semblable caractère de justes sujets d'admiration. Mais quand on le voit s'obstiner à soutenir un parti abîmé, sur-tout quand on le voit se plonger un poignard dans le sein, plutôt que de rendre les armes à un Vainqueur généreux, quiconque a de justes idées des devoirs & des vertus, ne trouve dans cet Héroïsme apparent qu'un orgueil démesuré, & une opiniatreté invincible. Tous les jours on rencontre des gens, qui soutiennent ainsi par leurs discours, ou même par leur conduite, des causes désespérées, parce qu'ils les ont une fois embrassées, & qu'ils ne veulent pas en avoir le démenti; tous les jours on trouve des entêtés qui s'aheurtent à continuer des entreprises dont la réüssite est moralement impossible. La plupart des hommes sèchent ainsi sur pied, & périssent dans la poursuite de projets, auxquels les tems & les saisons sont diamétralement contraires.

Que d'écarts! Que de principes d'erreur & d'égarement! Quel spectacle pour l'Intelligence Divine que celui de notre inconstance? Quelle ne devroit pas être nôtre confusion, si nous pensions qu'à chaque instant de nôtre vie, à chaque pas que nous faisons, l'œil du Très-Haut observe toutes nos actions, que la sagesse éternelle connoit mieux que nous-mêmes nos folles résolutions, nos fausses

ſes meſures, nos chimères & nos extravagances. Rien de plus vrai cependant. Celui qui a *formé l'œil*, & *planté l'oreille*, connoit jusqu'à nos moindres penſées; bien plus, il les enregiſtre dans ſes Livres éternels, & les Anecdotes fidèles de toute l'Hiſtoire humaine ſont en dépôt dans les Archives céleſtes. O quel Recueil, & que n'y verroit-on pas, s'il étoit permis de lire au Livre de l'Éternel! Juges aveugles & incompétens que nous ſommes, nous paſſons pour bonnes & convenables bien des actions, qui peſées à la balance du ſanctuaire, ſe trouvent fauſſes & légères. J'avoüe que nous en condamnons en récompenſe quelques unes que le ſcrutateur des cœurs approuve & juſtifie. Mais la ſomme, la totalité de nos égaremens, l'emporte toujours infiniment ſur celle de nos actions vertueuſes.

II. DISCOURS.

Ita vita est hominum, quasi cum ludas tesseris. Si illud quod maxime est opus, jactu non cadit, Illud quod cecidit forte, id arte ut corrigas necesse est.

TERENT.

LES hommes ne cessent de se plaindre de l'inconstance de la fortune, de la rigueur du sort, des traverses de la vie. A les entendre on croiroit qu'il y a dans la Nature une espece de ligue formée contr'eux, que quelques Puissances ennemies de leur bonheur s'étudient à le détruire, & que c'est en vain qu'ils luttent contre le torrent de la destinée. A l'abri de ces termes vagues, en déclamant contre ces vains fantômes, on se décharge, ou l'on croit se décharger, de tout blâme, on rejette, & l'on voudroit engager les autres à rejetter toutes nos disgraces sur un principe externe & inévitable, tandis qu'au fonds elles sont presque toutes l'ouvrage de notre imprudence, le fruit de notre folle conduite. Placés dans un Monde

de ſujet à de perpetuelles révolutions, nous ignorons la maniere de les rapporter à leur veritable deſtination ; & cela, parce que nous voulons l'ignorer, parce que nous ne daignons pas nous faire un ſyſtême bien lié, des règles de prudence, & des principes de conduite.

JE vais eſſayer de ſuppléer à ce défaut, en poſant d'abord un Principe général, d'où je tirerai enſuite, comme autant de conſéquences, quelques Maximes, qui, ſi elles étoient obſervées, rendroient la vie des hommes plus ſyſtématique.

LE principe général que je veux poſer, c'eſt que *Tout eſt lié dans la Nature*, qu'il y a une correſpondance entre toutes les parties de l'Univers, qui cauſe une influence réciproque, & qui produit la détermination de tous les événemens. La main éternelle & inviſible qui a tout formé, a en même tems tout enchaîné d'une maniere indiſſoluble. Rien n'a été abandonné au *hazard*. Ce mot que les hommes ont forgé, n'exprime autre choſe que leur ignorance.

NOUS avons un penchant à croire que ce que nous ne voyons point, n'exiſte point. Ainſi, quand les cauſes de certains événemens ſe dérobent à nos regards, nous nous imaginons qu'ils n'en ont point. Jamais il n'y eut d'erreur plus groſſiere, mais en même tems jamais il

n'y

n'y en eut de plus féconde en conſéquences pernicieuſes. Fauſſement perſuadés qu'il ſurvient ainſi dans la vie de ces coups imprévus, qui ne tiennent à rien, ne dépendent de rien, & ne reconnoiſſent d'autres principes que le hazard, les trois quarts des hommes bornent leurs vuës au préſent, s'y livrent tout entiers, & ne penſent, ni à ſa liaiſon avec le paſſé, ni à ſon influence ſur l'avenir. Leur vie eſt un ouvrage, où l'on ne reconnoit point la main d'un ouvrier intelligent, tel que le ſeroit tout homme qui voudroit faire uſage de ſa Raiſon.

JE conviens que nos vuës ſont naturellement fort bornées, & que cette liaiſon univerſelle que je poſe pour principe, n'eſt parfaitement connuë que de l'Etre adorable, dont l'intelligence égale le pouvoir. Mais il n'eſt pas néceſſaire non plus que cette étenduë immenſe s'offre à nos yeux: nous ne ſommes pas les premiers mobiles, qui devons donner le branle au grand tout; nous avons une certaine portion, une ſorte de département, qui doit être l'objet de notre attention, & qu'il nous importe d'étudier. Conclurre de ce que nous ne pouvons pas tout connoitre qu'il ne faut rien connoitre, c'eſt conclurre d'une maniere auſſi abſurde, que celui qui de ce qu'on ne ſauroit gagner tous les Tréſors

de

de la Terre, infére roit qu'on ne doit pas ſeulement chercher à gagner ſa vie.

CONNOITRE la liaiſon des choſes, c'eſt donc en connoitre ce qui eſt à notre portée, & ce qui nous intéreſſe; c'eſt chacun dans ſon état, dans ſon art, dans ſa profeſſion, faire une étude ſuivie & approfondie des diverſes cauſes qui peuvent influër ſur nos affaires, ſur nos entrepriſes, en arrêter, ou en faciliter l'exécution. Or cette étude s'étend beaucoup plus loin qu'on ne penſe ordinairement. La pareſſe naturelle reſſerre autant qu'il eſt poſſible la ſphere de nos connoiſſances. On ſe perſuade ou l'on tâche de ſe perſuader qu'un petit nombre de principes, un peu d'uſage & d'expérience ſuffiſent pour vivre & ſe tirer d'affaire. On ſe perſuade, ou l'on tâche de ſe perſuader que, dès que les objets ſont à une diſtance médiocre de nous, nous n'avons plus aucune relation avec eux, & qu'il ſeroit ſuperflu d'y penſer. Cependant c'eſt mon principe, & je le répète: TOUT EST LIE'. Chaque objet eſt aſſujetti à une influence qu'il exerce à ſon tour ſur tout le reſte, & le grand ſecret de la Prudence c'eſt d'étudier ces influences, de les évaluer & d'en tirer parti. Pour cet effet il y a certaines maximes à ſuivre, que je vais propoſer, & développer ſuccintement.

PREMIERE MAXIME. *Tout homme*

me raiſonnable doit ſe faire un plan de vie. Aprés avoir reçu les ſecours de l'éducation, parvenu à cet âge, où l'entrée du Monde nous eſt ouverte; il faut ſe demander à ſoi-même ce qu'on y veut faire. Citoyen de la Terre, comment ſoutiendrai-je cette qualité, & à quel titre me produirai-je parmi mes ſemblables, afin d'avoir part à leur eſtime, & aux effets de leur bienveillance? Cette déliberation, la prémière de celles de notre vie, eſt auſſi la prémière qu'on doit être ſoigneux de placer dans ſa ſaiſon; & à cet égard on péche en deux manieres oppoſées, en la prématurant, & en la retardant. Un choix prématuré, & hors de ſaiſon, c'eſt celui par lequel on décide de l'état & de la vocation d'un enfant, avant que d'avoir examiné à quoi il eſt propre, contre ſon gré, contre ſon naturel, contre les circonſtances externes qui y répugnent. Combien de perſonnes malheureuſes pour toute leur vie, parce qu'on les a forcées à embraſſer un genre de vie, pour lequel elles n'étoient pas faites? Elles préjudicient à la ſociété en gâtant les affaires qu'elles manient, tandis qu'elles auroient pu ſe rendre fort utiles ailleurs. L'autre extremité, c'eſt celle des réſolutions tardives, ou renvoyées même pour toujours. Un jeune homme entre dans le monde avec un certain bien; pri-

privé de bonne heure des guides ordinaires que la Nature, ou les Loix donnent à cet âge qui en a ſi grand beſoin, il s'accoutume à la diſſipation, il voltige d'objet en objet, de plaiſir en plaiſir; heureux encore, lorsqu'il ne s'égare pas de crime en crime. Tout état fixe lui paroît une gêne inſupportable, il ne veut ni charge, ni emploi; ſon esprit ne contracte point l'habitude de l'ordre & de l'application; & lors qu'enſuite l'age viril amène les idées d'établiſſement, il ne ſe trouve propre à rien, il eſt obligé de croupir dans l'oiſiveté, & de vieillir dans le mépris. *A chaque choſe ſa ſaiſon.* Tout homme raiſonnable doit ſe faire un plan de vie, & le faire, lorsqu'il en eſt tems.

SECONDE MAXIME. *Inſtruiſez vous de tout ce qui a du rapport à votre vocation, & tachez d'en aquerir les idées les plus diſtinctes.* Qu'il y a peu de gens, dont on puiſſe dire à la rigueur, & au pied de la lettre, qu'ils ſachent leur métier. L'apprentiſſage de toutes les profeſſions & de toutes les ſciences n'eſt qu'une routine ſuperficielle, qui apprend les termes & quelques manœuvres générales. C'en eſt aſſez pour ſe faire recevoir Maître, ou Docteur; & dès qu'on eſt decoré de ces titres, on ſe feroit une honte d'apprendre. On aime mieux mal faire, ſe ruïner, & ſe déshonorer

honorer, que de bien faire, & d'en avoir obligation aux lumieres d'autrui. C'eſt là la ſource la plus abondante des disgraces & des contretems de la vie humaine. Mais d'où vient-elle? Je l'ai inſinué, en poſant mon principe général; c'eſt qu'on ne ſe fait pas une juſte idée de la liaiſon des choſes, c'eſt qu'on ne ſaiſit que les influences marquées & prochaines, quoiqu'il y en ait d'autres, qui, pour être moins ſenſibles, n'en ſont pas moins efficaces. Prenons pour exemple le Négoce. Un habile Négociant doit avoir des connoiſſances bien plus étendues qu'on ne le penſe ordinairement. Appellé à raſſembler dans ſon Magazin les productions des quatre parties du Monde, il doit être au fait des lieux de leur origine, des voyes de leur transport, des moyens de les conſerver, des occaſions de les placer; il doit calculer les probabilités de débit, comparer les risques & les pertes au profit, avoir toujours dans certaines branches de ſon commerce de quoi le dédommager des accidens qui pourroient arriver dans d'autres; en un mot il a ſon ſyſtême, plus réel que celui du Philoſophe, & ſans ce ſyſtême, il bronche à chaque pas, & détruit ſa maiſon au lieu de l'édifier. Encore un exemple. Un Soldat, & par ce Soldat, j'entens le Général lui-même, croit n'avoir beſoin pour

pour s'acquitter de ſes devoirs que de courage & de vigilance. Ce ſont à la vérité deux diſpoſitions eſſentielles au métier de la Guerre, mais pour les appliquer avec ſuccés, & faire uſage de chacune dans ſa ſaiſon, il faut bien des connoiſſances, de l'étude, de la réflexion, & de l'experience. Une ſeule Campagne préſente une foule de conjonctures differentes, dont il y en a telle qui devient déciſive entre les mains d'un Chef habile & experimenté, tandis qu'un Guerrier, qui ne connoit, pour ainſi dire, que la méchanique quotidienne de ſon métier ne les auroit pas apperçuës. C'eſt bien ici qu'il faut à chaque choſe ſa ſaiſon. Une retraitte faite à propos vaut quelquefois mieux qu'une victoire gagnée; un ſeul mouvement juſte, ou déplacé, décide du ſuccés d'une action, & pour obſerver l'inſtant de ce mouvement, il faut le coup d'œil d'un Maître dans l'Art Militaire.

TROISIEME MAXIME. *Ne faites jamais rien, dont vous ne puiſſiez vous rendre raiſon à vous-même.* C'eſt encore une conſéquence du principe de la liaiſon univerſelle. Puisque tout eſt aſſujetti à cette liaiſon, il n'y a donc aucune action dont la réüſſite ne ſoit attachée à certaines circonſtances, qui l'amènent & qui la préparent; & par con-

conſéquent il n'y a aucune action que nous devions faire, avant que d'avoir examiné ſi ces circonſtances préalablement néceſſaires lui ſont favorables. Or c'eſt à quoi ne penſent presque jamais les hommes. Ils font, ou veulent faire une choſe, parce que l'idée & l'envie leur en vient, ſans penſer, ſi c'en eſt le tems, le lieu, l'occaſion; ſans raiſonner avec eux-mêmes, & ſe demander, s'ils ſont fondés à agir ainſi, & s'ils peuvent ſe promettre quelque ſuccès de leurs démarches. Un poſte devient vacant; vint prétendans y aspirent. Mais entre ces vint y en a-t-il deux qui ayent réfléchi ſur ce qui peut légitimer leur prétention, qui ſe ſoyent interrogés eux-mêmes ſur leur mérite, leur capacité, l'ancienneté de leurs ſervices, & toutes les autres circonſtances, qui peuvent frayer le chemin à cette dignité. Non, ils ſollicitent tous avec une égale ardeur ce dont aucun d'eux n'eſt peut-être digne; & ſi c'eſt un Maître éclairé qui diſpenſe les graces, ces importuns ſont renvoyés, couverts d'une juſte confuſion, tandis que l'humble vertu, qui ſe tenoit à l'écart, remporte un prix, auquel elle n'oſoit prétendre. Dans le cours ordinaire de la vie combien d'actions & d'habitudes mêmes, qui ne ſont bonnes à rien, & qui par là même ſont très nuiſibles. Demandez à

ceux qui font ces actions, ou qui ont ces habitudes, pourquoi ils agiſſent ainſi, vous les étonnerez: jamais cette queſtion ne s'étoit offerte à leur esprit; ce ſont des plis formés machinalement, par imitation, par caprice, des impreſſions reçuës, des uſages adoptés au hazard & ſans fondement. Quelle iffférence néanmoins entre une ſemblable conduite, & une conduite raiſonnée? L'homme qui péſe ſes actions, eſt plus ſupérieur à celui qui vit ſans réflexion, que celui-ci ne l'eſt à la brute. Comment ſe peut-il qu'il y ait ſi peu d'Ames, dans leſquelles le Tribunal de la Raiſon ſoit dreſſé?

QUATRIEME, & dernière MAXIME. *Poſſedez-vous toujours.* A quelque extrémité que l'on ſoit réduit, il eſt eſſentiel de ne jamais perdre l'empire ſur ſoi-même. Ce qui cauſe un grand nombre d'actions déplacées & hors de ſaiſon, c'eſt la promtitude avec laquelle les hommes ſe découragent dans les moindres revers, paſſent même de l'abattement à la frayeur, au déſeſpoir. Si au moment qu'un Pilote apperçoit quelques nuages, qui s'élévent ſur l'horizon, il abandonnoit le gouvernail, bien-tôt le vaiſſeau ſans guide, iroit ſe briſer contre les écueils, ou s'engloutir dans les gouffres de l'Ocean. C'eſt pourtant ce qui arrive à la plupart des hommes.

mes. Un rien les met hors d'eux-mêmes, & dès lors toutes leurs actions tiennent de l'extravagance. Ce n'eſt pas la crainte ſeule qui produit cet effet, toutes les paſſions les tettent dans cet état, toutes les paſſions nous maitriſent, & déterminent à leur gré les mouvemens de notre ame & de notre corps. Or un homme paſſionné ne fait presque jamais rien à propos, marchant, courant droit au but de ſa paſſion, il écarte, renverſe, foule tout ce qui ſe trouve à ſon paſſage, mais quelquefois traverſé par les obſtacles que ſon inconſidération excite, il eſt écarté, renverſé, foulé, & trouve ſa perte où il cherchoit ſon bonheur. Je ne m'arrêterai point à fournir des exemples de ce que j'avance. Le Monde eſt le Théatre des paſſions; elles y jouent tous les jours les ſcènes les plus étranges, on voit éclorre à toute heure des événemens imprévus qu'elles ſeules pouvoient produire, on voit les tems & les ſaiſons confonduës, les maximes de l'honneur & de la vertu négligées, les règles de la prudence oubliées, tout bouleverſé en un mot par ces fiers Tyrans de nos Ames. Amour, Haine, Colère, Vengeance, Ambition, Avarice, Senſualité, Débauche, Monſtres que je n'oſe nommer, vous vivez en nous, vous règnez ſur nous, & ce qui met le com-

ble à notre malheur, nous vous aimons, nous cherissons vos fers. O après cela comment proposer encore aux hommes cette Maxime : *Possedez-vous toujours.* Et le pouvons-nous, diront-ils? sommes-nous nos Maîtres? Oui, vous le pouvez, vous avez vendu une liberté & des droits, qui au fonds sont inaliénables, & qu'il dépend de vous de revendiquer. Voyez les effets actuels de vos égaremens, & prévoyez-en les suites plus funestes encore. Voyez l'esclavage du péché produire la honte, la mort, & la condamnation éternelle. Ah! si ces idées, si ces grands principes, s'offroient à nos esprits dans toute leur force, bien-tôt rendus à nous-mêmes, bien-tôt Maîtres de nos cœurs & de nos actions, nous jouïrions de cet empire, le plus doux & le plus glorieux de tous, l'empire sur nos passions désarmées, enchaînées, soumises au joug de la raison & de la vertu. Alors nos entreprises seroient convenables aux tems & aux conjonctures, nos actions justes & fondées sur la connoissance & l'examen, notre conduite en un mot seroit raisonnable & sensée.

MAIS ce plan de la sagesse humaine est-il parfait, suffit-il pour notre bonheur, & ne reste-t-il rien à y ajouter? Quelque spécieux qu'il ait pu paroître, rien ne seroit cependant

plus

plus défectueux, si je n'ajoutois cette MAXIME FONDAMENTALE. *Avant toutes choses, en tout tems, quoique vous fassiez, dans quelque situation que la Providence vous place, faites votre salut, travaillez y sans relâche, ramenez tout à ce grand but, & ne le perdez jamais de vuë.* Prospérer dans les desseins de cette vie, & négliger l'éternité, c'est être souverainement malheureux. Ainsi la Religion doit être l'ame de toutes nos entreprises, le grand mobile de toutes nos démarches. Rien de ce qui peut avancer notre salut n'est hors de saison, tout ce qui le retarde & en arrête les progrès est infiniment déplacé. Envain le libertin demande d'un ton railleur: à quoi la piété est-elle bonne dans telle ou telle entreprise? fait-elle les Grands Hommes, les Généraux, les Politiques, les Savans, les fameux Artistes? Oui, profanes, la piété fait toutes ces choses, par ce qu'elle en fait tout le prix. Un grand Homme sans religion, sans piété, est un fantôme de grandeur, vuide de toute réalité. Un impie qui, par les seules règles de la Prudence humaine, améne tous ses desseins à une heureuse fin, & semble enchaîner la fortune à son char, c'est une victime couronnée de fleurs, qui va bientôt être immolée à l'autel des vengeances du Tout-puissant. Insensés, vous

vous applaudiſſez de faire tout ce que vous faites à propos & dans ſa ſaiſon, & vous ne faites rien qu'à pure perte, votre édifice imaginaire s'éléve dans les nuës, mais il eſt bâti ſur le ſable, le vent va ſouffler, les torrens vont venir, les ardeurs de la colère éternelle s'embraſent, & il n'en reſtera pas le moindre veſtige.

Ebloüi des rayons dont il ſe ſent percer
L'Impie avec horreur voudroit les repouſſer:
Il n'eſt plus tems. Il voit la gloire qui l'opprime,
Et tombe enſéveli dans l'éternel abyme.

La Religion. Poëme.

III. DISCOURS.

Sic natura jubet, velocius & citius nos
Corrumpunt vitiorum exempla domeſtica, magnis
Cum ſtibeant animos autoribus.

JUVEN.

LE Mal moral, ou le Vice, eſt un poiſon dangereux, contre lequel tous les ſages, tous ceux qui ont donné des règles de conduite aux hommes, ont propoſé divers antidotes. Mais s'eſtimant trop heureux, s'ils pouvoient les faire parvenir jusqu'au cœur, ils ont été de bonne compoſition par rapport à certaines démarches extérieures, qu'ils ont cru devoir laiſſer paſſer à l'homme, comme des ſuites néceſſaires de ſa fragilité naturelle, ils ont craint en demandant trop, de ne rien obtenir. La Doctrine Evangelique ne connoit point ces ménagemens dangereux, elle demande de ceux qui l'embraſſent, & la réalité & les apparences.

CETTE prétention ne ſeroit-elle point outrée? L'homme peut-il, & doit-il s'aſtreindre à une ſemblable obli-

gation ? N'eſt-ce pas en quoi conſiſte le glorieux privilége de la liberté chrétienne, qu'à nous rendre indépendans des jugemens humains, pour n'obéïr qu'à Dieu & à la conſcience. Ce principe d'illuſion eſt un des plus dommageables que l'on puiſſe nourrir, il eſt entièrement incompatible avec la perfection chrétienne.

LE Mal en général, c'eſt tout ce qui tend à diminuer & à détruire la perfection. L'idée Manichéenne de deux principes, qui ſont continuellement aux priſes, & dont l'un fait tout le bien, l'autre tout le mal, cette idée eſt abſurde & blasphématoire, lors que l'on conçoit ces principes, comme deux Etres réels, deux Divinités. Mais il n'eſt pourtant que trop vrai que le bien & le mal ſont dans un combat perpétuel, & que la malice des méchans déploye tous ſes efforts, pour troubler les ſages Loix de la Providence, & s'oppoſer aux bonnes intentions des hommes vertueux. Tous les Etats, toutes les Sociétés, ſont le Théatre des révolutions qu'enfante cette discorde du bien & du mal; heureux qui n'en eſt pas la victime.

MAIS outre ces effets réels, marqués, inconteſtables, dont on ne peut méconnoitre la coupable origine, les gens de bien eux-mêmes ſe relâchent ſouvent à certains égards du côté des ap-

apparences, & se fiant sur le témoignage intérieur de leur conscience, ils croyent n'avoir négligé aucun de leurs devoirs, quoiqu'ils donnent lieu à les taxer de diverses choses, qui seroient effectivement vicieuses, s'ils les commettoient. „ Que m'importe ce que „ les autres pensent de ma conduite, elle est régulière au fonds, & cela me „ suffit. Je fréquente des lieux suspects, „ & où la vertu fait quelquefois naufrage, mais jamais la mienne n'y a succombé, ni même périclité. Je tiens „ des discours, j'écris des choses, auxquelles on peut donner un sens équivoque, mais celui que j'y attache est „ innocent, & je ne suis pas obligé de „ me gêner à cause de la malignité „ d'autrui ".

AINSI pensent & parlent tous les jours des gens qui ont effectivement le cœur droit & les intentions pures, mais qui ne laissent pas pour cela de mettre leur vertu & leur salut en danger par l'imprudence de leur conduite. Je vais tâcher de les détromper, en leur mettant devant les yeux ce qu'exigent l'intérêt de la Société, l'édification de l'Eglise, & la conservation de leurs propres vertus.

NOUS naissons Membres de la Société, & nous nous devons à la Société. Elle a des droits sur nous, qui pro-

duiſent de notre part des obligations indiſpenſables. Tout Syſtême de vertu, qui n'embraſſe pas ces obligations, eſt faux, ou du moins défectueux. On a beau avoir pris des arrangemens pour régler ſon intérieur, aſſujettir ſes paſſions, faire règner l'ordre & la paix dans ſon cœur, toutes ces excellentes diſpoſitions ſont à la vérité de bonnes ſemences, mais dont il ne naîtra aucune plante, aucun fruit, ſi nous ne les faiſons germer & fructifier en les rapportant au bien de la Société.

C'EST le grand défaut, le défaut général, & comme inné des hommes, de ſe croire au Monde pour eux ſeuls, de tout rapporter à leur propre perſonne, & de compter que tous les autres doivent entrer dans leur plan & dans leurs vuës, ſans qu'ils entrent réciproquement dans les arrangemens d'autrui. Les mêmes diſpoſitions d'esprit & de cœur, qui ont fait penſer pendant ſi longtems, que tous les grands Corps de l'Univers tournent autour de notre petite Terre, & qu'elle eſt le centre des ouvrages du Créateur; ces mêmes diſpoſitions perſuadent à chaque homme que tous les Membres de la Société ſont des pièces qu'il doit ajuſter, des matériaux qu'il doit faire entrer dans l'édifice de ſon bonheur, & dès que les autres imbus du même préjugé, veulent le lui faire ſen-

ſentir, & l'obliger à y déférer à leur égard, il s'étonne, il ſe récrie, il s'en défend de toutes ſes forces. Sur-tout quand certaines circonſtances particulières élévent un homme au deſſus d'une foule d'autres, & le rendent arbitre de leur deſtinée, ce penchant naturel s'accroit & ſe fortifie, au point de ſervir de règle à ſa conduite, & de principe à toutes ſes actions.

CEPENDANT la Nature & la Raiſon travaillent de concert à nous détromper ſur cet article. La Nature nous montre une parfaite égalité dans la condition primitive des hommes, la Raiſon met à la tête de tous les préceptes de morale, cette Propoſition fondamentale ; *Ne faites à autrui que ce que vous voudriez qu'on vout fit.*

CELA étant, & je ne me crois pas obligé d'en donner une plus ample démonſtration, je dis que nous ſommes obligés en qualité de Membres de la Société, de veiller à ſes intérêts, de travailler à ſa perfection, & que quiconque s'en diſpenſe, pour s'iſoler, ſe ſéparer, ſe renfermer mal à propos au dedans de ſoi, ſous prétexte de travailler à ſa ſeule & propre perfection, eſt un Etre qui ne remplit ſa deſtination qu'imparfaitement, que ſa vertu eſt une pièce hors d'oeuvre, qui ne contribuë en rien à la beauté de l'Univers, & qu'il

n'a aucun droit à l'eſtime, à l'affection, aux bons offices des autres.

MAIS, dira-t-on peut-être, la conſéquence la plus rigoureuſe qu'on puiſſe tirer des principes qui viennent d'être poſés, c'eſt que nous ſommes obligés de faire des biens réels à la Société, ou de détourner de deſſus elle les maux réels, qui la menacent, toutes les fois que cela dépend de nous, après quoi tout eſt fait, toutes nos dettes ſont payées; & ſi nous avons l'air & l'apparence de faire quelque choſe qui ſoit contraire à ſes intérêts, il ſuffit pour nous légitimer qu'au fonds il n'en ſoit rien, & que notre conduite ſoit exempte de défauts effectifs. Aller plus loin, c'eſt tyrannie toute pure.

JE demande un peu d'attention au Lecteur, pour rendre ſenſible la force de ma réponſe à cette difficulté. Ce qui fait le bon, ou le mauvais état, la perfection, ou l'imperfection de la Société, c'eſt la conduite des hommes qui en ſont Membres. Ce qui détermine la conduite des hommes, ce ſont leurs idées, c'eſt-à-dire, la manière dont ils penſent, les jugemens qu'ils forment, les motifs, qui ſont impreſſion ſur eux. Ce qui produit & entretient les idées des hommes, ce ſont les ſeules apparences, ils ne peuvent pas aller au delà, le fonds & l'eſſence même des choſes

leur

leur eſt impénétrable. Ainſi mettre ſous les yeux des hommes des apparences de mal, c'eſt la même choſe à leur égard que de le commettre réellement, c'eſt leur tendre les mêmes piéges, c'eſt les expoſer aux mêmes inconvéniens.

Vous vivez d'une manière réglée, ſobre, chaſte; Dieu le ſait, votre conſcience le témoigne. Cela eſt bien, vous poſſedez une vertu, dont vous recueillez le fruit dans l'exemtion de tous les maux qu'une conduite oppoſée vous attireroit. Mais votre air, vos manières, vos discours, ont une apparence licencieuſe, vous vous dédommagez de votre abſtinence réelle par l'eſſor que vous donnez à votre langue & à votre imagination, ceux qui ſont autour de vous, reſpirent cet air empoiſonné que vous exhalez, ils adoptent vos idées, elles jettent le désordre dans leurs ſens, ils réaliſent ce que vous ne faites que dire? N'êtes-vous pas auſſi coupable du crime de Léze-Société que ſi vous faiſiez effectivement tout ce que vous dites? Tient-on compte à un ſujet de ſa fidélité réelle, s'il débite en même tems, ne fut-ce que par un jeu d'esprit, des maximes de rébellion & de ſédition. Oſe-t-on dire qu'on profeſſe une Religion, & la Société retire-t-elle quelque fruit de cette profeſſion, lors qu'on s'émancipe à en parler d'une manière peu

meſurée, & qu'on hazarde des ſaillies qui tendent à la décréditer. Il ne faut pas juger à la rigueur, dites-vous, ce ne ſont que des apparences de mal. Eh! que m'importe, ſi elles ont le même poids, la même force, ſi la contagion ſe répand avec autant, & peut-être plus de rapidité! Un peſtiféré, je puis bien employer cet exemple, n'eſt-il pas plus dangereux encore, lorsque la peſte eſt dans ſes habits, que quand elle ne fait que de naître dans ſon corps.

TELS ſont les droits de la Société, conſidérée en général. Mais elle renferme dans ſon ſein des Sociétés particulières, qui ſe diſtinguent par la créance d'un certain nombre de vérités, & par la pratique des devoirs, qui découlent de ces vérités. Chacune de ces Sociétés s'attribuë une origine reſpectable, & tache de maintenir ſes prérogatives contre toutes les autres. C'eſt ce qu'on appelle des RELIGIONS.

TOUT Membre de chacune de ces Sociétés, né & élevé au milieu de quelqu'une d'elles, jouïſſant de ſes avantages & de ſa protection, eſt obligé réciproquement à faire tout ce qui dépend de lui, pour l'honneur & la conſervation du Corps, auquel il appartient. Les devoirs qui nous lient à la Société en général, s'étendent donc à toutes les Religions, & quiconque en profeſſe une,

ne

ne peut se dispenser de lui être fidèle dans toute sa conduite. Et si les apparences peuvent faire autant de tort à cette Religion que la réalité, en blessant les apparences, il se rend aussi coupable qu'en commettant les choses mêmes que ces apparences indiquent.

IL faut remarquer néanmoins que plus une Religion est pure, plus elle impose l'obligation d'une vie sainte, & plus celui qui conserve au milieu d'elle les apparences du mal, agit contre les intérêts, & contre l'esprit de cette Religion. Or personne ne sauroit contester ce caractère à la Religion Chrétienne. Quand même on refuseroit de se rendre aux argumens qui prouvent sa Divinité, ses plus injustes adversaires sont néanmoins forcés de convenir que tout respire dans l'école de J. Christ la régularité des mœurs, & la pratique de toutes les vertus. Il n'y a donc point de milieu; il faut, ou sortir de cette église, & se séparer de sa communion, ou bien remplir ses engagemens avec elle, & ne rien faire qui soit contre son édification.

LE Divin Fondateur du Christianisme a fort insisté sur cet article, & il ne condamne pas moins le scandale que le crime même. Il n'appelle pas seulement ses Disciples à faire de bonnes œuvres, mais il veut que la *lumière de leurs bonnes*

nes œuvres luiſe aux yeux des autres hommes. Les Apôtres à l'exemple de leur Divin Maître, ont preſſé fréquemment la néceſſité de ſe conduire d'une manière honnête, décente, digne de la vocation au Chriſtianisme; ils ont même formellement déclaré qu'il faloit *s'abſtenir de toute apparence de mal.* Cette régénération, qui fait du fidèle une *Créature* toute *nouvelle*, emporte le renouvellement extérieur, auſſi bien que le renouvellement intérieur. Et l'excellent *patron*, que J. Chriſt *nous a laiſſé*, *afin que nous ſuivions ſes traces*, préſente le modèle d'une vie accomplie à l'un & à l'autre de ces égards.

MAIS je vais plus loin encore, & je tire la principale force de ma preuve de l'eſſence même de la Société Chrétienne. Qu'eſt-ce que cette Société? Je crois qu'on pourroit la définir, une aſſemblée de perſonnes qui vont de concert à la vie éternelle. Par conſéquent tout particulier de cette aſſemblée qui traverſe en quelque manière que ce ſoit cet excellent deſſein, qui en arrête, en retarde l'éxécution, ou la rend plus difficile, fait tort à tous les autres, & attaque le plus cher de tous leurs intérêts. Or un Chrétien qui néglige d'éviter les apparences du mal, eſt dans ce cas; & pour l'ordinaire les effets de ſa conduite ſont plus pernicieux que des péchés d'éclat,

clat, que les excès des scélerats de profession. En effet personne n'ose s'autoriser de l'exemple de ces derniers; la voix publique les note de l'infamie qui leur est justement duë. Mais rien ne dérange plus les projets d'une vie Chrétienne, que de voir une personne estimée, accréditée par son rang & par son caractère, donner dans certains relâchemens, se permettre des licences, dont le fonds, s'il n'est pas criminel, pourroit au moins l'être. Aussi-tôt l'incrédule triomphe, & le pécheur qui luttoit contre ses passions, & auquel de bons exemples, eussent peut-être fait remporter la victoire, se hâte de finir un combat pénible, pour commettre réellement le mal, qu'il juge exister avec la même réalité en autrui, trompé par les apparences.

QUI ne connoit la force de l'exemple, & qui ne sait l'adresse merveilleuse, avec laquelle les penchans vicieux du cœur multiplient le nombre des exemples, qui semblent les favoriser? Helas! il ne reste encore au fidèle le plus avancé dans la sanctification que trop d'imperfections, qui donnent prise sur lui, & qui ternissent la splendeur de ses vertus, sans qu'il se laisse aller à des démarches suspectes, & donne lieu à des soupçons fondés sur quelque vraisemblance. Ainsi l'édification de l'Eglise im-

impose au Chrétien le devoir de s'abstenir de toute apparence de mal; & ce second motif donne une nouvelle force à celui qui est pris de l'intérêt de la Société.

IL se présente ici une Question intéressante à examiner: savoir, " Jusqu'à quel „ point un bon Citoyen, & un bon „ Chrétien sont obligés de déférer aux „ jugemens de la Société & de l'Eglise, dans leur manière de vivre par „ rapport aux apparences ".

JE commencerai par là le Discours suivant; après quoi j'acheverai l'examen de mon sujet.

IV. DISCOURS.

Virtus repulſæ neſcia ſordidæ
Intaminatis fulget honoribus.
Nec ponit, aut ſumit ſecures
Arbitrio popularis auræ.

HORAT.

NOUS vivons dans la Société, & même dans l'Egliſe, au milieu d'une foule de perſonnes attentives à toutes nos démarches. Divers motifs excitent cette attention. Il y en a de loüables. Des Supérieurs vigilans & zélés éclairent les pas de ceux qui ſont confiés à leur direction. De tendres amis ne perdent presque point de vuë les perſonnes qu'ils aiment, afin de les aſſiſter dans tous les cas où ils peuvent le faire.

MAIS diſons la choſe comme elle eſt. Sont-ce là les principes les plus ordinaires de l'empreſſement que l'on fait paroître à s'informer de la conduite d'autrui. C'eſt une vaine curioſité; c'eſt l'en-

l'envie & la malice, qui font de tant de cervelles le Magazin des Anecdotes de leur ville, ou du moins de leur quartier. Encore si ces dangereux Spectateurs s'en tenoient à voir & à rapporter les choses comme elles sont; si dans les cas douteux ils prenoient le parti favorable, ou suspendoient au moins leur jugement, on pourroit leur passer cette démangeaison de savoir des choses, dont au fonds la connoissance ne leur importe en rien. Mais qui ne sait comment nos paroles, nos actions, nos gestes même, & jusqu'à notre silence, sont quelquefois rapportés, exagérés, envenimés? Qui ne sait que le souffle empoisonné, qu'éxhalent tant de bouches maudites, ternit les vies les plus pures, prête de mauvais motifs aux actions les plus légitimes, & à plus forte raison interprète sinistrement toutes celles qui ont la moindre apparence équivoque.

VOILA' la situation, où chaque Membre de la Société & de l'Eglise se trouve placé, & où il est d'autant plus exposé, qu'il paroit avoir plus de bonnes qualités & de vertus. Car les méchans se passent bien des choses les uns aux autres, mais ils ne passent rien aux gens de bien; ils les épluchent impitoyablement, parce qu'ils

qu'ils voudroient les mettre à leur niveau.

QUEL parti doit donc prendre un bon Citoyen, un bon Chrétien, dans cette ſituation? Prêtera-t-il une oreille inquiéte à ces rumeurs perpétuelles, à cette eſpèce de bourdonnement de la multitude? Changera-t-il de conduite, réformera-t-il le plan entier de ſa vie, toutes les fois qu'on en jugera d'une manière désavantageuſe? L'expérience ne lui apprend-elle pas que ce ſeroit peine perduë, & que jamais perſonne ne vint à bout de ſatisfaire tout le monde? Nous nous devons à la Société, diſions-nous dans le Discours précédent. Mais nous nous devons auſſi, & prémièrement, à nous-mêmes. La Société veut que nous ne portions pas le trouble & la ſéduction dans ſon ſein, en tenant une conduite dont les apparences ſoient mauvaiſes. Cela eſt juſte, & je crois l'avoir prouvé. Mais la Société, (& je comprens l'Égliſe ſous cette dénomination, puiſque ces deux Corps n'en font qu'un par rapport à nous), la Société, dis-je, nous traite avec une rigueur, à laquelle ſes droits ne s'étendent pas, en qualifiant mauvaiſes des apparences innocentes, ou du moins indifférentes. Faut-il lui en faire le ſacrifice? Voilà, ce me ſemble, le point précis, & l'endroit délicat

licat de la Queſtion que je me ſuis propoſé de traitter. Les diſtinctions ſuivantes en rendront peut-être la déciſion plus facile.

JE diſtingue donc trois ſortes de Publics, ou trois Claſſes de perſonnes dans la Société & dans l'Égliſe ; un Public judicieux, un Public injuſte, & un Public foible. Le Public judicieux, qui régle ſes arrêts ſur l'équité, & qui ne demande de nous que l'obſervation de nos devoirs, mérite tous nos égards. Sa voix eſt la même que celle de la Raiſon & de la Religion ; ainſi je m'arrêterois inutilement à prouver le reſpect qu'on lui doit. S'il juge que certaines démarches ſont peu meſurées, indécentes, dangereuſes, il n'y a pas à balancer, ni à ſe retrancher ſur la prétenduë innocence, qui règne dans le fonds même de ces démarches, cette excuſe eſt frivole, tout ce qui peut être une occaſion réelle de ſcandale & de chute pour le prochain, n'eſt jamais innocent. Le précepte de s'abſtenir des apparences du mal, ne ſouffre ici aucune reſtriction.

IL y a un Public injuſte, & c'eſt celui ſur lequel nous avons déjà fait quelques réfléxions : ce ſont ces Eſpions acharnés à nous nuire, & qui nous privent de tout notre repos, lorſque nous le faiſons dépendre de leurs idées. E-

tes

tes vous dans l'abondance, & faites vous un honnête uſage de cette ſituation, en vous procurant les douceurs & les commodités de la vie; c'eſt, diſent-ils, un faſte & un luxe criant, qu'il faut vous hâter de ſupprimer. Si vous aviez d'abord pris le parti contraire à celui qu'on vous conſeille, il n'auroit pas plus échapé à leur cenſure. Quelle léſine, ſe ſeroient-ils écriés; eſt-ce là jouïr de ſon bien, & profiter des graces de la Providence? C'eſt donc ici cette claſſe de perſonnes, qu'on ne viendra jamais à bout de ſatisfaire, & je ne crois pas qu'on doive l'entreprendre. Il faut laiſſer parler ce Public tout à ſon aiſe, & c'eſt même le meilleur moyen de s'en débaraſſer, parce que, quand il eſt las de parler, il ſe tait; au lieu qu'en vous inquiétant de ſon babil, & en vous tracaſſant pour l'arrêter, vous ne faites que lui fournir nouvelle matière, vous jettez de l'huile ſur le feu. C'eſt même une ſorte de plaiſir pour un homme, qui joint la réfléxion à l'uſage du monde, & qui ſait ſe poſſeder, de voir & d'entendre ces cenſeurs éternels faire tout leur manége. On eſt alors dans le cas d'un homme, qui placé à la cime d'un rocher, voit les vagues de la mer ſe briſer à ſes pieds.

MAIS voici un troiſième Public plus cu-

embaraſſant, & celui qui, à proprement parler, fait toute la difficulté. C'eſt le Public foible, ce ſont ces gens imbus de préjugés, livrés à la ſuperſtition, qui prennent ombrage de tout, qu'un rien allarme, & qui font dépendre leur ſalut, & celui des autres, de mille minucies qui ne méritent aucune attention. L'Hypocrite joüe ſouvent ce perſonnage, & *coule le moucheron*, afin de mieux *engloutir le chameau*. Mais il y a des gens, aux yeux desquels un moucheron paroit effectivement un chameau. Quelle conduite tenir à leur égard? Eſt-ce là le cas de s'immoler à de vaines fantaiſies, & nous impoſent-elles une auſſi dure néceſſité?

IL y a bien des remarques à faire là-deſſus; je me contente des les indiquer. Prémièrement, c'eſt ici le cas proprement dit de la queſtion que j'examine, c'eſt l'objet immédiat de tant de déclarations du Sauveur, qui ne veut pas qu'on *ſcandaliſe aucun de ces petits*, c'eſt-à-dire, de ces foibles. Dès que ce ſont des foibleſſes réelles dans le prochain, quoiqu'elles n'ayent pas le droit rigoureux de nous obliger, la Religion, & les principes même de l'équité naturelle nous obligent à y condeſcendre. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à réfléchir ſur les ſuites qu'entraîne une conduite oppoſée, & ſe rappeller

un

un exemple, que nous fourniſſent les tems Apoſtoliques. Toutes les viandes ſont égales, il ne peut y avoir dans les alimens de ſainteté, ni de ſouïllure réelle. On met en vente des viandes qui ont été ſacrifiées aux Idoles; je puis en acheter & en manger, *ſans m'en enquérir pour la conſcience.* Mais mon frère qui eſt foible, ſe perſuade que manger de ces viandes, c'eſt faire un acte d'idolatrie; & ſi je le fais en ſa préſence, il me croira coupable de ce crime capital, ſa foi en ſera ébranlée, & il tombera peut-être dans une idolatrie réelle. Faut-il demander ce qu'il y a à faire en pareil cas?

JE remarque enſuite, que ce qu'on appelle gêne inſupportable, que ces prétendus ſacrifices, dont on fait tant valoir le prix, ne ſont pas auſſi conſidérables qu'on voudroit le perſuader. Helas! ſi un Prince, ſi quelque Grand, duquel nous croyons que notre fortune dépend, nous diſoient le moindre mot, nous ferions paroître un dévouëment bien plus pénible à leurs volontés. Le Public eſt perſuadé que vous hantez une maiſon dangereuſe, il a tort, je le veux; mais c'eſt une idée que vous ne lui ôterez pas, & qui détruit tous les bons effets de vos vertus, qui vous empêche de faire valoir votre autorité avec ſuccès dans les em-

plois dont vous êtes revêtu. Balancerez-vous un moment à rompre cette liaiſon, & mettrez-vous un frivole attachement en compromis avec des motifs de cette importance? Tel eſt pour l'ordinaire le cas où nous nous trouvons à l'égard du Public foible, & c'eſt dureté toute pure de notre part que de lui refuſer ce qu'il demande.

ENFIN je dis que les divers états, les caractères, l'age & mille autres circonſtances influënt ſur cette déférence que nous devons au Public foible, pour l'augmenter, ou la diminuer. Il n'y a perſonne, qui puiſſe & doive ſe mettre abſolument au-deſſus du *Qu'en dira-t-on?* Mais il y a des gens qui doivent le ménager beaucoup plus que les autres. Ce ſont ceux qui ont contracté des engagemens particuliers avec la Société, ou avec l'Egliſe; qui lui ont voüé des ſoins & des ſervices, dont le ſuccès dépend de l'idée généralement règnante ſur leur compte dans la Société & dans l'Egliſe. Dire dans ces cas-là; Que m'importe ce qu'on penſe de moi? c'eſt la même choſe que ſi l'on diſoit; Que m'importe d'exercer avec honneur & avec fruit la Magiſtrature, le Miniſtère, ou telle autre fonction importante, dont je ſuis revêtu. Quiconque entre dans de ſemblables charges doit ſe préparer d'avan-

vance à être plus gêné, & à se retrancher certaines choses agréables, & même innocentes en soi, mais qui seroient regardées comme des *apparences de mal.*

Il ne me reste plus, pour achever l'examen du devoir général qui concerne ces apparences, qu'à développer le troisième motif qui nous sollicite à sa pratique; c'est la conservation de nos propres vertus. Oui, si quelqu'un n'est pas assez touché de ce qu'il doit aux autres, & des risques auxquels il expose le prochain par l'imprudence de sa conduite, qu'il pense à soi-même, & qu'il craigne pour son propre salut. Quelque fonds de vertu qu'il ait acquis, quelques progrès qu'il ait fait dans le grand ouvrage de la sanctification, il est possible, il est même facile que les apparences du mal le conduisent à la réalité: le pas est glissant, & tel s'est trouvé plongé tout à coup dans les horreurs du vice, qui se croyoit incapable de faire les prémiers pas qui y mènent.

On a dit de la chasteté & de l'honneur du sexe, que c'est une fleur qui se flétrit sans retour, & que le soupçon y imprime à peu près la même tache que le crime. Cette idée peut être appliquée jusqu'à un certain point à la vertu, & au Christianisme. Il con-

vient à un honnête homme, à un bon Chrétien d'être regardés & reconnus pour tels, & l'effet naturel de leur caractère, c'eſt de répandre une bonne odeur, une eſpèce de parfum, qui invite en quelque ſorte les autres à les imiter. Négliger volontairement ces ſuites agréables & utiles de la vertu & de la ſainteté, c'eſt s'ôter à ſoi-même une des récompenſes que Dieu y a attachées, c'eſt ternir un luſtre délicat, qu'on parvient difficilement à rétablir, c'eſt ſe priver d'un des motifs, qui nous affermiſſent dans la pratique de nos devoirs.

CAR enfin, quoiqu'il ne faille pas faire de bonnes œuvres, uniquement pour être vu & applaudi des autres hommes, il eſt certain pourtant que leur jugement influë beaucoup ſur notre conduite, & qu'une réputation bien établie eſt comme un tréſor, de la conſervation duquel on eſt & l'on doit être fort jaloux. Quand une fois cette réputation a reçu quelques atteintes, quand nous n'avons plus tant à ménager, c'eſt une barrière de moins, & ſouvent une des plus fortes. On croit, vous diſent de dangereux ſéducteurs, on croit que vous faites telle choſe, il n'en ſera ni plus, ni moins, quand vous la ferez effectivement. Puiſque le Public ne vous rend pas juſtice, ce ſeroit une

ne grande ſimplicité de votre part, de gémir ſous ſon eſclavage, & d'avoir pour lui des ménagemens qu'il n'a pas pour vous. C'eſt ainſi que les apparences du mal mènent au mal même.

Il y a plus, & je prétens qu'il eſt pour l'ordinaire très difficile de marquer les bornes préciſes, juſqu'où les apparences ne ſont encore que de ſimples apparences, & le point auquel le mal commence. Il en eſt comme des bords, ou des extrémités de l'ombre; il s'y fait un mélange d'ombre & de lumière, qui empêche de remarquer où la lumière finit, & où l'ombre commence. Combien de choſes qu'on ne regarde que comme de ſimples apparences, & qui peſées à une balance exacte, ſont un mal très réel. Quantité de libertés, par exemple, qu'on donne à ſa langue, & que l'on appelle jeu, raillerie, humeur enjoüée, ſont ſouvent, à les bien nommer, des propos déshonnêtes, des médiſances, ou du moins, des paroles très oiſeuſes. Quantité d'amuſemens qu'on prend à titre de ſimple récréation, ſont ſouvent une diſſipation frivole & ruïneuſe En un mot, comme dans un Ouvrage, dont le ſuccès décide de notre bonheur, ou de notre malheur éternel, on ne ſauroit prendre trop de précautions, le devoir de tout homme qui a à cœur la conſervation de ſa

vertu, & l'acquisition du salut, c'est d'être très sévère sur les apparences mêmes du mal, & d'en purger sa conduite, autant qu'il lui est possible.

V. DIS-

V. DISCOURS.

Ilcirco nihil ex semet natura creavit
Pectore amicitiæ majus, nec rarius unquam.
Unus erat Pylades, unus qui mallet Oreſtes
Ipſe mori.

MANIL.

LE plus grand charme que l'on puiſſe gouter ici bas conſiſte dans les douceurs de l'Amitié. Il n'y a point d'ame née, qui ne reconnoiſſe la vérité de ce que j'avance: mais, ſi quelqu'un exigeoit que j'en produiſiſſe les preuves, je vais le ſatisfaire. Il n'a qu'à ſuivre ces trois idées.

LA Nature inſpire l'Amitié, la Raiſon la fortifie, la Religion la perfectionne.

A voir le peu d'union & de cordialité qui règne dans les Sociétés, il ſembleroit peut-être qu'il y a de la témérité dans cette prémière aſſertion, que la Nature inſpire l'Amitié. Quoi! ces Nations, qui ſe font impitoyablement la guerre; Quoi! ces particuliers qui n'ont point de plus douce occupation que de ſe nuire, & de ſe déchirer réciproque-

ment, ont apporté au monde des dispositions à s'entr'aimer. Ouï, rien n'est plus vrai, & ce n'est pas la seule altération que les impressions reçuës dans le cours de la vie causent à celles que nous tenons de la Nature. Ouï, cette dureté, cette malice, qui font l'odieux caractère des trois quarts du genre humain, ce sont les passions, ce sont les intérêts, ce sont les maximes corrompuës du siècle, qui en ont empoisonné les cœurs. Mais comme c'est imperceptiblement que ces dispositions acquises étouffent la Nature; nous ne nous appercevons pas de leur origine, ni de leurs progrès; & la plupart des hommes ne se souviennent pas d'avoir jamais pensé d'une autre manière qu'ils le font actuellement.

POUR trouver la Nature qui est si fort défigurée, il faut aller chercher l'Amitié dès le berceau, & dans ces tendres années, où nous suivons la pente de nos cœurs sans obstacle. Un Enfant qui arrive au monde, est une espèce d'étranger, qui débarque dans une contrée, où rien ne peut le soustraire à sa perte, s'il n'éprouve les secours de l'humanité & de la charité de ses nouveaux hôtes. Il leur tend donc les bras, & son éloquence, toute muette qu'elle est encore, désarme mieux la barbarie, que celle des Orateurs les plus consommés. Un Enfant s'attache promtement aux per-

personnes dont il tire sa subsistance, ses prémiers regards sont des regards tendres, ses prémiers gestes sont des gestes caressans; sans savoir ce que c'est qu'aimer, & être aimé, la Nature en fait les fraix pour lui, & lui applanit toutes les routes.

LES étincelles de connoissance, les foibles lueurs de raison, qui éclairent nos prémières années, augmentent encore ce doux penchant. Dans les petites Sociétés que les Enfans forment entr'eux, on voit une aimable franchise, & des témoignages d'affection réciproque, où se montre à nud l'empreinte de la Nature. Il n'est encore question entr'eux, ni de ridicules préséances, ni de bas intérêts, ni de jalousies, de défiances, & de stratagèmes; ils se voyent, ils se revoyent, ils ne demandent qu'à être ensemble, afin de s'occuper de jeux innocens, dont la simplicité nous fait rire à leurs dépens, mais qui valent bien mieux que les jeux cruels de nos passions, lorsqu'elles ont une fois pris l'empire. Il n'y a rien de plus doux que ces prémières liaisons; j'en appelle au sentiment & au souvenir de ceux qui m'entendent; retrouver un Ami de cette époque, un compagnon d'enfance, c'est dans notre âge le plus avancé, ou au milieu de la vie la plus turbulente, un moment de douceur pure, une espèce

de retracement de notre innocence primitive, qui nous met, au moins pour quelques inſtans, dans une ſituation douce & riante.

CE caractère liant que nous tenons de la Nature, s'étend au-delà des bornes de l'enfance; l'adoleſcence, la jeuneſſe en conſerve des reſtes ſenſibles. Cet air de réſerve qui annonce l'homme fait; cet air d'auſterité, qui s'imprime avec les ſillons que tracent les années, s'aſſortiſſent rarement avec la brillante fleur du printems de nos jours. Dès le prémier abord de jeunes gens s'ouvrent, ſe mettent en Société de gouts, de plaiſirs, vivent enſemble, comme s'ils s'étoient toujours vus. Il eſt vrai qu'il réſulte de là pluſieurs liaiſons ſuperficielles, étourdies, auxquelles le beau nom d'Amitié ne convient point; mais il n'eſt pas moins vrai que ce ſont autant de ſuggeſtions & d'efforts de la Nature. Elle nous inſpire donc l'Amitié; mais c'eſt à la Raiſon qu'il faut laiſſer le ſoin de la régler & de la fortifier.

EH! bien, recevons des mains de la Nature ce jeune homme, que nous avons conduit jusqu'à l'age des diſſipations, des liaiſons vagues & frivoles, qui n'a pour principes de directions, qu'un gout machinal, & un cœur tout neuf: voyons ce qu'il va devenir. A moins qu'u-

qu'une éducation ſupérieure, ou une raiſon précoce, n'abrégent la durée de cette eſpèce d'enchantement ; il faut quelques années d'expérience, de dégouts, de revers, quelques épreuves d'inconſtance, de trahiſon, de perfidie pour amener les prémières réflexions, qui nous apprennent à discerner les liaiſons ſolides & eſſentielles d'avec ces phantômes d'Amitié. La Raiſon joint alors ſa voix à celle de la Nature, & voici à peu près ce qu'elle nous dicte.

J'AI paſſé depuis que je ſuis au monde une infinité de momens délicieux, que je dois mettre ſur le compte de l'Amitié. La plupart de mes plaiſirs auroient été inſipides, ſi je les avois goutés ſeul : la plupart de mes maux auroient été accablans, ſi des mains ſecourables n'en avoient allégé le fardeau. Je puis compter actuellement ſur pluſieurs perſonnes, qui prennent le titre de mes Amis, & qui m'en rendent de tems en tems les offices. Cependant ces avantages ſont compenſés par bien des désagrémens. J'ai eu quantité d'occaſions d'entrevoir que la plupart de ces Amis ne tenoient pas à moi par des liens fort étroits, que leurs avis n'étoient pas toujours fidèles & désintéreſſés, en un mot qu'ils altéroient la pureté d'une véritable Amitié par l'alliage de pluſieurs motifs

étrangers. Je prévois qu'il y auroit telle ſituation, où cette nuée d'Amis pourroit bien ſe diſſiper, s'écarter & me laiſſer dans la deſtitution. Que faire donc? L'Amitié, que j'ai connuë jusqu'à préſent a des charmes & des dégouts. N'y auroit-il point une ſorte d'Amitié, d'où les dégouts fuſſent bannis, & qui procurât une ſource d'agrémens, toujours ouverte dans tous les états de la vie? De quelle trempe devroit être un Ami, dont je puiſſe me promettre de pareilles douceurs?

Ici la Raiſon continuant ſon office, trace à nos yeux le caractère d'un véritable Ami. Elle nous montre un homme bien différent de cette troupe vile & légère, qui a penſé nous dégouter pour jamais de l'Amitié, un homme qui préparé par une douce ſympathie, par une eſpèce d'uniſſon entre ſon Ame & la nôtre, à former des liaiſons avec nous, nous donne véritablement ſon cœur, & veut le nôtre en échange, un homme qui déſormais a les yeux bien plus ouverts ſur nos intérêts que ſur les ſiens propres, qui accourt à nos moindres beſoins, qui prévient nos déſirs, mais qui prenant en même tems la Sageſſe, la Vertu, la Piété, pour règles de ſes démarches, n'a point la cruelle Amitié de nous fortifier dans nos égaremens, de favoriſer nos deſirs vains & injuſtes, &

de

de nous perdre en nous ſervant à notre fantaiſie. Non, le véritable Ami, que la Raiſon cherche, & qu'elle avouë, eſt ſévère auſſi bien que tendre, & ſa ſévérité eſt même proportionnée à ſa tendreſſe. Il lève, & s'il ne peut le faire d'une autre manière, il arrache le bandeau fatal de nos illuſions, il combat ſans ménagement, & avec une vivacité, qui dans certains momens nous feroit croire que notre Amitié va ſe changer en haine, il combat nos plus chers penchans, dès qu'il les voit contraires à notre gloire ſolide & à notre bonheur réel, il ne ſe borne pas à bander nos playes, il y porte quelquefois la ſonde la plus douleureuſe; &, duſſions-nous effectivement être aſſez injuſtes pour le haïr, il ſacrifie toute autre conſidération à notre vrai bien.

AH! quel tréſor qu'un pareil Ami! On ne ſauroit vivre avec agrément dans le monde, on ne ſauroit y éviter une infinité de faux pas dangereux, on n'a que des jours fades & languiſſans, juſqu'au moment où notre cœur fait l'heureuſe découverte de celui qui mérite de le poſſéder. Toutes les autres liaiſons ne ſauroient être comparées à celle-là, Quelle que ſoit la force, dirai-je, la fureur de cette paſſion, qui entraîne les deux ſexes l'un vers l'autre, & qui pendant la violence de ſes accès fait taire

toutes les autres ; quelques délices même qu'elle faſſe quelque-fois éprouver ; je vais plus loin, quelques rafinemens que des esprits délicats, & des cœurs bien nés, cherchent à y apporter, on ne ſauroit pourtant faire entr'elle & l'Amitié un parallèle, ſans qu'il tourne à l'avantage de la dernière. Tombez, vaines Idoles, auxquelles le délire de nos ſens prodigue un encens profane ; tombez, & briſez vous aux piés de l'Amitié, ſi digne de triompher de vous, & de s'établir pour jamais ſur vos ruïnes.

IL y a cependant un cas, où ces deux genres d'attachemens peuvent s'identifier, & former par-là le plus haut degré d'Amitié. C'eſt celui d'une Société conjugale, formée ſous d'heureux auſpices, où l'Epoux & l'Epouſe, après avoir payé un tribut légitime à des paſſions que l'Auteur même de la Nature a mis en nous, y fait ſuccéder une amitié tendre & raiſonnable, qui aſſure le bonheur du reſte de leur vie.

IL n'y a pourtant que la Religion, qui puiſſe ſceller & purifier toutes nos affections. Quelques innocentes, quelques légitimes qu'elles puiſſent paroître, & qu'elles ſoient en effet, elles n'acquièrent, pour ainſi dire, leur véritable conſiſtance, & leur parfaite utilité,

lité, que quand la Religion les dirige & les conduit à la véritable fin de toutes nos actions, à l'acquisition du salut. Un Ami bon, tendre, affectionné, est aimable, n'eut-il que ce fonds d'attachement. Un Ami éclairé, judicieux, Philosophe, mérite d'être soigneusement conservé, comme une ressource inépuisable. Mais un Ami pieux, & véritablement Chrétien, un Ami qui affermit nos pas dans la carrière pénible de nos devoirs, dans la route de la sainteté, qui nous éclaire autant par la lumière de ses bons exemples, que par celle de ses bons conseils, un Compagnon d'immortalité, si j'ose m'exprimer de la sorte, O! le Ciel lui-même renferme-t-il quelque chose de plus desirable, & la terre ne devient-elle pas avec lui un Paradis anticipé? C'est à quoi la Religion Chrétienne appelleroit tous les hommes, si son esprit & ses maximes règnoient dans l'Eglise. Il est bien à souhaiter que le nombre des liaisons tendres, raisonnables, & Chrétiennes, aille tous les jours en augmentant, rien n'est plus propre à faire fleurir les vertus Evangeliques, rien ne peut mieux procurer la salutaire conviction, qu'on n'est véritablement heureux, qu'autant qu'on donne à ses penchans des objets légitimes, & que le plaisir & la vertu, la perfection & le bonheur, sont

sont des choſes unies par un lien que Dieu a non ſeulement formé, mais qu'il n'a pu même ſe dispenſer de former.

VI. DISCOURS.

Sive locum ſpectо, locus eſt inamabilis, & quo
Eſſe poteſt toto triſtius orbe nihil;
Sive homines, vix ſunt homines hoc nomine digni.

OVID.

L'HOMME eſt né pour la Société; mais toute Société ne lui eſt pas égale. Reçu dés le moment de ſon entrée au monde dans le ſein d'une certaine contrée, il y contracte une foule de liens, qui l'attachent de la manière la plus étroite à ceux au milieu desquels il vit. Pour le transplanter, il faut le déraciner, & il a quelquefois jetté des racines ſi profondes qu'on lui fait une violence funeſte, & que languiſſant dans un autre terroir, il y dépérit inſenſiblement.

CE n'eſt pas que quelque part que le ſort nous jette, on ne retrouve des individus de l'eſpèce humaine, & par conſéquent des moyens de rentrer de nouveau dans l'état de Société. Mais quel-

quelle énorme différence n'y a-t-il pas entre des parens, des amis, des personnes accoutumées à nos idées, dépositaires de nos plus secrètes pensées, & des Etrangers, des Barbares, qui croyent faire beaucoup, en nous accordant les secours les plus généraux qu'exige l'humanité, sans que leur cœur soit jamais accessible pour nous? C'est ce qu'ont souvent éprouvé ceux que les malheurs de leur fortune ont forcé à chercher quelqu'azyle hors de leur patrie. Objets de mépris, de haine, ou d'envie, on s'est plu à aggraver le poids de leur infortune, ou à arrêter les progrès de leur prospérité. Ils ont eu beau se rendre aimables, ou même utiles à leur nouvelle Patrie; elle laisse de tems en tems échaper des traits, qui annoncent une marâtre, soigneuse tout au plus d'observer les bienséances, mais pleine dans le fonds d'un levain d'indifférence, si tant est que ce ne soit pas d'aigreur, contre des enfans qu'elle nourrit à regret, parce qu'elle ne les a pas conçus.

MAIS, indépendamment de ces circonstances particulières, peut-on dire qu'en général la Société soit remplie de charmes, & qu'on n'ait rien à y souffrir. Plût à Dieu! Il n'y a point d'illusion assez forte qui puisse persuader une chose si contraire à l'expérience. Qui-

Quiconque a l'eſprit juſte, le gout épuré, le cœur bon, & une vraye piété, ne peut que trouver de grands ſujets d'ennui & de dégout dans le Monde. Au milieu des Villes les plus peuplées, & des Compagnies les plus nombreuſes, un œil clairvoyant ne découvre ſouvent qu'une ſolitude affreuſe, repaire d'animaux féroces, ou d'oiſeaux lugubres.

Un eſprit juſte & ſolide travaille à ſe former des idées diſtinctes de tout ce qu'il apperçoit, il ne s'en fie point aux prémières impreſſions des ſens, presque toujours trompeuſes, il écarte ces circonſtances étrangères & acceſſoires; ſous lesquelles un ſujet eſt quelquefois enſéveli, enfin il va démêler dans chaque choſe ce qui lui appartient eſſentiellement, & ce qui en conſtituë le véritable prix. On ne voit point un homme de ce caractère, étonné à l'aſpect de cette pompe qui environne les Grands de la terre, ébloui par la vuë de ces monceaux de métal, que l'avarice accumule, frappé quelque-fois par le ſimple éclat d'habits ornés de clinquant, prodiguer ſes admirations & ſes hommages aux Idoles qui ſont ornées de ces décorations. Inſtruit, il eſt vrai, des règles de ſubordination établies dans la Société, il ne les choque point, il ne refuſe point à ceux qui ont un carac-

ractère de ſupériorité, les égards qui leur ſont dus : ce ſeroit une ridicule miſantropie. Mais ſon eſprit, dans le tems même qu'il fléchit ſon corps, ne ſe fléchit point avec lui ; il ne peut même s'empêcher de s'aigrir en ſecret de la dure néceſſité qui lui eſt impoſée de voir & d'entendre des choſes ſi peu aſſortiſſantes à ſes idées. Quel dégout en effet d'habiter des lieux, où le mérite croit avec les titres ou les eſpèces, & décroit ſuivant les mêmes proportions! Qu'il eſt ennuyeux d'entrer dans un de ces cercles, où préſide quelqu'un des Marmouſets de la Fortune, qui enyvré de la bonne opinion qu'il a de ſoi-même, achève de s'étourdir par les fumées de l'encens, qu'on a la baſſeſſe de lui prodiguer.

MAIS changeons la ſcène, & mettons un faux Bel-Eſprit à ſa place : nous n'y gagnerons rien. Au contraire j'aimerois presque mieux eſſuyer les hauteurs d'un homme qui a les biens de la Fortune en partage, que l'affectation de talens & d'eſprit dans une tête pleine de vent, ou tout au plus de mots. Je pardonne plus volontiers à ceux qui ſe récrient ſur la magnificence d'une livrée ou d'un équipage, qu'à ceux qui applaudiſſent à un babil ridicule. Voilà pourtant un échantillon des désagrémens qu'un eſprit juſte trouve dans le Monde,

de, & même dans cette partie du Monde qu'on regarde comme la plus douce, la plus aimable, & qu'on appelle à cauſe de cela *le beau Monde*, *le grand Monde*.

JE pourrois à la vérité le transporter dans des étages inférieurs de la Société, où il trouveroit moins d'artifice. Mais il n'en ſeroit pas plus heureux. L'ignorance, la groſſièreté, les vices bas & honteux, le replongeroient auſſi-tôt dans de nouveaux ennuis; qui ſait même s'il n'y retrouveroit pas les rôles de l'homme d'importance & du Bel-Eſprit, repréſentés d'une manière mille fois plus aſſommante. Que faire dans une ſemblable ſituation? Après avoir tourné inutilement ſes regards de tous cotés, pour chercher des reſſources propres à rendre la vie aimable, las de cette pénible recherche, il faut un grand effort de raiſon pour ne pas ſuccomber à l'ennui & au dégout.

LAISSEZ, dira peut-être quelqu'un, laiſſez les hommes pour ce qu'ils ſont, & ſatisfaites tranquillement vos gouts, ſans vous inquiéter des fauſſes idées & des écarts des autres. Au lieu de vous échauffer à crier contre les vices du ſiècle, prenez le ſage parti de les regarder de ſens froid, & même d'en rire. Mais ce conſeil, qui paroit d'abord ſpécieux, eſt-il pratiquable? Vous voulez

lez que je satisfasse mon goût dans la Société, & quel goût me supposez-vous? Croyez-vous qu'il ait uniquement son siége dans les sens, & que, dès que les besoins du corps sont remplis, rien ne me manque. A' ce compte là j'avouë que je pourrois peut-être me tirer d'affaire. Il y a dans le Monde plus de biens pour l'usage & les plaisirs des sens, qu'il n'y a dans les sens de vigueur & de durée pour en jouïr. Mais cette justesse d'esprit, dont je parlois tout à l'heure, mène naturellement à sa suite un goût épuré, qui ne s'accommode pas de tout, & qui, sans fermer les sources innocentes de plaisir que les sens nous ouvrent, voudroient en même tems en faire couler d'autres, qui pussent récréer & désaltérer l'Ame.

Ouï, Mondains, je me trouverois peut-être à vos rendez-vous, je m'associerois à vos parties de plaisir, j'entrerois jusqu'à un certain point dans votre plan d'amusemens; car je sens qu'il faut à l'homme une dose de récréation, & que la Religion elle-même de concert avec la Raison nous accorde cette diversion aux misères de la vie. Mais qu'irai-je faire au milieu de vous? Vous parlez un langage qui m'est étranger; je vous vois livrés à des joyes immodèrées, sans pouvoir en deviner le sujet: de longs éclats de rire terminent des pro-

propos, où le bon ſens ne voit goute, quelquefois même dont la pudeur & la vertu s'offenſent. Un bruit tumultueux, plus ſemblable à des cris d'animaux qu'à la parole humaine, vient tout jetter dans un Chaos, que l'excès des alimens & des liqueurs conduit ſouvent à un dénouëment funeſte. Tels ſont les plus beaux jours, les jours brillans de la vie; le reſte, c'eſt le ſoin des affaires domeſtiques, c'eſt l'ennui & la mauvaiſe humeur, qui le conſument. Allez après cela promener votre gout épuré dans tous ces lieux; parcourez la Cour, la Ville, la Campagne; aſſiſtez aux Cercles les plus nombreux, inſinuez-vous dans les cotteries qui paroiſſent les mieux choiſies; tachez, comme la diligente abeille, de former un miel de joye & de conſolation de ce que vous recueillirez de doux & de ſatisfaiſant dans la Société; & bientôt rebuté de ce travail, vous en reviendrez à déplorer l'amertume de votre ſort.

Si l'eſprit ſouffre dans le commerce ordinaire des hommes, le cœur n'y eſt pas bleſſé d'une manière moins ſenſible. Quand je dis le cœur, j'entens un bon cœur; car tout autre y trouve au contraire, de quoi ſatisfaire abondamment ſa malignité. Et qu'eſt ce qu'un bon cœur? C'eſt celui qui né doux, généreux, compatiſſant, ami de l'ordre & de

la

la vérité, voudroit qu'on ne dit de mal de perſonne, qu'on ne fit tort à perſonne, qu'au lieu de ſe détruire avec un acharnement qui tient de la fureur, on s'entr'aidât, on ſe prévint par toute ſorte de bons offices.

QUEL ſpectacle pour un cœur de cette trempe que la Société ? Il la trouve partagée en divers pelotons, en petites factions, dans aucune desquelles il ne ſauroit ſe ranger, parce qu'il faudroit marcher ſous les enſeignes des paſſions les plus injuſtes & les plus violentes. Il voit l'envie ronger ceux, qui exerçant une même profeſſion, cherchent à ſe décrier réciproquement par des voyes indignes, au lieu de prendre pour guide cette noble émulation, qui ne trouve dans les talens & dans les ſuccès d'autrui que des motifs à faire encore mieux, s'il eſt poſſible. Il voit la Médiſance découvrir les Anecdotes les plus ſecrètes & les plus nuiſibles au prochain, pour ſe hâter de les ſemer par-tout, la calomnie forger les menſonges déteſtables, & en noircir impitoyablement des vertus dignes d'être reſpectées ; il entend à droite & à gauche le ſifflement aigu de ces fléches, que les perfides mortels ne ceſſent de ſe décocher. Telles ſont les cauſes, qui ont produit de tout tems les principaux désagrémens de la Société. Un ſiècle à cet

cet égard reſſemble parfaitement à l'autre.

J'AJOUTE ſeulement que ſi les ſeules lumières naturelles, ſi les principes de l'humanité & de la droiture, ſuffiſent pour dégoûter ainſi des allures du monde, que ne ſera-ce pas de la vraye piété? Ah! combien une piété tendre, zélée pour la gloire de ſon Dieu, & pour le ſalut de ſon prochain, n'a-t-elle pas à ſouffrir du train des hommes corrompus? Je ne parle point ici des attaques directes que le Juſte eſſuye en ſa propre perſonne; je n'ai égard qu'à la douleur dont le pénètre la vuë du déréglement univerſel de ceux avec qui il eſt appellé à vivre.

J'OSE le dire, à la honte du ſiècle où nous vivons; on n'en a vu aucun pouſſer auſſi loin le mépris de la Religion & des choſes ſaintes, on n'en a vu aucun donner un pareil cours aux ſophismes de l'erreur & de l'incrédulité, applaudir auſſi ouvertement aux excès de l'impiété & du libertinage. Ces funeſtes diſpoſitions gagnent avec la même rapidité qu'un mal contagieux, & ſi j'avois à croire la fin du monde prochaine, je me fonderois plutôt ſur le défaut manifeſte de foi, que ſur les calculs des Prophètes, & des Interprètes de l'Apocalypſe. Que fait, & que peut faire un véritable Chrétien dans de pareilles con-

jonctures. Il voudroit vivre en Bourgeois des Cieux, & il eſt au milieu des Citoyens préſomtifs de l'Enfer.

ASPIRER à une meilleure vie, c'eſt la ſeule reſſource qui reſte à un homme détrompé du Monde & de ſes vanités. Il ne faut point eſpérer de rien changer à la face actuelle de la Société; on s'érigeroit vainement en Réformateur d'abus qui ont acquis le droit de preſcription, & cette entrepriſe eſt au-deſſus de toutes les forces humaines. Si la Religion Chrétienne n'a pas réüſſi à remplir la Société des douceurs les plus exquiſes, qui pourroit préſumer d'avoir des conſeils plus ſalutaires, & des remèdes plus efficaces à propoſer aux hommes. Ce n'eſt que l'attente d'une Céleſte Patrie, qui peut faire endurer ſans murmure les incommodités d'une route pénible. Mais ſi nous ne perdons jamais de vuë ce but & cette eſpérance, le ſentiment de nos miſères s'adoucira inſenſiblement, & acquieſçant avec une humble réſignation aux ordres de la bonne & ſage Providence, nous demeurerons perſuadés que toutes choſes tournent enfin au bien de ceux qui aiment Dieu.

VII. DIS-

VII. DISCOURS.

Nam vetus verbum hoc quidem eſt:
Communia eſſe amicorum inter ſe omnia.

TERENT.

QUE le Chriſtianisme des tems Apoſtoliques ait été une République unie par les liens de la plus tendre charité, c'eſt ce qui eſt hors de toute conteſtation. Les mêmes preuves ſur lesquelles nous établiſſons la ſincérité des Auteurs ſacrés du N. Teſtament à l'égard des autres faits, ont lieu à l'égard de ce fait qu'on peut regarder comme capital, puisque c'étoit l'enſeigne & la livrée de tous ceux qui portoient le nom de Chrétiens.

MAIS on peut dire, qu'il y a plus encore ici, & que les caractères d'authenticité, qui concernent ce fait, ſont

ſupérieurs en quelque ſorte à ceux dont les autres faits ſont revêtus. Car, ſi l'on peut en impoſer ſur le compte d'un particulier, lui attribuer des vertus & des actions, dont on ne puiſſe pas juſtifier la réalité, quand elles viennent à ſubir un examen rigoureux, comment en faire autant à l'égard d'une Société entière? Quelle illuſion, quels preſtiges pourroient faire revêtir à pluſieurs milliers de perſonnes répanduës dans un vaſte Empire, l'apparence d'un caractère, dont elles ſeroient dénuées. Et encore quelle Société! Une Société perſécutée, dont les ennemis cherchoient avec acharnement à découvrir les défauts, & à les mettre au grand jour. Quel étoit le réſultat ordinaire de leurs perquiſitions les plus exactes? Le ſilence, l'admiration, la converſion.

Ici j'en appelle hardiment au Paganisme, & je vois ce qu'il y a eu de plus grand & de plus équitable dans cette Religion, plaindre les Chrétiens de l'entêtement, de l'obſtination, avec laquelle ils perſévéroient dans leur prétenduë erreur, mais reconnoître en même tems de bonne foi la ſimplicité de leurs mœurs, la douceur de leur caractère, la force de leur patience, & ſur-tout l'efficace de leur concorde. Je n'accumulerai point ici les témoignages de

ce

ce que j'avance ; le seul aveu de Pline, Magistrat aussi distingué par ses lumières que par son rang, me suffit. Après avoir examiné de la manière la plus impartiale la conduite des Chrétiens, pour en faire rapport à l'Empereur Trajan son Maître, il reconnoit que c'est une Société unie, non pour le crime, mais pour la vertu, & pour la pratique de toutes les bonnes œuvres.

ARRETONS d'abord nos regards sur les Apôtres. Quel caractère que celui d'Apôtre, & y en eut-il jamais de plus relevé ? Compagnons du Fils de Dieu, Envoyés immédiats & extraordinaires de la Divinité pour la plus importante de toutes les affaires, pour le salut du genre humain, sans doute qu'ils soutiennent leur dignité par les distinctions qu'ils s'arrogent, par les hommages qu'ils se font rendre ; sans doute qu'on les aborde difficilement, & qu'on n'oseroit prendre avec eux des liaisons de familiarité. Ah ! je reconnois le langage fastueux & les démarches superbes des prétendus successeurs des Apôtres ; mais ce n'est point à ces traits que les Apôtres eux-mêmes sont reconnoissables. S'ils se distinguent, c'est par leur foi & par leur piété, par leur zèle & par leurs travaux ; d'ailleurs intime-

ment unis à tous leurs frères, ils participent à toutes leurs joyes & à toutes leurs afflictions, ils les aiment ſincèrement, ils les aſſiſtent efficacement, ils ne refuſeroient pas d'*être faits anathême*, de donner leur vie en ſacrifice pour eux.

VOYONS l'Egliſe naître & ſe former ſous les auſpices de ces reſpectables fondateurs. C'eſt un vaſte édifice, dont l'entrée eſt ouverte à tous ceux qui la deſirent, & qui en prennent la véritable route. Là ſe raſſemblent des quatre coins du Monde le Juif, le Grec, le Scythe, le Barbare, le grand, le petit, le riche, le pauvre, le ſavant, l'ignorant, les âges, les ſexes, les conditions, tout eſt appellé, tout peut être élu. De cette affluence, qui ſemble ne devoir former qu'un Chaos, nait une Société pleine d'ordre, de douceur, d'humilité, de charité, où chacun garde ſon poſte, ſans envier celui d'autrui, où dépouillé de tout intérêt perſonnel, on ne penſe qu'au ſervice de ſon Divin Maître, & au ſalut de ſes frères. Devenir Chrétien, c'eſt *ajouter à la foi la vertu, à la vertu la ſcience, à la ſcience la tempérance, à la tempérance l'amour fraternel & la charité*; c'eſt être uni auſſi étroitement à l'Egliſe & à J. Chriſt, que les membres le

le ſont au corps & à la tête; c'eſt être aggrégé à une Société, avec laquelle on ne fait plus qu'un cœur & qu'une ame.

IL y a bien des liaiſons puiſſantes dans le Monde. Le ſang, l'amitié, la reconnoiſſance, uniſſent ſouvent les cœurs & les affections par des liens étroits & indiſſolubles. Mais on ne vit jamais de liaiſon plus forte que celle qui régnoit entre les prémiers Chrétiens. Les torrens de ſang dont une fureur barbare cherchoit à l'inonder, ne ſervoient qu'à la cimenter, & l'on pouvoit appliquer à chaque fidèle ces paroles du Cantique des Cantiques: *L'amour eſt plus fort que la mort.*

QUELQUE merveilleux que ſoient les caractères de cet amour, ils n'ont pourtant rien que nous ne puiſſions croire & comprendre, ſi nous faiſons attention à leur principe. Ce principe, c'étoit la Foi.

LES prémiers Chrétiens étoient dans la ferme perſuaſion que l'Evangile eſt la doctrine du ſalut, que J. Chriſt en eſt le Prince & l'Auteur, & que toutes les promeſſes de la Religion ſont *Oui*, & *Amen* en lui. Or je dis que cette créance eſt le principe d'union le plus efficace qui puiſſe jamais agir ſur les hommes. Il ne me ſera pas difficile de le prouver.

D'ABORD, la profeſſion d'une même doctrine eſt très propre à aſſocier en quelque ſorte les hommes, les uns aux autres, toutes les fois que les paſſions & les intérêts ne ſe mettent pas de la partie. On voit que les gens du même métier, de la même profeſſion, les Savans qui ont les mêmes études pour objet, ſe recherchent, s'entretiennent enſemble avec plaiſir, & vivent dans une eſpèce d'union; autant, je le répéte, que les diſputes de métier & les jalouſies de prééminence ou de gain, ne ſèment pas la diſcorde entr'eux. La Doctrine Chrétienne a tout ce qui peut lier les hommes, & n'a rien de ce qui ſert à les déſunir. En la profeſſant, il n'eſt point queſtion de faire briller ſon ſavoir, ni de s'attirer quelques profits temporels. Une Société Chrétienne, c'eſt une Société de perſonnes, qui travaillent de concert à s'éclairer, & à ſe ſanctifier, & dans laquelle les progrès & les avantages d'un Membre, bien loin d'incommoder & de chagriner les autres, les réjouïſſent, les édifient, & les encouragent. Ce n'eſt pas là, je l'avouë, une image fidèle de la profeſſion de l'Evangile dans les ſiècles, qui ont vu naître les Héréſies, les Schismes, les Anathêmes, les fureurs perſécutrices, les guerres de Religion. Mais

j'oſe

j'oſe dire que ce n'étoit plus là l'Evangile des prémiers Chrétiens, qui ſe bornant à un petit nombre d'Articles fondamentaux, n'en faiſoient pas la matière de vaines controverſes, mais ſe hâtoient d'en tirer des conſéquences pratiques.

LA Foi des prémiers Chrétiens, ai-je dit, avoit J. Chriſt pour unique objet; ils s'accordoient à le regarder comme le Prince & l'Auteur du ſalut. Ne m'objectera-t-on point que les Chrétiens ſont encore aujourd'hui dans les mêmes idées, & que le Sauveur eſt demeuré dans la poſſeſſion inconteſtable des mêmes titres. Mais pourroit-on bien s'en laiſſer impoſer par ce reſte apparent de conformité entre ceux qui portent le nom de Chrétiens, & méconnoître les cauſes réelles, qui les diviſent effectivement. Quoique le doux & ſacré Nom de JESUS ſoit encore dans la bouche de tout Chrétien, une foule de noms particuliers ſont, pour ainſi dire, autant de cris d'allarmes & de ſignaux de diſcorde, qui font que les Sociétés Chrétiennes ſe haïſſent réciproquement, & ſe font reſſentir les plus cruels effets de cette haine. S. Paul prévenoit les Chrétiens de ſon tems contre ces funeſtes diſpoſitions, en défendant que perſonne ſe dit de Paul, d'Apollos, de Cé-

phas. Helas ! que diroit ce grand Apôtre, s'il voyoit la liſte de tous les noms de Sectaires & de Sectes, qui pendant le cours de plus de dix-ſept ſiècles ont déchiré l'Egliſe ? Combien de projets de réünion n'ont pas échoüé, & n'échoüent pas tous les jours, dans lesquels il ne s'agit que de rapprocher les Egliſes, qui ont le plus de conformité entr'elles. J'ai donc été en droit d'avancer que l'unité d'objet dans la Foi des prémiers Chrétiens étoit un des principes de leur union.

ENFIN le dernier & le plus efficace étoit la perſuaſion des promeſſes de la Religion. Sans elle point de Chriſtianisme, point de charité; avec elle rien de plus naturel qu'une parfaite union entre tous les Chrétiens. Quand je ſai à qui j'ai cru, & que je ne doute en aucune façon que JESUS n'accompliſſe un jour les grandes promeſſes qu'il a faites à ſes Diſciples, je me propoſe ce but dans toute ma conduite, & mépriſant les frivoles intérêts de la terre, je n'irai pas mettre mon ſalut éternel en compromis avec eux. Or qui ne ſait que ce ſont ces intérêts de la terre, qui occaſionnent toutes les diviſions de la Société ? Un vrai Chrétien, au milieu des hommes, tels qu'ils ſont actuellement, peut à

la

la vérité avoir des disputes, des procès, des ennemis, parce que le Christianisme lui permet de se défendre, lui & ses biens, contre d'injustes aggresseurs. Mais une Eglise, une Assemblée, uniquement composée de vrais Chrétiens, qui *pensent aux choses qui sont en haut*, & ne *regardent* qu'*à la rémuneration*, ne sauroit être le théatre d'aucune discorde, puisque personne ne sera le prémier à faire tort à autrui, & qu'au contraire tous n'auront en vuë que le bien commun.

ENTRE tous les effets de l'union des prémiers Chrétiens, un des plus remarquables étoit la communauté des biens, dont je dirai encore quelques mots.

CETTE communauté, pour remonter à son origine, est l'état naturel des hommes. Dieu les a placés dans ce Monde à portée de joüir de tous les biens, qui s'y trouvent, & n'en a fait aucun partage entr'eux. Ce sont eux, qui ont introduit le Tien & le Mien, qui ont posé les domaines des limites & des possessions, & qui ont ainsi substitué volontairement les intérêts particuliers à l'intérêt commun. Je n'ai aucun dessein de combattre cet état actuel de la Société, qui me paroit plutôt avoir été autorisé par la Providence, parce qu'après tout il est

impossible à des hommes sujets à mille passions, lorsqu'ils sont multipliés jusqu'à un certain point, de demeurer d'accord dans la jouissance d'une masse de biens commune. L'égalité même, la réduction de tous les Citoyens au même pié, ne sauroient avoir lieu; & les tentatives infructueuses, ou du moins de courte durée de quelques Législateurs, en font foi. Et pourquoi? Je viens de l'insinuer. Parce que les passions & les vices sont des semences fécondes de discorde, qui mettent continuellement les hommes aux prises, & qui obligent à les séparer, à les renfermer en quelque sorte, chacun dans sa maison, & dans les bornes de son champ.

SUPPOSE' donc qu'il existât une Société, dans laquelle les passions fussent enchaînées, & d'où les vices fussent bannis, on pourroit y reprendre cette idée, & la faire réüssir, on pourroit en appeller tous les Membres à la possession tranquille de biens, dont le besoin détermineroit uniquement la portion. Or cette Société, exempte, ou peu s'en faut, de passions vicieuses, nous la trouvons dans les prémiers Chrétiens, sur qui les leçons, les exemples, les miracles, la prédication en un mot de l'Evangile, avoient opéré ces grands changemens, que l'Ecriture appelle

Con-

Converſion, *Régéneration*, *dépouillement du vieil homme*, *création du nouveau.* Il leur convenoit donc déjà par cet endroit de réaliſer le beau plan de la communauté des biens ; c'étoit une conſéquence naturelle de leurs principes.

IL y a plus ; c'étoit une conſéquence de leur état, & des épreuves auxquelles l'Egliſe fut expoſée pendant les prémiers ſiècles. On ſait qu'elle eſſuya les plus rudes perſécutions, que les biens & la vie des Chrétiens furent des ſacrifices qu'exigeoit d'eux la profeſſion de l'Evangile ; en un mot, que le ſeul nom de Chrétien étoit un crime, qui faiſoit dreſſer les échaffauts & allumer les buchers. Dans de pareilles circonſtances qu'y avoit-il de plus naturel que de renoncer à toute idée de propriété, afin de ne conſerver que ſon ame pour butin, & de ſubſtituer à une adminiſtration incommode & inutile de ſes biens une Communauté, qui, dispenſée par des hommes pleins de l'eſprit de diſcernement & de charité, mettoit tous les Membres d'une même Egliſe, & même toutes les Egliſes dans une relation étroite & intime. C'eſt à ces tems-là, comme l'ont remarqué tous les Interprètes judicieux, qu'il faut rapporter ces idées outrées en apparence de renoncement, d'aban-

don général, d'oubli du lendemain, qui étoient eſſentielles aux Fondateurs & aux prémiers Diſciples d'une Religion, dont le Chef lui-même n'*avoit pas eu où repoſer ſa tête.*

LES choſes ont changé à cet égard dans l'Egliſe, & même elles ont du changer. Ce ſeroit une eſpèce de Fanatisme, à préſent que l'Egliſe eſt une Société dominante, dont les Membres ont des établiſſemens fixes & tranquilles; ce ſeroit un vrai Fanatisme de vouloir établir une Communauté, en vertu de laquelle chaque Chrétien vint dépoſer ce qu'il poſſède, & s'en dépouïller ſans retour. Les Chrétiens ne ſont plus dans les mêmes circonſtances, & pour tout avouër, ils ne ſont plus auſſi vertueux. Les mêmes raiſons qui ont banni la Communauté de l'état primitif des hommes, ont du bannir celle de l'état primitif de l'Egliſe. Si le même degré de Foi & de charité s'étoit ſoutenu ſans ralentiſſement, la choſe ſeroit encore pratiquable.

TOUT ce que l'on peut donc demander à préſent des Chrétiens, la ſeule obligation qu'on peut leur repréſenter comme indiſpenſable, à moins qu'ils ne veuillent renoncer à leur Chriſtianisme, c'eſt cette diſpoſition mutuelle & efficace à ſe ſecourir, en vertu de

de laquelle toute perſonne que la Providence bénit, quoiqu'elle ne porte pas ſes biens aux piés des Apôtres, ſent qu'elle doit les partager avec les fidèles néceſſiteux, & contribuë de tout ſon pouvoir à leur ſubſiſtance. JESUS en remontant dans le Ciel, a laiſſé pour le repréſenter au milieu de nous les pauvres, dont l'état eſt une véritable image de celui auquel ce bon Sauveur s'eſt réduit volontairement pour nous: il a déclaré qu'il regarderoit comme fait à lui-même ce que nous férions en leur faveur. Nous ne pouvons, je l'avouë, les appeller à un partage exact de nos biens, la manière dont la Société eſt réglée préſentement ne nous le permet pas; mais nous pouvons, ſi nous le voulons, ou pour mieux dire, ſi nous voulons être Chrétiens, nous pouvons trouver mille moyens de leur faire reſſentir les effets de notre charité. C'eſt ce genre de communauté, qui doit faire jusqu'à la fin des ſiècles le caractère diſtinctif des Diſciples de J. Chriſt. Mais

Helas! ce feu Divin s'éteint de jour en jour:
A peine il jette encor de languiſſantes flammes.
L'amour meurt dans les cœurs, & la foi dans les ames.
Qu'êtes-vous devenus, beaux ſiècles, jours naiſſans,
Tems heureux de l'Egliſe, o jours ſi floriſſans?

Et

Et vous, premiers Chrétiens, o mortels admirables,
Sommes nous aujourd'hui vos enfans véritables?
Vous n'aviez qu'un tréſor & qu'un cœur entre vous,
Et ſous la même Loi nous nous haïſſons tous.

La Religion. Ch. VI.

VIII. DISCOURS.

Da ſpatium vitæ, multos da, Jupiter, annos.

JUVEN.

ON ne ſauroit faire aucun fonds ſur les réſolutions outrées. Le faux air de grandeur & de vertu qu'elles font paroître, cache ſouvent un excès de foibleſſe. C'eſt ce qui a ſur-tout lieu dans le langage qu'on tient à l'égard de la Mort. Ceux qui diſent qu'ils l'enviſagent comme un objet indifférent, qu'ils la voyent arriver ſans émotion, qu'ils l'embraſſent avec joye, ne font pour l'ordinaire que ſe repaître d'une illuſion, qui diſparoit à l'arrivée de ce Roi des épouvantemens, & qui les laiſſe en proye aux plus vives frayeurs.

LORSQU'UN homme raiſonnable, un vrai Chrétien, ſans diſſimuler la force des liens qui l'attachent à la terre, ſans montrer un vain fantôme d'intrepidité que le cœur déſavoüe, aſſure qu'il trouve la mort préférable à la vie, qu'il eſt plus fortement attiré par les motifs que lui

lui offrent les espérances de l'immortalité, que par ceux qui sollicitent en faveur de la vie présente, j'ajoute une entière foi à ce qu'il me dit, & je ne doute point que des dispositions aussi sensées & aussi pieuses, ne l'aident effectivement à terminer sa carrière avec confiance, & à remettre son ame avec joye entre les mains de son Créateur & de son Rédempteur.

IL est donc manifeste que l'Amour de la Vie n'est point incompatible avec le détachement. Nous aimons la vie, & nous avons sujet de l'aimer. Nous lui préferons une meilleure vie, & nous avons sujet de la lui préférer.

MAIS, avant que d'aller plus loin, quel est l'Amour de la Vie, que j'entreprens de justifier? S'agit-il ici de ces gens livrés au Monde & à leurs passions, qui n'entendent par la Vie que la jouïssance des plaisirs de la chair & des sens, & qui ne craignent la Mort, que parce qu'elle vient rompre leurs habitudes criminelles? Oseroit-on dire qu'on regrette la Vie, parce qu'on envisage avec douleur le moment qui nous enlèvera à ces festins, à ces jeux, à ces débauches, à ces commerces impurs, ou même à ces projets d'ambition & d'avarice qui nous occupent. Quoi! mourir, avant que d'avoir atteint ces prémiers grades, civils ou militaires, vers lesquels on a tendu sans re-

relache, avant que d'avoir amaſſé ce Capital, qu'on avoit propoſé pour dernier terme à ſes deſirs, quoiqu'il n'eut ſervi qu'à en faire naître de nouveaux. Quoi! ſe ſéparer de tant d'objets délicieux, qui concouroient à me faire couler des jours délicieux ; ne plus poſſéder ces diſtinctions, ces prérogatives, qui me donnoient tant de relief, & m'attiroient tant d'hommages dans la Société.

NON, de pareils principes ne doivent point nous attacher à la vie, & malheureuſement ce ſont presque toujours ceux qui nous y attachent.

JE ne prétens point non plus appuyer ce penchant ridicule de gens, qui, après avoir fourni la plus longue carrière ne ſauroient encore ſe réſoudre à déloger, ſous prétexte que la vie a toujours des charmes, & qui ont quelque-fois jetté de ſi profondes racines en terre, qu'on a beaucoup plus de peine à les en détacher que les jeunes plantes.

- - - - - - Je voudrois qu'à cet âge
On ſortit de la vie ainſi que d'un banquet,
Remerciant ſon hôte, & qu'on fit ſon paquet.

Cet attachement exceſſif à une vie véritablement uſée, ne peut procéder que d'un fonds d'ingratitude, ou d'incrédulité. D'ingratitude; de ne pas reconnoître que Dieu les a comblés de toutes les promes-

meſſes de la vie préſente, & ne les en a comblés, qu'afin qu'ils ſe diſpoſaſſent à jouïr de celles de la vie à venir. D'incrédulité; car enfin, étant aux dernières bornes de la vie humaine, & ſachant qu'elle ne ſauroit toujours durer, ne s'empreſſeroient-ils pas à ouvrir d'eux-mêmes, pour ainſi dire, les portes de l'éternité, s'ils étoient bien perſuadés de la réalité des objets qu'elle doit leur préſenter.

LAISSANT donc tous ces différens ordres de perſonnes, qui n'aiment de la vie, que ce qu'ils n'en devroient pas aimer, & qui ne la conſervent que pour en abuſer, je vais expoſer des raiſons plus ſenſées de cet attachement, priſes de la Nature, de la Société, & même de la Religion. Il en réſultera cette conſéquence, ſingulière en apparence, mais dans le fonds inconteſtable, c'eſt qu'il n'y a qu'un honnête homme, un bon Citoyen & un bon Chrétien, qui ſoient véritablement, & légitimement autoriſés à aimer la Vie.

ON aime naturellement la Vie, & cette prémière ſource ſuffit ſeule, pour montrer l'innocence de cet Amour. Car nous ne tenons rien de la Nature, dont Dieu lui-même eſt l'Auteur, qui ne ſoit innocent; & s'il ceſſe de l'être, ce n'eſt jamais que par l'abus. En nous introduiſant dans ce Monde, en ouvrant nos yeux

yeux à la lumière, en dévelopant en nous les prémiers ſentimens, & les prémières réflexions, Dieu a voulu que nous priſſions un intérêt vif & tendre à notre exiſtence actuelle, que nous ſouhaitions la continuation de cette Société, entre l'Ame & le Corps, qui nous paroit ſi douce, que nous mettions en œuvre tous les moyens propres à la procurer, & que nous ſentions une averſion inſurmontable pour toutes les cauſes qui nous menacent de notre deſtruction.

SUIVRE donc cette impreſſion ſans réſiſtance, toutes les fois qu'aucun motif ſupérieur ne s'y oppoſe, toutes les fois que nous ne mettons pas l'intérêt de notre vie en compromis avec des motifs bien plus conſidérables, avec la volonté connuë de Dieu, & notre éternelle félicité; ſuivre, dis-je, cette pente, c'eſt agir naturellement, & par-là même, raiſonnablement, la Raiſon n'étant que la voix diſtincte de la Nature. Je ne ſuis donc point ſurpris qu'un homme courageux, qu'un homme vertueux, qu'un homme plein de foi & d'eſpérance, ſente une ſecréte émotion, quand ſon heure paroit approcher, quand une maladie, qu'on a lieu de croire mortelle, l'attaque. Je ne ſuis point ſurpris que cette émotion ſe manifeſte jusqu'à un certain point qu'il appelle des Conſolateurs, qu'il cherche à ſe fortifier, qu'il pouſſe des

des soupirs & des sanglots vers le Ciel, pour demander avec David, avec Ezechias, avec J. CHRIST même, que ce moment soit encore retardé, que cette coupe amère passe encore loin de lui. Tout cela est dans l'ordre de la Nature, & je ne connois qu'une espèce d'enthousiasme, ou quelque saillie de dépit, qui puissent faire tenir un autre langage & une autre conduite.

ON aime encore la Vie, à cause de la Société, & des liaisons qu'on y a contractées. Qui est-ce qui ignore la force des doux noms de Père, de Fils, d'Epoux, d'Epouse? Qui est-ce qui ne sait, qu'il y a des amitiés plus fortes encore que le sang? La Mort vient, & vient quelque-fois de la manière la plus inopinée, séparer des personnes aussi étroitement unies; elles sentent toute la douleur de cette séparation, & comment ne la sentiroient-elles pas? Ouï, tendre Père, qui béniſſez d'une voix mourante une famille éplorée, dont vous étiez le soutien & la joye, vos entrailles s'émeuvent, elles se déchirent, vos paroles ont peine à se faire un passage, & vos derniers regards, en s'élevant vers Dieu, ne perdent pas entièrement de vuë les objets chéris, que vous laissez sur la terre. Ouï, fidèles Epoux, qui aviez commencé une union pleine de charmes, & qui vous promettiez de la voir durer jus-

jusqu'à une heureuse vieillesse, ce bras levé, qui immole l'un de vous, ne laisse à l'autre qu'une triste moitié de soi-même, & va le plonger dans des regrets, que personne ne sauroit condamner. Ouï, Amis inséparablement liés par la conformité des sentimens & des vertus, celui de vous qui ferme les yeux à son Ami, se ferme à lui-même pour jamais la source des douceurs les plus vives & les plus pures. Tout Consolateur qui veut étouffer ces mouvemens dès leur naissance, n'est qu'un froid & insipide déclamateur. On peut empêcher que ces situations ne bouleversent, & n'accablent l'Ame ; on peut épurer ces sentimens & les sanctifier, mais on ne peut, ni l'on ne doit pas prétendre que celui qui les éprouve, soit exemt de trouble & d'agitation.

J'AJOUTE une réflexion sur le même sujet. Quiconque rend des services essentiels à la Société, peut sans orgueil en tirer un motif considérable d'attachement à la vie. Un bon Roi, Père de ses Peuples, qui fait règner par tout la paix & l'abondance, qui protège les Lettres & les Arts, qui maintient l'observation d'une justice exacte, un de ces Rois enfin que Dieu donne quelque-fois à la terre dans son amour, peut souhaiter une mesure de vie proportionnée à ses desseins bienfaisans, il peut penser avec douleur que sa mort va mettre tous ses su-

sujets dans un véritable deuïl, & les priver des doux fruits de son Gouvernement. L'insensibilité dans de pareilles circonstances ne seroit, ni naturelle, ni raisonnable.

REMARQUONS néanmoins que dans les différentes situations que je viens de représenter, il faut être extrèmement soigneux à ne pas passer certaines bornes, & à ne rien dire, ou faire, qui tienne du murmure, & qui marque qu'on se défie de la Providence. Le Père le plus nécessaire à sa famille, le Prince le plus cher à ses états, dans le même tems qu'ils payent à la douleur un tribut, que la raison ne désavoüe pas, doivent sentir & reconnoître qu'il reste aux objets de leur tendresse un Père & un Maître, infiniment sage, bon & puissant, entre les mains duquel ils peuvent confier ces précieux dépots, sans craindre, qu'il refuse de s'en charger, ni qu'il cesse d'en prendre soin.

ENFIN on peut aimer la vie par un principe de piété & de Religion. Et d'abord la vie étant un présent de la libéralité de Dieu, une véritable grace qu'il nous accorde, pourquoi ne l'aimerions-nous pas sous ce point de vuë. Pourquoi, lorsqu'il plait au Souverain Arbitre de nos jours d'en prolonger le cours, n'en témoignerions-nous pas notre joye par des actions de graces vives & sincères?

res? Haïr, ou mépriſer la vie, c'eſt pécher contre l'Auteur de cette vie, & lui rendre en quelque ſorte le mal pour le bien.

MAIS il y a plus, & la Religion nous attache à la vie par une conſidération, dont perſonne n'eſt exemt, c'eſt l'imperfection de l'ouvrage de notre ſalut, c'eſt la juſte crainte de comparoître devant le Tribunal de Dieu, avant que d'avoir réglé nos comptes, & fait nos préparatifs pour l'éternité. Je ſais que c'eſt à cauſe de cela qu'il faut ſe hâter de régler ces comptes, & de faire ces préparatifs; je ſais qu'on peut abuſer des délais que Dieu nous accorde, comme ſi ces délais ne devoient jamais finir; je ſais d'un autre côté qu'il y a des fidèles, qui ſe ſont mis en état de grace, & qui, à quelque heure que la mort vienne les appeller, peuvent eſpérer qu'elle ne les ſurprendra pas. Mais, malgré tout cela, quiconque a de juſtes idées de l'étenduë de ſes obligations, & des fautes qu'il a le malheur de commettre; quiconque penſe, comme il le doit, à l'importance de cet acte déciſif, qui réglera notre éternelle deſtinée, ne ſauroit enviſager ſans altération ce paſſage redoutable de la vie préſente à la vie à venir, du tems à l'éternité. Comme le vrai Savant eſt toujours le plus modeſte, le vrai Chrétien eſt toujours le plus humble; & cet-

te humilité produit néceſſairement une crainte religieuſe, un tremblement ſalutaire.

UNE autre conſidération, qui ne déroge point à cette humilité, c'eſt celle de la lumière de nos bons exemples, que nous pouvons ſouhaiter innocemment, & même ſaintement de continuer à faire luire, *comme un flambeau ardent, au milieu de la génération tortuë & perverſe.* C'eſt un des plus grands ſervices qu'on puiſſe rendre à l'Egliſe de J. Chriſt, que de donner une démonſtration de fait continuelle dans ſa conduite, que le vrai Chriſtianisme, que la piété Evangélique n'eſt point une chimère, & qu'on peut trouver ſa gloire & ſon bonheur, en ſervant Dieu avec zèle & avec intégrité.

C'EST ainſi que l'homme vertueux & pieux enviſageant cette terre, comme un ſéjour où la main liberale de Dieu verſe ſur lui mille graces temporelles & ſpirituelles, pouſſe vers ſon Bienfaiteur ce vœu digne de ſa vertu & de ſa piété: *Que mon ame vive, afin qu'elle te louë.*

IX. DIS-

IX. DISCOURS.

Una tamen ſpes eſt quæ me ſolatur in iſtis,
Hæc fore morte mea non diuturna mala.

OVID.

LA Nature, la Raiſon, & la Religion nous font aimer la vie à pluſieurs égards. Mais ces mêmes principes, ſans tomber en contradiction, nous fourniſſent des raiſons de *déloger*, tout autrement convainquantes, & qui, lorſqu'elles ſont une fois bien compriſes, ne nous permettent plus de balancer. L'indéciſion ſur ce ſujet, comme ſur tout autre, vient toujours des bornes étroites de nos lumières.

CE qui fait que nous aimons naturellement à vivre, c'eſt que nous nous intéreſſons à la continuation de notre exiſtence, que nous craignons de voir rompre la chaine de nos idées, de paſſer de la lumière aux ténèbres, de l'action à l'inaction; peu

s'en faut que nous n'ajoutions dans nos momens de défiance & d'angoiſſe, de la réalité au néant. L'état où nous voyons le corps réduit peu après la mort, fait de vives impreſſions ſur nous; en voyant pourrir & ſe diſſoudre cette chère partie de nous-mêmes, cette partie ſenſible que nous nous imaginons avoir été le ſiège de tous nos plaiſirs, il nous ſemble que tout eſt perdu, qu'il ne ſauroit reſter de point fixe, ſur lequel nos eſpérances ſoient fondées, & que ſi la mort n'a pas tout englouti, ce qui reſte n'eſt nous-mêmes que d'une façon très imparfaite.

Ce langage que nous attribuons à la Nature, n'eſt point naturel cependant, lorsque rentrant attentivement en nous-mêmes, nous examinons quel doit être le véritable objet de nos intérêts, de nos deſirs & de nos craintes. A moins que nous ne ſoyons plongés dans une ignorance aſſez craſſe pour croire que c'eſt le corps, qui penſe, qui ſe ſent, & qui éprouve cette ſuite continuelle d'états qui compoſent notre vie; à moins qu'aveuglés par une erreur volontaire, nous ne nous plaiſions à transformer l'homme tout entier en une ſimple machine, dont les reſſorts ſont l'ame auſſi bien que la vie, nous ne ſaurions en-

enviſager la mort comme un principe réel de deſtruction, nous ne ſaurions être effrayés de l'idée d'un inſtant, qui n'a d'autre effet que d'arrêter la circulation, la reſpiration, & les divers mouvemens, desquels dépend le jeu de nos organes, mais qui ne ſauroit enlever à un Etre immatériel des idées une fois acquiſes, quand même on ſuppoſeroit qu'il ne les a acquiſes que par ſon ſéjour dans le corps.

Or, dès là que je n'ai rien à craindre ſur ce ſujet, je ne vois dans la mort qu'un ſimple délogement, & s'il eſt accompagné de quelques circonſtances rebutantes, il n'en réſulte nullement qu'il ſoit, à le conſidérer en ſoi-même, l'objet d'une répugnance inſurmontable de la Nature. Le Moi que nous aimons, le Moi dont la perte nous fait frémir, penſons y bien, ce n'eſt pas cette chair, ce ſang, ces os, ces nerfs, ces traits & cette figure, tout cela n'eſt qu'un vêtement, ou un logement; notre vrai Moi, c'eſt ce qui penſe & ſe connoit ſoi-même. Et comme celui-ci ne ſauroit être enſéveli ſous les ruïnes du corps, la mort ne renferme point les idées que nous y attachons ordinairement; & j'oſe dire que je ne vois presque point de différence entre une ſimple particule de

matière qui ſe détache de notre individu, un ſimple cheveu qui tombe de notre tête, & la ſéparation totale de l'ame & du corps.

CE ne ſont donc que les idées acceſſoires que nous avons ajoutées à la mort, qui l'ont renduë un ſpectre, un fantôme, un monſtre dévorant. Ces frayeurs ſont auſſi pueriles, que tant d'autres qui nous tourmentent pendant le cours de notre vie; nous ne les tenons point de la Nature, ce ſont les préjugés qui nous les inſpirent.

MAIS je vais plus loin, & je dis que la Nature bien conſultée nous invite à déloger, & nous montre que c'eſt au fonds ce qu'il y a de meilleur pour nous. Car après tout, & ſans déclamation, qu'eſt-ce réellement que notre vie? N'eſt-ce pas un tiſſu d'infirmités, de peines, d'ennuis & d'amertume? Que gagne-t-on à vivre plus qu'on n'a vécu? Cette Scène du Monde, ſi brillante en apparence, n'eſt-elle pas un retour ennuyeux & accablant des mêmes objets; & tout ce qu'on appelle variété & plaiſirs dans la vie des grands & des riches, ne retombe-t-il pas en moins de rien dans le même inconvénient? Qu'aime-t-on, en aimant la vie? On aime à trainer une chaine peſante, & qui s'appeſantit tous

les

les jours davantage ; on se plait à une navigation orageuse, ou tantôt portés aux cieux, tantôt ensévelis dans les abymes, on ne jouït pas d'un instant de véritable repos ? Un pareil état n'est pas naturellement aimable ; & ceux qui s'y attachent, ne le font que par incrédulité, en préférant la vie au néant, dans lequel ils s'imaginent de retomber, ou par la crainte d'un avenir, que leurs égaremens ne peuvent que leur rendre rédoutable.

La Nature nous détache donc de la vie ; mais les secours de la Raison ne peuvent qu'augmenter ce détachement.

A juger des efforts & des ressources de la Raison par l'ouvrage qu'un Romain, aussi grand Philosophe que célèbre Orateur, a écrit sur le mépris de la mort, j'avouë qu'on auroit sujet d'entrer dans quelque défiance, & de ne pas faire un fonds assuré sur ce secours. En effet Ciceron se borne presque à insister sur la nécessité, sur l'inévitabilité de la mort, qui doit engager un homme sage à prendre son parti de bonne grace, & à faire décemment un pas, auquel tous ses murmures & toutes ses résistances ne le soustrairoient pas. Je ne vois, à dire vrai, là dedans qu'un désespoir déguisé, & la

Raiſon ne ſauroit rétablir le calme & la tranquillité dans une Ame, qui déloge, ſans ſavoir où elle va. Mais, quoiqu'il n'y ait que la Religion qui triomphe pleinement de nos inquiétudes, on peut pourtant faire tenir à la Raiſon un langage plus conſolant & plus perſuaſif. Voici comment.

TOUTES les perfections de Dieu paroiſſent s'intéreſſer à la vie que nous menons ici-bas, & concourir à rendre cette habitation préſente, digne de la grandeur de l'Etre, auquel nous en ſommes redevables. L'Univers eſt un Théatre de merveilles, que toute la méditation des hommes les plus profonds dans l'étude de la Nature, n'a point épuiſé, ni n'épuiſera jamais. Il n'y a que des eſprits ſtupides, ou des cœurs ingrats, qui puiſſent méconnoitre que depuis l'inſtant de notre naiſſance juſqu'à celui de notre trépas, Dieu ne ſe laſſe jamais de nous faire du bien. Au moment donc où la décoration de ce Monde ceſſe, ou la mort vient tirer pour jamais le rideau ſur elle, la Raiſon qui nous rappelle tous les ſoins que Dieu a pris de nous pendant le cours de notre vie, ne nous dit-elle pas qu'il eſt impoſſible, que ce Dieu nous abandonne tout à coup, & que cette ſuite conſtante de bienfaits aille aboutir à

nous

nous plonger dans les horreurs d'une éternelle nuit.

UNE pareille conduite de Dieu à notre égard répugneroit non seulement à notre expérience passée, mais encore à des sentimens, à des desirs, à des espérances, que nous tenons du même Etre, & qui ne pourroient être illusoires, sans déroger à ses perfections.

IL résulte de ces considérations, qu'on pourroit aisément étendre, & mettre dans un plus grand jour, il en résulte, dis-je, prémièrement, que la mort ne sauroit être une destruction entière de notre Etre, mais que c'est une simple séparation des deux substances qui le composent; & en second lieu, que cette séparation ne peut qu'être avantageuse pour des Créatures intelligentes, qui ayant connu, aimé, adoré leur Bienfaiteur, quittent ce Monde dans des sentimens de confiance en lui, & lui recommandent en quelque sorte le précieux dépôt de leur Ame.

QUE la Religion soit un principe souverainement efficace de détachement par rapport à cette vie, c'est ce qu'il seroit superflu de prouver avec étenduë. C'est-là son caractère distinctif, & pour ainsi dire, son fort. Je ne toucherai donc qu'une seule idée; c'est la

promeſſe que la Religion nous fait, qu'après notre mort nous ſerons avec Jéſus-Chriſt. Il me ſemble qu'il n'en faut pas davantage pour nous remplir du deſir le plus vif d'arriver à cet heureux moment.

DEUX choſes cauſent nos regrets au ſortir de cette vie ; la douceur des relations que nous rompons, le prix des biens que nous perdons. Or J. Chriſt renferme éminemment ces deux ſources d'avantages, & nous les trouvons en lui dans un degré, avec lequel celui d'ou nair la force de nos attachemens temporels ne ſauroit entrer dans aucune comparaiſon.

QUELLES ſont nos plus tendres relations ici-bas ? Ce ſont celles du ſang, & celles de l'amitié. Mais n'avons-nous pas les unes & les autres avec le Fils de Dieu, bien plus étroitement que nous ne pouvons les avoir avec des Etres imparfaits, & de courte durée, tels que les autres hommes ? N'eſt-il pas *chair de notre chair*, *os de nos os*, notre Père, notre Frère & notre Epoux ; n'abſorbe-t-il pas en un mot tout ce que les liaiſons humaines ont de ſenſible & de tendre ? Surtout ſi une véritable amitié, telle que nous l'avons dépeinte dans un autre de ces Diſcours, eſt pour l'ordinaire plus forte que notre ſang, Jéſus n'eſt-il pas no-

notre ami par excellence, & ne nous en a-t-il pas fourni, comme il le dit lui-même, la plus inconteſtable de toutes les preuves, en donnant ſa vie pour nous. Les tendres adieux qu'un mourant fait ici-bas à ceux qui l'environnent, ne doivent pas lui faire perdre de vuë que s'il quitte ces chers objets, c'eſt pour aller à J. Chriſt, centre unique de nos affections.

SONT-CE nos biens, nos poſſeſſions, nos honneurs, nos dignités, qui nous attachent à la vie? Mais le Divin Roi de l'Egliſe n'a-t-il pas de quoi nous rendre au centuple tout ce que nous allons perdre, n'eſt-il pas le dispenſateur ſuprême des ſeuls vrais biens, n'a-t-il pas à ſa diſpoſition des Trônes, des Sceptres, des joyes & des délices inénarrables? Qu'un païſan réfuſe de quitter ſa chaumière pour aller habiter les Palais des Rois, je n'en ſerois pas au fonds ſi ſurpris; je croirois même que c'eſt un effet de ſon bon ſens, qui lui découvre que ces grandeurs n'ont que l'éclat du verre, & qu'elles en ont en même tems la fragilité. Mais qu'un homme, qui a fait pendant tout le cours de ſa vie l'expérience du peu de ſolidité des biens de la terre, de la vanité de tout ce qui eſt ſous le Soleil, s'afflige d'en faire un heureux échange con-

tre la Couronne de l'immortalité, c'eſt une choſe impoſſible ; & il n'y a que ceux qui ſe ſont fruſtrés du droit à cette couronne par les dérèglemens de leur conduite, qui puiſſent craindre le dernier moment de leur carrière.

X. DISCOURS.

Veritas odium parit.

TERENT.

IL m'a toujours ſemblé qu'une des circonſtances les plus ſingulières de l'hiſtoire de la Paſſion, un des traits les plus frappans de l'Interrogatoire que J. Chriſt ſubit, avant que d'être livré à la fureur des Juifs, c'eſt le mot & l'action de Pilate, qu'un Evangeliſte rapporte en ces termes: *Pilate lui dit:* (à J. C.) *Qu'eſt-ce que la Vérité? Et quand il eut dit cela, il ſortit.*

N'EST-IL pas bien étrange en effet d'entendre ce Magiſtrat propoſer une Queſtion ſouverainement importante, pour l'explication de laquelle il n'auroit du regretter, ni ſon tems, ni ſon attention, & de le voir ſortir au même moment, ſans daigner en attendre la réponſe.

CE procédé, il faut l'avouër, eſt bien

extraordinaire, mais avec tout cela il n'eſt pas rare, & pour peu qu'on ait de connoiſſance du monde, on y retrouvera presque à chaque pas des exemples de la même nature, on n'y rencontrera que trop de gens, qui ſemblent demander en paſſant, & comme par manière d'acquit, Qu'eſt-ce que la Vérité? & qui continuënt auſſi-tôt leur chemin, ſans s'être procuré le moindre éclairciſſement.

APRE'S avoir examiné la conduite de Pilate, par rapport à Pilate même, je ferai voir prémièrement dans les Grands, & enſuite dans tous les hommes en général, une imitation fréquente & fidèle de cette conduite.

JE ne retracerai point ici toute l'injuſte procédure des Juifs contre le Sauveur du Monde; je n'en rapporterai que ce qui eſt néceſſaire à l'intelligence de mon ſujet.

JE'SUS fut mené au Prétoire devant le Tribunal de Pilate, parce que le Sanhedrin n'avoit pas droit de le condamner au ſupplice, & qu'on n'en vouloit pourtant pas moins qu'à ſa vie. Mais il s'agiſſoit de l'accuſer d'un crime capital, & la choſe paroiſſoit difficile. La violation du Sabbat, ou l'infraction de quelqu'autre Loi ſemblable, n'étoient pas des ſujets dont un Magiſtrat Payen pût & voulût connoître.

La

La fureur implacable des Juifs leur ſuggéra une accuſation, dont l'effet leur parut immanquable. Ce fut d'imputer à Jéſus des prétentions à la Royauté, de le faire enviſager comme un homme qui vouloit relever la Monarchie Judaïque, & par conſéquent la ſouſtraire au joug des Romains. L'affaire devenoit des plus ſérieuſes ſous ce point de vuë, ce n'étoit pas moins qu'un factieux, un Chef de parti, qu'on livroit à la Juſtice; & un Gouverneur qui auroit négligé d'étouffer ces étincelles de ſédition, ſe ſeroit rendu reſponſable des ſuites, toujours dangereuſes & ſur-tout ſous le Règne d'un Empereur auſſi défiant, & auſſi jaloux de ſon autorité que l'étoit Tibère.

PILATE donc, quoique convaincu intérieurement, que Jéſus eſt un homme innocent, ou du moins un homme qui n'étoit nullement dangereux, & dont les Juifs ſollicitoient la mort par de tout autres principes, Pilate, dis-je, ne put ſe diſpenſer d'entrer au Prétoire, & ayant appellé Jéſus, il lui demanda; *Es-tu le Roi des Juifs?* C'étoit la ſeule queſtion qu'il eut à lui faire, & il ne demandoit pas mieux que de recevoir une réponſe qui l'autoriſât à le délivrer. Le Sauveur, qui, bien loin de garder les ménagemens qu'employent les accuſés ordinaires pour adoucir leur Juge, ſem-

sembloit se hâter d'accomplir l'œuvre, pour laquelle il étoit venu, lui répondit: *Dis-tu cesi de toi-même, ou sont-ce les autres qui te l'ont dit de moi?* Comme s'il lui avoit dit: „ As-tu des preu„ ves directes contre moi? Ai-je trou„ blé le Gouvernement, & fait les dé„ marches d'un homme qui se donne „ pour le Roi des Juifs "? Pilate qui n'avoit aucune plainte à former, l'avouë ingénuëment, & lui découvre quels sont ses accusateurs: *Suis-je Juif? Ta Nation & les principaux Sacrificateurs t'ont livré à moi. Qu'as-tu fait?* „ Con„ fons les, s'ils te calomnient, & mets „ au jour des preuves de ton innocen„ ce, qui puissent te soustraire à leur „ fureur ". Jésus répondit sans détour, & en proposant simplement sa doctrine, telle qu'il l'avoit toujours enseignée. *Mon Règne n'est point de ce Monde. Si mon Règne étoit de ce Monde, mes gens combattroient, afin que je ne fusse point livré aux Juifs, maintenant mon Règne n'est point d'ici-bas.*

QU'ON se mette ici pour un moment à la place de Pilate, & qu'on juge de l'impression que ces paroles dûrent faire sur lui. Il y voyoit d'un côté que J. Christ n'en vouloit point à la constitution actuelle du Gouvernement, qu'il ne prétendoit nullement à la qualité de Roi temporel des Juifs, & avec tout cela

cela il entendoit parler de *Règne*, de *Règne qui n'étoit point de ce Monde.* Un Payen, qui n'avoit aucune idée de l'Empire du Meſſie, ne pouvoit aſſurément débrouïller cette énigme, & deviner, comment un accuſé, dont la vie & la mort étoient entre ſes mains, pouvoit s'attribuer un Règne, & des gens qui combattroient pour lui, ſi ſon Règne étoit de ce monde. Il ſoupçonna peut-être dans ce moment Jéſus de Fanatiſme & de foibleſſe d'eſprit, il crut que tout ſon crime conſiſtoit dans quelques diſcours, auſſi peu raiſonnables à ſon avis, qu'un cerveau trop échauffé lui auroit dicté.

CURIEUX pourtant d'en ſavoir davantage, & d'approfondir la nature de ce Règne, il revient à la charge, & dit: *Es-tu donc Roi?* Sur quoi Jéſus lui répondit: *Tu le dis que je ſuis Roi. Je ſuis né pour cela, & c'eſt pour cela que je ſuis venu au Monde, afin que je rende témoignage à la Vérité: quiconque eſt de la Vérité, entend ma voix.* Cette explication, toute claire qu'elle eſt pour une perſonne inſtruite à l'école de J. Chriſt, & qui ſait que ſon Empire s'exerce effectivement ſur les eſprits & ſur les cœurs, par le moyen de la Vérité, qui les perſuade, & les fléchit à ſon obéïſſance; cette explication, dis-je, parut à Pilate un nouveau délire, ſi j'oſe

j'oſe m'exprimer ainſi, & il perdit patience. Etre Roi, parce qu'on rend témoignage à la Vérité! Quel bizarre aſſortiment d'idées! Quel Roi eſt-ce là? Eſt-ce le Sage du Stoïcien, à qui ſa ſageſſe tient lieu de tout, de richeſſes, de beauté, d'empire? *Qu'eſt-ce que* cette *Vérité?* Nouvelle queſtion, que Pilate hazarde encore; mais faiſant auſſi-tôt réflexion qu'il recevra quelque nouvelle réponſe incompréhenſible, & qu'il perd ſon tems inutilement, il ſort auſſi-tôt après, ſans s'embaraſſer de la réponſe. Le réſultat de cet Interrogatoire fut donc que Pilate perſiſta dans l'idée qu'il avoit euë de l'innocence de J. Chriſt, car il dit ſur le champ aux Juifs: *Je ne trouve aucun crime dans cet homme là:* mais cette innocence, il la crut un effet de la ſimplicité d'eſprit, & Jéſus lui parut un objet de compaſſion, au lieu qu'il auroit pu & du le conſidérer, comme un objet ſouverainement digne de reſpect. Il n'avoit qu'à ſe mettre au fait de cette Vérité, ſur laquelle il forme une demande, dont il n'attend pas la réponſe.

CE que nous reprochons donc au Gouverneur Romain dans cette occaſion, c'eſt la lâche indolence qui l'arrête au moment qu'il auroit pu recevoir les lumières les plus ſalutaires, & qui étouffe dans ſa bouche le mot de

VE-

VE'RITE', qu'un heureux desir y avoit fait naître. Un éclair perce la nuë qui l'environne, mais cet éclair disparoit aussi-tôt, & Pilate est replongé dans l'obscurité. S'il pouvoit néanmoins trouver son apologie dans la multitude des exemples, ce seroit la faire que de passer aux réflexions suivantes, qui vont nous montrer, & dans les Grands, & dans tous les hommes en général, une imitation fidèle & fréquente de la conduite du Gouverneur Romain.

CE n'est point par une digression forcée que j'examine ici les obstacles particuliers que la Vérité rencontre dans les Grands. Le caractère de Pilate, personnage distingué par-l'élevation de son rang, qui le mettoit à la tête d'un Royaume entier, m'y appelle naturellement.

LES Grands, à les envisager d'un certain côté, semblent avoir des dispositions privilégiées à la connoissance de la Vérité. Ce n'est point une chimère que la pureté du sang qui coule dans leurs veines; il est certain que, généralement parlant, l'esprit & le cœur se ressentent de la naissance, & que, toutes choses d'ailleurs égales, on trouve plus d'ouverture, de délicatesse, de sublimité, dans une personne issuë d'illustres Ayeux que dans celles qui sont d'u-

d'une vile extraction. Que de ſecours ne ſe préſentent pas encore pour cultiver ces heureuſes ſemences ! Une éducation diſtinguée, des Maîtres de toute eſpèce, & les meilleurs dans leur genre, des converſations ſolides & inſtructives, tout cela ne manque point aux Grands, s'ils veulent en profiter. Parvenus à un âge mur, y a-t-il quelques lumières répanduës dans le Monde, elles ſont à leur bienſéance. Leur autorité, ou leur opulence, peuvent raſſembler autour d'eux, & tirer des contrées les plus éloignées les Savans, les Livres, tous les ſecours propres à éclairer l'eſprit. En un mot ils n'ont qu'à parler, pour être ſervis; ils n'ont qu'à former des deſirs, pour les voir accomplis.

CELA étant, qui ne croiroit que tout homme placé dans cette heureuſe ſituation, n'a point de Queſtion plus preſſante à former que celle-ci: *Qu'eſt-ce que la Vérité?* & ne ſauroit goûter de repos qu'il ne ſe ſoit ſatisfait à cet égard? Car enfin qu'y a-t-il de plus intéreſſant? La faim & la ſoif des connoiſſances ſolides ne doivent-elles pas être des beſoins auſſi preſſans pour une Ame qui penſe, que la faim & la ſoif des alimens pour le corps? Et cependant, que d'imitateurs de Pilate! Que de gens, qui après avoir tout

tout au plus demandé nonchalamment, *Qu'eſt-ce que la Vérité ?* s'inquiètent fort peu de ce qu'on peut leur répondre !

CE qui produit ce facheux effet, c'eſt que tous les avantages que nous avons détaillés, ſont le plus ſouvent empoiſonnés par diverſes cauſes très efficaces. L'élevation du rang donne une élevation d'idées & de ſentimens, il eſt vrai ; mais de-là à l'orgueil le pas eſt gliſſant, & l'orgueil eſt une barrière inſurmontable à la Vérité. On ſe voit au-deſſus des autres par toutes ſortes d'endroits ; on n'a garde de ſe flétrir, en reconnoiſſant qu'ils ont une prééminence de lumières : c'eſt au contraire ce dont on eſt le plus jaloux, car la partie foible eſt toujours celle que l'on couvre le plus ſoigneuſement, & ſur laquelle on ne néglige rien pour en impoſer. Voulez-vous, faute d'uſage du Monde, apprendre quelque choſe à un Grand ? Vous en êtes récompenſé par un ſouris amer, & dédaigneux : trop heureux même, s'il ne vous reproche pas votre inſolence.

L'ÉDUCATION d'un Grand peut être excellente, mais l'eſt-elle ? Non, ſes prémiers Maîtres ſont ſes prémiers flatteurs, qui applaudiſſent à ſes caprices, qui ne lui enſeignent que ce qu'il veut

veut ſavoir, & comme il veut le ſavoir, & qui ſe piquent tout au plus de lui donner ces connoiſſances ſuperficielles, qui procurent un certain relief dans le Monde. Et puisque j'ai parlé de flatteurs, cette maudite engeance n'eſt-elle pas la peſte des Grands, pendant tout le cours de leur vie? Ennemis jurés de la Vérité, ſous quelque forme qu'elle ſe préſente, mais ſurtout, lorsqu'elle a des apparences humbles & abjectes, ils font tant par leurs ſuggeſtions, qu'elle eſt repouſſée & rebutée, comme la choſe du monde la plus importune & la plus mépriſable.

ENFIN les Grands ont en main tous les moyens, qui pourroient les rendre maîtres de la Vérité, mais daignent-ils en faire uſage? Une vie molle, ou diſtraite, écarte pour jamais les bonnes penſées de leur eſprit. La pareſſe les endort, ou bien un tourbillon rapide les emporte, ſans leur laiſſer le tems de ſe reconnoitre. Contens des fauſſes lueurs qui les éclairent, ils y marchent en chancelant, & finiſſent en s'enfonçant tête baiſſée dans l'abyme de l'éternité.

TELS ſont les obſtacles particuliers, que les Grands oppoſent à la connoiſſance de la Vérité, mais il y en a qui ſont communs à tous les hommes, &

& qui méritent encore quelques réflexions.

DE quelque prix que ſoit la Vérité en général, il n'eſt pourtant pas eſſentiel, il n'eſt pas même poſſible aux hommes d'y arriver ſur toutes ſortes de ſujets. C'eſt une tâche trop longue pour une vie auſſi courte, trop pénible pour des eſprits auſſi bornés. Mais il y a une Vérité qui eſt du reſſort de tout le monde, qui intéreſſe tout le Monde, & dont perſonne ne ſauroit ſe dispenſer d'aquérir la connoiſſance. C'eſt celle que le Sauveur annonçoit à Pilate, & pour rendre témoignage à laquelle le propre Fils de Dieu eſt venu au monde. Malgré l'évidence où la prédication de l'Evangile, & la publication des Saintes Ecritures ont mis cette Vérité, quelle profonde ignorance ne règne pas ſur ſon ſujet, non-ſeulement dans l'Univers en général, où tant de peuples refuſent encore de la reconnoitre, & perſévèrent dans leurs fauſſes Religions, mais dans le ſein même du Chriſtianisme, mais au milieu de ceux qui portent le nom de Chrétiens, c'eſt-à-dire, de Diſciples de la Vérité par excellence. Je n'exagère point en diſant, que de cent Chrétiens, il n'y en a peut-être pas plus de deux, ou même d'un, qui en état de rendre raiſon de ſa foi & de ſon eſpérance, n'ait

n'ait pas besoin de faire cette Question: *Qu'est-ce que la Vérité?*

Il y a trois causes principales de cette étrange situation. La prémière, c'est l'ignorance même qui entretient l'ignorance, suivant cette maxime connuë, qu'on ne desire point ce que l'on ne connoit point. Les élèves de la Religion Chrétienne, les Catéchumènes, reçoivent le plus souvent des idées si confuses de la Doctrine Evangelique; les années destinées à acquérir cette science, la seule nécessaire, sont si mal dirigées, qu'il ne se forme dans l'esprit qu'un vrai chaos d'idées, appuyé sur un certain nombre de termes & de passages, dont on embarrasse la mémoire; & tout cela ne produit rien certainement, qui soit propre à passer au cœur. A-t-on fini cette espèce de cours machinal? A-t-on été admis à la Société Chrétienne par la participation au Sacrement? On est Chrétien, c'est-à-dire, le croiriez-vous, dispensé de s'instruire pour le reste de sa vie. La mémoire laisse bien-tôt échaper ce qu'on lui avoit confié, les idées acquièrent de nouveaux degrés d'obscurité, & dans le sein même de la lumière, on parvient enfin à l'ignorance la plus complette. On croit que la Religion ne consiste qu'à savoir son Catéchisme; & comme cette occupation

tion a paru peu attrayante, on eſt ravi d'avoir fait ſes preuves de ſavoir, & peu s'en faut qu'on ne ſe hâte d'oublier ce qu'on avoit appris. Le Monde, & les objets de ce Monde, dans lequel on entre alors, nous en facilitent les moyens, en s'emparant de toutes les puiſſances de notre Ame. Ainſi ſe paſſe la vie de plus des trois quarts des Chrétiens, qui pouſſent le dernier ſoupir, ſans s'être jamais propoſé d'approfondir cette Queſtion: *Qu'eſt-ce que la Vérité?*

Ce n'eſt pas néanmoins qu'un certain nombre de perſonnes ne ſentent ce défaut, & ne forment quelque-fois même le deſſein d'y remédier. Mais un ſecond obſtacle nait alors, c'eſt la pareſſe, c'eſt la crainte du travail qui ſeroit néceſſaire pour s'éclairer ſalutairement. Il n'y a peut-être point de diſpoſition plus univerſelle dans l'eſpèce humaine que cette répugnance pour toute entrepriſe, dans laquelle on prévoit qu'il faudra une longue & pénible aſſiduité; & l'on peut remarquer que cette répugnance eſt beaucoup plus grande encore pour les travaux de l'eſprit que pour ceux du corps; par une raiſon bien naturelle, c'eſt qu'il y a beaucoup plus de gens accoutumés à exercer leur corps, que de gens qui ſachent faire uſage des facultés de leur Ame. Cette diſpoſition naturel-

le ſe fortifie encore dans le cas que nous traittons, par un préjugé règnant contre la Religion; c'eſt qu'elle eſt fort difficile à comprendre, c'eſt qu'il faut être Savant, Docteur, pour en ſonder les profondeurs. On eſt ravi de pouvoir renvoyer cette tâche à ceux qui s'y ſont dévoüés & qui ſont en quelque ſorte payés pour cela. De-là cette facilité merveilleuſe avec laquelle tous les Membres de la plus nombreuſe des Communions Chrétiennes, s'en rapportent à l'autorité de l'Egliſe, & ſe repoſent ſur la Foi de leurs conducteurs. Eſt-ce ainſi que J. Chriſt faiſoit enviſager ſa doctrine, lorsqu'il la prêchoit. *Je te rens graces, o Père, Seigneur du Ciel & de la Terre, de ce que tu as caché ces choſes aux ſages & aux entendus, & de ce que tu les as révélées aux petits enfans.* Non, tous ceux d'entre les Chrétiens qui ſe retranchent ſur les difficultés, qui ſe rencontrent dans la connoiſſance de la Religion, allèguent la plus frivole de toutes les excuſes. Il n'y a point de Science, point d'Art, point de Métier même, dont l'acquiſition ne nous coûte beaucoup plus de peine, que ne nous en couteroit une connoiſſance claire & ſalutaire de la Religion. Mais il faut dire la choſe comme elle eſt. Les Sciences, les Arts & les Métiers, procurent de l'honneur & du profit, & l'on regarde le tems qu'on donneroit à la Re-

Religion, comme un tems employé à pure perte.

UN dernier obſtacle à la connoiſſance de la Vérité, c'eſt la crainte même de la découvrir. Quelle ſuppoſition, dira quelqu'un? Eſt-elle bien poſſible, & y auroit-il des hommes qui craigniſſent la Vérité? Ouï, il y en a, & plût à Dieu que le nombre en fût moindre! Il n'y a que trop de gens qui entretiennent ſoigneuſement leur ignorance, de peur qu'un trop grand jour ne vienne répandre de l'amertume ſur leur vie, & jetter le trouble dans leurs conſciences. Ils craignent la lumière, & pourquoi? Parce que leurs œuvres ſont mauvaiſes, parce que leur cœur eſt déſeſpérément malin, parce qu'ils ſe repréſentent la Religion comme l'ennemie de leur repos, de leurs plaiſirs, de leur bonheur, à laquelle il faudroit faire un ſacrifice univerſel de tout ce qu'ils aiment. C'eſt cet ordre de perſonnes, qui ſaiſit avec avidité toutes les objections qu'on fait contre la Religion, qui avale à longs traits le poiſon de l'impiété, qui fait ſes délices des livres & des converſations, qui peuvent effacer toute idée de Religion, c'eſt-à-dire, toute impreſſion de crainte & de terreur de leurs eſprits. Le caractère de Pilate ne paroit pas avoir été auſſi odieux, mais un autre Gouverneur Romain le fit pleinement éclater,

lorsque S. Paul lui prêchant avec force les grandes vérités de la Religion, il lui dit tout effrayé : *Pour le préſent va-t-en, & quand j'aurai la commodité, je te rappellerai.* C'eſt ainſi que la Vérité, Fille du Ciel, ne peut trouver aucun azyle ſur la Terre : c'eſt ainſi que tout conſpire à détourner les hommes de l'examen de cette grande Queſtion : QU'EST-CE QUE LA VE'RITE'?

XI. DIS-

XI. DISCOURS.

Pelliculam veterem retinens, & fronte politus
Ajutam vapido geris sub pectore vulpem.

PERS.

JE ne connois guères de plus grand plaisir que celui de voir la fausse vertu démasquée. Ce plaisir ne nait point d'une disposition maligne à me réjouïr du mal d'autrui ; car je ne regarde point comme un mal la confusion, & même l'accablement de ceux qui cherchent à en imposer par des dehors trompeurs ; je crois au contraire que le moment qui révèle leur turpitude est le plus heureux de leur vie, s'ils savent en profiter. Mais j'avouë que ce n'est qu'en frémissant que je vois la Société continuellement dupée & tyrannisée par d'orgueilleux imposteurs, qui traittent les autres avec autant de rigueur, qu'ils ont en secret d'indulgence pour eux-mêmes. C'est donc de l'abondance du cœur que je vais

placer ici quelques réflexions sur l'Hypocrisie.

UN Hypocrite n'est pas nécessairement un homme sans goût pour la vertu, ni même dénué de toute vertu actuelle. Quoique l'Hypocrisie puisse être le manteau de la plus parfaite scélératesse, je n'ai garde d'avancer qu'elle le soit toujours. Ce seroit détruire d'avance le fruit que je me propose de retirer de ce discours. Chacun de mes Lecteurs rentrant en soi-même, diroit sans doute; „ Je n'ai point à „ me reprocher une complication de „ tous les vices, & cela étant, je „ puis me donner pour homme de „ bien sans usurpation; si je revêts „ à quelques égards les apparences de „ la vertu, je n'en ai pas moins telles „ & telles vertus réelles ". Voilà l'illusion, qui séduisoit le Pharisien, lorsqu'il prononçoit la fastueuse prière, que J. Christ lui met dans la bouche. Il tenoit ce langage de bonne foi, & il étoit effectivement exempt des vices, dont il faisoit l'énumération. Mais cela ne l'empêchoit pas d'être vain, médisant, voluptueux, & par conséquent hypocrite.

POUR saisir donc avec une juste précision l'idée du Pharisaïsme ancien & moderne, je le fais consister en trois choses principales. 1. A se borner à la

la pratique des devoirs aisés, des vertus contre lesquelles aucun penchant ne nous sollicite, & à faire une fastueuse parade de cette pratique, comme si elle embrassoit toute la Religion. 2. A' se permettre tout ce qu'on peut faire impunément, & sans blesser le fantôme de vertu qu'on étale. 3. A' comparer enfin sa conduite avec celle du prochain, en se donnant la préférence à tous égards, & en s'autorisant par ce jugement injuste à prononcer contre autrui des arrêts, qui retombent à plomb sur la tête de l'inique censeur. Tout cela mérite d'être développé.

I. SI l'on en excepte ces hommes vendus à l'iniquité, qui ont bu toute honte, & qui lèvent hardiment la bannière de tous les vices, il n'y a personne qui ne souhaite d'être estimé, considéré dans la Société, & d'avoir accès dans la compagnie des honnêtes gens. Pour obtenir ces avantages, il faut faire ses preuves de vertu, à peu près comme on fait celles de Noblesse en entrant dans certains Corps. Mais autant que celles-ci s'exigent rigoureusement, autant celles-là se font elles avec négligence. Quiconque n'a pas violé les Loix, dirai-je, ou les caprices de je ne sai quel honneur mondain, (chimère qui n'a de consistan-

ce, que celle que l'imagination bizarre des hommes lui prête ;) quiconque, dis-je, a observé ces Loix, fût-ce aux dépens de celles de la Religion, est de mise, on le voit, on le reçoit, on l'applaudit, & certains vices achèvent souvent de le faire aimer & rechercher. Ceux qui bornent leurs pensées & leurs desirs à la sphère des choses de ce monde, ceux qui ne *regardent* qu'*aux choses visibles*, sont bien contens de ces conditions, & les acceptent sans difficulté. Ils n'ont pas besoin d'appeller l'hypocrisie à leur secours, ils peuvent se montrer tels qu'ils sont, & les devoirs gênans ne sont pas faits pour eux. Heureux état, s'il n'y avoit ni Dieu, ni Religion, ni Eternité.

MAIS, malgré eux, ces idées importunes viennent troubler la douce yvresse dans laquelle ils se plongent, une voix secrète se fait entendre: Insensé, cette même nuit, ton ame te sera redemandée. Que faire ? On prend le parti, dont on s'est déjà bien trouvé avec le Monde. On essaye de composer, & on le fait au meilleur marché qu'il est possible. Pour être honnête homme aux yeux du Monde, il ne faut que tels articles ; je vais ajouter encore ceux-ci pour l'amour de Dieu, & j'espère qu'il sera content. Mais ne craignez pas que ces articles ajoutés

soient

soient le sacrifice d'une passion favorite, le renoncement à une habitude invétérée, des restitutions, des réconciliations, des actes d'un véritable amour pour Dieu & pour le prochain. Non, on choisit parmi les vertus celles qui coutent le moins, ou plutôt, qui ne coutent rien; souvent même on érige en vertus certains moyens qui servent à satisfaire des vices. Un avare ne sera ni gourmand, ni yvrogne, ni fastueux. Mais pourquoi fait-il maigre chère, & triste figure? C'est qu'il en couteroit trop d'agir autrement; c'est qu'il accumuleroit moins d'espèces, s'il étoit mieux nourri, & mieux vêtu. Encore n'éplucheroit-on pas le principe de cette frugalité, s'il ne venoit en faire une ridicule parade, & chercher à s'élever par des endroits, qui devroient l'humilier.

TELLE est l'hypocrisie la plus commune, & par conséquent celle qu'il est le plus important de combattre. Je sais bien qu'on ne se fait pas ordinairement cette idée de l'hypocrisie; on le fait consister uniquement dans l'affectation de sentimens & de vertus, qui n'existent point dans celui qui les étale; mais, si l'on y fait bien attention, celle des Pharisiens eux-mêmes, que le Sauveur foudroye à tant de reprises différentes, & qu'il poursuit jusques

dans ſes derniers retranchemens ſuppoſoit certaines qualités réelles, mais de beaucoup inſuffiſantes pour effectuer le degré de ſainteté qu'ils s'arrogeoient. De même aujourd'hui, dès qu'une perſonne a évité tout ce qu'on appelle ſcandale, & qu'elle fait profeſſion d'un certain nombre de vertus, elle ſe croit une des prémières au Royaume des Cieux, & du haut de ſa gloire anticipée, elle regarde d'un œil de dédain, quelque-fois d'un œil enflammé d'une ſainte indignation, quiconque a le malheur de faire le moindre écart ſenſible dans la route de la piété.

CEPENDANT ces prétendus Aſtres de l'Egliſe reſſemblent à ces exhalaiſons embraſées, que l'amas de certaines matières ſulfureuſes & combuſtibles fait voltiger pendant quelque tems dans les campagnes. Comme elles ils n'ont qu'un éclat trompeur & paſſager, comme elles, ils vont çà & là, ſans règle & ſans ordre, comme elles ils ſe diſſipent & s'évanouiſſent, ſans qu'il en reſte aucune trace. Mais comme ces feux vagabonds importunent les voyageurs, de même ces faux Météores de l'Egliſe en troublent l'ordre & l'harmonie; quantité d'eſprits foibles, éblouïs par ces lueurs apparentes, s'égarent ſur leurs traces, & prennent l'om-

l'ombre de la Religion pour le corps & la réalité.

QUAND à ce petit nombre de vertus, triées arbitrairement, on joint une régularité extérieure dans le culte, c'en eſt aſſez pour achever à nos yeux l'ouvrage de notre canonization. C'étoit le fort des anciens Phariſiens ; ils jeunoient, ils payoient les dîmes, ils faiſoient de longues prières, ils avoient un extérieur grave & mortifié, ils portoient la livrée de la piété, ou pour mieux dire, de la ſuperſtition ; car la vraye piété ne donne pas tant à l'extérieur. Simple & unie dans ſes démarches, elle vaque à ſes devoirs ſans apparat & ſans fracas. Dès qu'on ſe met trop en fraix pour les dehors, c'eſt mauvais ſigne, & il eſt à craindre que ce ne ſoit autant de rabattu ſur l'intérieur.

IL en eſt de même des Phariſiens modernes, qui tiennent une conduite peu différente. Leur viſage porte l'empreinte du recueillement, leurs pas ſont comptés, & toutes leurs allures meſurées ; ils ne dérangeroient pas leur ſainte routine pour quoi que ce ſoit ; ils ſemblent croire qu'il ſuffit de lever les yeux au Ciel, pour en obtenir l'entrée, d'aller dans les Temples pour s'approcher de Dieu, & de donner au corps certaines attitudes, pour faire prendre à

l'ame des dispositions salutaires. Ah! déchirons ce voile, qui recèle souvent tant d'horreurs, ouvrons ces sépulchres blanchis, & jettons un coup d'œil sur les ossemens & la pourriture qu'ils contiennent. Dès qu'on est sur de sauver les apparences, on se permet tout: c'est le second trait du Pharisaïsme.

II. J'AVOÜE que c'est faire un double mal, de joindre le scandale au crime, & que l'imprudence de ceux qui étalent leurs vices au grand jour est très-condamnable. Aussi le Monde traite-t-il pour l'ordinaire beaucoup plus impitoyablement ceux qui lui laissent appercevoir de bonne foi certains foibles assés pardonnables, que ceux qui cachent des profondeurs d'iniquité sous l'envelope de la dissimulation. Tout le mal consiste presque dans l'éclat, les coupables imprudens demeurent flétris, tandis que ceux qui ont l'art de se déguiser conservent dans son entier tout le vernis de leur réputation. A' ne consulter donc que les maximes humaines, l'apparence vaut autant que la réalité, & l'on peut fournir une longue carrière avec honneur, sans se retrancher le moindre des plaisirs qui sont de notre goût. La réserve, la retenuë, la discrétion, les précautions décident du succès des démarches; & dans le fonds cette espèce de gêne porte avec elle

elle ſon dédommagement, car l'air de myſtère qu'on apporte à la ſatisfaction de ſes penchans, augmente la vivacité du plaiſir qu'on y goûte.

C'EST en transportant cette méthode du Monde où elle réüſſit, à la Religion où elle eſt impratiquable, qu'on ſe forme à l'hypocriſie. La facilité avec laquelle les hommes donnent dans nos pièges, nous ſéduit au point de croire que Dieu lui-même peut être ainſi joüé & moqué. Les murailles, les retraites, l'obſcurité, qui nous dérobent aux yeux des mortels, nous paroiſſent ſuffiſantes, pour nous ſouſtraire aux regards de notre Souverain Maître. Pourvû que certaines heures, certains jours, ſoyent conſacrés par des dévotions vagues & ſuperficielles, le reſte de notre tems eſt à nous, & nous pouvons en diſpoſer à notre fantaiſie. Lorsque perſonne ici-bas ne peut nous convaincre d'avoir transgreſſé les Commandemens de Dieu, nous regardons cette conviction comme ne devant jamais arriver. Etrange Religion, bien différente de celle que le Sauveur a prêchée, & même de celle que la Nature & la Raiſon nous dictent.

ICI je pourrois me jetter dans pluſieurs détails, & l'examen des divers artifices dont les hommes ſe ſervent pour concilier leurs devoirs & leurs

paſſions, m'ouvriroit un vaſte champ. Il ne faut pas perdre de vuë le genre d'hypocriſie que j'attaque. Ce n'eſt pas celle qui a tout-à-fait ſecoué le joug de la Morale, c'eſt celle qui cherche à l'alléger, en ſe débaraſſant des préceptes qui combattent les penchans favoris. Il n'y a point de couleurs qu'elle n'emprunte, point de Sophismes qu'elle n'invente, pour faire ce partage ſi injuſte entre Dieu & le Monde, par lequel on ne donne à Dieu que le rebut du Monde.

LA plus générale & la plus fréquente de toutes les illuſions qu'on ſe fait là-deſſus, c'eſt de ſe repréſenter le vice qu'on aime, comme le moindre de tous. Ecoutez l'orgueilleux. „ Je hais „ la débauche & les excès, je ne fré„ quente point de mauvaiſes compa„ gnies, ma vie eſt ſans reproche; il „ eſt vrai que tout le monde n'eſt pas „ mon fait, que tels & tels me paroiſ„ ſent fort mépriſables, & que je ſe„ rois fort faché qu'ils oſaſſent aller „ de pair avec moi. Mais y a-t-il „ du mal à ſe ſentir, à ſoutenir ſon „ rang, ſa naiſſance, ſon état, & pour„ rois-je agir autrement, ſans m'avi„ lir "? Ecoutez le médiſant. „ Je „ hais la flatterie, je ſuis franc, il faut „ que je diſe la vérité comme je la „ penſe; tant pis pour ceux qui s'ex-

„ po-

„ poſent à ſe faire dire des vérités „ désagréables, je ne leur impute que „ ce qu'ils ſe ſont attirés, & je ne par„ le qu'avec tout le Public, qui s'ex„ prime de même ſur leur compte ". Écoutez le voluptueux. „ Je me ris „ des chimères de l'ambition & de l'a„ varice, ces paſſions ſont trop ron„ geantes, je ſais mieux profiter des a„ grémens dont le Monde eſt rempli, „ & je répons à l'intention du Créa„ teur; en me ſervant des biens que „ ſa main libérale a prodigués au gen„ re humain. Je ne fais de mal à per„ ſonne; pourquoi me refuſerois-je „ donc à la douce pente qui m'entraî„ ne "? Tous enſemble s'écrient: „ Je „ crains Dieu, je l'honore, je vis dans „ ſon alliance, j'entens ſa Parole, je „ participe à ſes Sacremens, j'eſpère en „ ſa miſéricorde "; & là-deſſus ils étalent tous les paſſages qui parlent de l'étenduë de cette miſéricorde, dont ils ſe promettent ce qu'ils n'ont aucun droit d'en attendre. A' qui en effet Dieu *fait-il miſéricorde en mille générations?* A' ceux *qui le craignent, & qui gardent ſes commandemens.* Or eſt-ce le craindre que d'ériger l'Autel du vice à côté de celui du Dieu ſaint & juſte? Eſt-ce garder ſes Commandemens que de garder dans ſon cœur un vice privilégié & chéri, tandis qu'il demande

ce

ce cœur tout entier, & qu'il veut en être l'unique poſſeſſeur? Non, non, Jéſus l'a déclaré: *Tous ceux qui me diſent, Seigneur, Seigneur, n'entreront point au Royaume des Cieux; mais celui-là ſeul* y ſera admis, *qui fait la volonté de mon Père qui eſt aux Cieux.*

A' cette illuſion générale que je viens de décrire, il s'en joint une foule de particulières, priſes de l'âge, des circonſtances, des uſages établis, & de quantité d'autres choſes, dont on ſe ſaiſit avec avidité pour en faire autant de boucliers, en faveur du vice à la défenſe duquel le cœur prend un tendre intérêt. Comme il y a des devoirs d'état & de bienſéance, on voudroit perſuader qu'il y a des fautes, des déſordres d'état & de bienſéance; que la jeuneſſe a droit d'être étourdie, volage, diſſipée; le Courtiſan d'être vain & faux; l'Homme de Guerre, jureur, joueur, yvrogne; le Sèxe de ſe livrer à de puériles amuſemens; le Riche d'aſſouvir toutes ſes cupidités; & même le Dévot d'être médiſant & vindicatif. Beaux priviléges, que chacune de ces claſſes, qui compoſent le genre humain, fait ſoigneuſement valoir.

LE croiriez-vous? Pure Hypocriſie que tout cela. Et dans quel ſens, direz-vous ſans doute? L'Hypocriſie cache ſes démarches, & ceux dont vous al-

allèguez l'exemple, font ouvertement les actions que vous leur reprochez. Je répons qu'il y a deux manières de cacher ſes vices; ou, par une ſouſtraction entière à la connoiſſance de tous les hommes, ou en les palliant & les déguiſant, ſous des prétextes plus ou moins ſpécieux. Or je maintiens que l'on eſt hypocrite dans le dernier cas comme dans le prémier. D'un côté, on n'a pas aſſez de bonne foi pour avouër ce que l'on ſent fort bien intérieurement, c'eſt que l'on désobéït à Dieu, & que l'on donne des atteintes réelles à la Religion; & de l'autre, on ne ſauroit immoler ces enfans chéris, qui ſont toutes nos délices: la victime rébelle refuſe de ſe laiſſer traîner à l'Autel. Reſte donc l'unique expédient de faire l'apologie de ſa conduite, & de ſe juſtifier par les raiſons que j'ai indiquées. Mais ces raiſons ſont-elles recevables au Tribunal de la conſcience, & ſur-tout le ſeront-elles un jour au Tribunal de Dieu?

III. LE Tableau de l'Hypocriſie demeureroit imparfait, le trait le plus diſtinctif y manqueroit, ſi j'omettois un troiſième caractère que le Sauveur a ſouvent reproché aux Phariſiens de ſon tems, & dont ceux du nôtre ne ſont pas moins répréhenſibles. C'eſt l'âpre, mordante & impitoyable cenſu-

re

re qu'ils exercent sur le prochain, dont ils grossissent & multiplient les défauts avec autant d'art que nous les avons vus en employer pour exténuër les leur. *Hypocrite, tu vois bien le fétu qui est dans l'œil de ton frère, mais tu ne vois pas la poutre, qui est dans ton propre œil.* D'où vient ce procédé? Pourquoi tout Hypocrite est-il immanquablement médisant, & souvent calomniateur? La Question n'est pas difficile à résoudre. Tous les palliatifs que le faux vertueux employe ne sauroient lui déguiser l'atrocité des vices qu'il nourrit dans son sein; il ne rentre jamais en lui-même sans sentir une secrète horreur du personnage qu'il jouë, & sans prévoir un dénouëment funeste. Dans cette situation il ne trouve point de ressource plus efficace que de se transporter continuellement hors de lui-même, & de fixer son attention sur autrui.

IL y trouve trois avantages. Le prémier, c'est de se distraire; objet considérable pour quiconque ne trouve au-dedans de soi que des sujets de mortification & de honte; le second, de nourrir la curiosité & la malignité, deux gouts presque innés au cœur humain; le troisième enfin, qui se rapporte plus directement à l'Hypocrisie, d'en prendre occasion de se justifier à ses propres yeux, en faisant une compa-

paraiſon infidèle de ſa conduite avec celle d'autrui.

ICI l'on ne ſauroit voir les manèges & la ſoupleſſe de l'amour propre & de l'hypocriſie, ſans en rire, ou plutôt, ſans en avoir une pitié mêlée d'indignation. De qui que ce ſoit que parle un homme guidé pas de tels principes, il fera ſurement l'une de ces deux choſes; ou bien, il paſſera entièrement ſous ſilence ſes bonnes qualités; ou s'il en avouë quelqu'une, ce ſera pour la mettre auſſi-tôt en oppoſition avec quelque défaut, dont le contraſte peut la faire éclipſer. Le MAIS, le terrible MAIS, marche toujours à la ſuite de la période, & fait main baſſe ſur tout ce qui a précédé. „ Un tel a „ bien de l'eſprit, *mais* il eſt fâcheux „ qu'il l'employe ſi mal. Cet autre eſt „ d'un aſſez bon caractère, *mais* il ſe „ laiſſe mener comme on veut. Un „ troiſième eſt généreux, *mais* c'eſt par „ oſtentation. Celui-ci eſt humble, „ *mais* c'eſt baſſeſſe d'ame. Celui-là „ eſt doux, prévenant, affable, *mais* „ c'eſt par tempérament, ou par poli„ tique. Ce dernier enfin paroit irré„ prochable, *mais* . . . *mais* . . . ". Quoi! *mais:* vous héſitez, achevez. O ruſe vrayement diabolique! On n'a garde d'achever, ce *mais* veut dire tout ce qu'il plaira à votre méchanceté, c'eſt

c'eſt un mot qui ſemble jetté au hazard, mais qui peut faire naître les ſoupçons les plus injurieux, & qui ſortant de certaines bouches qu'on a la foibleſſe de reſpecter, ſuffit ſouvent ſans autre preuve pour ternir la réputation du plus honnête homme.

CE ne ſont là pourtant que des généralités, dont ſe repait la malice de l'Hypocrite, quand elle n'a rien de mieux à faire. Mais le prochain donne-t-il par malheur priſe ſur ſa conduite? Commet-il, je ne dirai pas quelque pèché, mais quelque peccadille, O alors le faux dévot ſonne le tocſin, & il ne tient pas à lui qu'on n'extermine à la façon de l'interdit tous les prétendus ſcandaleux qui aigriſſent ſa bile. Aucun d'eux ne ſe rappelle l'importante leçon que le Fils de Dieu donna d'une manière ſi énergique, dans un cas où il étoit néanmoins queſtion d'un des principaux crimes, par leſquels on puiſſe violer la Loi de Dieu. Juſtement irrité de voir des gens dignes de toute la ſévérité des Jugemens céleſtes, ſolliciter audacieuſement la condamnation d'une femme, très coupable à la vérité, mais qui n'avoit ſuccombé, peut-être qu'une ſeule fois, peut-être dans des circonſtances, où le tumulte des paſſions lui avoit comme interdit l'uſage de la Raiſon; Jéſus, dis-je, indigné

gné de cet abominable procédé, terraſſe l'Hypocriſie par ce mot en effet ſi terraſſant : *Que celui d'entre vous qui eſt ſans péché, jette la prémière pierre.*

JE mets ici des bornes à mes réflexions. L'Hypocrite eſt un Protée, qui revêt toutes ſortes de formes : ſa conduite eſt un Labyrinthe inacceſſible à tout autre qu'à Dieu. C'eſt donc au jugement de Dieu ſeul qu'il faut le renvoyer.

L'Hypocrite en fraudes fertile
Dès l'enfance eſt pétri de fard.
Il ſait colorer avec art
Le fiel que ſa bouche diſtile :
Et la meſure du ſerpent
Eſt moins aiguë & moins ſubtile,
Que le venin caché que ſa langue répand.

Mais de ces langues diffamantes
Dieu ſaura venger l'innocent.
Je le verrai, ce Dieu puiſſant,
Foudroyer leur têtes fumantes.
Il vaincra ces Lions ardens,
Et dans leurs gueules écumantes,
Il plongera ſa main, & briſera leurs dents.

Ceux

Ceux qui verront cette vengeance
Pourront dire avec vérité
Que l'injuſtice & l'équité
Tour à tour ont leur récompenſe;
Et qu'il eſt un Dieu dans les Cieux,
Dont le bras ſoutient l'innocence,
Et confond des Méchans l'orgueil ambitieux.

ROUSSEAU.

XII. DISCOURS.

Nihil erit ulterius quod noſtris moribus addat Poſteritas.

JUVEN.

IL n'eſt pas ſurprenant que les hommes ſe laiſſent entraîner au mal; on en ſait les cauſes, l'expérience nous les met continuellement ſous les yeux. Mais que les hommes oſent ſe vanter du mal qu'ils commettent, c'eſt ce qui eſt inconcevable. Auſſi eſt-ce le comble, & le plus haut période du crime. La dernière barrière eſt alors rompuë, celle qui réſiſte le plus long-tems au torrent de la corruption, cet honneur fondé ſur les Loix ſacrées du juſte, qui gravé dans le fonds de nos cœurs par la Nature même, ne s'en efface que par les efforts réïterés des paſſions vicieuſes.

IL y a du mal dans le Monde, les Ar-

Annales font foi qu'il y en a toujours eu, & la poſtérité tiendra le même langage. Mais ce mal ne fait pas toujours la même figure, ſi je puis parler ainſi, il a ſes hauts & ſes bas, ſes périodes & ſes révolutions. Quelque-fois il ne ſe montre qu'à demi, & ſous toutes ſortes de déguiſemens, dont il s'efforce de ſe couvrir, au lieu que dans d'autres tems il marche la tête levée, & inſulte avec audace à toutes les Vertus, C'eſt alors qu'on voit les droits, les devoirs, les obligations, les liens les plus ſacrés de la Société s'anéantir & céder la place à l'ingratitude, à la perfidie, au brigandage. C'eſt alors que cette Terre devient véritablement un Enfer anticipé, puiſque ſes coupables habitans n'y goutent d'autre plaiſir que celui de multiplier les compagnons de leur miſère.

IL n'y a point de pécheurs excuſables. C'eſt en vain qu'ils nous parlent d'une deſtinée fatale, d'une force irréſiſtible, & que s'en prenant, tantôt au limon dont ils ont été pétris, tantôt aux arrêts du Ciel qui règle leurs démarches, ils voudroient dérober aux autres, & quelque-fois ſe dérober à eux-mêmes, les ſecrets & impétueux mouvemens d'un cœur ſoumis à la tyrannie des paſſions. Mais s'il n'eſt jamais

mais poſſible d'excuſer les pécheurs, il y a pourtant bien des occaſions, où l'on ne ſauroit s'empêcher de les plaindre. Leur ame eſt un champ de bataille, où ſe livrent les plus rudes combats. Le devoir, la Raiſon, les principes de la Religion, disputent le terrein pas à pas, & réſiſtent aux aſſauts les plus longs, & les plus redoublés. La victoire demeure long-tems en ſuſpens, & s'achète par les plus ſanglans efforts. Lors même qu'elle eſt décidée en faveur du vice, l'eſclave porte ſes chaines avec impatience, il y a des momens où elles lui paroiſſent odieuſes, on diroit qu'il va les briſer, & s'il les traîne encore, c'eſt en rougiſſant. O déplorables captifs, que ne connoiſſez-vous toute l'étenduë de vos forces! Levez un moment le bandeau qui vous aveugle; vous appercevrez, au lieu de ces Maîtres impérieux, dont vous croyez ne pouvoir ſecouër le joug, de lâches ſéducteurs, qui, ſi vous leur réſiſtez avec une noble fermeté, ſi vous les combattez avec un vrai courage, iront ſe replonger dans le ſein de l'Enfer qui les a vomis.

Mais ces réflexions ne regardent aſſurément pas ceux qui exercent l'iniquité, comme on exerce un Art, une Profeſſion, & qui ſe vantent impudem-

ment des progrès qu'ils y ont faits. Je ſerois bien fâché de tracer ici au naturel le portrait de ceux qui ont la funeſte manie de ſe ſignaler par cette voye. Les horreurs qui ſortent de leur bouche doivent être enſévelies dans les voiles d'une éternelle nuit. Les excès de l'incontinence & de l'intempérance ſont leurs jeux & leurs amuſemens. Séduire l'innocence, ravir l'honneur, conduire au libertinage & à ſes plus honteuſes ſuites, c'eſt ce qu'ils oſent décorer du nom de conquêtes & de triomphes. Ils tournent en ridicule tout ce qu'on nomme modeſtie, retenuë, pudeur, comme autant d'effets d'une puérile imbécillité. Les nœuds, qui les uniſſent à leur amis, les qualités qn'ils exigent d'eux pour mériter leur confiance, c'eſt un goût effréné pour tous les vices, & une ardeur immodérée à s'y livrer. L'ennui les glace, l'accablement les ſaiſit, par-tout où ils rencontrent des gens d'honneur & de probité, qui ſans s'ériger en cenſeurs, les confondent par leur ſeule préſence, par la ſeule régularité de leur vie.

ON ne ſauroit revêtir ces ſentimens, ſans avoir perdu ceux de la Religion. C'eſt auſſi ce dont ces pécheurs du prémier ordre ſe vantent le plus ſouvent, & avec le plus de complaiſance.

ce. Autre fois *l'insensé disoit* seulement *en son cœur :* IL N'Y A POINT DE DIEU. Cette exécrable pensée, qui devroit conjurer toute la Nature contre celui dont la bouche impie ose la prononcer, demeuroit dans le sein qui l'avoit conçuë, ou du moins ne se manifestoit que par les déréglemens de la conduite. L'Athéïsme faisoit tant d'horreur aux Payens mêmes, qu'il leur est arrivé souvent de condamner à tort des Philosophes qui sembloient l'enseigner, mais qui n'en vouloient qu'aux faux Dieux, plutôt que de laisser impunie cette espèce de parricide, la plus criminelle de toutes, qui détruiroit, s'il lui étoit possible, l'Auteur même de son être.

FAUT-IL après cela qu'on ne puisse faire un pas, dans le sein même du Christianisme, sans rencontrer quelque école d'impiété ? Faut-il qu'au milieu des lumières les plus vives, & des graces les plus abondantes, on entende à toute heure des voix insolentes s'élever contre le Père & le Bienfaiteur du genre humain, qu'on voye des hommes qui font toute leur étude de lui enlever des cœurs qui lui appartiennent à si juste titre ? Faut-il qu'on ait la douleur de voir les jeunes gens, infectés dès leur plus tendres années de cette contagion, ne se souvenir ja-

mais de leur Créateur, ou n'en parler que pour le blasphémer. Faut-il qu'insensiblement ce qu'il y a de plus saint, de plus respectable, de plus auguste, s'avilisse au point de n'être bientôt plus regardé que comme un appas grossier, une mommerie ridicule.

O vous, qui que vous soyez, qui favorisez l'accroissement de ces maux funestes & irréparables, ne voyez-vous pas que vous creusez des abymes, où vous serez les prémiers à tomber? Ne voyez-vous pas que vous otez, & au genre humain, & à vous-mêmes, tous les appuis, je ne dirai pas du bonheur à venir, que vous croyez une chimère, mais même de la sureté, de la tranquillité, de la félicité publique & présente? Ne voyez-vous pas que l'Univers entier s'élève contre votre folle entreprise, que les Cieux en frémissent, que la Terre s'en ébranle, & qu'il se forme un orage, contre lequel toutes les forces dont vous vous glorifiez à présent, seront moindres que celles de la paille la plus légère contre la furie d'un vent véhément?

QUEL est le principe de cet étrange aveuglement? Ce sont pour l'ordinaire les richesses & les dignités. Elles produisent presque toujours un orgueil, une enflûre, une bouffissure, qui

qui fait qu'on croiroit se déshonorer, en s'humiliant devant Dieu même. L'indépendance à l'égard des autres hommes se transforme aisément dans l'idée chimérique d'une indépendance absolue. Quand on n'a point de compte à rendre aujourd'hui, on se persuade volontiers qu'on n'en rendra jamais. Alors, pour peu que le cœur soit porté au mal, la pente devient infiniment rapide; & l'on ne connoit point de meilleur moyen de faire voir qu'on est au-dessus des Loix qu'en les violant toutes. Fausse & misérable grandeur, qui est le plus bas degré de l'ignominie! Se peut-il que les lâches applaudissemens d'une vile troupe de flatteurs puissent persuader à des Etres raisonnables, que leur supériorité consiste à lâcher la bride à toutes leurs passions, & qu'on les servira mieux, quand on servira Dieu plus mal.

Graces au Ciel, ce caractère n'est pas général, dans ceux qui occupent les prémiers postes de la Société, quoiqu'il n'y soit malheureusement que trop cummun. On a vu, on voit encore tous les jours l'éclat des vertus les plus pures s'allier avec celui des Sceptres & des Couronnes. On a vu, on voit encore tous les jours des Souverains, Pères de la Patrie, mettre à la tête de leurs devoirs, celui de rendre leurs

Peuples solidement heureux, des Ministres sages & intègres seconder leurs vuës par un zèle infatigable, des Grands connoitre la vraye grandeur, qui n'est que dans la Vertu, & que la Piété seule couronne, des Riches & des Puissans se servir de leur crédit & de leur opulence, pour encourager le mérite, soutenir l'innocence, & faire disparoître les horreurs de la misère.

MAIS plus ces exemples sont beaux & lumineux, plus ceux qui leur sont contraires se montrent dans toute leur difformité. O si les Docteurs de l'irreligion, si les Patrons du vice, pouvoient se voir un moment par les yeux d'une personne sage, éclairée, vertueuse, quelle honte & quelle horreur n'auroient-ils pas d'eux-mêmes? En effet dequoi peuvent-ils & osent-ils se vanter? Seroit-ce de se confondre tous les jours avec les animaux les plus immondes par les désordres honteux, dans lesquels ils vivent? Seroit-ce d'être infidèles au Dieu qui les a créés, au Sauveur qui les a rachetés, en outrageant mille fois le jour une miséricorde qui cherche à les sauver, & une puissance qui les perdra infailliblement? Seroit-ce d'avoir trouvé l'heureux secret d'aveugler leur Ame, d'endormir leur Conscience, & de ruïner

leur

leur Corps tout à la fois ? Seroit-ce de mépriſer les joyes du Paradis, & les tourmens de l'Enfer, pour paſſer quelques momens dans une folle yvreſſe ? Seroit-ce enfin d'être utiles à un Monde, où leurs pas portent par-tout la corruption & la déſolation.

C'EST à l'homme de bien, c'eſt au vrai Chrétien, à redoubler ſa vigilance, de peur d'être entraîné par cet affreux débordement. Après tout, la noirceur des mauvais exemples doit produire ſur lui le même effet que la lumière des bons ; elle doit l'engager à glorifier ſon Dieu des graces & des ſecours qu'il lui accorde. Ce qu'un Payen diſoit orgueilleuſement du prétendu Sage, que la chute du Monde entier ne l'étonneroit pas, & qu'il demeureroit inébranlable au milieu de ſes ruïnes, ſe trouve uniquement vrai à l'égard du Chrétien. Que les vagues de la Mer s'irritent, que les méchans redoublent leurs efforts, que l'Enfer entier s'arme en leur faveur, que tous ces Ennemis ſe rangent en bataille autour de lui, au nom du Dieu vivant il les diſſipera, & les mettra en fuite. Coulant ſes jours dans une douce paix, il entonnera continuellement ce bel Hymne ;

Heureux qui de la Sageſſe
Attendant ſon ſecours,
N'a point mis en la richeſſe
L'eſpoir de ſes derniers jours.
La mort n'a rien qui l'étonne,
Et dès que ſon Dieu l'ordonne,
Son ame prenant l'eſſor,
S'élève d'un vol rapide
Vers la demeure où réſide
Son véritable tréſor.

RACINE.

XIII. DISCOURS.

Justum, tenacem propositi virum
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solida.

HORAT.

LA Vertu & le Bonheur sont faits l'un pour l'autre, leur Alliance est indissoluble, & j'ose dire que Dieu n'a fait que la ratifier. Tout est possible à l'Etre Suprême, pourvu qu'il ne soit pas en contradiction avec la Nature même des choses, & avec les perfections Divines. Or il répugneroit également, & aux idées éternelles, source de toute vérité, & aux attributs Divins, que le vice conduisît à la félicité, & que la Vertu fut la route d'un malheur final.

IL se fait à la vérité ici bas, & dans le cours de la vie présente un échange apparent de situations, qui jette de la confusion dans nos idées, & qui fait presque craindre, que la Vertu ne soit un meuble inutile, ou même dommageable. Mais dès que nous nous faisons de justes idées de la destination de cette vie, & sur-tout, dès que nous portons nos regards au-delà, nous découvrons l'entière solution de toutes nos difficultés, nous voyons l'ordre rétabli, les perfections de Dieu pleinement justifiées, la Vertu mise en possession des récompenses les plus glorieuses.

JE voudrois donner le Tableau de l'homme intégre, & prouver la certitude de son bonheur. Je ne crois pas pouvoir suivre des idées plus belles & plus justes que celles que David a renfermées dans le Psaume XV. & je commencerai par placer ici l'excellente Paraphrase qu'en a faite le Prince de nos Poëtes Lyriques.

CA-

CARACTÈRE DE L'HOMME JUSTE.

Seigneur, dans ta gloire adorable
Quel Mortel eſt digne d'entrer?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce Sanctuaire impénétrable,
Où tes Saints inclinés d'un œil reſpectueux
Contemplent de ton front l'éclat majeſtueux?

Ce ſera celui qui du Vice
Evite le ſentier impur,
Qui marche d'un pas ferme & ſur
Dans le chemin de la Juſtice:
Attentif & fidèle à diſtinguer ſa voix,
Intrépide & ſévère à maintenir ſes Loix.

Ce ſera celui dont la bouche
Rend hommage à la vérité:
Qui ſous un air d'humanité
Ne cache point un cœur farouche:
Et qui par des diſcours faux & calomnieux
Jamais à la Vertu n'a fait baiſſer les yeux.

Celui devant qui le Superbe
Enflé d'une vaine ſplendeur,
Paroit plus bas dans ſa grandeur,
Que l'inſecte caché ſous l'herbe:
Qui bravant du Méchant le faſte couronné,
Honore la Vertu du Juſte infortuné.

Celui, dis-je, dont les promeſſes
Sont un gage certain:
Celui qui d'un infame gain
Ne fait point groſſir ſes richeſſes:
Celui qui ſur les dons du coupable puiſſant,
N'a jamais décidé du ſort de l'Innocent.

Qui marchera dans cette voye,
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour des Elus du Seigneur
Partagera la ſainte joye:
Et les frémiſſemens de l'Enfer irrité
Ne pourront faire obſtacle à ſa félicité.

TROIS choſes caractériſent l'homme, & le diſtinguent des autres êtres animés, qui habitent avec lui la ſurface de notre Globe; LA RAISON, qui conſiſte dans certains principes univerſels, qui

qui lui ſervent de règle; LA PAROLE, par laquelle il communique ſes idées aux autres; & LES ACTIONS qu'on appelles LIBRES, parce qu'elles ne réſultent pas d'un pur mécanisme, mais que l'homme les détermine au gré de ſa volonté.

LE bon état de chacune de ces trois choſes en particulier, & leur accord entr'elles, conſtituënt L'INTE'GRITE', & en donnent l'idée la plus complette qu'on puiſſe deſirer. Mais cette idée eſt préciſément la même que David propoſe dans ſon Hymne, en promettant l'entrée des Tabernacles éternels à *celui qui marche dans la droiture, qui fait ce qui eſt juſte, & qui profère la vérité, telle qu'elle eſt dans ſon cœur.* Ainſi il ne s'agit que de développer cette triple alliance, du cœur, de la bouche, & des actions, pour donner le Tableau de l'homme intègre, que j'ai promis.

Marcher dans la droiture, prémier trait de ce *Tableau*, c'eſt avoir de bons principes, dont notre cœur ſoit fortement imbu, & qui ſans ceſſe préſens à nos yeux, nous déterminent dans toutes les opérations de notre Ame & de notre Corps. Ces principes ſont le fondement de l'édifice, ſans lequel on ne peut élever que de vaines repréſentations de vertu, deſtituées de toute ſolidité. Qui dit un homme ſans principes, dit un

homme capable de toutes sortes de crimes, & dont la régularité apparente n'est qu'un effet des circonstances qui l'arrêtent, & qui l'empêchent de lâcher la bride à ses mauvais desseins. Et malheureusement il n'y a dans la Société que trop de gens de ce dangereux caractère, qui ne savent au fonds ce que c'est que Vertu ou Vice, mais qui suivant le chemin battu, déterminent indifféremment leurs actions, selon que des motifs externes, comme l'intérêt, ou l'exemple, les y engage. Que le nombre de ceux qui agissent systématiquement, & dont chaque démarche est une conséquence du plan qu'ils se sont faits, que ce nombre est petit! Notre vie est un amas d'actions décousuës, bonnes, mauvaises ou indifférentes, comme il plait au hazard.

CE n'est pas là pourtant la vie d'un Etre raisonnable, encore moins celle d'un Etre destiné à l'immortalité. Si nous n'avions à exister qu'ici-bas, il y auroit déjà beaucoup d'imprudence à négliger les principes de la droiture, qui sont une véritable Bousole sur la Mer orageuse de ce Monde; mais les contrastes & les bizarreries fourniroient une sorte d'excuse à ceux qui se dispenseroient de donner à leur conduite cette base inébranlable. Plus d'excuse, dès qu'on a l'idée d'un état à venir, dis-

pen-

penſé par un Etre *qui ſonde les cœurs & les reins*, & qui, *ſans avoir égard à l'apparence des perſonnes, rendra à chacun ſelon ſes œuvres.* A' l'aſpect de ce Souverain Juge, toutes les fauſſes vertus diſparoiſſent, toutes les actions purement éblouïſſantes, s'engloutiſſent dans l'abyme du néant, l'intégrité ſeule ſubſiſte, & ſurvit aux débris de l'Univers, enſéveli ſous ſes propres ruïnes.

Celui qui marche dans la droiture, profère la vérité, telle qu'elle eſt dans ſon cœur. Second trait du Tableau de l'homme intègre, qui eſt une dépendance néceſſaire du prémier. Un cœur honnête & bon ne peut tirer que *de bonnes choſes* du *bon tréſor* qu'il renferme. Sachant quelle eſt la deſtination de la Parole, cette prérogative ſi précieuſe, mais qui peut devenir ſi nuiſible, quand on en abuſe, il ne s'en ſert point à tromper ſon prochain par les détours odieux du menſonge, ni à lui nuire par les artifices déteſtables de la médiſance & de la calomnie.

RIEN aſſurément ne caractériſe mieux l'intégrité que le bon uſage de la Langue; auſſi S. Jaques dit-il, que *ſi quelqu'un ne bronche pas en paroles, c'eſt un homme parfait*, & qu'il *peut tenir même tout le corps en bride*, la volubilité, l'impétuoſité, avec laquelle ce petit organe fait ſes fonctions, ne nous permettant

pres-

presque pas d'être continuellement en garde contre ſes ſaillies; & il n'y a qu'un moyen de rectifier tout d'un coup tous ſes discours, c'eſt d'être véritablement intègre, d'avoir des principes de droiture, d'amour du prochain, un vrai deſir de travailler à notre perfection & à celle des autres. Sans cela tout ce qu'on appelle retenuë, discrétion, tous ces ſoins que l'on apporte à donner un frein à ſa langue, peuvent bien prévenir & détourner certains écarts particuliers; & c'eſt ce qui diſtingue le Sage, le Politique, l'habile homme ſelon le monde, de l'imprudent & de l'inſenſé. Mais il n'y a encore rien de décidé ſur le fonds même du caractère, tant que le cœur n'eſt pas réellement d'accord avec la bouche; ou plutôt, il eſt décidé que celui qui a beſoin d'une ſuite continuelle d'efforts pénibles pour réprimer ſa langue, ne poſſède pas la parfaite intégrité. Au lieu qu'avec elle toutes ces difficultés diſparoiſſent. Le cœur qui n'a rien de vicieux à cacher, peut paroître hardiment ſur les lèvres, & le prochain, préſent ou abſent, digne de loüange ou de blâme, ne trouve dans l'homme intégre qu'un tendre & généreux ami, qui le défend contre l'injuſtice des autres, ou qui le ramène avec douceur de ſes égaremens. Quel bonheur pour la Société, ſi elle n'étoit compoſée que d'Ames

mes de cette trempe! Mais quelle horreur, ſi dans l'état actuel des choſes, chacun pouvoit découvrir dans le cœur d'autrui ce qu'il penſe ſur ſon compte, & le comparer avec les diſcours qu'il entend! Où ſont ceux *qui profèrent la Vérité, telle qu'elle eſt dans leur cœur?* Il n'y a pourtant d'intégrité qu'à ce prix.

Faire ce qui eſt juſte, tenir une conduite exemte de toute fraude, de toute obliquité, & dont le prochain ne reçoive aucun dommage: troiſième & dernier trait du Tableau de l'homme intègre, qui l'achève & le conduit à ſa perfection. David n'inſiſte donc dans tout le caractère qu'il en trace, que ſur les devoirs envers le prochain, & réduit l'intégrité *à ne médire point de ſa langue, à ne faire point de mal à ſon compagnon, à ne point lever de blâme contre ſon prochain, à mépriſer ce qui eſt digne de mépris, à honorer ceux qui craignent l'Eternel, à tenir la foi promiſe, fut-ce à ſon dommage, à ne point donner ſon argent à uſure, & à ne point prendre de préſent contre l'innocent.* N'y a-t-il point d'autres vices deſtructifs de l'intégrité? Et peut-on commettre, ou omettre tout ce qui n'eſt pas compris dans cette énumeration.

NON, ce n'eſt point là l'intention du Roi Prophète, & l'on voit dans ſes autres Cantiques, qu'il a connu, pratiqué, recommandé, une foule d'autres de-

devoirs tant envers Dieu qu'envers nous-mêmes. Mais il ſuppoſe les devoirs envers Dieu, il regarde la profeſſion de la vraye foi, & l'obſervation du culte extérieur, comme des préalables abſolument néceſſaires à cette queſtion: *Eternel, qui eſt-ce qui ſéjournera dans tes Tabernacles?* En effet, pour former cette demande, il faut connoître l'Eternel, & avoir acquis par le moyen de la Religion l'idée & l'eſpérance d'un bonheur à venir. Mais, comme il arrive ſouvent qu'acquieſçant à cette profeſſion externe, on la croit ſuffiſante pour obtenir la vie éternelle, & qu'on néglige les autres devoirs, ſur-tout ceux de la juſtice, de la charité, de l'amour du prochain, c'eſt avec beaucoup de raiſon que David en fait la pierre de touche de l'intégrité, & n'ouvre l'entrée du Ciel qu'à ceux qui les auront obſervés avec exactitude, & dans les ſincères diſpoſition d'un cœur ſans feinte.

ON peut compter en effet qu'un homme, qui ne manque jamais aux devoirs envers le prochain, & dont toute la conduite eſt un tiſſu d'actions humaines, généreuſes, charitables, on peut, dis-je, compter qu'un tel homme eſt vrayement pieux, qu'il a dans le cœur l'amour de Dieu & toutes les autres vertus. Je n'en veux point d'autre preuve que celle que ſes œuvres envers le prochain en don-

donnent continuellement, je ne lui demande point d'autre titre pour prétendre à l'immortalité bienheureuſe. Loin d'ici, dévot atrabilaire, faux zélé, qui ne ceſſez de crier, *Le Temple*, *Le Temple de l'Eternel*, qui anathématiſez & damnez impitoyablement quiconque n'adhère pas à vos idées ſpéculatives, & qui attachez à la porte du Ciel un Formulaire redoutable de Dogmes ſtériles, tandis que vous oubliez la pratique, que vous négligez le grand Commandement, celui de s'aimer les uns les autres. *Quelqu'un dira, Tu as la Foi, & moi les Oeuvres, Montres moi donc ta foi ſans les œuvres, & moi je te montrerai ma foi par mes œuvres. La Religion pure & ſans tache*, n'eſt-elle pas *de viſiter les veuves & les orphelins dans leurs tribulations, & de ſe préſerver de la corruption du ſiècle.*

FAUT-IL prouver à préſent la grandeur & la certitude du bonheur de l'homme intégre. Mais cela n'eſt-il point déjà fait, & ne reconnoit-on pas dans les traits de ſon caractère le ſeau & l'empreinte de ce bonheur? Dieu a un Ciel à remplir, ſi j'oſe m'exprimer ainſi: & qui voulez-vous qu'il y mette, ſi ce n'eſt l'homme juſte, vertueux, fidèle à la voix de la Nature & de la Raiſon, attentif à la pratique de tous ſes devoirs. Quel autre ordre de perſonnes pourroient y être introduites à ſon préjudi-

ce?

ce ? Sera-ce cet hypocrite, qui s'eſt joüé toute ſa vie de Dieu & des hommes, & dont le mauvais cœur a été rempli des plus odieuſes machinations? Sera-ce cette langue maudite, qui n'a ceſſé de diſtiller le poiſon le plus violent & le plus ſubtil, & dont l'unique occupation a été de ſemer le trouble & la discorde dans la Société? Sera-ce cet injuſte raviſſeur, qui s'eſt engraiſſé de la ſubſtance des malheureux, & dont les mains ſont pleines de rapine & d'extorſion? Non, S. Paul l'a dit, & avant lui notre cœur & notre conſcience le diſoient déjà, de pareilles gens *n'hériteront point le Royaume des Cieux.*

L'HOMME intègre eſt donc le ſeul qui puiſſe *ſéjourner à la montagne de l'Eternel.* Cette redoutable montagne eſt entourée pour tous les ouvriers d'iniquité d'un feu dévorant deſtiné à les conſumer. Non cependant qu'il y ait aucun homme vivant, dont l'intégrité ſoit aſſez parfaite pour le conduire dans ce ſacré lieu, s'il n'étoit ſoutenu par la grace, purifié par le ſang du Rédemteur, réconcilié avec Dieu par l'interceſſion de notre céleſte Avocat. Car *toutes nos juſtices ne ſont qu'un drapeau ſouïllé*, & c'eſt Jéſus ſeul, qui nous *eſt fait de par Dieu ſageſſe, juſtice, ſanctification, & rédemtion.*

MAIS en même tems que nous détrui-

truisons impitoyablement l'orgueilleuse chimère du mérite des œuvres, reconnoissons d'un autre côté qu'une vie commencée, & continuée jusqu'à la mort dans la crainte de Dieu & dans l'exercice de toutes sortes de bonnes œuvres, doit, par une suite naturelle de l'état des choses, trouver dans l'état à venir des moyens de conduire à sa perfection un ouvrage aussi heureusement entamé. Pourquoi Dieu fait-il entrer l'homme intègre dans ses Tabernacles? C'est qu'il en a pris la route, & que ses pas se sont toujours addressés vers cette auguste demeure. Il y a un Livre de dévotion allegorique assez connu, qui représente la vie du Chrétien sous l'idée d'un Voyage vers l'Eternité bienheureuse, lequel, quoique traversé par divers obstacles, conduit enfin celui qui ne se détourne point dans sa route au lieu où il tend. Cette idée est véritable, cette image est très juste. Comme il est impossible qu'un voyageur sur la terre n'arrive enfin au terme qu'il s'est proposé, s'il suit la véritable route, & s'il ne s'arrête pas en chemin, de même celui qui *marche dans la droiture*, ne peut que trouver au bout de sa carrière le prix réservé à la persévérance; les promesses de Dieu le mettent en droit de l'espérer, que dis-je, elles lui en rendent la possession certaine & infaillible.

Ce-

Celui qui fait ces choſes, ne ſera donc *jamais ébranlé.* Tranquille à l'ombre des ailes de ſon Divin Protecteur, l'homme intégre eſt toujours fermement perſuadé, que *ſon travail ne ſera* jamais *vain au Seigneur*, que *rien ne pourra le ſéparer de la dilection de Dieu en J. Chriſt*, & que *toutes choſes* enfin *tournent enſemble au bien de ceux qui aiment Dieu.*

XIV. DISCOURS.

Valet ima summis
Mutare, & insignem attenuat Deus,
Obscura promens.

HORAT.

LES deux grandes Vertus du Christianisme sont la Charité & l'Humilité. J. Christ les a réünies au plus haut degré, il en a fait, pour ainsi dire, une profession solemnelle, il a voulu qu'elles fussent l'enseigne & la livrée de ses Disciples. Il y a une raison essentielle de cette union. On ne sauroit être vrayement charitable, si l'on n'est vrayement humble. Un homme qui présume trop de lui-même, qui est enflé de ses avantages, rapporte tout à soi, & fait peu de cas des autres. Le même tour d'esprit qui le porte à exténuër leurs bonnes qualités, le porte à exténuër leurs besoins, & l'y rend moins sensible.

L'HUMILITE' est un devoir peu pratiqué, peut-être moins parce qu'il est pénible que parce qu'il est peu connu.

Les

Les uns tombant dans une extrémité, s'en font des idées outrées, qui jettent les autres dans l'extrémité contraire, & leur font regarder cette ſainte Vertu, comme une pieuſe folie. Ignorée des Payens, qui n'en avoient abſolument aucune idée, l'humilité a penſé faire un caractère de réprobation pour le Chriſtianiſme, parce qu'on y a attaché l'idée révoltante d'une baſſeſſe de ſentiment, parce qu'on a cru qu'elle alloit à la dégradation de l'humanité, au renverſement des droits & des prérogatives, qui font règner la ſubordination, & par conſéquent l'ordre dans les Sociétés. Je n'oppoſerai d'autre remède à ce préjugé que la définition même de la Vertu qu'il combat: on y verra, ſi je ne me trompe, du prémier coup d'œil, qu'il n'y a pas une moindre différence entre la vraye Humilité & la Baſſeſſe, qu'entre cette même Humilité & l'Orgueil.

J'ENTENS donc par l'Humilité cette diſpoſition de l'eſprit & du cœur, par laquelle nous nous faiſons une juſte idée de nous-mêmes, pour régler enſuite nos penſées, nos paroles & nos actions conformément à cette idée. Cela veut donc dire que nous devons peſer à la même balance nos avantages & nos défauts, que nous devons avoir les yeux également ouverts ſur les uns & ſur les autres, & même que nous pouvons faire con-

connoitre & valoir les prémiers, pourvu que nous soyons d'aussi bonne foi à l'égard des autres. Voilà qui exclut, si je ne me trompe, toute bassesse. Il est permis à chacun de se donner pour ce qu'il vaut; mais si l'illusion ne s'en mêle pas, & qu'il ne se surfasse pas, si je puis m'exprimer ainsi, à lui-même, ses prétentions seront bien bornées, & son humilité trouvera bien des occasions de s'exercer.

POUR acquerir cette Vertu, je dis qu'il faut avoir une juste idée de soi-même. Que ce peu de mots renferme de choses! Quelle tâche plus étenduë que celle qu'il nous impose? Nous n'avons qu'une chose à faire ici-bas, c'est d'acquerir la connoissance de nous-mêmes; toutes les autres sciences n'ont de véritable utilité qu'autant qu'elles se rapportent à celle-là. Cependant cette connoissance est la seule pour laquelle nous ne témoignons aucun empressement: elle ne se trouve point dans la liste des objets de nos études; on croiroit perdre les momens qu'elle nous couteroit. J'en sais bien la raison: c'est que le fruit nécessaire de cette connoissance seroit l'Humilité. Nous sommes tous dans le cas d'une personne, dont quelque maladie auroit cruellement défiguré les traits: elle fuit une glace fidèle, qui lui rend son image au naturel, peu s'en faut

qu'elle ne cherche à la briſer. Cependant, ſi nous voulons être Chrétiens, Diſciples du Sauveur, participans de ſa grace dans cette vie, & de ſa gloire dans l'autre, il faut franchir les redoutables barrières, que l'orgueil oppoſe ſans ceſſe à la connoiſſance de nous-mêmes, il faut courageuſement déchirer le voile épais qui nous dérobe à nos propres yeux, il faut en un mot nous accoutumer à la vuë de nous-mêmes, ſans nous rebuter de ce qu'elle a d'abord de mortifiant pour nous, puiſque c'eſt l'unique moyen de diminuer, & même de détruire, avec le tems & la grace de Dieu, une difformité qui iroit tous les jours en augmentant.

D'où viens-je? Où ſuis-je? Où vais-je? Trois ſources abondantes d'Humilité pour quiconque médite avec réflexion le paſſé, le préſent, & l'avenir.

En remontant à un terme qui n'eſt pas fort éloigné, je rencontre un jour, qu'on appelle celui de ma naiſſance. C'eſt alors que j'ai fait mon entrée dans le Monde, & qu'au milieu des cris & des ſanglots, j'ai vu les rayons du Soleil frapper pour la prémière fois ma débile paupière, & éclairer le commencement de cette carrière de tribulation, que je fournis encore. Cette Epoque ſeule ſeroit fort humiliante, ſi l'on vouloit s'y arrêter. Ce Conquerant devant qui

qui la terre doit un jour trembler, ce Génie, rival des Intelligences Céleſtes, qui doit dérober un jour à la Nature ſes plus rares ſecrets, l'Homme en un mot qui jouë le plus grand rôle pendant ſa vie, eſt une bien chétive Créature, lorſqu'il la commence; c'eſt un Animal bien plus miſérable que tous les autres, ſi l'on ne ſe hâtoit de pourvoir à ſes beſoins.

MAIS ce n'eſt pas là ce dont je veux parler. La connoiſſance de nous-mêmes par rapport au paſſé, ne ſauroit s'arrêter à cette apparition dans l'Univers qui n'explique rien, & qui doit dépendre de quelques cauſes précédentes, ſeules capables de répandre du jour ſur notre exiſtence. Nous exiſtions, avant que de naître: on n'en doute à préſent dans aucun ſyſtême, mais on demande, depuis quand nous poſſédions l'exiſtence, & de qui nous la tenions? La ſeule incertitude ſur ce ſujet n'eſt-elle pas déjà quelque choſe d'humiliant? Un Etre, qui croit comme un champignon, & dont la ſemence, le principe, eſt enſéveli dans une obſcurité presqu'inacceſſible, eſt-ce un Etre bien grand, bien reſpectable, a-t-il des titres, dont il puiſſe tirer vanité?

DÉBROUÏLLONS ce Chaos, & bâtiſſons quelque ſyſtême, pour voir s'il y en auroit de favorables à l'orgueil. Som-

mes-nous l'effet du hazard? O la noble origine! Un Atôme de plus ou de moins, un autre choc, une autre déclinaiſon, & nous aurions été pour jamais rayés du catalogue des Etres réels. Avons-nous ſuivi la Loi d'une deſtinée fatale? Alors notre exiſtence a bien une ſorte de néceſſité, la plus humiliante de toutes. Enchaînés dans un plan, où règne une force aveugle, entraînés par cette force à l'exiſtence, elle nous la ravira, & nous replongera ſans eſpérance & ſans conſolation dans l'abyme d'où elle nous a tiré.

LOIN de moi ces vaines chimères, l'opprobre & le déſeſpoir de ceux qui s'y livrent! Je vois la main du Tout-puiſſant qui conſtruit l'Univers, je vois ſa ſageſſe, qui en lie toutes les parties, qui aſſigne à tous les Etres leur rang & leur poſte, je me trouve placé dans ce plan, & après avoir traverſé la nuit obſcure des ſiècles, qui ſe ſont écoulés depuis la Création du Monde, je m'en trouve habitant aujourd'hui, dans ce ſiècle, dans cette année, dans cet inſtant. Voilà d'où je viens; mon exiſtence eſt empruntée, elle prend ſa ſource dans cet Etre des Etres, auquel ſeul il appartient de dire: JE SUIS CELUI QUI SUIS. Quelle en eſt la conſéquence? David l'exprime en ces termes: *Connoiſſez que l'Eternel eſt Dieu; c'eſt*

c'eſt lui qui nous a faits, nous ne nous ſommes point faits. Venez, proſternons-nous, inclinons-nous, & fléchiſſons le genou devant celui qui nous a faits.

Où ſuis-je, & quel eſt mon état actuel? Que le prémier coup d'œil ſoit général; qu'il embraſſe le merveilleux ſpectacle de la Nature, la brillante décoration qui m'environne de toutes parts. Helas! que je ſuis petit au milieu de tout cela! La Terre eſt un point imperceptible dans la région immenſe de l'Univers. Et que ſuis-je ſur cette Terre? La place que j'y occupe, eſt proportionnée aux dimenſions de mon corps; poſſeſſeur des plus vaſtes Royaumes, je n'en ſaurois après tout revendiquer un plus grand eſpace. Comment un homme qui s'enviſage avec réflexion, & qui ſe dépouille de ces puériles acceſſoires, dont les mondains ſe plaiſent à enfler leur idée, comment un tel homme ne ſe croiroit-il pas perdu, abſorbé, dans ce nombre innombrable d'Etres, qui exiſtent avec lui, s'il n'étoit ſoutenu par l'idée de cette Sageſſe, de cette Bonté du Souverain Etre, qui le rendent auſſi préſent aux yeux de Dieu, que s'il exiſtoit ſeul?

MAIS reſſerrons notre point de vuë, & arrêtons-le aux objets qui nous touchent, & qui ſont l'objet de nos relations particulières. Je ſuis Membre d'une So-

ciété, Citoyen d'un Etat, attaché à tel ou tel poſte, ma réputation, mes richeſſes, mon crédit, mes avantages actuels ſont à tel, ou tel période. Continuez, & venez à la conſéquence ; car c'eſt là où je vous attens. N'allez-vous point dire, comme Nébucadnetzar: *C'eſt moi qui ai bâti Babylone la grande.* C'eſt mon travail, c'eſt mon induſtrie, ce ſont mes lumières & mes talens, qui ont élevé l'édifice de ma fortune, & qui le ſoutiennent. Je vois une ſuite de proſpérités répanduës ſur ma vie, & j'ai ſi bien pris mes meſures, qu'elles ne ſe démentiront jamais.

O *homme*, homme ingrat & inſenſé, *qu'as-tu que tu ne l'ayes reçu, & ſi tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies-tu?* M'arrêterai-je à le prouver? Ferai-je en quelque ſorte l'Inventaire de tous tes biens, pour te montrer ſur chacun d'eux l'empreinte & le ſeau de ce pouvoir Divin, qui te les as donnés, & qui *dans cette même nuit*, peut te les *redemander.*

VOICI mon raiſonnement, je prie le Lecteur d'y donner un moment d'attention. Tous ceux qui exiſtent actuellement, & qui réfléchiſſent ſur leur état, ſe trouvent heureux, ou malheureux. Ces derniers, on les condamne tout d'une voix à l'humilité. Quoi! des gens qui n'ont ni rang, ni diſtinction, ni tréſors, ni talens pour en acquerir, s'aviſent d'être

tre orgueilleux! Je n'examine pas cette Apostrophe, parce que je proscris également l'orgueil des petits & des grands, & les épure au même creuset. Mais ce n'est donc qu'à vous, Riches, Puissans, Heureux du siècle, que j'ai à faire. Lorsqu'on vous demande. Où êtes-vous? Vous répondez: Dans la splendeur, dans l'opulence . . . & de là vous vous hâtez de passer au mépris, aux hauteurs, aux insolences, que vous regardez, comme l'appanage d'un pareil état. Et moi, je me hâte de vous déclarer, que vous devez être les plus humbles de tous les hommes; prémièrement, parce que vous êtes les plus redevables, les plus chargés d'obligations envers un Etre, qui à chaque bien fait qu'il vous accorde, ne sauroit avoir pour but que de graver dans vos ames la reconnoissance & la soumission; secondement, parce que vous êtes les plus dépendans; ce bonheur que vous avez placé dans la jouissance d'un si grand nombre d'objets, étant aussi fragile que ces objets mêmes, dont l'expérience vous découvre le néant; en troisième lieu, & enfin, parce que je vois approcher l'instant fatal, où vous serez enlevé, dépouillé, traîné aux piés du Tribunal de Dieu.

Où vais-je, & quel sera mon sort? Car enfin il faut partir, & c'est un article, sur lequel il est impossible de se faire

illusion. Nous nous en dédommageons, il est vrai, par celles que nous nourrissons continuellement sur le terme de ce départ, que nous ne manquons jamais de reculer sous les prétextes les plus frivoles. Mais encore une fois ce terme est inévitable. Nos Concitoyens, nos Amis, nos proches, tombent continuellement à l'entour de nous, & leurs derniers adieux nous avertissent de la nécessité de les suivre. Nous avons jetté un coup-d'œil sur le spectacle de la naissance ; faisons-en autant sur celui de la mort. Voyez ce corps, dans lequel un reste de chaleur vous apprend que la vie logeoit tout à l'heure. Elle vient de le quitter, & avec elle toutes les fumées du siècle, toutes les vanités de nos passions. La pâleur & la glace succèdent à tant de feu & d'agitation, qui faisoient tracasser ce pauvre mortel parmi ce qui n'a que l'apparence. Bientôt les vers & la corruption nous éloigneront de la personne que nous chérissions le plus tendrement, & nous obligeront à la placer dans un lieu, d'où elle n'incommode plus les vivans. Ah! quelle leçon d'humilité! Monarques, érigez les monumens les plus somtueux; que le marbre & l'airain apprennent aux siècles à venir votre puissance & votre gloire: les gens sensés, en lisant ces superbes inscriptions, ne manqueront jamais de faire encore un pas,

& de contempler les miserables dépouilles de votre humanité, dont l'infection répond si mal à ces brillans dehors, pour y lire en caractères ineffaçables: SOYEZ HUMBLES.

MAIS ce seroit répondre bien imparfaitement à la Question, *Où vais-je?* que de s'arrêter à la porte de ce sépulcre, sans porter ses vuës plus loin: *Où vas-tu, pauvre Ame*, disoit un Empereur; & c'est-là la grande question. Où allez-vous, fiers & terribles humains, qui aviez peine à vous croire de la même pâte que ces vils esclaves, qui trembloient à vos piés, & qui parliez sans cesse de protéger, ou de détruire, de faire des graces, ou de les ôter Je ne saurois vous démeler dans la foule innombrable, qui vous environne, mais je sais que Dieu vous y démêlera, pour vous abaisser autant que vous avez été élevé, pour confondre votre arrogance à la face du Ciel & de la Terre, des Hommes & des Anges, & pour faire voir, en prononçant l'arrêt irrévocable de votre destinée, qu'à lui seul appartient la gloire & la puissance.

QUAND nous pensons, comme nous devons le penser, que nous avançons d'une course rapide vers ce dernier terme; que nous allons rentrer, non dans le néant, desir exécrable des Impies, dont ils seront frustrés, mais qu'après

que la mort aura dissipé en un clin-d'œil tout ce faux éclat qui nous environne, nous serons cités au Tribunal d'un Dieu, qui n'ayant point d'égard à l'apparence des personnes, juge justement, & rend à chacun selon ses œuvres; quand nous remplissons, dis-je, notre esprit de ces effrayantes, mais salutaires pensées, si l'orgueil peut encore trouver place en nous, si la voix & l'exemple de ce bon Sauveur, qui nous appelle à l'humilité, demeurent sans efficace, O! alors nous sommes de véritables prodiges d'endurcissement, O! alors le Ciel n'a point de foudres, l'Enfer n'a point de flammes, qui puissent assez nous punir.

XV. DISCOURS.

Morte carent animæ.

OVID.

IL n'y a point de plus grande Question que celle de l'Immortalité de l'Ame. Ce n'eſt qu'après qu'elle eſt décidée que l'exiſtence de Dieu commence à devenir véritablement intéreſſante pour nous. Eſt-il bien poſſible que quelqu'un ſe demande à ſoi-même, ſans reſſentir la plus vive émotion ; ſuis-je un Etre deſtiné à me perdre dans l'abyme du néant, ou appellé à jouïr d'une exiſtence à l'épreuve des atteintes de tous les ſiècles ? Cette vie préſente, paſſagère, de ſi courte durée, doit elle borner dans ſon enceinte tous mes deſirs & toutes mes eſpérances ? Ou bien ſurvivrai-je à moi-même, & mon Ame échapée à la cataſtrophe inévitable, qui couche le Corps dans le Tombeau, verra-t-elle ſes connoiſſances, ſes facultés, ſes ſentimens, ſe conſer-

ver, se développer, se perfectionner même après la destruction des organes ?

OUÏ, c'est du degré de lumière sur cet article que dépend tout le repos, tout le bonheur, d'un Etre qui se connoit, qui se sent, & qui est susceptible de ce retour sur soi-même, qui rend sa destinée intéressante à ses propres yeux. Les Philosophes Payens remplis de ce vif sentiment, ont fait les plus puissans efforts de raisonnement & de réflexion, pour arriver sur ce sujet à l'évidence. Elle est réservée pour le Chrétien seul, comme nous le verrons dans la suite ; il n'y a que la Démonstration de la Foi, qui puisse entraîner notre consentement d'une manière victorieuse, & bannir pour jamais les doutes, les agitations, les allarmes. Commençons pourtant par écouter la Raison, & voyons jusqu'où elle peut nous conduire.

TOUT annonce au Corps cette dissolution, dont le prémier instant se nomme la MORT : rien ne menace l'Ame d'un pareil sort, ou plutôt sa propre nature, son essence, l'en mettent parfaitement à l'abri. Cette prémière preuve est frappante, elle paroit former un argument sans réplique, puisqu'il n'y a rien de plus vrai que ce qui est fondé sur l'essence même des choses.

Il y a en nous un Principe qui penſe ; c'eſt un fait qui ne ſauroit être conteſté : chacun de nous en fait une continuelle expérience. Ce Principe ne ſauroit être le Corps, ou la Matière ; car, de quelque côté qu'on prenne la matière, en quelque ſens qu'on le tourne, quelque diviſion qu'on lui faſſe ſouffrir, de quelque mouvement qu'on l'agite, tout cela n'a rien de commun avec les opérations de la Penſée ; & il eſt impoſſible de la faire éclorre du ſein d'une maſſe, qui par toutes ſes combinaiſons variées à l'infini, ne peut produire que des machines paſſives, ſans vie, ſans ſentiment, & à plus forte raiſon, ſans connoiſſance, ſans réflexion.

Dès là donc que l'Ame ne ſauroit être matérielle, elle n'eſt pas compoſée. Si elle n'eſt pas compoſée, elle eſt ſimple. Si elle eſt ſimple, elle eſt indiviſible. Si elle eſt indiviſible, elle eſt indeſtructible. Les parties qui compoſent mon Corps, peuvent être detachées les unes des autres ; pendant ma vie même je les vois quelquefois dépérir, s'évaporer, pourrir & ſe corrompre ; & au plus tard, peu de jours après ma mort, cette deſtruction commence, & ne finit pas, juſqu'à ce qu'il n'y ait plus que poudre & que cendre. Mais comme un Etre ſimple n'a point

de parties, rien ne ſauroit en être détaché. Sa deſtruction n'arrive que par l'anéantiſſement. Or rien ne pouvant s'anéantir de ſoi-même, c'eſt un Principe évident, qu'un Etre ſimple, tel que l'Ame, eſt de ſoi-même indeſtructible, & par conſéquent qu'il conſerve toujours ſon exiſtence.

SI l'homme meurt, l'ame ne meurt donc point. Tranquille au haut de ſon domicile, l'Eſprit immortel voit ſans frayeur cet eſſain de maux, qui aſſaillent de toutes parts ſon envelope, ſa loge terreſtre; il ſent avec intrépidité les avant-coureurs de ſa deſtruction, il reçoit ſans émotion ce dernier coup, ſi funeſte en apparence, mais qui n'eſt au fonds qu'un vrai coup de grace, une délivrance, qui rompt l'incommode Société d'un Etre pur & inaltérable avec une machine ſujette à ſe détraquer perpétuellement.

N'EXAGE'RONS point néanmoins le fruit qu'on peut retirer de cette conſolation Philoſophique. Elle n'eſt pas à la portée de tout le monde, & en vain eſſayeroit-on de ramener le calme dans une Ame vulgaire, en l'entretenant de ſa ſimplicité, & en lui développant la preuve qui en réſulte. Que dis-je? L'Ame du Philoſophe elle-même, qui a conçu & arrangé cette démonſtration, peut-elle ſe repoſer avec une

une pleine confiance, ſur la conſéquence qu'on prétend en tirer? L'Ame ne ſera point détruite à la façon du Corps. Je le veux. Donc elle ne mourra point. Je ne ſai. Qu'eſt-ce que mourir pour une Ame? C'eſt rentrer dans cette privation d'idées, où elle étoit, avant que d'animer un Corps, c'eſt ſe réünir à la maſſe du grand Tout, & ne conſerver dans le ſein de cet abyme aucun ſentiment réfléchi, aucun ſouvenir de ſon exiſtence antérieure. Or qui m'aſſurera, que ce n'eſt pas là l'état, où mon Ame ſe trouvera à la ſortie du Corps? Qui me prouvera qu'elle ſoit alors propre à appercevoir des objets, qu'il lui reſte une mémoire pour aſſembler des idées, former des jugemens, combiner des raiſonnemens. Que ſi elle n'a rien de tout cela, je l'appelle morte, & je retombe dans l'abyme d'où j'avois voulu me tirer. Raiſon, Philoſophie, reconnoiſſez votre inſuffiſance! Vous nous prouvez ce qui au fonds ne nous intéreſſe point, (car que l'Ame ſoit ſpirituelle, ou matérielle, que m'importe, pourvu qu'elle ſoit immortelle!) & vous nous laiſſez dans l'ignorance ſur ce qui peut nous tirer de nos doutes, & de notre incertitude, ſur l'état & les fonctions d'une Ame déſorganiſée, ſi je puis m'exprimer ainſi. Tournons-nous d'un autre côté, & voyons, ſi nous ren-

rencontrerons ailleurs quelque genre de preuve plus satisfaisant, quelque ancre plus sûre de nos espérances.

JE ne crois pas qu'il y ait de considérations plus concluantes sur ce sujet, que celles qu'on puise dans la considération de l'Homme & de la Divinité, dans la confrontation de notre état ici-bas avec les vuës qu'un Etre souverainement parfait doit naturellement s'être proposées, en formant une Créature telle que l'Homme.

D'ABORD je suppose, sans m'arrêter à le prouver, que l'Homme n'est point une production fortuite, l'ouvrage d'un hazard aveugle, l'effet d'une combinaison fatale, qui l'a placé où il est, sans dessein & sans but. Tout prêche les fins de l'Univers & la Sagesse de son Auteur. Mais cette Sagesse si généralement marquée dans le système du Monde, auroit-elle oublié l'Homme? Qu'en a-t-elle fait, & qu'a-t-elle voulu en faire? Sortiroit-il des mains de Dieu, comme de celles des Hommes, des productions manquées? Si cela étoit possible, on seroit tenté de juger que nous sommes dans le cas. Quelle étrange Créature que la Créature humaine, si l'on borne sa destination & sa durée à la vie présente! Quel assemblage de contradictions ne renferme pas ce petit Monde, bien plus pro-

fond

fond & plus indéchiffrable que le grand Monde! L'homme naît, & pourquoi? On a fait mille peintures énergiques de ſes occupations, qui vont toutes aboutir à cette chute;

Etoit-ce bien la peine de naître?

Après de longs & pénibles efforts pour former cette raiſon, ſi précieuſe & ſi excellente à certains égards, ſi petite & ſi puérile à d'autres, après avoir amaſſé certaines proviſions de connoiſſances, a-t-on le tems, a-t-on les moyens & les occaſions d'en faire uſage? Tantôt des contretems & des disgraces vous déplacent, & vous jettent dans l'inaction, tantôt de folles paſſions vous arrachent à vous-même, & vous balotent de naufrage en naufrage; tantôt les forces de votre Corps, ou celles de votre Eſprit, vous abandonnent au beſoin, tantôt, & presque toujours la Mort vient vous enlever au fort de vos projets, au moment où vous commencez à vivre. Où eſt l'homme dont on puiſſe dire, qu'il a fourni une carrière complette? Je n'entens pas par là une carrière auſſi longue, que notre attachement exceſſif pour la Terre nous la feroit ſouhaiter; j'appellerois complette une carrière, dont tous les momens employés utilement, ſe ſeroient rapportés

tés à un but digne d'une Créature intelligente. Helas! que de vuides, que d'écarts, que de riens!

QUOI! ce Courtisan ridiculement occupé de lui-même, que dis-je, de la moindre partie de lui-même, de sa démarche, de ses attitudes, de sa parure, la tête remplie des bagatelles qu'on lui débite, ou qu'il veut débiter, incapable de s'occuper de quoi que ce soit dont la Société puisse profiter; cet homme étoit venu au monde pour y faire un personnage aussi ridicule, & fort peu supérieur à celui de ces oiseaux, qui ont le talent d'apprendre à proférer quelques paroles, ou de ces Animaux, imitateurs amusans de l'espèce humaine? Quoi! ce Joueur, que la fureur du jeu a saisi dès ses plus tendres années, & n'abandonnera qu'au sépulcre, étoit né pour consacrer toutes les forces de son esprit, & toute l'activité de son imagination aux divers arrangemens de quelques jouëts, bizarrement colorés, ou façonnés! Quoi! cette femme perpétuellement assujettie aux mouvemens irréguliers d'un tempérament, dont la force a imposé un silence éternel à la Raison, a reçu l'existence pour rassembler dans le cours d'un certain nombre d'années tous les caprices imaginables! Quoi! ce Savant tout respectable qu'il paroit dans l'enfoncement de son Cabinet, a pâli trente ans

sur

sur les Livres, pour m'apprendre la forme des bonnets, ou des chaussures des Anciens, pour me déchiffrer des Généalogies fabuleuses, ou inutiles, pour expliquer des monumens, peut-être forgés, ou du moins tellement défigurés, que l'imagination y trouve tout ce qu'elle veut! Où est, je le demande encore, où est l'homme qui puisse, en sortant de ce Monde, se légitimer sur l'emploi de sa vie? Si a ces considerations, nous ajoutons celle de tant d'enfans qui meurent en naissant, & même avant que de naître, de tant d'Ames, pour ainsi dire, ébauchées, & dont il est impossible de concevoir la destination, tant qu'on la cherche ici-bas, il en résulte que la Mortalité de l'Ame repugne évidemment à toutes les perfections de Dieu.

Sans entrer dans le détail de ces perfections, je me borne à cette simple alternative; Dieu n'a-t-il pu, ou n'a-t-il voulu faire de l'Homme, que ce qu'il semble en avoir fait? Quelque parti que vous preniez, il porte atteinte à l'idée que nous nous formons du Souverain Etre. Dieu n'auroit-il eu dans ses immenses trésors d'autres graces à accorder à l'homme, que celles dont il jouït sur la Terre? Non, je ne puis me faire une idée aussi bornée de sa puissance. Il a sans doute des biens en réserve, il a

des

des moyens de perfectionner l'état & les facultés de tant de pauvres êtres, qui ſont le jouët perpétuel de l'ignorance & de l'erreur, la proye des affections & des miſères de la vie. Ah! plutôt, j'oſe le dire, plutôt n'eût-il pas eu le pouvoir de me donner l'être, que de l'avoir, ſans celui de me donner le bien-être. Mais ſeroit-ce qu'il ne l'a point voulu? Préſomtion plus odieuſe encore, ſoupçon blaſphématoire! Dieu a répandu ſur tous les autres Etres dans la Nature des biens à foiſon, ils reçoivent leur accroiſſement & leur nourriture, ſans qu'il leur en coûte presque aucun travail, ils ſont exemts des trois quarts de nos douleurs & de nos infirmités, & les bornes de leur raiſon les dédommagent de ce qu'ils perdent à n'avoir pas des connoiſſances, dont l'étenduë ne ſert qu'à nous tourmenter. Moi ſeul, Etre favoriſé en apparence, je ſuis disgracié dans le fonds de la manière la plus cruelle; mon Créateur m'ouvre la route du bonheur, il m'en donne l'idée & le deſir, & enſuite il confond toutes mes eſpérances, & me refuſe la réalité. Qu'ai-je à faire de m'élever ſi haut, ſi la chute n'en doit être que plus rude? Que me ſervent les profondeurs de mes ſpéculations, ſi les profondeurs du néant doivent en être le dernier terme, & les engloutir? Qui pourroit blâmer toutes les

les réflexions amères, dont le troisième Chapitre du Livre de Job est rempli, & s'empêcher de dire avec lui : *Pourquoi la lumière est-elle donnée au misérable, & la vie à ceux qui ont le cœur outré?*

CESSES tes murmures, o mon Ame, bannis une défiance souverainement criminelle. Le Soleil qui t'éclaire, n'est pas moins ardent, ni moins lumineux, quoique quelques nuages t'en dérobent de tems en tems la lumière & la chaleur. Le Dieu que tu adores, n'en est, ni moins puissant, ni moins bon, quoique quelques difficultés importunes viennent obscurcir ces perfections. Il est vrai; si nous n'avions d'espérance que pour cette vie, nous serions les plus malheureuses de toutes les Créatures. Mais si l'homme meurt, il revivra. Si son Corps entre dans la nuit du Tombeau, son Ame verra le grand jour de l'Eternité. Son état présent n'est qu'un état préliminaire, dont la considération ne doit point être séparée de celle de son état à venir; & c'est en les combinant qu'on explique l'énigme de la vie présente, & qu'on parvient à justifier pleinement les perfections de l'Etre Suprême, & les voyes de son adorable Providence.

TELLE est la preuve morale que nous avons de l'immortalité de notre Ame, & elle est beaucoup plus forte & plus

plus persuasive à mon sens que la preuve Physique. Peut-on dire néanmoins qu'elle suffise pour opérer une entière conviction. Je n'oserois l'affirmer. C'est une présomtion, aussi forte qu'on le voudra; mais ce n'est pas une Démonstration. Tant que Dieu n'a pas manifesté sa volonté, l'homme ne sauroit sans une espèce de témérité, décider que telle chose entre dans son plan, & que ses perfections l'y engagent nécessairement. Tout ébauché que nous avons trouvé l'homme, il se pourroit à toute rigueur qu'il fut à sa place ici-bas, & qu'il n'entrât dans la composition de l'Univers que pour le contingent, qu'il fournit ici-bas. Dieu qui ne lui doit rien, pourroit sans injustice borner les effets de sa bonté au tems présent, & se contenter de lui accorder l'existence & les autres faveurs qui y sont attachées. Ce desir de l'immortalité, qui s'élève dans nos Ames, pourroit n'être qu'un soupçon, une conjecture, un beau songe. En un mot, s'il y a sans la Révélation de fortes apparences d'immortalité, ce ne sont après tout que des apparences. Aussi les Sages du Paganisme ont-ils terminé leurs réflexions les plus profondes sur cet important sujet, en s'écriant: *Peut-être me trompé-je, mais si je me trompe, c'est une douce erreur, je la chéris infiniment, & je ne souffrirai point qu'on me la ravisse.*

Où trouver donc le repos de nos Ames? Resterons-nous dans la plus cruelle incertitude? Verrons-nous en frémissant le Monde s'écrouler sous nos pas, sans pouvoir nous assurer que nous ne serons pas ensévelis sous ses ruïnes? C'est néanmoins le sort inévitable de quiconque refuse de croire l'immortalité de l'Ame sur le témoignage de la Révélation. On a essayé de tout tems, & principalement de nos jours, de démontrer cette Vérité par les seules lumières de la Raison. Mais les louables efforts des plus grands hommes sur cette matière, ne vont pas au-delà des probabilités, que nous avons proposées jusqu'ici. Voici où se trouve la certitude.

Dieu a promis que nos Ames seront immortelles. M'arrêterai-je à le prouver? Pour le nier, il faut, ou me contester l'existence de la Révélation, ou prétendre que le Dogme de l'Immortalité n'est pas contenu dans la Révélation. Il y a trop d'excellens Ouvrages, qui démontrent la Révélation, pour m'y arrêter; reste donc à savoir, si elle renferme en effet l'assurance que nous cherchons.

Et d'abord je pose en fait, que qui dit Révélation, dit par là même Immortalité, Oeconomie future. Car si l'homme n'étoit fait que pour la Terre, à quoi lui serviroit une lumière d'en haut?

haut ? Celle de la Nature, les Sens & la Raiſon ne ſont-ils pas des guides ſuffiſans, pour le diriger dans les opérations auxquelles il eſt appellé ici-bas? Je n'ignore pas qu'on prétend qu'il y a eu une Révélation deſtituée de l'eſpérance de l'immortalité, & un célèbre Ecrivain (†) a conſacré les efforts de ſon érudition à prouver que toute la dispenſation de la Loi Moſaïque, ſe bornoit à la vie préſente, & que Dieu n'avoit donné aux Iſraëlites aucune promeſſe d'un état à venir. Mais je ne ſaurois me rendre à ſes argumens, & je crois avec l'Apôtre, que les anciens fidèles ont vu, *cru & ſalué*, quoique de loin *les promeſſes*, & qu'ils ont fait de la *Cité permanente* le dernier terme de leurs deſirs & de leurs eſpérances. Quoi ! Dieu auroit diſtingué Abraham par un choix glorieux & immédiat, uniquement pour lui procurer la vie errante & traverſée qu'il a menée ; Dieu auroit *donné ſa Loi à Jacob, & mis ſes témoignages en Iſraël*, uniquement afin que ce Peuple mangeât la graiſſe d'un païs découlant de lait & de miel ! Non, ſans doute: le Père des Croyans, & ſa poſtérité, ne doutèrent jamais, que la diſtinction que Dieu avoit fait d'eux, n'eût des ſuites au-delà de cette vie.

J'AVOÜE qu'ils n'eurent pas à cet égard

(†) WARBURTON.

gard le degré de connoiſſance & de certitude, qui nous a été donné par l'Evangile, & perſonne ne ſauroit contester à notre Divin Sauveur la gloire d'avoir *mis la vie & l'immortalité dans* une pleine *évidence*. Quand même toute Révélation n'emporteroit pas néceſſairement ce Dogme, au moins eſt-il inſéparable de l'Evangile. La Religion propoſée dans cet Evangile ramène tout à l'autre vie, elle bâtit uniquement pour l'Eternité; ſes dogmes, ſes préceptes, ſes promeſſes, ſuppoſent tous une Ame immortelle, qui ſe prépare à l'immortalité, qui en fait ſon grand & principal but. Si donc Dieu eſt Auteur de l'Evangile, s'il a envoyé ſon Fils aux hommes pour l'annoncer, la conſéquence eſt évidente, Dieu veut nous rendre participans d'une autre vie, Dieu fera ſurvivre nos Ames à nos Corps, & leur ouvrira à l'heure de la mort les portes de l'Eternité.

ENFIN, non ſeulement le but de la Révélation annonce ce Dogme, mais la Révélation elle-même l'enſeigne d'une manière poſitive, & les déclarations de Dieu & de J. Chriſt à cet égard ſont ſi formelles & ſi réïtérées, que chaque Chrétien doit les avoir toujours préſentes à l'eſprit, & gravées dans le cœur.

AINSI il n'y a que la Religion, qui

puiſſe produire dans le cœur de ceux qui la croyent, qui l'embraſſent & qui l'aiment, l'eſpérance, l'aſſurance, la parfaite confiance d'être préſervés des horreurs du trépas, & de voir notre Rédemteur, lors même que nos yeux auront été fermés pour jamais à la lumière du Soleil viſible & matériel. Malheureux, & ſouverainement malheureux, quiconque cherche ſa paix & ſon bonheur ailleurs que dans la Religion! Malheureux, & ſouverainement malheureux, quiconque néglige de s'aſſurer ſur un Dogme, ſans la certitude duquel toutes nos joyes ne ſont que de trompeuſes illuſions, & notre plus haut degré de félicité temporelle qu'une brillante chimère! Malheureux, & ſouverainement malheureux quiconque vivant ſans Dieu & ſans eſpérance au monde, ſe précipite tête baiſſée dans le gouffre de l'avenir.

XVI. DIS-

XVI. DISCOURS.

Jam non ad culmina rerum
Injuſtos creviſſe queror: tolluntur in altum
Ut lapſu majore ruant.

CLAUDIAN.

IL eſt difficile de décider, ce qui l'emporte des ſoins que Dieu prend pour ſauver les hommes, ou de ceux que les hommes prennent pour ſe perdre. Toute notre vie ſe paſſe dans ce combat continuel, entre les motifs qui nous ſollicitent à la vertu & à la piété, & les obſtacles que nous apportons à l'efficace de ces motifs. Une vive lumière nous environne de toutes parts, mais nous fermons volontairement les yeux; une main puiſſante travaille à fléchir nos cœurs, mais nous les endurciſſons continuellement. On diroit que les reſtes de notre innocence nous ſont à char-

ge, & nous n'avons point de repos que nous ne les ayons détruits sans retour.

UNE des choses qui prouve le mieux cette disposition des hommes, c'est l'empressement avec lequel ils saisissent les moindres prétextes, les raisons les plus foibles, pour se fortifier dans leur endurcissement. Tout ce qui peut leur faire naître quelque espérance d'impunité, leur est sur-tout précieux. S'ils n'osent se jetter dans l'Athéïsme, au moins conçoivent-ils une Divinité molle, oisive, complaisante, qui traite les hommes avec une sorte d'indifférence, & qui laissera toujours aller les choses comme elles vont présentement dans cette vie, où un même accident arrive au juste & à l'injuste.

CETTE illusion a règné dans tous les tems. On la trouve dans les Philosophes Payens, dont la plupart ont pourtant eu la sagesse de la combattre. On la trouve chez les anciens Juifs; elle se glissa de là dans le Christianisme naissant; témoin ces moqueurs dont parle S. Pierre, qui se conduisant selon leurs propres convoitises, demandoient en parlant de J. C. *Où est la promesse de son avènement?* Et il y a tout lieu de croire, qu'en la cherchant encore aujourd'hui, on la trouveroit dans un grand nombre de cœurs, & qu'il

qu'il n'y a que trop de perſonnes, qui tirent de la ſécurité, dans laquelle Dieu laiſſe vivre ici-bas les pécheurs, des concluſions contre la réalité de ſa Juſtice & de ſes Jugemens à venir.

Il n'y eut pourtant jamais d'aveuglement plus volontaire que celui des hommes dans cette occaſion. La punition ſubite & continuelle des pécheurs eſt une choſe qui répugneroit également à la nature de Dieu, à la nature de l'homme, au plan du Monde, & au plan de la Religion.

Qu'est-ce que Dieu? Grande queſtion ſans contredit, & à laquelle un ancien Philoſophe, après bien des délais affectés & réïtérés, crut ne pouvoir répondre que par le ſilence. Mais, quoique l'Eſſence Divine renferme des profondeurs impénétrables, il y a d'un autre côté dans l'idée que nous concevons de l'Etre Suprême, les caractères diſtincts de diverſes perfections, qui nous ſervent de principes dans les raiſonnemens que nous formons ſur ſa conduite & ſur ſes opérations. Et c'eſt faute de ſaiſir ces caractères lumineux, que les hommes groſſiers & livrés à la ſuperſtition, ſe ſont fait l'idée d'une Divinité paſſionnée, irritée, ardente à punir, & dont le bras toujours levé devroit à peine at-

tendre que le crime fut achevé, pour écraſer le criminel.

TROIS grandes & principales perfections de Dieu répugnent à cette ſuppoſition, la Toute-ſcience, l'Immutabilité, & l'Eternité.

LA Toute-ſcience. Si chaque péché des hommes étoit un déſordre imprévu, qui vint traverſer les deſſeins de Dieu, il ſemble en effet qu'il devroit ſe hâter d'y remédier, & ſe débaraſſer, pour ainſi dire, des obſtacles qu'il rencontre. Mais Dieu n'étant jamais expoſé à la ſurpriſe, ſon Entendement infini lui ayant repréſenté de toute éternité ce qui devoit réſulter de l'aſſemblage de ſes Créatures, & des circonſtances où elles ſe trouveroient placées, il n'a pas beſoin de ſe mettre en quelque ſorte en mouvement, & de détourner ce qu'il a lui-même prévu & arrangé, rien n'arrivant, comme l'Ecriture elle-même le déclare au ſujet de l'attentat ſacrilège des Juifs contre Jéſus-Chriſt, rien n'arrivant que ce que *la main & le conſeil de Dieu ont auparavant déterminé.*

L'IMMUTABILITE' de cet Etre n'eſt pas moins oppoſée à la diſtribution actuelle & perpétuelle des châtimens. Quel motif pourroit-on en effet en imaginer qu'une eſpèce de flux & de reflux d'idées en Dieu, qui règlant ſes dé-

déterminations ſur la conduite des hommes, les ſuivroit dans la bizarrerie de leurs égaremens, les immolant, ou les épargnant, à meſure que les occaſions s'en préſenteroient. Un pareil procédé, quand on y fait bien attention, répugne non ſeulement à la nature de l'Être immuable, mais même aux principes ordinaires de la ſageſſe humaine, qui ne ſe hâte pas de détruire tout ce qui a des apparences défectueuſes, mais qui tente auparavant les voyes de correction & d'amélioration.

Enfin l'Eternité Divine préſente la queſtion du délai de la ſentence prononcée contre les pécheurs, ſous un tout autre point de vuë que nous ne la conſidèrons relativement aux bornes étroites de cette vie. Trente, quarante années de proſpérité accordées au méchant, que ce terme eſt long! quelle lenteur dans l'exécution des arrêts de la Juſtice Divine! Mais penſez-vous bien qu'il reſte encore des ſiècles, & les ſiècles même des ſiècles, pour déployer l'exercice de cette Juſtice? Penſez-vous que ce tems dont la durée vous étonne eſt un point, un rien en la préſence de Dieu, & qu'ainſi dans ce cas, comme dans tant d'autres, ſes voyes ne ſauroient être vos voyes, ni ſes penſées, vos penſées.

Si de la Nature de Dieu nous paſ-

fons à celle de l'homme, nous n'y trouverons pas des raiſons moins concluantes en faveur du délai des peines. On peut dire, Qu'eſt-ce que l'Homme? comme nous diſions tout-à-l'heure, Qu'eſt-ce que Dieu? Cette Queſtion a auſſi ſes profondeurs, mais il ſe préſente de même des caractères diſtincts, & propres à nous diriger dans notre recherche.

JE découvre deux choſes principales dans l'idée de la Créature humaine, qui ſeroient contraires à la punition immédiate du péché.

LA prémière, c'eſt le privilège de la Liberté, qui diſtingue l'Homme des êtres inanimés, & de ceux qui n'ont qu'un inſtinct machinal en partage. C'eſt ce privilège, qui rend l'homme capable de s'élever à la Vertu, d'en ſentir le prix, & de la réduire en pratique, d'une manière qui donne à ſes actions une ſorte de prix. Tout ce qu'on appelle Moralité repoſe là-deſſus, & cet édifice, qui eſt intimement lié à celui de la Religion, crouleroit en ſubſtituant à la dispenſation actuelle de la Providence celle d'une Juſtice continuellement agiſſante pour la punition des pécheurs. Un Prince, un Magiſtrat, auroient-ils grande raiſon de faire fonds ſur l'obéiſſance de leurs ſujets, s'ils n'en avoient d'autre preuve que leur attention

tion à éviter des rouës & des gibets, qu'ils auroient fait dreſſer au coin de chaque ruë? Un Corps de Troupes paſſe-t-il pour vaillant, lorsque, pour le faire marcher à l'Ennemi, il a fallu tirer ſur lui, & lui préſenter les horreurs de la mort pour barrière à ſa fuïte? Ainſi en ſeroit-il des hommes, guidés par des châtimens non interrompus; ce ſeroient des eſclaves, des machines, ils auroient une faculté jointe à l'impoſſibilité d'en faire uſage; ſuppoſition vrayment contradictoire.

Mais il y a encore dans l'Homme une ſeconde choſe à remarquer, qui, bien qu'elle ſoit moins ſenſible au prémier coup d'œil que la Liberté, n'en eſt pourtant, ni moins réelle, ni moins importante. C'eſt que l'Homme eſt un Etre, qui par rapport à l'Ame, tout comme par rapport au Corps, paſſe par une ſuite continuelle d'états enchainés les uns aux autres, & qui conſtituent tous enſemble le dévelopement entier de toutes ſes forces, & de toutes ſes facultés. Cette idée mérite d'être approfondie. On remarque les dévelopemens ſenſibles du Corps dans les années de l'Enfance: on voit croître de tendres & jeunes plantes à vuë d'œil. Quelle eſt la conduite qu'on tient à cet égard? Quand quelque dif-

formité ſurvient dans le Corps, quand quelque mauvais pli s'y forme, briſe-t-on, detruit-on, arrache-t-on l'organe, le membre, où cette irrégularité ſe manifeſte? Non: l'on y oppoſe ſeulement tous les ſecours que l'art & l'expérience peuvent fournir, & l'on tache de conſerver à ce Corps endommagé tout autant de force & de régularité qu'il eſt poſſible.

C'EST là un emblême de la conduite de Dieu envers les pécheurs. Il voit les dévelopemens ſucceſſifs & continuels de leur Ame; il les voit acquérir des idées, déterminer leur volonté, faire des pas & des progrès vers le Vrai & vers le Bon. Mais parmi ces idées il y en a de fauſſes, parmi ces volontés, il y en a de vicieuſes; quelques uns de ces pas ſont de faux pas, & ces progrès ſont interrompus par les maladies de l'Ame, qu'on appelle des *péchés*. Voudroit-on que Dieu allât auſſi-tôt porter le fer & le feu par-tout, extirper tout ce qui s'écarte tant ſoit peu de l'ordre, & pour effacer la tache du péché, anéantir le pécheur.

NON, Dieu eſt plus ſage & meilleur que nous; il traite ces infirmités, comme elles doivent l'être, en mettant en œuvre les remèdes, qui peuvent les guérir; il laiſſe à cette Créature qui s'é-

s'égare, le tems de revenir, à ces violens symptomes, qui jettent le malade dans le délire des passions, le tems de se calmer, à ces tumeurs impures qui grossissent, le tems de suppurer & de se vuider; & par ce support il met l'Ame en état d'acquérir les dispositions, qui peuvent la conduire à la repentance, & au salut, dont elle auroit été pour jamais privée, si la peine avoit été véritablement à la porte, & qu'elle eût suivi sans aucun délai l'offense. Or c'est Dieu seul, qui peut connoitre l'ordre & la suite des dévelopemens de l'Ame, qui vont aboutir à cette fin, & c'est là-dessus qu'il règle l'oeconomie de sa Justice.

L'Homme n'existe pas seul, il fait partie d'un grand Tout, qu'on nomme l'Univers, il entre dans le plan de cet Univers. Il n'y a, je l'avouë, que le grand Architecte de toutes choses, qui ait une idée complette, & distincte, de ce plan magnifique, qui embrasse tous ses ouvrages. C'est lui qui, après avoir comparé dans son Intelligence infinie, toutes les combinaisons possibles des Etres, qui peuvent passer à l'existence, a choisi la meilleure, & a produit ce Monde, où brillent toutes ses perfections d'une manière plus éclatante qu'elles ne feroient dans tout autre. Cette supposition que Dieu a

choisi, & qu'il exécute le meilleur plan, est inconteſtable, & je n'en veux pas davantage pour imposer silence à ceux qui murmurent du délai de la sentence prononcée contre les pécheurs. Ce délai, puisque Dieu l'accorde, & qu'il le fait entrer dans son plan, est sans doute fondé sur des raisons plus fortes que celles qui sollicitent la peine immédiate du crime, & nous pouvons nous en fier à cet égard à la sageſſe de notre Souverain Législateur.

MAIS cette idée ne suffiroit peut-être pas pour porter la conviction dans un grand nombre d'esprits, qui ne s'accommodent pas qu'on les renvoye aux secrets du Conseil de Dieu, mais qui veulent qu'on leur montre à l'œil, & qu'on leur faſſe toucher au doigt les raisons & les preuves, qui combattent leurs difficultés. Essayons donc de les satisfaire, & pour cet effet je les prie d'être attentifs aux raisonnemens qui suivent.

PREMIEREMENT, qu'eſt-ce que l'Univers, tel que nous le connoiſſons par l'expérience, tel que les sens nous le repréſentent. C'eſt un assemblage de causes & d'effets, qui ont entr'eux un enchaînement naturel & constant, de manière que les évènemens se succèdent en conformité de certaines Loix

une

une fois établies, & qui ne se démentent jamais. Une telle disposition est bien digne de l'Etre souverainement parfait, il lui convient d'avoir produit un Système, qui aille son train règlé, & auquel il ne soit pas besoin de mettre la main, & de toucher continuellement. C'est un caractère, qui fait honneur aux productions de l'Art, on les estime à proportion de l'indépendance, où elles sont de la main de l'Artiste, qui les livre dans un point de perfection, où elles peuvent se soutenir. Ce caractère ne se trouveroit-il point dans le Monde, dans ce Chef-d'œuvre de la Divinité, n'y admireroit-on pas un ordre règlé, une uniformité constante? Oui, sans doute, on y admire toutes ces choses, mais elles disparoitroient bientôt, si les pécheurs étoient punis à chaque instant de leurs offenses. Il faudroit que Dieu intervint par des miracles continuels, qu'il changeât l'Oeconomie de la Nature, qu'il augmentât l'activité de certaines causes, qu'il suspendît celle des autres, en un mot, qu'il fût, pour ainsi dire, occupé sans cesse à faire & à défaire, à frapper, & à réparer les bréches. Assurément quiconque a de saines notions des choses, comprendra sans peine, que la conduite que Dieu tient actuellement est infiniment plus digne de

lui, & plus conforme à l'idée que nous avons de ſes perfections.

VOICI mon ſecond raiſonnement. Vous n'avez pas, direz-vous peut-être, une vuë aſſez étenduë pour embraſſer le plan de tout l'Univers, & pour juger de ce qui lui convient, ou de ce qui ne lui convient pas. Je l'avouë. Mais je vous offre un plan moins étendu, & qui vous eſt plus connu, c'eſt celui de la Société, de ce nombre de perſonnes, qui, réünies enſemble, forment un Corps, une Famille, un Etat. Je demande s'il ſeroit expédient, que tout pécheur y portât ſans délai la peine de ſon crime, ou ſi au contraire il n'en réſulteroit pas les plus facheux inconvéniens, ſi la Société ne périroit pas bientôt de fond en comble. Il y a de grands ſcélérats, que les hommes eux-mêmes retranchent de leur Corps, comme des ennemis jurés, dont les principes & la conduite ſont deſtructifs de tout lien de Société. Mais, à cela près, on l'a fort bien prouvé, ce ſont les vices mêmes des hommes, qui ſerrent les nœuds de la Société, ils ſont les mobiles de la plupart des entrepriſes qui s'y exécutent, & ſans eux le Monde ſeroit privé de pluſieurs avantages conſidérables. Mais il y a plus; la perte d'un vicieux entraîneroit ſouvent la calamité de pluſieurs

ſieurs gens de bien. Ce ſera, par exemple, un Père de Famille, qui malgré ſes déſordres eſt le ſoutien d'une maiſon nombreuſe, que ſa perte jetteroit dans la miſère. Ce ſera un Général expérimenté, un Politique habile, qui ſont l'Ame d'une Armée, ou d'un Etat, & dont la cataſtrophe en entraîneroit une foule d'autres. Ce ſera un jeune homme, qui eſt dans le feu des paſſions, & qui ſeroit devenu dans la ſuite un excellent Citoyen; ou bien, de lui ſeroient nés des enfans ſages & vertueux, ſi la trame de ſa vie n'avoit pas été coupée de ſi bonne heure.

C'est aſſez conſidérer l'Homme par rapport au Monde, au Tems, & à la Vie préſente; il faut enfin tourner nos regards vers le Ciel & l'Eternité, pour voir s'il conviendroit au plan de la Religion que la ſentence contre les mauvaiſes œuvres s'exécutât ſans délai. Ah! quelle idée! Peut-on la ſoutenir ſans frémir! Quoi! dans le tems même que les miſéricordes infinies de Dieu prennent des arrangemens, qui favoriſent notre retour & notre repentir, qui nous arrêtent ſur les bords de l'abyme d'un malheur éternel, dans le tems que Dieu a tiré des tréſors de ſa grace un nouveau plan digne de notre éternelle reconnoiſſance, qu'il a fait deſcendre du

du Ciel une Religion capable de détourner la foudre de deſſus nos têtes criminelles, nous nous plaignons, nous murmurons, nous voudrions hâter la vengeance céleſte, & rendre Dieu auſſi inéxorable qu'il eſt doux & clément. O! c'eſt ici où l'aveuglement des hommes, où leur ingratitude & leur folie ſont au-deſſus de toute compréhenſion. Ils tirent des motifs d'endurciſſement & d'incrédulité d'une conduite de Dieu, qui devroit allumer dans leurs cœurs le feu le plus ardent d'un amour inviolable.

QUAND Dieu ne l'auroit pas révélé, nous ne pourrions méconnoitre, que la deſtination de l'homme n'eſt point bornée à la vie préſente, & qu'il s'en faut beaucoup qu'il atteigne ici-bas le dernier degré de ces dévelopemens, dont nous avons parlé ci-deſſus, & que ſes facultés, ſes occupations, ſes vuës & ſes eſpérances annoncent qu'une autre deſtinée l'attend. Mais ce que la Raiſon ne faiſoit pourtant qu'entrevoir, & ſur quoi elle craignoit de ſe tromper, la Révélation l'a propoſé avec une pleine certitude, & il ſeroit ſuperflu que j'alleguaſſe les paſſages qui en font foi.

TEL étant le plan de la Religion, & cette vie devant ſervir de paſſage & d'introduction, de préparatif & d'apprentiſſage

prentiſſage à celle qui rendra notre ſort irrévocable, ſeroit-il à ſouhaiter que Dieu n'eût ici-bas aucun ſupport, aucune patience, qu'il précipitât à chaque inſtant ceux qui auroient le malheur de l'offenſer dans ce ſéjour d'horreur, qui ſera le partage des réprouvés. Helas! ſi Dieu en uſoit ainſi, que deviendroit le Monde, que deviendroit l'Egliſe, & l'Ange exterminateur trouveroit-il le moment de remettre ſon épée dans le fourreau.

CEUX qui veulent y faire attention, ont toujours des motifs aſſez efficaces pour s'employer à leur propre converſion ſans délai. Si Dieu épargne aujourd'hui dans ſon Amour, il frappera un jour dans ſa Colère. Déjà l'éclair brille, déjà la foudre gronde, déjà les pécheurs obſtinés dans leurs crimes, ſentent au dedans les avantcoureurs des châtimens de Dieu, les avant-gouts de la damnation.

Car enfin, je le vois, le bras de ſa Juſtice,
Quoique lent à frapper, ſe tient toujours levé
Sur ces hommes charnels, dont l'eſprit dépravé
Oſe à de faux objets offrir le ſacrifice.
D'un cœur pour lui ſeul réſervé.

Laiſ-

Laiſſons les s'abimer ſous leurs propres ruïnes.
Ne plaçons qu'en Dieu ſeul nos vœux & notre eſpoir.
Faiſons-nous de l'aimer un éternel devoir,
Et publions par tout les merveilles Divines
De ſon infaillible pouvoir.

ROUSSEAU.

XVII. DIS-

XVII. DISCOURS.

Non poſſidentem multa, vocaveris
Recte beatum: rectius occupat
Nomen beati, qui Deorum
Muneribus ſapienter uti
Duramque callet pauperiem pati.

HORAT. Od. IX. L. IV.

L'ART d'être content de ſon ſort eſt le plus important de tous, & c'eſt le plus négligé. Comment ſe peut-il qu'il y ait tant de gens, qui ignorent les prémiers principes de cette utile ſcience, & qui n'ont jamais daigné y penſer? C'eſt ſans doute parce qu'on s'en fait de fauſſes idées, & que ſubſtituant des chimères à la réalité, on ſe trouve fruſtré de ſon attente.

EN effet rien de plus aiſé que de ſe faire des illuſions ſur la nature du vrai contentement. Et d'abord cette diſpoſition n'a rien de commun avec l'état d'in-

d'insensibilité. Autrement les Etres inanimés seroient plus réellement heureux que nous. On peut être insensible par deux principes tout opposés, par légèreté & par stupidité. Il y a des esprits si volages, que tout les effleure, pour ainsi dire, & que passant avec rapidité d'un objet à un autre, il n'y a en a aucun, qui laisse en eux de profondes impressions. On trouve d'un autre côté des génies si pesans, des caractères si stupides, que leur indolence est à toute épreuve. On auroit tort de dire des uns & des autres, qu'ils sont contens. Ce doux sentiment n'est pas fait pour eux.

Il y a un autre état, qui ressemble mieux au contentement, & qui tient sa place dans le cœur de la meilleure partie du genre humain; je veux parler de cette fausse confiance, fille de la présomtion, qui nous aveuglant sur nos véritables besoins & sur notre indigence réelle, nous fait trouver dans notre condition mille avantages prétendus, qui n'existent que dans notre imagination. Avoüons le à la honte de notre Raison; Elle s'égare souvent à la poursuite de ces fantômes, elle se paye d'agréables songes, elle y place son bonheur. Mais comme le réveil dissipe les images trompeuses que le cerveau avoit enfanté pendant la nuit, de même

me l'homme ne tarde guères à s'appercevoir qu'il a pris l'ombre pour le corps. Heureux, ſi en ſe désabuſant d'une illuſion, il ne ſe jettoit pas dans une autre!

Que faut-il donc entendre par le vrai cotentement? Eſt-ce à dire que des transports de joye continuels doivent s'emparer de nous, qu'il faille que nos ames nagent, pour ainſi dire, dans des flots de volupté non interrompus, & que chaque inſtant de notre vie ſoit marqué par quelque ſenſation agréable & même raviſſante. Point du tout. Ce ſeroit bercer l'homme d'eſpérances illuſoires, que de lui faire de ſemblables promeſſes. Bien loin de-là, le contentement, dont nous tacherons de fixer l'idée, n'exclut point dans certaines occaſions la triſteſſe. Il laiſſe même quelquefois carrière aux prémiers mouvemens d'une douleur légitime. La vie humaine eſt ſujette à trop d'accidens, & le fidèle le plus détaché a des coups trop ſenſibles à eſſuyer, pour qu'il puiſſe conſerver une parfaite égalité d'ame. Perſonne n'y arrivera jamais, parce qu'elle eſt au-deſſus de l'humanité. Mais après que cette humanité a joui de ſes droits, la Raiſon remet bientôt le ſage, le Philoſophe Chrétien dans ſon aſſiette naturelle, & lui apprend à *être content de l'état où il ſe trouve*, c'eſt-

c'eſt-à-dire, à ne point ſe conſumer en regrets inutiles du paſſé, à recevoir le préſent, comme il plaît à la Providence de le dispenſer, & à ne former aucuns projets chimériques pour l'avenir. Trois caractères principaux, qu'il faut mettre dans un plus grand jour.

I. Le paſſé étant irrévocable, le tems écoulé ne pouvant revenir, on ne ſauroit presque concevoir que les hommes ſe mettent en peine de ce qui ne les regarde plus, & qu'ils y aillent chercher des ſujets d'inquiétude & de rongement d'eſprit. Il eſt cependant très certain qu'un des principaux obſtacles au contentement, ce ſont ces réflexions amères qu'excite la comparaiſon du paſſé avec le préſent, ſoit qu'on ait été heureux ou malheureux. A-t-on joui d'une opulence, d'une ſplendeur, d'une proſpérité dont il ne reſte plus de traces que dans notre ſouvenir? A-t-on poſſédé des richeſſes, qui ſe ſont fait des ailes pour s'envoler? A-t-on gouté des plaiſirs, dont la douce vivacité s'eſt convertie en un aiguillon douloureux? O! que de lamentations & de regrets, quels déchiremens de cœur, toutes les fois que ces images reparoiſſent à notre eſprit, qui pour notre repos n'eſt que trop ſoigneux à les rappeller. Plus elles ſont

rian-

riantes ces images, & plus elles nous désolent & nous accablent.

A-T-ON été au contraire l'objet des caprices de la fortune, & des coups du sort, comme on parle ? A-t-on mené une vie traversée, & trempé son pain le plus souvent dans ses larmes ? Si notre état présent ressemble au passé, nous les combinons ensemble, & cette suite non interrompuë de misères forme un poids qui nous accable. Si notre condition actuelle est plus favorable, il est doux alors à la vérité d'envisager la tempête, lorsqu'on est arrivé au port, & le calme n'en est que plus délicieux. Mais, au lieu de s'arrêter à cette idée si naturelle, l'homme toujours ennemi de son propre bonheur, veut encore fouïller dans le passé, éplucher les causes de ses infortunes précédentes, & les trouvant pour l'ordinaire dans son imprudence & dans ses vices, il n'en remporte que la honte & des remords, propres à altérer sa félicité actuelle. Ce sont là autant d'écueils que l'homme content évite, & auxquels celui qui aspire à l'être, doit prendre garde.

CAR de quoi servent, je vous prie, ces retours mortifians, & que nous en revient-il ? Le monde est *une figure qui passe*. Son inconstance se diversifie à l'infini. Chaque jour nouvellle déco-

ru-

ration, tantôt agréable, tantôt triſte. Nous tenons en vain le catalogue de ces viciſſitudes, & ſur-tout c'eſt en vain que nous épuiſons notre attention & notre ſenſibilité pour celles que nous avons déjà éprouvées. Ce ſont là ſans contredit nos chagrins les moins ſenſés. Quand un vent impétueux ſe déchaine contre quelque arbriſſeau, il cède, tant que la furie de l'air agité l'y oblige; mais enſuite il ſe redreſſe inſenſiblement, & reprend ſa ſituation naturelle. De même quand il arrive que le vent de l'adverſité eſt ſi violent, que nos forces y ſuccombent, laiſſons jouïr la Nature de ſes droits, mais du moins lorsqu'il eſt appaiſé, la ſérénité qui lui ſuccède doit rétablir le calme dans notre ame, & la relever de ſon abattement. Seroit-il dit qu'une disgrace, quelque éclatante qu'elle ſoit, qu'une perte, fût-elle infiniment ſenſible, au moment qu'elle arrive, qu'aucun accident, en un mot, quelque fâcheux qu'on le ſuppoſe, ait des influences qui empoiſonnent tout le reſte de notre vie?

II. MAIS, quelque difficulté qu'il y ait à faire abſtraction du paſſé, elle n'eſt pas comparable à celle qui concerne le préſent. Le prémier ne nous touche & ne nous intéreſſe que par un effet de notre volonté, qui ſe plait à

le

le rappeller, au lieu que celui-ci nous affecte & ſe fait ſentir malgré nous. Les maux actuels ne dépendent pas de notre imagination. Etre dans la diſette, dans la ſouffrance, dans l'opprobre, ce ſont des circonſtances, que nous ne ſaurions éluder. En vain ſe propoſeroit-on de n'y point penſer: elles s'inſinuent par les ſens, & ſe font jour jusqu'à l'ame en dépit des plus belles réſolutions.

La ſcience tant vantée du contentement perdroit-elle donc ſon efficace, lorsqu'elle eſt le plus néceſſaire? Nous abandonneroit-elle au plus preſſant beſoin? Alors, il faut l'avouër, il y auroit beaucoup à rabattre de ſon prix. Mais gardons-nous de décider trop tôt contr'elle. Ecoutons un témoin reſpectable. C'eſt S. Paul, qui s'exprime ainſi; *J'ai appris à être content de l'état où je me trouve.* De quel tems & de quelles conjonctures parle-t-il? C'eſt aſſurément du préſent, c'eſt de l'état où il ſe trouve. Et pour ne laiſſer aucune équivoque, il ajoute le détail des différentes ſituations de la vie. *Je ſais être abaiſſé, je ſais auſſi être dans l'abondance; par tout & en toutes choſes, je ſuis inſtruit tant à être raſſaſié qu'à avoir faim, tant à abonder qu'à avoir diſette.* Rare & dernier effort du contentement, qui conſiſte à rendre tou-

tes les ſituations égales, & qui faiſant une juſte compenſation des inconvéniens qu'entraîne la proſpérité, avec les avantages qui naiſſent du ſein même de l'adverſité, ne permet pas que l'ame ſe laiſſe corrompre par l'une, ni abattre par l'autre.

IL eſt vrai, il y a peu d'hommes, peu de Chrétiens, qui puiſſent tenir un langage auſſi formel que cet Apôtre, parce qu'il y en a peu qui ayent fait d'auſſi grands progrès que lui dans la carrière de la ſanctification. Mais au moins il ſuffit que cet heureux état n'eſt pas une chimère, qu'il y a eu des mortels, qui en ont gouté les douceurs, & qu'il eſt permis à tous d'y aſpirer, pourvu qu'ils tiennent la droite & l'unique voye qui y conduit, & que nous tacherons de tracer dans le Discours ſuivant. Notre deſſein dans celui-ci n'eſt que de donner une idée du contentement; mais comme c'eſt une affaire de ſentiment, l'entrepriſe eſt difficile.

Il n'y a proprement que les effets extérieurs, qui ſoyent ſuſceptibles de deſcription; mais ce qui ſe paſſe au-dedans, le calme profond qui règne dans ce cœur, théatre ordinaire des paſſions, cette heureuſe exemtion de tant d'aſſauts, que le monde nous livre continuellement, qui pourroit les décrire?

Le

Le visage, fidèle interprète, miroir naturel de l'Ame, ne manque guères d'en exprimer la situation. Un front ouvert, un œil serain, une joye modeste, mais mille fois plus réelle que les vains transports des mondains, ce sont autant d'indices, qui décèlent le possesseur de ce précieux trésor. Mais sa conduite achève de le découvrir. Préparé à tous les événemens de la vie, il se lève le matin, prêt à perdre dans la journée ce qu'il a de plus cher, & se couche le soir, en rendant également graces à Dieu, & des biens, & des maux que le jour a vu éclorre. Ne se confiant point en des appuis aussi fragiles que le sont la santé, les richesses, & les autres biens temporels, il les voit se briser, sans en être ému. *L'Eternel l'a donné, l'Eternel l'a oté, le nom de l'Eternel soit béni.* S'il prévoit les accidens, il prend les précautions que la prudence suggère, pour parer ou du moins pour amortir les coups; mais s'il en est surpris, il trouve aussitôt dans son propre sein des ressources inépuisables, il se concentre en lui-même, & muni d'un rempart plus imprenable, que ne le sont ceux des Villes les mieux fortifiées, il voit pleuvoir une grêle de traits, sans en ressentir la moindre atteinte. Et que dirai-je enfin? Un homme de ce carac-

tère s'approprie en quelque sorte un des plus beaux attributs de la Divinité, celui d'être suffisant à soi-même ; il s'élève au-dessus de la sphère terrestre, & placé dans une région supérieure, il est simple spectateur de tout ce qui se passe.

III. Il n'est pas besoin de m'arrêter à présent à faire sentir que l'avenir ne trouble point son repos. J'entens au reste par l'avenir, non l'éternité dont tout homme de bon sens doit faire sa principale occupation, mais les projets, qui roulent pour l'ordinaire dans la tête des hommes, ces vuës d'ambition & d'aggrandissement, ces desseins de s'enrichir, de gouter des joyes & des délices dans la possession des Créatures. Qu'il me faudroit de tems pour dépeindre ici la multitude, la vanité, la contradiction même de ces projets ! Mondains, jusqu'où ne vont pas vos égaremens ? En combien de manières ne vous tracassez-vous pas, & tout cela pour le néant ? La jeunesse, sous prétexte qu'elle a encore long-tems à vivre, prend des mesures, fait des arrangemens pour arriver par degrés au plus haut période de ces faveurs, dont la Fortune est si avare. Chacun croit qu'il sera un des Favoris privilégiés, & dans cette créance que de mouvemens & de peines, com-

combien de démarches fatiguantes, accablantes même, ſi la paſſion n'animoit & ne ſoutenoit ? A-t-on une partie de ce que l'on deſiroit ? Nouveaux ſoins pour conſerver, qui ſe joignent à ceux d'accumuler, défiances perpétuelles d'être ſupplanté de ſon poſte, allarmes, agitations, vous vous ſuccédez ſans relache. C'eſt ainſi que le tems s'écoule, & qu'on arrive à la vieilleſſe, ſans avoir joui d'un inſtant de vie, parce qu'on n'a fait qu'anticiper ſur l'avenir. Et la vieilleſſe elle-même ne ſe dépouille pas de cette manie; on recule en idée le terme fatal, & la mort vient nous ſurprendre au milieu de nos plus vaſtes deſſeins, au fort de nos calculs les plus compliqués. Le moyen qu'une vie paſſée de la ſorte ſoit accompagnée de contentement !

Aussi l'homme, dont nous propoſons le modèle, prend-il le contrepié de cette conduite inſenſée. Sans ſe jetter tête baiſſée au milieu des risques & des hazards, ſans négliger les occaſions légitimes d'aſſurer ſa ſubſiſtance, & celle de ſa famille, il ne ſe laiſſe pas emporter par cette avidité inſatiable de tout avoir, de parvenir à tout, de jouïr de tout, dont les effets ſont ſi diamétralement oppoſés à notre repos. Sur-tout il ne ſe laiſſe point effrayer & jetter dans le découragement

par l'idée des maux à venir. On ne l'entend point se dire sans cesse ; Aurai-je assez de bien pour vivre le reste de mes jours, assez de crédit pour détruire mes ennemis ? Ne décheoirai-je point de l'état où je me trouve, & ne me verra-t-on pas succomber à la violence ou à la mauvaise foi de mes adversaires? Inutile prévoyance, qui anticipe des infortunes, qui n'existeront peut-être jamais, & auxquelles en tout cas elle ne peut apporter aucun changement. Heureux, & trois fois heureux celui qui plein d'une sainte confiance & d'un généreux détachement, n'appréhende aucune catastrophe, parce qu'il se sent en état de quelque manière que les choses tournent, de dire toujours avec une égale tranquillité ; *J'ai appris à être content.*

Il y auroit bien des traits à ajouter au portrait que nous venons d'ébaucher. Le caractère, qui en fait le fonds, est si beau, si grand, si noble, si fertile en avantages, que plusieurs discours ne l'épuiseroient pas. Je finis celui-ci par une réflexion, qui découle assez naturellement des précédentes. C'est qu'à en croire les hommes, leur grand but dans tout ce qu'ils font & qu'ils entreprennent, c'est d'arriver au contentement, & que dans le fonds toutes leurs démarches les en écartent,

&

& les éloignent de cette précieuſe acquiſition.

Un exemple puiſé dans l'antiquité tiendra lieu de tous ceux que je pourrois allèguer, & emprunter de ce qui ſe paſſe tous les jours. C'eſt celui de ce fameux Roi d'*Epire* †, qui voulut meſurer ſon courage & ſes forces avec les Romains, & qui ſur le point d'entrer en campagne, s'entretenant avec un de ſes Favoris de ſes conquêtes futures, & du terme auquel elles aboutiroient, fut obligé de convenir qu'après bien des courſes, bien des fatigues, bien des exploits, il iroit enfin ſe jetter entre les bras du repos. *Et qui vous empêche*, lui dit ce ſage Courtiſan, *qui vous empêche de vous repoſer dès ce moment?*

Cet exemple ſe renouvelle continuellement. On entend de toutes parts des gens, qui parlent de jouïr, de ſe repoſer, de mettre quelque intervalle entre la vie diſſipée du ſiècle, les embarras du monde, le faux brillant des grandeurs, & l'heure de la mort. Mais où ſont ceux qui s'y déterminent? C'eſt beaucoup qu'on puiſſe ſe réſoudre à quitter le monde, lorſqu'il nous aban-

† Liſez Plutarque dans le vie de *Pyrrhus*.

donne le prémier. Etrange contraſte, dont la ſageſſe humaine ſuffit pour faire ſentir le ridicule, mais auquel il n'y a que la ſageſſe Divine, qui puiſſe remédier. C'eſt ici où l'on peut dire avec fondement: *Si quelqu'un a beſoin de ſageſſe, qu'il la demande à Dieu.*

XVIII. DIS-

XVIII. DISCOURS.

Felix nimium prior ætas
Contenta fidelibus cervis,
Nec inerti perdita luxu.

BOËT. Metro 5. Lib. II.

IL n'y a rien qui ſoit plus ſujet à caution que les Eloges qu'un Savant donne à la ſcience, qui fait ſa principale étude, un Maître à l'art qu'il profeſſe & qu'il enſeigne. Chacun règle la préférence ſur ſon gout & ſur ſon talent, & regarde toutes les autres occupations comme un tems perdu. Chacun dans la vuë de ſe procurer des partiſans & des diſciples, berce ceux qui veulent l'écouter d'eſpérances auſſi magnifiques que trompeuſes, & attribuë à la ſcience dont il eſt entêté, des prérogatives qu'elle n'eut jamais. Les hommes naturellement portés vers le merveilleux s'en laiſſent impoſer, & il n'y a pas juſqu'à l'art prétendu de produire le précieux métal,

que la Terre seule sait former dans ses entrailles, cet art qu'une suite continuelle d'efforts inutiles & ruineux devroit avoir pleinement décrédité, il n'y a pas, dis-je, jusqu'à cette chimère, qui ne trouve encore des dupes.

Il y a une règle sûre pour juger de la valeur de ces éloges, & de ces promesses, il y a un moyen infaillible de les apprécier; c'est d'examiner le profit que ces grands Maitres ont tiré les prémiers de leur étude & de leur travail. Ce qu'ils promettent aux autres, il faut qu'ils le possèdent déjà, & qu'une douce expérience leur ait fait sentir ces avantages, dont ils donnent de si hautes idées. Sans cela ce sont des Imposteurs, ou des Visionnaires. Comment prêterois-je l'oreille aux réveries d'un Philosophe, qui veut me débrouiller tout le système de l'Univers, sans y laisser la moindre obscurité, tandis qu'un grain de sable suffit pour l'arrêter & le confondre? Comment donnerois-je ma confiance à cet homme, qui veut remplir ma maison de trésors, tandis qu'il est lui-même dans une misère affreuse, & qu'il ne vit que d'industrie? Comment pourrois-je sur-tout ajouter foi à ce prétendu Sage, qui me promet l'empire absolu sur mon cœur & mes passions, qui sera dit-il, le fruit de ses leçons, tandis que je le vois être lui-même la proye

&

& le jouët de ſes paſſions. Non, il n'y a de Maîtres dignes de foi, que ceux qui avec la leçon donnent l'exemple.

S. Paul fournit un modèle de ce genre. Il ne dit pas, *Je vous apprendrai*, mais, *J'ai appris a être content.* Tout grand, tout admirable qu'eſt le ſecret qu'il poſſède, il n'en fait point une parade faſtueuſe, il l'expoſe en termes ſimples; & s'il ſe vante de le poſſéder, ce n'eſt que dans la vuë de rendre les Chrétiens participans de ſon bonheur, en les rendant imitateurs de ſa conduite.

Nous avons taché de donner une idée de ce bonheur, en expoſant dans le Diſcours précédent la nature du vrai contentement. Il s'agit à préſent d'enſeigner les moyens d'y arriver, & pour cet effet nous puiſerons dans trois ſources, la Nature, l'Expérience & la Religion. Ce ſont autant d'Ecoles différentes, où l'Homme peut & doit apprendre à être content de ſon ſort. Nous allons emprunter de chacune quelques leçons abrégées, mais très importantes.

I. Ce ſont les paſſions, qui ont multiplié nos beſoins, & qui ont rendu les hommes pauvres au ſein même de l'abondance. Emportés par mille deſirs foux & nuiſibles, nous ne croyons être heureux, & nous ne ſommes contens, que lorſque nous nous trouvons à por-

tée de les satisfaire: Prétention injuste, s'il en fut jamais! Si le Créateur vouloit remplir tous les souhaits déraisonnables que forment les mortels, il faudroit qu'il bouleversât cet Univers; que dis-je, il faudroit qu'il créât de nouveaux Mondes pour satisfaire l'ambition, & qu'il ouvrît sans cesse de nouvelles sources de plaisir, pour rassasier la volupté.

FAUT-IL un grand effort de raison pour appercevoir que l'homme n'est pas né pour un genre de vie, tel que les mondains le souhaiteroient. Les prémières leçons que nous recevons à l'Ecole de la Nature ne nous donnent-elles pas de tout autres idées de nous mêmes? Qu'est-ce que l'homme apporte au monde, pour y avoir de si hautes prétentions? Princes, qui êtes nés dans la pourpre, & vous Bergers, qu'une crèche a reçus, n'êtes-vous pas dans le même cas? Foibles, dénués de tout, incapables de vous donner à vous-mêmes le moindre secours, vos yeux qui s'ouvrent à la lumière, se fermeroient bien-tôt, si d'autres n'étoient continuellement attentifs à votre conservation. Qui diroit en voyant cet enfant à la mammelle, qu'il sera un jour la proye d'une ambition dévorante, que de vastes contrées ne pourront assouvir ses desirs, & qu'il passera sa vie à courir après

près mille chimères, tandis que la Providence a pourvu ſi libéralement à ſes beſoins?

Car après tout, quoique ces beſoins ſoyent à certains égards plus conſidérables dans un homme fait, qu'à l'age dont nous venons de parler, il eſt toujours vrai que la Nature ſe contente de peu, & qu'il eſt rare de manquer véritablement du néceſſaire. Or avec le néceſſaire dequoi nous plaignons-nous? Eſt-ce un ſi grand malheur d'être privé de certaines commodités, de n'avoir pas, par exemple, une table délicate, un ameublement ſomtueux, eſt-ce là dequoi nous rendre inquiets & mécontens au point où nous le ſommes ſouvent? On oſe appeller cette ſituation, n'avoir pas dequoi vivre. Fauſſeté inſigne, ou du moins illuſion groſſière! Sans aller recourir à cet état primitif, où les anciens habitans du monde, vétus de peaux de bêtes ſauvages, vivant des fruits & des herbes de la terre, s'abruvant de l'eau des fontaines, fourniſſoient une longue carrière, exemts de la plupart de nos incommodités, parce qu'a l'exercice & à la tempérance ils joignoient le contentement; ſans remonter, dis-je, à ces tems que la corruption humaine a totalement changés; je dis que dans l'état actuel, où la Société ſe trouve, la Raiſon nous dicte que nous devons &

que nous pouvons être contens, dès que nous ne sommes pas exposés à périr de disette. Or cette situation n'a guères lieu dans les Villes, où la charité & la Police même viennent au secours des personnes dénuées de toute autre ressource. En suivant cette règle, que je regarde comme inconteſtable, que de murmures étouffés, & quel changement subit dans la condition de tant de personnes, qui bien qu'elles se disent misérables, seront convaincuës d'avoir autant, & peut-être plus que la Nature & la Raison ne demandent. Ce langage paroîtra sans doute nouveau. On est si accoutumé à craindre la pauvreté, & à regarder sur le pié de pauvres ceux qui ne sont pas à leur aise, comme on parle dans le Monde, qu'on ne pourra s'imaginer que le contentement soit compatible avec cet état. Rien cependant de plus certain. L'homme raisonnable s'ouvre de nouveaux trésors, bien plus solides que ceux qui sont dans les coffres de l'avare, & mangeant tranquillement le pain de son ordinaire, il regarde sans envie la profusion & les excès du riche. Pourquoi faut-il que les douceurs d'un semblable état soyent si peu connuës, & que tant de gens les regardent même avec une espèce d'horreur?

ACHEVONS de tirer de la Nature les leçons qu'elle peut nous fournir. Cet hom-

homme, qui n'a rien apporté au monde, & dont les véritables beſoins ſe réduiſent à ſi peu de choſe, qu'emporte-t-il au bout de ſa carrière? Comme il eſt ſorti du ſein de ſa Mère, il rentre dans le ſein de la Terre, & de tout ce qu'il poſſède, fût-ce l'Univers entier, à peine conſerve-t-il un linceul mortuaire. Sans pouvoir retarder d'un inſtant l'heure fatale, il faut qu'il quitte à point nommé, dès que la Providence l'ordonne, & qu'il quitte ſans réſerve & ſans retour tous ces objets, dont il ne pouvoit ſe paſſer. Jugez de ſa ſituation? Où aboutit alors cette fauſſe joye qui l'occupoit? Au déſeſpoir le plus affreux. Et quand même il ne porteroit pas dans l'Eternité la peine de ſon attachement au Monde, j'oſe avancer que les ſeules approches de la mort font payer bien cher à un tel homme tous les agrémens qu'il a pu goûter par le paſſé, & que cette ſéparation ſuffit pour le convaincre du tort qu'il a eu de s'attacher à des biens, qui devoient diſparoître. Au contraire l'homme content ſe ſoutient jusqu'à ſon dernier période. Il n'eſt pas moins ſatisfait de la mort que des autres diſpenſations d'en haut, auxquelles il s'eſt toujours fait une Loi de ſe ſoumettre ſans balancer. Ne regrettant rien du paſſé, eſpérant tout pour l'avenir, il s'endort au Seigneur, & la tranquillité qui a fait le

le partage de ſa vie, fait le bonheur de ſa mort.

II. PASSONS à l'Ecole de l'expérience: ſes inſtructions ne ſeront pas moins convainquantes. Elle nous enſeigne, ou par nous-mêmes, ou par les autres. Les évènemens de notre propre vie doivent être autant de leçons pour nous, & à leur défaut la lecture, l'uſage du monde, & les réflexions qu'excitent les objets, qui paſſent ſans ceſſe en revuë devant nos yeux, nous convainquent qu'il n'y a point d'autre parti à prendre que d'être contens de l'état où la Providence nous place.

IL faut avouër que la prémière voye eſt la plus ſure & la plus efficace, je veux dire, notre propre expérience. C'eſt auſſi celle que S. Paul avoit ſuivie. Il étoit *content dans toutes les ſituations*, mais *il avoit appris* à l'être, en les éprouvant ſucceſſivement. En effet s'il y a jamais eu une vie traverſée, c'eſt celle qu'il a menée pendant ſon Apoſtolat. Rien de plus oppoſé que les divers jugemens qu'on a portés de lui, & les traitemens qu'on lui a faits. Ici ſon éloquence ravit & triomphe: là ſes diſcours ſont traités de fables & de rêveries. Ici des Egliſes charitables & reconnoiſſantes ſupléent abondamment à tous ſes beſoins: là il eſt obligé de travailler de ſes propres mains pour gagner ſa vie.

Ici

Ici c'eſt un Dieu, auquel on veut dreſſer des autels, offrir de l'encens: là c'eſt un criminel, auquel on inflige des flétriſſures & des ſupplices. Ce ſont ces viciſſitudes perpétuelles, qui jointes aux lumières de la Doctrine que cet Apôtre prêchoit, lui avoient fait ſentir qu'il n'y y a aucun état fixe dans la vie, dont les avantages ou les peines ſoient aſſez conſidérables pour tirer l'Ame de ſon aſſiette naturelle.

QUICONQUE ne s'eſt pas trouvé expoſé à de pareilles épreuves, ne ſauroit dire d'une manière poſitive; *J'ai appris à être content.* Il ne viendra pas à bout d'en perſuader les autres, qui lui reprocheront avec fondement qu'il parle de ce qu'il ne connoit pas, & que tout inébranlable qu'il paroit, le moindre choc ſuffira peut-être pour le terraſſer. Un homme, qui ayant hérité un bien honnête de ſes pères, jouïſſant d'une ſanté ferme, exemt de ces chagrins cuiſans, qui peuvent rendre la vie amère, ſe vante d'être content, ne fait pas un grand effort. En vain dira-t-il qu'il en ſeroit de même, s'il avoit eſſuyé les rigueurs de l'adverſité, on ne l'en croira pas ſur ſa parole, & l'on attendra que ſon exemple juſtifie ſes diſcours. Quelle différence, par exemple, entre SÉNÈQUE, ce Philoſophe Payen, qui vivant dans le ſein d'une Cour luxurieuſe, poſſédant d'im-

d'immenſes tréſors, & ne manquant d'aucune des commodités de la vie, débitoit avec emphaſe de belles maximes ſur la pauvreté, le mépris du monde, le détachement de ſes biens; quelle différence, dis-je, entre un tel homme & notre grand Apôtre, qui d'un ſeul mot en dit infiniment plus: *J'ai appris.* Concluons donc qu'il n'eſt guères poſſible de parler pertinemment là-deſſus, lorsqu'on ne fait que d'entrer dans le monde, ou lorsqu'on n'en a pas eſſuyé les revers.

CEPENDANT, (& c'eſt la ſeconde voye que l'Expérience nous ouvre,) la Société nous fournit à chaque inſtant des exemples ſi marqués du peu de fonds qu'il y a à faire ſur les biens de ce monde, & l'Hiſtoire de tous les tems en multiplie tellement les preuves, qu'il faut s'aveugler volontairement, pour ne pas appercevoir, que le contentement eſt la ſeule reſſource ſur laquelle nous puiſſions compter. Qu'eſt-ce, je vous prie, que ce qu'on appelle fortune, établiſſement dans le monde? Où eſt le particulier, où eſt le Prince, qui ait pris des arrangemens, qui le mettent à l'abri de toutes les cataſtrophes? La prudence des enfans de ce ſiècle n'eſt-elle pas honteuſement confonduë en mille occaſions, & les cauſes les plus imprévuës, les moins dignes d'attention en ap-

apparence, ne viennent-elles pas détruire en un clin d'œil l'édifice de plusieurs années. Un tel spectacle ne doit pas être proposé en vain, & le Monde considéré sous ce point de vuë, est un livre infiniment plus utile que tous les volumes que la Philosophie a enfantés.

Si nous voulons achever d'en tirer parti, comparons notre état à celui des autres, & nous serons pleinement convaincus, que cet état, quelqu'il soit, a ses douceurs & que nous devons en être contens. Ouï, mesurez-vous, si j'ose ainsi dire, avec ces Princes puissans, ces Maîtres du monde, dont l'élevation vous éblouït: approchez de leur Trône, dépouïllez les de leur Grandeur, écartez tout ce vain & fastueux attirail, & vous découvrirez des hommes souvent plus malheureux que vous, des hommes que les passions tyrannisent, que les maladies assiégent, & qui accablés sous le poids de leur Grandeur, n'en sentent que les inconvéniens. Le croiriez-vous, pauvre Artisan, chetif Laboureur, qui gagnez votre pain à la sueur de votre visage, votre métier, votre charruë sont souvent moins pénibles que le Sceptre & la Couronne?

Et pour passer d'une extrémité à l'autre, que ceux qui se plaignent, apprennent encore à être contens, en jettant les yeux sur tant d'objets de compassion dont

dont la Terre eſt couverte. Quoi, vous n'êtes pas content, tandis que dix mille Ames dans la même Ville, ſont plus à plaindre que vous. Vous ſouffrez de n'avoir qu'un petit revenu, & penſez-vous qu'il y a tant de perſonnes, qui n'en ont point du tout? Vous ſentez vivement une légère indiſpoſition, & que ſeroit-ce, ſi ces longues & douloureuſes maladies, dont tant d'autres ſont la proye, s'emparoient de votre corps. C'eſt ainſi qu'en comparant ſon état à celui d'autrui, on découvre de toutes parts des ſujets de s'écrier; *J'ai appris à être content.*

XIX. DISCOURS.

- - - - - Hic murus aheneus eſto
Nil conſcire ſibi, nulla palleſcere culpa.

HORAT. Epiſt. I. ℣. 60. 61.

La piété eſt utile à toutes choſes, ayant les promeſſes de la vie préſente, auſſi-bien que de celle qui eſt à venir. Cette idée ſi conſolante que l'Apôtre nous donne de la piété, ſemble d'abord être combattuë, au moins en partie par l'expérience. Il eſt vrai que la piété nous fait de magnifiques promeſſes, & nous donne de glorieuſes eſpérances pour l'autre vie. C'eſt-là ſon fort & ſon triomphe. Mais en eſt-il de même de la vie préſente? Si elle en a les promeſſes, peut-on dire qu'elle les tienne, & que la condition temporelle des enfans de Dieu, ſoit plus avantageuſe, ou même autant que celle des mondains. Non ſeulement *un même accident arrive au juſte & à l'injuſte;* mais *le juſte a des maux en grand nombre*, & ſa vie n'eſt ſouvent qu'un tiſſu de calamités.

COMMENT donc juſtifier la vérité des pa-

paroles par lesquelles nous venons de commencer ce Discours. Ce ſera par celles que nous avons citées plus d'une fois dans les deux précédens, par cette déclaration du même Apôtre ; *J'ai appris à être content.* En effet n'eſt-ce pas *avoir les promeſſes de la vie préſente*, que d'être ici-bas dans une ſituation, dont on eſt content, & qu'aucune disgrace ne ſauroit rendre amère. Or c'eſt à cette ſituation que la piété nous conduit. C'eſt la Religion, qui nous ouvre une troiſième Ecole, dont les leçons ſont fort ſupérieures à celles de la Nature & de l'expérience, c'eſt elle qui nous fournit divers principes généraux, comme autant de ſecours propres à nous rendre contens de notre état. Nous allons les expoſer.

I. LE prémier principe que nous ſuggère la Religion, c'eſt l'idée d'une Providence, d'un Dieu qui dirige tout, & ſans la volonté duquel rien n'arrive. Je n'ignore pas que les lumières naturelles découvrent en partie cette Vérité capitale, & que les ſages Payens ont eu des idées aſſez épurées de la diſpenſation des évènemens. Mais je ne laiſſe pas de ranger ce Dogme au nombre des ſecours que la Religion nous fournit, parce qu'il n'y a qu'elle qui le mette dans tout ſon jour, & qui ſortant des ſpéculations générales de la ſageſſe humaine, nous diſe po-

positivement & nous prouve clairement que l'Etre Suprême tient les rênes de cet Univers, & qu'il préside d'une façon spéciale à tout ce qui s'y passe. En faut-il davantage pour nous tranquilliser pleinement? Si un mouvement fortuit & des causes aveugles donnoient le branle à tout, nous aurions sujet de craindre & de nous attendre à chaque instant à périr sans retour. Mais dès que nous savons que le plus grand & le plus sage de tous les Etres prend connoissance des affaires de ce bas monde, ne pouvons-nous pas nous reposer hardiment sur lui, & nous assurer que dans quelque état qu'il nous ait placé, nous tenons notre rang dans le plan de sa Providence; que l'obscurité, la pauvreté, les afflictions qui nous sont tombées en partage, bien loin d'exciter nos murmures, doivent être reçuës avec respect & résignation, & que *les voyes de Dieu n'étant pas nos voyes*, nous le verrons donner une heureuse issuë, un dénouëment favorable à toutes nos peines.

AJOUTONS que les mesures & les arrangemens de la Providence étant pris de toute éternité, il y auroit de la folie à croire que nous viendrons à bout de les faire changer, & qu'en notre faveur cette harmonie merveilleuse se détruira, ce système dont toutes les parties sont liées d'une manière indissoluble, sera bouleversé. Sur-tout oserions-nous penser,

ſer, que nos murmures ébranleront le Ciel, & qu'à force de cris nous ferons revoquer les arrêts du Tout-puiſſant? *Ne me craindrez-vous point*, dit le Seigneur, *moi qui ai mis le ſablon pour les bornes de la mer par une ordonnance perpétuelle, qu'elle ne ſauroit paſſer. Ses vagues ſe meuvent, mais elles ne ſeront pas les plus fortes, elles bruyent, mais elles n'iront pas au-delà?* Si donc il y a une Providence, ce que l'on ne ſauroit nier, ſans renoncer à la Religion, l'homme doit être content du poſte qu'elle lui aſſigne.

II. Ce prémier principe aquiert une toute autre force, lorsqu'on y en joint un ſecond, puiſé dans le ſein même de la Religion; c'eſt celui de la Confiance en Dieu. Soumiſſion, acquieſcement, réſignation, tout cela eſt naturel, raiſonnable, mais cela ne laiſſe pas d'être pénible. Il ſuffit à la rigueur de pouvoir ſe dire, Dieu le veut; mais quand on peut dire en même tems, ce Dieu eſt *le Rocher de mon cœur*, c'eſt mon Père & mon Protecteur, c'eſt celui qui m'a dit, *Je ne te délaiſſerai point*, O alors le contentement prend pleine poſſeſſion de l'Ame, il en bannit pour jamais la défiance & l'inquiétude. Sans la Religion point de confiance, & ſans la confiance point de contentement. C'eſt la Révélation ſeule, qui a fait éclater pleinement la bonté, l'attention paternelle, les tendres ſoins

de

de Dieu pour ſes enfans. Tous les hommes ſont compris dans le plan général de la Providence; mais Dieu en tire ceux qui l'aiment, & les place en quelque ſorte dans un plan particulier, où *il fait tourner toutes choſes enſemble à leur bien.* Or un homme, qui a la douce perſuaſion d'être du nombre des enfans de Dieu, & qui *ſe propoſe toujours l'Eternel à ſa droite, ne ſauroit être ébranlé.* C'eſt dans les transports de cette ſainte confiance, qu'il exhale ces beaux mouvemens, dont les Cantiques de David, & les Epitres de S. Paul ſont remplies. *Je me ſuis couché, je me ſuis endormi, je me ſuis réveillé, car l'Eternel me ſoutient. Je ne craindrai point pluſieurs milliers de peuples, quand ils ſe rangeroient tout à l'entour contre moi. L'Eternel eſt ma lumière & ma délivrance, de qui aurois-je peur? L'Eternel eſt la force de ma vie, de qui aurois-je frayeur? Quand mon père & ma mère m'auroient abandonné, toutefois l'Eternel me recueillira. Si Dieu eſt pour nous, qui ſera contre nous? Je ſai à qui j'ai cru. Je ſuis aſſuré que ni mort, ni vie, ni principautés, ni puiſſances, ni les choſes préſentes, ni les choſes à venir, ni aucune Créature que ce ſoit, ne pourront me ſéparer de la dilection de Dieu en J. Chriſt.* Heureux effets de la confiance religieuſe, qui ont ſoutenu tant de ſaints hommes au fort des plus rudes épreuves, & les ont engagé à laiſſer à l'Egliſe les

plus beaux exemples de courage & de fermeté! Quelle reſſource auſſi peut-on concevoir plus conſidérable, que celle d'avoir un Dieu dans ſes intérêts, & de ſavoir que le même qui a fait la playe, y répandra un baume ſalutaire?

III. UN troiſième principe, par lequel la Religion nous conduit au contentement, c'eſt la conſcience, dont le calme ſuffit pour nous rendre heureux. Hors de la Religion, ſans la connoiſſance de la grace & de la miſéricorde de Dieu en J. Chriſt, ce calme ne ſauroit être parfait. La vertu la plus pure a tant de taches, les œuvres qui paroiſſent les plus excellentes, péchent ſi ſouvent par le principe, & ſont contrebalancées par des défauts ſi conſidérables, qu'aucun homme vivant ne ſauroit faire le compte de ſes voyes, ſans être agité & même effrayé. Il n'y a que notre Divin Sauveur, qui puiſſe diſſiper ces agitations & ſes frayeurs, en nous adreſſant cette ſalutaire invitation: *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés & chargés, je vous ſoulagerai, & vous trouverez du repos dans vos ames.* Mais auſſi dès qu'on a reſſenti l'effet de cette conſolante promeſſe, dès qu'une ame fidèle a fait ſa paix avec ſon Dieu, & en a reçu des aſſurances de grace, elle ſe voit tout d'un coup à l'abri de tous les accidens, elle enviſage d'un œil tranquille les périls & les préci-

pi-

pices, elle poſſède un préſervatif aſſuré contre toutes les atteintes du mal.

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

RACINE dans *Athalie.*

Les ſeules vertus morales du Paganisme, l'amour de la patrie, l'intégrité, la fidélité & les autres qualités de cet ordre, qui ont brillé dans les Grands Hommes de l'Antiquité, leur avoient déjà procuré un échantillon de cette félicité. Contens dès qu'ils avoient fait leur devoir, ils mépriſoient l'ingratitude de leurs concitoyens, l'exil, les ſupplices même, & ſoutenoient juſqu'au bout cette grandeur d'ame, dont l'état de leur conſcience étoit la principale ſource. C'étoit pour eux *un mur d'airain de n'avoir rien à ſe reprocher, & de ne rougir d'aucune faute commiſe*, ſuivant l'expreſſion d'un de leurs Poëtes. Il eſt pourtant aiſé de comprendre que cette pureté de conſcience étoit bien différente de celle à laquelle un Chrétien peut arriver, revêtu du mérite de ſon Rédempteur, mais elle ne laiſſe pas de faire honte à la plupart de nos Chrétiens, qui ſe laiſſent devancer par les Infidèles, & contre qui les nations s'éléveront un jour en jugement.

NOUS ne ſaurions donc nous flatter d'arriver au contentement, ſi nous négli-

geons d'appaiſer les reproches de notre conſcience, & de mener une vie, qui nous mette à l'abri de ſes juſtes cenſures. Tant que la conſcience eſt ulcérée, elle empoiſonne toutes les ſituations de notre vie. Elle aggrave infiniment le poids de l'adverſité. Souffrir par ſa propre faute, c'eſt ſouffrir doublement. Être attaqué de tous cotés, & ne trouver pas ſeulement un azyle dans ſon propre cœur, c'eſt ce qu'il peut y avoir de plus déſolant. Mettez deux priſonniers dans un même cachot, l'un coupable, l'autre innocent. Les chaînes du prémier l'accableront, les frayeurs de la mort ſe rangeront en bataille autour de lui, & il anticipera mille fois par jour l'horreur de la deſtinée qui l'attend. Mais l'innocent ſemblable à un rocher, contre lequel les vagues viennent ſe briſer, brave les jugemens injuſtes, & raſſuré par ſa conſcience, il ſe prépare à tout ce que l'ignorance de ſes Juges, ou la malice de ſes ennemis pourra lui ſuſciter de facheux, fut-ce la mort même.

TEL eſt l'uſage de la conſcience dans l'adverſité; elle n'a pas moins d'influence ſur la proſpérité. Au milieu de l'yvreſſe des plaiſirs, elle vient réveiller le pécheur, qui comme autre fois *Belſatzar*, voit ſa condamnation écrite par une main inviſible. Quelque entouré que le méchant ſoit des objets de ce monde, pompe,

pe, grandeur, richeſſes, délices, l'aiguillon de la conſcience perce à travers tous ces obſtacles, & va porter l'allarme jusqu'au fonds du cœur. De-là tant de Rois malheureux ſur le Trône, tant de riches chagrins au milieu de leurs tréſors, tant de voluptueux inquiets au centre des plaiſirs. Mais *la bonne conſcience*, ou comme s'exprime le Sage, *le cœur gai eſt un feſtin continuel.* Elle met le comble à la proſpérité, en faiſant repondre l'intérieur au-dehors, en rendant celui qui la poſſéde heureux, non par la ſimple jouïſſance des biens du ſiècle, mais parce qu'il en fait un bon uſage, & les rapporte à leur véritable deſtination. Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois donner à ce principe toute l'étenduë dont il eſt ſuſceptible. Mais qui eſt-ce d'entre mes Lecteurs, qui n'en porte pas la preuve dans ſon ſein, & qui ne ſache par ſa propre expérience que de l'état de la conſcience dépend le vrai & ſolide contentement?

IV. Enfin le dernier ſecours, & le ſecours déciſif, dont nous ſommes uniquement redevables à la Religion, c'eſt l'idée & l'eſpérance des biens infinis que Dieu réſerve dans le Ciel à ſes enfans, & qu'il nous promet dans ſa Parole. Les droits ſolides que nous avons à cette félicité ne ſuffiroient-ils pas pour nous rendre indifférens à tous les avantages temporels; & tandis qu'un état de bon-

heur qui ne finira jamais nous attend, ſerions-nous mécontens de l'état actuel, ou nous nous trouvons, en ſerions-nous l'objet de nos inquiétudes & de nos chagrins? Ah! ſi nous avions le moindre degré de foi, ſi la Religion prenoit ſur nos cœurs ſon Empire naturel & légitime, de quel œil ne regarderions-nous pas ces Idoles, auxquelles les mondains encenſent, quel mépris n'aurions-nous pas pour ces vains fantômes de fortune, qui nous occupent uniquement? Que penſeroit-on d'un Voyageur, qui ſe rendant dans un lieu, où la plus haute fortune l'attend, ſe plaindroit amèrement, & ſeroit au déſeſpoir, parce qu'il rencontre un mauvais gîte en chemin, & qu'il eſt obligé de paſſer un jour, ou une nuit mal à ſon aiſe. Tel eſt préciſement notre cas. Nous n'avons qu'un jour, où plutôt qu'un inſtant en comparaiſon de l'Eternité, à paſſer ſur la Terre. C'eſt un vrai gîte, un lieu de paſſage, où nous ne devons pas nous arrêter. Et cependant, ſans nous mettre en peine de ce que nous deviendrons au ſortir de ce monde, nous tournons toutes nos vuës & toute notre attention vers lui, nous y batiſſons des Tabernacles, & nous ne ſommes contens qu'à proportion de la réüſſite de nos entrepriſes temporelles. Eſt-ce là penſer & agir, je ne dirai pas Chrétiennement, mais même raiſonnable-

blement ? Dès là que nous avons une pleine certitude, (& ſi nous croyons à l'Evangile, nous devons l'avoir), dès là, dis-je, que nous avons une pleine certitude qu'il y a un autre état, une autre vie, des peines & des récompenſes éternelles, pouvons-nous faire notre capital du préſent, d'une ombre qui diſparoit, d'un ſonge qui s'évanouït & négliger l'avenir, qui eſt *la ſeule choſe néceſſaire*, *la bonne part*, *que rien ne ſauroit nous oter*, dès que nous l'aurons une fois choiſie. Si ces vérités ne ſont pas aſſez évidendentes pour nous convaincre par elles-mêmes, prenons la balance en main, peſons le Ciel avec la Terre, le Tems avec l'Eternité, & voyons ſi les ſouffrances du tems préſent peuvent contrebalancer la gloire à venir, ou bien, ſi les richeſſes que le monde nous offre, doivent nous faire renoncer aux tréſors, dont Dieu eſt la ſource.

Mais je ne crois pas devoir inſiſter ſur un parallèle auſſi inégal, & je me hâte d'en tirer la conſéquence, c'eſt que, quelque puiſſe être l'état où nous nous trouvons, rien ne doit altérer notre contentement, puiſque ce n'eſt qu'une route dont nous eſſuyons les incommodités, & dont nous ne devons faire d'autre uſage, que celui d'y tendre inceſſamment vers notre Céleſte Patrie. Loin d'ici donc pour jamais tous ces murmures,

tous ces chagrins, toutes ces douleurs, que le moindre revers fait naitre. Donnons à chaque choſe ſon juſte prix, ou plutôt ne donnons de véritable prix, qu'à cet Etre auprès duquel tous les autres s'anéantiſſent. Cherchons en lui ſeul notre bonheur, & pour cet effet livrons lui notre cœur: s'il nous le demande, c'eſt pour y verſer cette huile de joye, pour y répandre cette douce paix, qui nous transformera en autant d'hommes nouveaux, & qui d'eſclaves du Monde & de nos paſſions, nous rendra libres & enfans de notre Père Céleſte. Ouï, livrons nos ames à celui qui en eſt le Créateur & le Pére, & qui ſachant de quoi nous ſommes faits, ſaura en même tems remplir la capacité de nos deſirs, & nous procurer ce contentement que nous chercherions vainement ici-bas.

XX. DIS-

XX. DISCOURS.

- - - - - - Dum fata sinunt
Vivite læti.

SENEC. in Herc. fur.

LES idées de l'esprit & les sentimens du cœur ne se règlent point sur les préceptes, & ne dépendent d'aucune autorité. On ne sauroit croire, si l'on n'a des raisons de croire; on ne sauroit aimer, haïr, craindre, desirer, à moins que certains motifs n'y déterminent. Ceux qui s'assujettissent au point de ne croire & de ne sentir, que par un canal étranger, sans aucune perception intérieure & immédiate; ces gens-là sont, ou des fanatiques, qui s'imaginent éprouver ce dont ils n'ont aucune idée, ou des hypocrites, qui s'en tiennent au-dehors, & revêtent un simple extérieur.

LA JOYE étant un sentiment, & qui plus est un sentiment très vif, se trouve par conséquent dans le même cas. Tous les préceptes du monde ne me rendront pas joyeux, si je ne découvre en moi-mê-

me quelque sujet propre à y exciter cette douce affection. Au contraire la Nature se révolteroit contre un ordre purement arbitraire, & me jetteroit dans la situation opposée.

ON trouve néanmoins dans les Auteurs tant sacrés que profanes divers préceptes qui semblent faire de la joye une obligation, & l'imposer en qualité de devoir, sans l'appuyer d'aucun motif. C'est ainsi, par exemple, que S. Paul dit aux Thessaloniciens ; *Soyez toujours joyeux.* Ce seul mot auroit-il donc l'efficace de répandre dans l'ame tous les agrémens dont il présente l'Image ? Ouï, mais c'est entant qu'il réveille dans une Ame Chrétienne toutes les raisons qu'elle a de se réjouïr, & de faire céder les chagrins qui pourroient la troubler, aux motifs d'espérance, de consolation & d'allegresse, dont la Religion est une source si abondante. *Soyez toujours joyeux*, ce n'est pas à dire, „ Excitez au-dedans de vous une émo„ tion machinale, qui vous étourdisse, „ & qui fasse disparoitre à vos yeux les „ idées tristes & mortifiantes ". Loin d'ici une disposition plus propre à dégrader l'homme qu'à le rendre heureux. La Religion a des vuës plus nobles ; nous allons tacher de les developer.

I. IL y a une Joye de tempérament. Nous apportons au Monde en naissant les principales dispositions qui se développent en-

enſuite dans le cours de la vie, & l'éducation ne fait que les fortifier ou les rectifier. L'étroite liaiſon du Corps & de l'Ame fait prendre, pour ainſi dire, aux idées le pli des organes; & il n'y a que de grands efforts de Raiſon, & de Réflexion, qui puiſſent, je ne dirai pas, détruire la Nature; (ceux qui s'en vantent, en impoſent aux autres, ou s'abuſent eux-mêmes) mais en amortir les impreſſions. Heureux donc ceux qui naiſſent favorablement conſtitués, c'eſt pour eux une ſource féconde de mille agrémens. Après la ſanté, je regarde le penchant à la joye, comme un des meilleurs préſens de la Nature. J'entens par là la ſérénité d'un eſprit, qui eſt toujours dans la même aſſiette, que les ſecouſſes des maladies & des disgraces ébranlent à peine, & ne terraſſent jamais, qui enviſage toujours les choſes du côté le plus favorable, qui ſait tirer parti de toutes les ſituations, qui en un mot pénétré d'une vive effuſion d'allegreſſe, l'exhale innocemment au-dehors, & en amuſant les autres, s'amuſe ſoi-même. Ce n'eſt point là une vertu, je l'avouë; la Philoſophie, ni la Religion n'y entrent pour rien, mais il y a bien des cas, où l'on en tire des ſecours plus préſens que de la Vertu même. Celle-ci eſt ſérieuſe, elle ne va qu'à pas lents, elle ne préſente le doux breuvage de la joye qu'après vous avoir fait avaler tou-

te l'amertume d'une mure réflexion, au lieu que le tempérament eſt toujours prêt, il agit ſans être conſulté, & vous vous trouvez guéri, avant que d'avoir vu la main, qui a bandé votre playe. Je ſuis perſuadé que le Perſonnage le plus auſtère, le Philoſophe le plus rébarbatif, le Dévot le plus ſourcilleux, que tous les Cenſeurs impitoyables d'une pareille joye, ſeroient ravis d'en avoir en eux les ſemences, & qu'ils ne déclament contre elle, que parce que la Nature les a disgraciés, à peu près comme les Laides mépriſent la Beauté, & les Roturiers la Nobleſſe. Mais, pour me rapprocher de mon ſujet, les diſpoſitions naturelles n'étant pas notre ouvrage, on ne ſauroit preſcrire à tous les hommes de revêtir ce caractère. Si l'on diſoit à un mélancolique, à un atrabilaire; voyez un tel, il ne reſpire que la joye, elle ſemble naître ſous ſes pas & l'accompagner par-tout, *Soyez toujours joyeux* comme lui; il ſeroit en droit de répondre ainſi que Nicodème à Jéſus-Chriſt; *Puis-je renaître de nouveau?* Puis-je me refondre, réprimer les vapeurs qui gagnent la région ſupérieure, & y répandent d'épais nuages? Le précepte de S. Paul a donc une autre objet; continuons nos recherches juſqu'à ce qu'il ſe préſente.

II. IL y a une Joye artificielle, c'eſt celle des Mondains. Ce titre lui convient bien,

bien, tout y eſt machine, artifice. Je ne veux point décrier ces amuſemens permis, autoriſés par la coutume, & qui renfermés dans de juſtes bornes, rempliſſent innocemment les vuides de notre vie, ſans que la Vertu ni la Religion en ſouffrent. Ces Réformateurs éternels, qui n'ont égard ni à l'age, ni aux circonſtances, ni aux précautions, qui modèrent tout excès, ſont le plus ſouvent des perſonnes, qui ont fait pis elles-mêmes autrefois, & qui auroient encore bonne envie d'en faire autant, mais qui privées par l'age, par la pauvreté, par les infirmités de tout ce qui flatte les ſens, voudroient que les avenuës du plaiſir fuſſent interdites aux autres, comme elles le ſont pour eux. Mais après avoir accordé aux plaiſirs mondains tout ce qu'ils peuvent raiſonnablement prétendre, on m'avouëra auſſi qu'il ſe réduiſent à bien peu de choſe. Tout ce qui va plus loin que les douceurs de l'amitié, de la converſation, de la lecture, joignez y, ſi vous voulez, la promenade & la campagne, tout ce que les hommes ont inventé au-delà eſt un pur artifice, deſtiné à remplir un eſprit vuide, ou à diſtraire un cœur chagrin. Cette brillante & bruyante Compagnie, où tout eſt en mouvement, en action, où l'on met tous les momens à profit, où chacun ſemble ſi ſatisfait, n'eſt rien moins que ce que vous la croyez.

Tous les éclats de rire qu'on y entend, ne ſont pas des éclats de joye. Il y en a beaucoup de ceux qui font la meilleure contenance, au-dedans desquels un ver rongeant travaille ſans relâche, qui ne rient que du bout des lèvres, ou qui, s'ils s'étourdiſſent pour quelques momens, n'en ſont que plus abattus, lorsqu'ils rentrent dans la ſolitude du Cabinet. Toute joye, qui eſt un effort, une contention, une diſtraction, eſt une fauſſe joye, une joye d'emprunt, que nous laiſſons où nous l'avions priſe, & qui n'occupe que les dehors de notre Etre. On ne trouve point la joye dans les lieux les plus enchantés, ni dans les Compagnies les plus aimables, à moins qu'on n'y en porte une certaine doſe. Tout au plus y fait-on une diverſion paſſagère à ſes ſoucis, à ſa langueur. On a beau dire; divertiſſons-nous, ſavourons les plaiſirs, tirons en la quinteſſence; ceux qui tiennent ce langage paſſent ſouvent aſſez mal leur tems, & leurs plus beaux jours de fête ſont quelque-fois fort inſipides. Ce n'eſt donc point encore ici la reſſource déciſive, elle eſt trop foible, & d'ailleurs trop dangereuſe, car des plaiſirs modérés aux excès le pas eſt bien gliſſant. A force d'être joyeux avec le monde, vous n'aimerez plus que lui, vous perdrez le gout & la ſenſibilité pour tous les autres objets, & quand ce monde

vous

vous quittera, ou que vous le quitterez, votre joye que deviendra-t-elle?

III. PARLERAI-JE d'une Joye intérieure & extatique, que les Enthousiastes nous vantent comme le plus haut période de la felicité temporelle, & le plus sûr acheminement à la félicité éternelle? Recueillement, Ravissement, Etat de Quiétude & de Contemplation, je ne vous connois point; ainsi je ne saurois vous décrire. Non, non, ce n'est point à ces pieuses folies que la Religion nous appelle. N'avoir plus d'action, pour devenir tout sentiment, c'est se perdre dans les espaces imaginaires, c'est laisser le Corps pour courir après l'ombre. Jamais un homme sensé ne trouvera dans les Livres des Mystiques le moyen d'être toujours joyeux. C'est la Raison qu'il faut consulter pour y trouver l'idée de la véritable joye, c'est l'Ecriture qu'il faut ouvrir, pour en découvrir la source intarissable, & alors rien ne nous empêchera de suivre ce précepte; *Soyez toujours joyeux.*

IV. LA Joye est cet état de l'Ame, dans lequel l'Idée & le sentiment du plaisir l'emporte sur l'Idée & le sentiment de la douleur. Cette agréable passion, en prenant le dessus, écarte tout ce qui pourroit la troubler, elle fixe l'esprit sur les objets qui nous plaisent, & les tient présens à notre imagination. On peut donc être joyeux au milieu de plusieurs sujets de

de chagrin, il suffit que ceux-ci fassent place au plaisir, & lui laissent l'Empire de notre cœur. Voyez ce vieillard accablé sous le poids des années & des infirmités, qui la tête panchée vers le sépulcre, anticipe mille fois par jour l'instant de son trépas. Tout à coup on vient lui annoncer qu'un Fils tendrement chéri est de retour, au bout d'une absence de plusieurs années. A cette nouvelle un doux treſſaillement le saisit, ses yeux éteints se rallument, ses genoux tremblans se raffermissent, il se lève, il court, il vole entre les bras du tendre objet de son amour? N'a-t-il donc plus de maux? A-t-il secoüé le joug pesant des années? Non, tout cela subsiste encore, mais tout cela est comme éclipsé par la joye, qui a pris un tel ascendant sur lui, qu'elle y opère cette surprenante métamorphose.

APRE'S avoir donné cette idée de la Joye, on comprend sans peine ce qui est requis pour être toujours joyeux. Il faut avoir sans cesse présens à l'esprit & au cœur des idées & des sentimens agréables assez forts pour empêcher le poison de la tristesse de s'y répandre, & de gagner le dessus. Mais, dira-t-on, en sommes-nous beaucoup plus avancés, si l'on ne nous fournit effectivement le moyen d'acquérir ces idées & ces sentimens? Où les puiser? Qu'est-ce que le plaisir? Essayons de répondre à ces questions, & de mon-

montrer la poſſibilité d'accomplir le précepte; *Soyez toujours joyeux.*

LE Plaiſir, (car il eſt eſſentiel de ramener tous les termes à des idées diſtinctes), le Plaiſir c'eſt la connoiſſance de la perfection. Ces deux mots en épuiſent toute l'eſſence. J'en appelle à l'expérience. Nous arrive-t-il jamais de prendre plaiſir à quelque objet, ſinon entant que cet objet a certaine perfection, dont l'idée nous flatte. Plaiſirs des ſens & plaiſirs ſpirituels ſont dans la même claſſe. Qu'eſt-ce qu'un bon repas, un beau concert, un beau tableau, & d'où vient le plaiſir qu'ils nous cauſent, C'eſt que nous y voyons, ou du moins que nous croyons y voir un degré de perfection, qui nous affecte agréablement. Pourquoi encore nous aimons-nous tant nous-mêmes, nos Ouvrages, nos Enfans, tout ce qui nous appartient? C'eſt qu'à notre compte, tout cela eſt parfait, au moins juſqu'à un certain point, tant l'amour propre eſt habile à en exagérer les bonnes qualités, & à en exténuer les défauts.

VOILA' donc tous les plaiſirs égaux dans leur origine; mais une ſeule remarque ſuffira pour les ſéparer en deux claſſes prodigieuſement éloignées l'une de l'autre, pour mettre d'un côté les plaiſirs apparens & paſſagers, & de l'autre les joyes réelles & permanentes. Le plaiſir, avons-nous dit, conſiſte dans la connoiſ-

ſan-

ſance de la perfection. Fort bien. Mais cette connoiſſance eſt ou confuſe, ou diſtincte. Or tous les plaiſirs des ſens ne portent abſolument que ſur des idées confuſes. Dites moi, Mondain, au ſortir de ce lieu ſéduiſant, où vous vous êtes tant plu, quel plaiſir y avez-vous eu? Faites m'en l'analyſe. Détaillez-moi ces agrémens, dont vous êtes encore tout extaſié. Vos yeux, vos oreilles, votre gout ont été agréablement frappés, émus, chatouillés; mais qu'eſt-ce que tout cela, ſinon une ſenſation confuſe, dont il ne vous reſte rien. Il n'en eſt pas de même des plaiſirs de l'eſprit, qui ſont fondés en raiſon, & qui ſe rapportent à des idées diſtinctes; ils ſont également purs & durables. J'apprens aujourd'hui quelque choſe d'utile & d'intéreſſant, je me le rappellerai demain & tous les jours de ma vie avec le même agrément. Je fais une bonne action, que je puis démontrer être bonne, je m'en félicité intérieurement, & ce témoignage ſera auſſi durable que ma propre exiſtence. Je me corrige d'un défaut, incommode à moi-même, ou aux autres, cette amélioration me fera plaiſir à chaque inſtant, ou du moins à chaque retour que je ferai ſur moi-même. Il en eſt ainſi de tout ce que nous faiſons avec jugement & réflexion, dans la vuë d'avancer notre propre perfection, ou celle des autres. Le plaiſir qui en réſulte,

&

& la joye, fille du plaiſir, ſont inſéparables d'une telle conduite; ce plaiſir, cette joye, nous accompagnent dans tous les tems, dans tous les lieux, & dans toutes les circonſtances de notre vie; ils embelliſſent la proſpérité, ils ſoulagent l'adverſité, la violence ni l'artifice de nos ennemis ne ſauroient nous les enlever, & la mort elle-même ne fera que les rendre éternels.

NOUS voici inſenſiblement parvenus au but de tout ce Discours. *Etre toujours joyeux*, ce n'eſt pas avoir un tempérament porté à la joye, car cela ne dépend pas de nous; ce n'eſt pas ſe livrer aux joyes mondaines, car elles ne ſont qu'apparentes, & l'amertume eſt au fonds du calice; ce n'eſt pas donner dans les rêveries du Fanatisme, car la véritable Joye ne démonte pas le cerveau; mais c'eſt tendre ſans ceſſe à la perfection de notre Etre, parce que chaque pas qu'on fait dans cette noble carrière eſt non ſeulement un plaiſir actuel, mais une ſource de plaiſir pour l'avenir, continuellement ouverte, toujours à notre portée, & dont rien ne ſauroit nous défendre l'accès. O l'heureux état, que celui d'un homme qui porte le plaiſir dans ſon ſein, & qui, indépendant de toutes les circonſtances étrangères, n'a qu'à jetter un coup-d'œil ſur ſon état intérieur pour gouter les plus pures délices! Quelle Image plus reſſemblan-

blante de ce Dieu suffisant à lui-même, heureux par sa propre essence?

Il n'y auroit plus qu'une Question à proposer, mais il sera aisé à un Lecteur Chrétien de la résoudre. Quelle est l'école de la perfection, & par là même du plaisir? C'est le Christianisme, c'est notre sainte Religion, émanée du Ciel, pour nous conduire au bonheur par la route de la perfection. *Si vous savez ces choses*, c'est-à-dire, les préceptes de l'Evangile, *vous serez heureux en les faisant.* L'école du monde est une école d'imperfections, de vices & de douleurs. L'école de la Philosophie est une école d'orgueil, où l'homme cherche en vain dans ses propres forces les principes d'un bonheur, auquel la Religion seule peut le conduire. L'école du Judaïsme étoit celle d'un Pédagogue sévère, qui laissant à peine entrevoir quelques ombres de plaisir, les faisoit achèter par un détail accablant de cérémonies. L'école de JESUS-CHRIST est celle de la liberté, de la perfection, du bonheur, d'une Joye pure & durable: *Si vous croyez la Vérité, la Vérité vous affranchira.* Cette sainte Religion nous procure *la paix & la dilection de Dieu, qui surmontent tout entendement, & qui gardent nos cœurs & nos sens en J. Christ.* Nous y avons *la piété avec le contentement d'esprit*, qui est *un grand gain.* Nous y trouvons la remission de nos péchés; O

que

que bien heureux eſt l'homme, dont les iniquités ſont pardonnées! Nous y poſſédons cet *Eſprit, qui rend témoignage à notre Eſprit, que nous ſommes Enfans de Dieu.* Enfin elle nous offre les arrhes de la Rédemtion, & les gages de la vie éternelle.

POURROIT-ON à préſent meconnoitre l'homme toujours joyeux? C'eſt, & ce ne ſauroit être que le vrai Chrétien, parce qu'il n'y a que la profeſſion & la pratique du Chriſtianisme, qui tiennent continuellement préſente à nos yeux l'idée de tout ce qu'il y a de plus grand & de plus parfait, l'idée d'un Dieu, qui eſt le centre & la ſource de la perfection, l'idée d'un Sauveur, qui n'*a point connu de péché*, & qui ne s'eſt rendu ſemblable a nous, que pour nous rendre ſemblables à lui, l'idée d'une Religion la plus pure, la plus ſainte, la plus accomplie que l'homme puiſſe croire & ſuivre, l'idée d'une vie à venir, qui nous conduira à la perfection & au bonheur ſans meſure, l'idée enfin de nous-mêmes, qui croiſſant & avançant tous les jours dans la piété, ſommes dès ici-bas rendus conformes à notre Divin Chef, en attendant que nous ſoyons *transformés à ſon Image de gloire en gloire.* Qu'eſt-ce, je vous prie, qui pourroit prévaloir ſur ces connoiſſances, lorſqu'elles ſont une fois bien diſtinctes? Qu'eſt-ce qui pourroit altérer la félicité du vrai Fidèle? Loin d'ici, tra-

traverſes, disgraces, calamités de cette vie, vous ne ſauriez détruire ma joye, elle eſt à l'abri de toutes les atteintes mortelles, Dieu, qui en eſt l'Auteur, en ſera un jour le Conſommateur. Loin d'ici, vains plaiſirs du ſiècle, fauſſes joyes des pécheurs, je connois tout votre néant, vous ne me ſéduirez point. *Quel autre ai-je au Ciel? Auſſi, mon Dieu, ne prendrai-je plaiſir, ſur la Terre en nul autre qu'en toi?* Venez, joye pure, joye inénarrable, joye éternelle, venez prendre poſſeſſion d'un cœur, qui ſe livre à vos douces influences, & qui ne veut vivre que pour vous ſavourer.

XXI. DIS-

XXI. DISCOURS.

- - - - - - Levius fit patientia
Quicquid corrigere eſt nefas.

HORAT. Od. 24. Lib. I.

IL y a dans la Société une Profeſſion, dont on fait un cas particulier, & avec raiſon, mais dont on voudroit néanmoins pouvoir ſe paſſer: c'eſt la Médecine. Il eſt avantageux de trouver au beſoin des ſecours dispenſés par une main habile, qui adouciſſent, ſuſpendent, déracinent même quelque-fois entièrement nos maux. Mais il ſeroit bien plus avantageux de ſe trouver à l'abri de ces maux, & de n'être jamais obligé à ſoutenir & à réparer la machine chancelante de notre Corps.

LA Patience eſt entre les Vertus ce que la Médecine eſt entre les Arts. On eſtime à juſte titre une diſpoſition, qui fournit les reſſources les plus efficaces dans les calamités de la vie, mais on ne ſeroit pas faché de n'aller jamais emprunter ſon aſſiſtance, & de la voir effacée du ca-

catalogue des Vertus, à la pratique desquelles nous sommes appellés. Néanmoins cette Médecine des Ames est d'un usage encore plus indispensable que celle des Corps. On voit, en petit nombre, il est vrai, mais on en voit pourtant, des personnes d'une heureuse constitution, qui passent toute leur vie, sans avoir de maladie assez considérable, pour se livrer aux ordonnances de la Faculté. Mais où voit-on des personnes, qui n'ayent jamais été appellées à faire usage de la Patience, qui ne connoissent ni les contradictions, ni les revers, & pour qui ce monde n'ait produit que des roses sans épines. La Terre n'a jamais porté, ni ne portera jamais aucun mortel, qui ait pu, ou qui puisse se vanter d'être arrivé à une pareille situation. Je ne m'arrête pas à le prouver ; l'expérience de tous les tems, de tous les lieux, celle de chacun de mes Lecteurs m'en est un garant trop assuré. Il n'y a que du plus au moins; le plus heureux, c'est celui qui souffre le moins de tous les autres, car être homme & souffrir, sont deux choses inséparables. Ainsi le plus heureux de mes Lecteurs a besoin d'une leçon de patience, ou si le besoin n'est pas sensible actuellement, il doit penser qu'il ne faut qu'un moment pour l'appeller à la pratique de cette Vertu.

APRE'S avoir fixé en peu de mots l'idée

dée de la Patience, nous examinerons les différentes sources d'où elle procède, & les principaux motifs, qui la produisent en nous.

JE crois qu'on pourroit définir en deux mots la Patience, l'ART DE SOUFFRIR. Oui, c'est un Art que de savoir adoucir l'impression de ses maux, & d'en tirer même parti. Tous les hommes, nous venons de l'insinuer, sont sujets plus ou moins aux divers désagrémens de la vie humaine; tous les hommes les essuyent, forcés par une dure nécessité, mais tous les hommes n'ont pas également l'Art de les endurer. Un coup d'œil jetté sur leur conduite suffit pour le prouver. Vous en voyez que le moindre revers accable, & qui succombent au prémier choc, tandis que d'autres résistent jusqu'au sang, & triomphent du mal dans le mal même. Il est donc bien utile de connoitre les principes d'un Art si merveilleux. Les secrets les plus vantés n'approchent point de celui qu'il nous offre.

LA Patience suppose le sentiment des maux, car dès qu'on ne sent plus rien, il n'y a plus de Vertu à suporter son état. A' la vérité d'anciens Philosophes ont cherché dans l'insensibilité un azyle contre les disgraces & les douleurs. Mais quand on pourroit arriver à cet état, le remède me paroitroit pire que le mal. J'aime encore mieux m'accomoder en

gros du mélange de biens & de maux, qui règnent dans la vie, que de me mettre à l'abri ſous un tel rempart. Le ſentiment eſt la portion de mon Etre la plus intéreſſante; loin d'ici qui voudroit m'en dépouiller. Mais ne craignons rien ſur ce ſujet. L'orgueil ſeul faiſoit revêtir à ces prétendus Sages ce faux air d'inſenſibilité, & le mal concentré au-dedans d'eux y faiſoit d'autant plus de ravages. Celui, qui au fort des douleurs de ſa goute l'apoſtrophoit en diſant: *Tu ne me forceras point d'avouër que tu ſois un mal*; ce prétendu Sage étoit un inſenſé, qui plaçoit l'uſage de la ſageſſe dans certains mots, tandis que le fonds & la réalité des choſes ſubſiſtoient dans toute leur force. Non, il n'y a point de cachette dans notre Corps, où l'Ame puiſſe ſe dérober aux pourſuites des maux qui la talonnent; la mort ſeule peut l'y ſouſtraire.

L'OFFICE de la Patience ne ſauroit donc conſiſter qu'à règler ce ſentiment, de manière qu'il ne répande pas dans notre Ame un trouble, une agitation, qui en bouleverſe les idées & les facultés, & qui nous mette hors d'état de chercher les remèdes & les conſolations néceſſaires. L'Ame eſt le Pilote du Corps; elle ne doit jamais abandonner le Gouvernail, quelle que ſoit la furie des vents & de la tempête, & jusqu'à ce que l'abyme s'entrouvre, ou que le vaiſſeau fracaſſé ſe diſſipe

ſipe en éclats, elle doit faire toutes les manœuvres qui peuvent le ſauver. Or pour cet effet il faut conſerver un ſens froid, une tranquillité, une ſupériorité d'Ame, qui fait le caractère diſtinctif de la Patience. Dèsque la tête tourne, & qu'on a perdu la tramontane, c'en eſt fait, vous irez vous briſer contre le prémier écueil. Mais ce ſens froid, ce caractère tranquille, d'où procèdent-ils? Eſt-on maitre de les produire au beſoin, & ſuffit-il de crier aux hommes, *Soyez patiens*, pour les rendre effectivement tels? Je découvre quatre ſources principales de cette ſalutaire diſpoſition, que je vais approfondir.

I. LA prémière, c'eſt le tempérament. Nous naiſſons tous ſenſibles, il eſt vrai, mais du plus au moins. Une conſtitution vigoureuſe, un Corps nerveux, dont la tiſſure eſt ſolide, un ſang qui ſe diſtribuë avec une juſte proportion dans toutes les parties qu'il doit vivifier, mettent en état de ſoutenir bien des choſes, qui feroient frémir & réduiroient aux abois une perſonne delicate & mal conſtituée. Expoſez aux mêmes fatigues deux hommes, en qui règne cette inégalité de tempérament; l'un ne s'en appercevra pas, elles lui ſeront peut-être un exercice avantageux, tandis que l'autre aura beſoin de toute ſa vigueur & de toute ſa patience pour n'en être pas accablé. Ce n'eſt pas même tou-

jours la force qui donne cette patience naturelle. Un certain flegme, une indolence qui fait que l'Ame sort difficilement de son assiette, procède aussi souvent de foiblesse que de force. Il suffit que les esprits qu'on appelle animaux, ne soyent ni abondans, ni rapides dans leur cours. L'Ame, qui est avertie par le rapport de ces Messagers de ce qui se passe de facheux & d'incommode, reçoit des avis proportionnés à leur foiblesse, & s'émeut moins qu'elle ne feroit dans un Corps autrement constitué. Je ne m'arrête pas à cette prémière source de Patience, parce que notre tempérament originaire ne dépend pas de nous, comme je l'ai déjà remarqué dan mon Discours sur la Joye. J'observe seulement que c'est une grande avance, quand la Nature a fait la moitié de l'ouvrage, & qu'il est beaucoup plus aisé de bâtir l'édifice des vertus, lorsque cet Architecte en a posé les fondemens. Je ne serois pas de l'avis de *Socrate*, qui se félicitoit d'être né avec des dispositions à tous les vices, sous prétexte que ses vertus en étoient plus méritoires. On ne trouve déjà que trop d'obstacles à surmonter au-dehors sans être encore aux prises avec soi-même. Et d'ailleurs on a beau se faire fort des vertus acquises, celles de tempérament sont toujours les moins sujettes à caution.

II. L'HABITUDE est, dit-on, une se-

seconde Nature, & j'y apperçois aussi une seconde source de Patience, qui contribuë beaucoup à nous remplir de cette Vertu. Les maux sont facheux en tout tems, mais ils ne le sont jamais autant que dans leurs commencemens. Il faut un apprentissage pour apprendre à souffrir, & ce noviciat est souvent tout ce qu'il y a de rude. Le mal, j'ose l'avancer & mille expériences en font foi, le mal reste & nous tient assujettis, sans qu'à peine nous nous en appercevions. Vous jouissiez, par exemple, d'une santé ferme. Elle vient à être dérangée par quelqu'une de ces maladies, qui bouleversent toute l'organization, & dont les restes s'emparent de quelques postes dans notre Corps, d'où rien ne peut les déloger. D'abord que d'inquiétudes! On se tourne de tous côtés, on consulte les prétendus dispensateurs de la santé, on essaye toutes sortes de cures, tant on a d'appréhension de rester dans un état, qu'on se croit incapable de supporter. Cependant le mal victorieux échape à tous les coups, qu'on voudroit lui porter; vous trainez ce fardeau: mais, O merveille! il s'allège insensiblement, vous détournez votre attention de dessus lui, vous vaquez de nouveau à vos fonctions, & vous passerez peut-être plusieurs années assez content dans un état, dont les commencemens vous mettoient aux a-

bois. Ne sembleroit-il pas plutôt qu'à la longue le Corps devroit s'affoiblir & la Patience s'épuiser. Point du tout. Le Corps se fléchit en quelque sorte, & s'accommode au cours irrégulier des humeurs, & aux autres dérangemens de sa constitution, & l'Ame se familiarise avec des sensations toujours renaissantes. Aussi entend-on des personnes que les douleurs avoient jusqu'alors respectées jetter les hauts cris pour des cas, qui émouvroient à peine celles dont le Corps a été souvent le champ de bataille des maladies.

CE que je viens de dire est applicable à tous les autres cas, où la Patience est requise. Elle s'acquiert toujours avec le tems & par l'exercice des adversités. Un Courtisan disgracié quitte le Palais de son Maître le désespoir dans le cœur, il semble qu'il ne pourra jamais se consoler d'avoir perdu sa fortune, ses dignités, ses revenus. Laissez faire le tems. Dans un an il pensera déjà tout autrement, il commencera à trouver sa retraitte supportable, & dans cinq ou six, peut-être bénira-t-il chaque jour le moment, qui a rompu ses fers. Bien plus les galères, les prisons, les cachots dépouillent avec le tems presque toute leur horreur, & l'on a vu des malheureux retourner à la lumière, & briser leurs chaînes à regret, tant l'habitude a de force.

JE tire de-là deux ou trois Observations.

tions. 1. On peut d'abord en conclurre quelle eſt l'importance de l'éducation. Elle donne le prémier pli au Corps & à l'Ame. Ces enfans chéris, dont on envie le ſort, parce qu'ils ſont nourris & entretenus avec une extrême delicateſſe, & que leurs penchans n'éprouvent aucune contradiction ; ces tendres élèves ſeront peut-être un jour les plus malheureuſes de toutes les Créatures. Si le torrent de l'adverſité les emporte, ils n'auront aucune force pour lui réſiſter, & il ſera trop tard alors de faire l'apprentiſſage de la Vertu ſalutaire que nous enſeignons.

2. UNE autre Obſervation, qui ſe préſente, c'eſt qu'il y a peu de fonds à faire ſur le courage apparent, & la Patience anticipée de ceux qui ne ſavent ce que c'eſt que de ſouffrir, d'être pauvre, d'avoir des traverſes. Ces gens, qui ſe vantent, qu'ils ſubiroient de bonne grace toutes les épreuves auxquelles la Providence pourroit les appeller, ſe font ſouvent illuſion, & leur confiance les abandonne enſuite au beſoin. Pour être ſur de ſon fait, il faut y avoir paſſé.

3. ENFIN je dis que les plus malheureux ne ſont pas pour l'ordinaire ceux qui paroiſſent tels. Quels ſont en effet les objets qui ont coutume de ſolliciter notre compaſſion ? Ce ſont ces mendians de naiſſance & de profeſſion, qui étalent leurs lambeaux & leurs infirmités, ces

personnes gisantes sur un grabat, exténuées par la diserte autant que par le mal. A Dieu ne plaise que je cherche à altérer le principe généreux & Chrétien, qui nous porte à donner nos aumônes & nos soins au soulagement de ces malheureux! Puisse plutôt se ranimer de jour en jour la Charité, cette Vertu Royale, ce nouveau commandement de l'Evangile, qui fait la plus belle livrée de notre sainte Religion! Mais il est pourtant vrai que ceux chez qui ces disgraces sont héréditaires, qui ne connoissent d'autre état que la mendicité, & qui l'exercent en guise de métier, sont plus heureux que les trois quarts des riches à la porte desquels ils mendient. Leur Corps est presque insensible aux intempéries de l'air, leur appetit sert de fausse exquise aux alimens les plus grossiers, leur sommeil n'est point troublé par les songes fâcheux, qui voltigent sous les lambris dorés, & les moindres plaisirs leur sont sensibles au centuple. Tout cela me ramène à mon principe, à ma seconde source de Patience, c'est l'Habitude, qui sans changer l'état des choses, en change le point de vuë, & c'est de ce point de vuë que dépend presque toute notre sensibilité.

III. JUSQU'ICI l'on pourroit accuser notre Patience d'être trop corporelle, si je puis m'exprimer ainsi, & de se borner au seul mécanisme des organes. Epurons

la,

la, en lui ouvrant des sources plus nobles. Je passe à la troisième, c'est la Réflexion, qui comprend tous les secours de la Philosophie. Cette science fastueuse ne tient pas à la vérité tout ce qu'elle promet, mais elle ne laisse pas de fournir quelques ouvertures utiles à quiconque réfléchit, & ne donne pas tête baissée dans les biens & dans les maux de cette vie. Un homme qui se noye, après avoir été quelques momens au fonds, regagne le dessus, & porte ses regards de tous côtés, pour voir s'il découvre quelque chose à sa portée, dont il puisse se saisir. De même celui qu'un violent choc d'adversité terrasse, demeure quelque-fois étourdi plus ou moins long-tems, mais ensuite il reprend ses esprits, il appelle la Raison à son secours, & tâche de prendre son parti. Il n'y a guères de grandes afflictions, qui ne causent une éclipse passagère de Réflexion, il faut alors s'accommoder à l'état du patient: les consolations seroient hors de propos, elles pourroient même l'aigrir, mais peu à peu l'obscurité se dissipe, quelques rayons d'espérance reparoissent, la Raison va rentrer dans ses droits.

ECOUTONS donc ce Consolateur interne, que dit-il dans l'adversité, & à quoi se réduisent les principales idées, par lesquelles il tache d'alléger nos maux? La prémière chose, qui se présente à l'esprit d'un homme, qui se voit en proye à

la douleur, aux portes de la mort, c'eſt qu'il ſubit une Loi commune à toute ſon eſpèce, & que ſon état ne differe point de celui du reſte des mortels. Cela eſt inconteſtable à l'égard de la mort, & quant aux autres disgraces j'ai déjà inſinué qu'il n'y avoit que du plus au moins, & que les plus grands, comme les plus petits, les plus riches comme les plus pauvres, s'abreuvoient au calice des amertumes de la vie préſente. Que faire donc, quand un mal eſt inévitable? Il ne reſte qu'à l'endurer de la meilleure grace qu'il eſt poſſible. C'eſt la ſeule reſſource qu'ont eu presque tous les Sages Payens, & le plus éloquent des Romains, dans deux Traités ſur la douleur & ſur la mort, n'a point de raiſonnement plus fort que celui-ci. Ces maux ſont ſans remède; ſouffrons les donc tranquillement. J'avouë qu'au prémier coup d'œil cette conſolation paroit au contraire une circonſtance aggravante du mal. Quoi vous m'exhortez à prendre patience, parce qu'il n'y a point d'autre reſſource. Et c'eſt là préciſément ce qui m'abat, ce qui me déſeſpère. La moindre ombre de délivrance me tranquilliſeroit. Loin d'ici, Conſolateur fâcheux, qui m'otez jusqu'à la dernière reſſource des miſérables, l'eſpérance.

IL faut convenir que la Religion ſeule, comme nous le verrons dans la ſuite, impoſe parfaitement ſilence à ces clameurs; mais

mais la Philoſophie n'eſt pas encore épuiſée; continuons de la conſulter. Il n'y a que deux manières de recevoir les maux; patiemment ou impatiemment. Le premier parti ne vous plait pas; Eh-bien! ſoit. Contentez-vous, livrez-vous aux accès, aux troubles, aux agitations de l'impatience. Tempêtez à votre tour au fort de la tempête, & que votre vacarme ſurpaſſe celui des flots d'une mer irritée. Après tout qu'y gagnerez vous? Eſt-ce ainſi que l'on conjure l'orage? Tout au contraire l'impatience eſt un moyen infaillible d'empirer notre ſort. Nos maux ſont incurables, je le veux, mais au moins ſont-ils ſuſceptibles de quelque répit, on pourroit gouter de tems en tems un peu de relâche, & il n'y a que la patience qui puiſſe le procurer. Combien de malades n'ont pas hâté leur trépas, ou prolongé conſidérablement leurs ſouffrances, en joignant les ſecouſſes de l'impatience à celles du mal? Dans tous les accidens dont la vie humaine eſt traverſée, on découvre tôt ou tard quelque reſſource, mais il faut la chercher, il faut examiner de ſens froid les moyens de réparer nos pertes. Or ce ſens froid, c'eſt la Patience elle-même, que tout homme qui réfléchit, doit par conſequent regarder comme une planche après le naufrage, qui, s'il ne s'en déſaiſit, le conduira enfin au port.

UNE troiſième Conſidération, que le

ſentiment des maux fait naître dans notre Ame, c'eſt que nous ne pouvons le plus ſouvent nous en prendre qu'à nous-mêmes, & que ſi nous ſouffrons, c'eſt par notre propre faute. Il y a bien des malheureux, car tout le monde ſe plaint; mais, à y regarder de bien près, les trois quarts des hommes ſont les Artiſans de leur propre miſère. Les maladies ſont un fruit ordinaire de l'intempérance: la prodigalité conduit à la pauvreté, la pareſſe y fait demeurer, les mortifications que nous recevons ſont duës à notre orgueil, à notre malignité; en un mot qui retrancheroit de notre vie les maux que nous aurions pu nous épargner, il n'en reſteroit que fort peu. Mais, direz-vous peut-être, les hommes en ſont-ils moins à plaindre? Les reproches intérieurs que cette conviction leur cauſe ne doivent-ils pas rendre leurs gémiſſemens d'autant plus vifs? J'en conviens, & je conſens qu'ils ayent la plus vive douleur d'avoir attiré ſur leurs têtes criminelles de juſtes fléaux; mais cette douleur diffère beaucoup de l'impatience, elle doit même y mettre un frein. S'il étoit permis de s'aigrir contre les maux, ce privilège ſeroit réſervé à l'innocence parfaite. Elle ſeule peut demander raiſon, & ſe plaindre de ce qu'on la lui refuſe. Mais comme elle n'habite pas ſur la Terre, j'en conclus que tous ceux qui ſouffrent étant plus ou moins

moins dignes de souffrir, ne sauroient raisonnablement s'écrier; *Ma peine est plus grande que je ne puis la porter.*

IL reste encore une ressource à la Raison, & c'est l'expérience qui la lui fournit. Elle est prise de la durée de nos maux. Ils sont tous passagers, & cette pensée doit nous engager à attendre un terme, qui ne sauroit manquer d'arriver. L'immortalité malheureuse est la seule cause suffisante de désespoir; souffrir, sans jamais voir la fin de ses maux, c'est une perspective, que la Raison Humaine ne sauroit soutenir. Mais ce n'est pas le cas des Habitans de la Terre. Leurs maux sont renfermés dans les bornes étroites d'une vie que le Créateur a réduite à la mesure de quatre doigts. Ils n'occupent pas même ordinairement tout ce court espace; il n'y a point de misérable, qui ait souffert sans relache depuis l'instant de sa naissance jusqu'à celui de sa mort; il y a une alternative de bien & de mal dans les jours les plus mauvais, & les vies les plus infortunées ont été adoucies par quelque consolation. Mais, à mettre les choses au pis, il n'est question que de la moitié ou des trois quarts d'un siècle, terme long en apparence, mais qui s'enfuit pourtant avec la même rapidité que la navette d'un Tisserand. *Le monde passe*, & avec lui nos peines de même que nos plaisirs. La mort arrache le malheureux à sa misère, & subvient tout

d'un coup à toutes ſes néceſſités. Patience donc, vous tous qui ſouffrez, bientôt vous vous repoſerez de vos travaux, bientôt une éternelle nuit vous ſouſtraira à toutes les rigueurs de votre ſort déplorable. Vous voyez le bout de la carrière, encore quelques pas, & vous y arriverez.

MAIS qu'entens-je? Bon Dieu! Les cris redoublent, cette dernière reſſource paroit pire que le mal, & la Raiſon échouë dans toutes les conſolations qu'elle vous dispenſe. A l'aſpect de la mort, vous aimez mieux recharger votre fardeau, que de la ſuivre, & vous êtes du ſentiment de ce Favori d'Auguſte, qui conſentoit à être accablé de toutes ſortes d'infirmités, pourvu ſeulement que la mort l'épargnât. Ne le diſſimulons point. Si l'Homme n'avoit que ſa Raiſon pour réfuge dans les calamités, elle ne ſerviroit ſouvent qu'à les mettre dans un plus grand jour, & à en rendre l'horreur plus ſenſible. L'entrée du mal dans le Monde & ſes ravages ſont une énigme de la Providence, que toute la Philoſophie n'a jamais pu bien réſoudre. Pour tranquilliſer pleinement l'homme, il faut lui promettre des dédommagemens, & pour trouver ces dédommagemens, il faut lever les yeux au Ciel, & écouter la voix de la Religion, quatrième & dernier Principe de Patience, qui peut ſeul la conduire à ſon plus haut degré de perfection. Ce ſera la matière du Diſcours ſuivant.

XXII. DIS-

XXII. DISCOURS.

Fert tamen (ut debet) casus patienter amaros
More nec indomiti frena recusat equi.
Nec fore perpetuam sperat sibi numinis iram
Conscius in culpa non sceleris esse sua.

OVID. Trist. Lib. V.

Malheur à l'homme, qui se confie en l'homme, & qui de la chair fait son bras. Rien n'est plus propre à convaincre de la vérité de cette déclaration, que le souvenir des principes naturels de patience, dont nous avons fait l'examen dans le Discours précédent. Il est aisé d'appercevoir leur insuffisance pour procurer à l'Ame cette parfaite tranquillité, & cette constance inébranlable, dont elle a besoin au fort des maux qui l'assaillent de toutes parts. La vigueur du tempérament a ses bornes, & dès que le mal a franchi les barrières posées par la Nature, il faut céder & s'abandonner à ses

ſes ravages. L'habitude ne ſauroit ſe plier à des ſouffrances d'une certaine vivacité, dont les piquans éguillons pénétrent jusqu'à la ſubſtance même de l'Ame, ſi je puis m'exprimer ainſi. Enfin la Raiſon, cette Raiſon orgueilleuſe, avec ſes magnifiques promeſſes, n'eſt après tout qu'une enflure, qui peut donner un air d'embompoint, propre à en impoſer aux yeux du vulgaire, mais ſous laquelle un expert dans la connoiſſance du cœur humain démêle bientôt les humeurs peccantes qu'elle recèle. Sages Mondains, qui n'avez eu, ou qui ne voulez encore avoir que les lueurs de la Nature & de la Raiſon pour guides, vous aurez le ſort de ces Voyageurs infortunés, que des feux trompeurs égarent & conduiſent droit au précipice. Profitons d'une lumière plus ſure, d'une lumière céleſte & infaillible, que Dieu nous offre dans la Révélation, & cherchons dans notre Sainte Religion le quatrième & dernier principe de Patience, qui va faire la matière de ce Diſcours.

LA Religion eſt vraye, elle eſt émanée du Ciel, ſa voix eſt la voix de Dieu même. Je poſe ce principe, & je ne m'arrête pas à le prouver. Ce ſeroit une étrange ſituation que celle de l'homme, ſi, flottant ſur une mer orageuſe, baloté des vents & de la tempête, il n'a-

n'avoit cette ancre fûre & ferme, qui le fixe tout à coup, ſi, ſoutenu d'en haut, il ne pouvoit, non tenir ce langage j'adis inſenſé dans la bouche des Payens; *Quand même le Monde entier s'écrouleroit, je demeurerois inébranlable ſous ſes ruïnes*; mais s'écrier avec le Pſalmiſte; *L'Eternel eſt ma lumière & ma délivrance, de qui aurois-je peur; l'Eternel eſt la force de ma vie, de qui aurois-je frayeur?*

CE n'eſt point une confiance aveugle & machinale que la Religion nous inſpire, un étourdiſſement fanatique qu'elle opère en nous. La Religion, quoiqu'elle faſſe ſentir l'inſuffiſance de la Raiſon, ne laiſſe pas de poſer ſur ſes fondemens, & de s'appuyer de ſon ſuffrage. Défions-nous de quiconque cherche à mettre aux priſes ces deux Meſſagers Divins, c'eſt un des artifices les plus dangereux des ennemis de notre bonheur, dont le faux zèle n'anéantit entièrement la Raiſon, que pour ſapper plus aiſément la Religion. La Religion raiſonne donc avec nous, il ne s'agit que de l'écouter, elle nous traite en Etres intelligens & libres, elle étend nos vuës naturelles, elle nous conduit à de nouvelles découvertes, elle change nos conjectures en certitudes, & c'eſt ainſi qu'elle allège le poids de nos maux, & qu'elle parvient même à nous fai-

faire chérir nos épreuves. C'eſt ce qu'il faut prouver en détail.

I. LA Juſtice de nos ſouffrances eſt une idée que la Raiſon nous ſuggère, & l'homme ne ſauroit ſe cacher à lui-même que ſa perte temporelle vient le plus ſouvent de ſon imprudence & de ſes déſordres. Mais cette idée préſentée par la Religion acquiert une toute autre force. Cet Interprète céleſte, en nous inſtruiſant de l'origine de nos péchés, nous montre en même tems celle de nos maux. L'innocence & le bonheur ſont inſéparables ; le péché traine tôt ou tard ſa peine à ſa ſuite. C'eſt l'alternative que le Créateur propoſa au prémier homme qui ſortit de ſes mains, il ne tint qu'à lui d'être heureux par l'obéïſſance ; il aima mieux déſobéïr, & attirer ſur lui & ſur ſa poſtérité les fléaux de la Vengeance Divine. Voilà l'Epoque de nos malheurs, elle eſt auſſi ancienne que le Monde, & c'eſt la Religion qui nous en inſtruit. Il eſt fâcheux pour nous d'avoir à recueillir un ſi triſte héritage, mais nous devons adorer la Juſtice de ce Dieu, qui punit le péché du Père ſur les Enfans, & qui le punit à d'autant plus juſte titre que les Enfans enchériſſent ſur le crime du Père, & n'ont pas beſoin de cette coulpe originelle, pour mériter ce qu'ils endurent. Oui, *chacun porte ſon propre*

far-

fardeau, & Dieu ne punit point l'innocent pour le coupable. Trouvez-moi un homme ſans péché, s'il eſt malheureux, je m'écrierai ; *C'eſt donc en vain qu'on lave ſes mains dans l'innocence.* Allez, allez à l'école de la Religion, ouvrez nos Saints Livres, voyez la peinture hideuſe de l'état de corruption & de condamnation, où l'homme eſt naturellement, & après cela ne vous étonnez pas de ſes maux, n'en murmurez point, & reconnoiſſez au contraire que Dieu ne proportionne pas les peines à l'offenſe.

II. Nos ſouffrances ſont juſtes ; c'eſt donc le prémier motif à la patience que la Religion nous offre. Mais quelle eſt pourtant cette juſtice, qui ſe repaît de nos larmes, & qui ſe réjouït de nos calamités? Qu'en revient-il à Dieu de faire gémir la Créature, quelque coupable qu'elle ſoit? Lui a-t-elle fait quelque dommage réel qu'il répare par ce moyen? Je n'inſiſterai point ici ſur l'idée de la Juſtice vengereſſe de Dieu, ni ſur le maintien de l'ordre, dont il eſt l'Auteur & le garant. Tout cela peut être propoſé d'une manière ſpécieuſe, mais tout cela n'eſt pas fort conſolant. Il n'importe guères à des victimes qu'on immole, ſi l'on a plus ou moins de droit de les immoler. Voici, voici une conſidération plus efficace

pour

pour calmer nos agitations, & nous armer de Patience. Nos souffrances sont utiles. Dieu nous châtie, parce qu'il nous aime, & du sein même de l'amertume, il veut faire sortir la douceur.

NOUS sommes malheureux & pourquoi? Je l'ai déjà dit, parce que nous sommes pécheurs d'origine & d'inclination. Quel est donc le moyen de nous ramener au bonheur, dont nous sommes déchûs. Il n'y en a point d'autre que de nous ramener à l'innocence primitive, ou, si nous ne pouvons y arriver, de nous remettre sur la voye. Or tant que les objets, qui flattent les passions, & qui amorcent au péché, n'auront que des douceurs, tant qu'ils seront propres à remplir nos desirs, & à contenter notre cœur, le moyen de nous en détacher! Jugez-en par la peine que les hommes ont à renoncer au monde & aux plaisirs, lors même que le monde & les plaisirs leur tournent le dos. Que seroit-ce, si la Fortune n'avoit point de caprices, si les richesses étoient impérissables, si le Corps ne s'usoit jamais, si les voluptés conservoient tous leurs agrémens, même après une longue jouïssance? O alors, vous auriez beau exhorter, solliciter, conjurer; vous seriez écouté, comme Noé le fut au tems de la construction de l'Arche. *On mangeroit & boiroit, on pren-*

prendroit & donneroit en mariage, on ne penſeroit qu'à ſe divertir, & vous ſeriez l'objet de la raillerie publique.

C'EST donc avec une extrême ſageſſe & par un effet de la compaſſion la plus ſenſible pour nos égaremens, que Dieu a joint à l'abus des biens temporels ces maux qui empoiſonnent tous les plaiſirs de la Terre, & qui rendent la grandeur un poids, les richeſſes une ſource d'inquiétude, les délices de la chair inſipides & à la longue nuiſibles. La main de Dieu qui s'appeſantit ſur ceux qui aiment trop le monde & les choſes qui ſont au monde, leur rend le même office, que celle qui deſſerre les liens d'un Priſonnier, & en allège la peſanteur, en attendant qu'elle puiſſe les rompre tout-à-fait.

SI vous m'objectez que l'uſage modéré eſt quelque-fois ſujet aux mêmes inconvéniens que l'abus, & qu'un *ſemblable accident arrive au juſte & à l'injuſte*, je répons que la conduite de Dieu n'en eſt pas moins équitable. Le plus juſte a la même pente naturelle au vice que le plus corrompu, & pour peu qu'elle fût favoriſée, ſa vertu pourroit ſe démentir. On a vu des Saints du prémier ordre ſuccomber honteuſement. Lors donc que Dieu prive les fidèles de biens, dont ils paroiſſoient *uſer, comme n'en abuſant point*, c'eſt toujours une grace plutôt

tôt qu'un châtiment. Peut-être le moment fatal à leur piété étoit-il à la porte ? Peut-être qu'un seul instant alloit leur faire perdre le fruit de toute une vie?

CONCLUONS donc que nos souffrances n'étant pas moins utiles que justes, murmurer, s'impatienter, c'est se plaindre de la bonté de Dieu, c'est vouloir qu'il nous livre à nous-mêmes, & qu'il nous laisse acheter quelques jours d'une félicité trompeuse au prix de toute une éternité de bonheur. *Il m'est bon*, Seigneur, *d'être affligé*, frappe, achève ton ouvrage, abats, détruis, renverses à droite & à gauche tout ce qui pourroit s'opposer aux vuës de ta miséricorde ; dût mon cœur saigner des playes les plus vives & les plus profondes, n'en épargnes point la sensibilité ; dût ma Raison chanceler à la vuë de tes atteintes redoublées, confons-la ; je sais qu'un jour cette Raison adorera la profondeur de tes jugemens, je sais qu'un jour ce cœur inondé des délices les plus ravissantes bénira l'Auteur de sa félicité.

III. C'EST ce qui me conduit au troisième motif de patience, dont nous sommes redevables à la Religion. A l'épreuve succède la récompense, & une abondante rémuneration nous dédommagera de tous nos maux, fussent-ils mille

mille fois plus violens. L'utilité des afflictions se manifeste dès cette vie, comme vous l'avez vu dans la Considération précédente. C'est un creuset, où la Vertu s'épure. Mais *si nous n'avions d'espérance que pour cette vie* seulement, ce motif n'auroit pas assez de force. Il est beau d'être supérieur à tous les revers, de garder un esprit calme & serein au fort des plus rudes catastrophes; mais une vertu purement idéale, désintéressée, & destituée de l'attente d'un meilleur sort, seroit-elle capable de nous mettre dans cette assiette? N'y auroit-il pas bien des cas, où l'on ne pourroit condamner cette exclamation de Brutus; *O vertu, sterile vertu, de quoi m'as tu servi?* On a beau s'envelopper du manteau de son innocence, il ne sauroit parer des coups continuellement redoublés, & tout ce que la sagesse humaine peut faire, c'est d'étouffer ces gémissemens impétueux, auxquels le vulgaire se livre. Mais sans l'espérance, il reste un vuide bien fâcheux dans notre Ame. Car on a beau dire, l'intérêt, l'amour propre bien réglé sont les grands mobiles, qui peuvent déterminer notre volonté, & lui faire aimer un mal présent & sensible, entant qu'il sera le principe d'un bien excellent.

OR c'est ici le triomphe de la Religion, c'est son côté brillant & radieux. Rien

Rien de plus grand, de plus magnifique, de plus glorieux que les eſpérance qu'elle donne, & les récompenſes qu'elle promet à ceux qui auront fait un bon uſage de leurs ſouffrances. Car il ne faut pas s'imaginer qu'il ſuffiſe d'avoir des maux pour obtenir des dédommagemens. Ceux qui portent dès ici-bas la peine de leurs péchés, n'en ſeront pas moins rigoureuſement traités dans l'autre vie, ſi leur endurciſſement n'a pu s'amollir au feu des afflictions. Tout dépend de la manière, dont nous recevons les maux. *La Couronne de Juſtice* eſt réſervée, mais à qui? A ceux qui auront *combattu le bon combat, gardé la foi & achevé leur courſe.* Le découragement, le murmure, l'impatience, ſont autant de pas en arrière, qui nous éloignent du but de notre céleſte vocation, & nous font décheoir des beaux privilèges de notre adoption.

MAIS dès qu'on à une véritable Foi, dès qu'on eſt bien perſuadé, que c'eſt Dieu qui nous parle dans la Révélation, que c'eſt le plus grand & le meilleur de tous les Etres, qui nous ouvrira les portes de l'Eternité, & qui meſurera ſes graces non ſur nos foibles travaux, mais ſur ſon infinie gratuité, comment ſeroit-il poſſible qu'il y eut ici-bas des obſtacles, qui puſſent nous empêcher d'aller à lui de toutes nos forces, &

de

de tout sacrifier à l'attente de sa possession ? Vous êtes pauvre, c'est un état fâcheux, il est dur de lutter contre les horreurs de la misère ; mais n'avez-vous pas un Trésor au Ciel, qui ne sauroit vous manquer, & où vous puiserez dans tous les siècles? Vous êtes malade, votre Corps dépérit insensiblement ; bientôt il retournera dans la poudre, d'où il a été tiré. Et n'est-ce pas ce que vous devez souhaiter que la dissolution de cette loge terrestre ? N'est-ce pas un échange bien avantageux que celui de la corruption contre l'incorruptibilité, de la mort contre l'immortalité ? Vous êtes maltraitté par les hommes, ils vous outragent, ils vous calomnient, ils vous persécutent. Et que vous importe? Votre bonheur dépend-il d'eux ? N'avez-vous pas un Maitre, qui vous voit, qui vous approuve, qui vous glorifiera un jour à la face de tout l'Univers? Vous trouvez à chaque pas des obstacles, des difficultez, des mortifications, rien ne vous réüssit, on diroit que tout conjure votre perte. Dites, dites plutôt, que tout conspire à votre salut, & que chaque épine qui vous blesse à présent, sera, si vous le voulez, une fleur d'une immortelle odeur, qui couronnera un jour votre tête glorifiée.

C'EST donc ainsi que le bonheur é-

ternel s'acquiert, *c'eſt par pluſieurs tribulations, qu'il nous faut arriver au Royaume des Cieux.* Voyez, s'il vous convient à ce prix, ou plutôt hâtez-vous de conclurre un marché auſſi avantageux? Pourriez-vous balancer un inſtant? Soit que vous conſidériez la Nature des biens, ſoit que vous réfléchiſſiez ſur leur durée, y a-t-il la moindre comparaiſon à faire? Quand même les plaiſirs à venir ne ſeroient pas ſupérieurs à ceux de cette vie, ne vaudroit-il pas mieux s'aſſûrer l'éternité que le tems? Ne vaudroit-il pas mieux être pauvre, infirme, mépriſé ici-bas, que d'eſſûyer ces disgraces à perpétuité? Mais quoi! un inſtant de délices céleſtes vaut mieux que toute une vie livrée aux joyes mondaines, un rayon de la gloire du Ciel efface tout le faux brillant des grandeurs humaines. Que ſera-ce donc, ſi nous penſons que la ſource de ces délices eſt intariſſable, que l'éclat de cette gloire ſera plus durable, que celui du Soleil & de toute l'Armée des Cieux, puisqu'elle a ſon principe dans le Soleil de Juſtice, dans un Etre, qui voit rouler tous les ſiècles à ſes piés, ſans en recevoir la moindre atteinte. L'Héritier d'une brillante Couronne n'envie pas la fortune médiocre d'un ſimple particulier. Comment donc pourrions-nous porter envie aux ſituations

les

les plus éminentes & les plus fortunées de la Terre, tandis que nos lambeaux, nos disgraces, nos infirmités, n'empêchent pas que nous ne soyons les *heritiers de Dieu* & les *cohéritiers de Christ*. La seule impatience qui nous soit permise, c'est d'arriver à cet heureux état, c'est de *déloger pour être avec Christ*, *ce qui nous est infiniment meilleur*.

LA Religion nous fournit encore divers motifs à la Patience. Je me contente d'en indiquer deux principaux. Le prémier, c'est l'idée des secours que Dieu accorde aux siens. Nous ne sommes pas seuls à l'ouvrage. Malgré tous les principes extérieurs, qui nous animent, nous n'avancerions guères, si un principe intérieur ne nous soutenoit, si Dieu lui-même n'étoit ouvrier avec nous. C'est lui, dont *la grace nous suffit*, & dont *la vertu s'accomplit dans nos infirmités*, c'est son Esprit Divin, qui *soulage de sa part toutes nos foiblesses*. Profitons donc d'un aussi puissant secours. Ne perdons jamais de vuë le rocher de notre salut, l'auteur de nos délivrances. *Invoque moi au jour de ta détresse, je t'en tirerai hors, & tu me glorifieras.*

L'AUTRE motif, digne de toute notre attention, ce sont les exemples de courage & de patience, que tant d'illustres fidèles nous ont laissé. Si les Patriarches, qui ne voyoient que de

loin, & qui ne faiſoient que *ſaluer les promeſſes*, nous ont donné de ſi beaux modèles de déſintéreſſement, de mépris du monde, de réſignation à la volonté de Dieu, que ne doivent pas faire les Chrétiens, à qui le ſalut a été pleinement révélé, a qui *la grace ſalutaire eſt clairement apparuë.* Voyez ces Apôtres, ces Martyrs, ces Confeſſeurs de tous les tems, qui *ont réputé toutes choſes leur être dommage au prix de l'excellence de la connoiſſance de J. Chriſt. Environnés d'une ſi grande nuée, rejettons donc tout fardeau*, & que rien ne nous arrête dans notre carrière. Mais ſur-tout *regardons à Jéſus, le Chef & le Conſommateur de la Foi, lequel ayant ſouffert la Croix, a mépriſé la honte, & s'eſt aſſis à la droite du Trône de Dieu.* S'il a ſouffert, *lui juſte pour les injuſtes*, refuſerons-nous de ſouffrir pour nos propres fautes, & d'être *faits une même plante avec lui* par la conformité de nos ſouffrances, afin qu'il nous rende un jour participans de ſa gloire.

MARCHANT ſous de tels auſpices, encouragés par tant & de ſi puiſſans motifs, oſerions-nous encore nous plaindre de notre ſort, quelle qu'en ſoit la rigueur? Préférerions-nous *les délices* trompeuſes de l'*Egypte* à l'*opprobre de Chriſt*? Encore pardonnerois-je à ceux qui demeurent en ſuſpens, s'il n'y avoit ef-

effectivement que délices dans le monde, qu'opprobre & misère dans la Religion. Mais ne faut-il point de patience pour servir le Monde? N'est-ce pas un Maître dur, capricieux, qui après nous avoir promené long-tems d'erreur en erreur, nous paye à la fin d'une noire ingratitude. S'il faut donner ses veilles, ses sueurs, ses travaux, son sang, ne vaut-il pas mieux les dévouër à un Dieu souverainement libéral, qui ne laissera pas même *un verre d'eau fraîche*, donné pour l'amour de lui, sans recompense? Ne vaut-il pas mieux gagner l'estime, l'amitié, la bienveillance de cet Etre, que celle des hommes, sur laquelle on ne sauroit faire le moindre fonds? Je me rappelle ici la noble description que faisoit de son état, un Philosophe aussi célebre par ses disgraces que par ses vertus. „ Je suis, disoit-„ il, je suis Epictète, esclave, estro-„ pié, pauvre, & néanmoins l'Ami des „ Dieux ". O le beau langage dans un Payen, qui préfère l'approbation du Ciel à tous les biens de la Terre. Et les Chrétiens, qui ont de bien plus justes titres, pour prétendre à l'amitié de Dieu, puis que *l'inimitié qui étoit entre lui & eux a été abolie* par le Rédemteur, gémiroient-ils de leurs misères, tandis qu'il dépend d'eux de posséder ce bien inestimable. Cessez, murmures de la

chair, défiances criminelles, ceſſez pour jamais. *Mon cœur & ma chair étoient défaillis, mais Dieu eſt le Rocher de mon cœur & mon partage à toujours. Pour moi approcher de Dieu, c'eſt mon bien. J'ai aſſis ma retraite ſur le Seigneur.*

XXIII. DIS-

XXIII. DISCOURS.

Nec mutam profecto repertam ullam esse
Hodie dicunt mulierem illo in seculo.

PLAUTUS in Asin.

JE vais tracer un caractère aussi rare que précieux, celui d'une femme accomplie, l'honneur de son sexe, & les délices du notre. Une Reine elle-même m'en fournira les traits, la Mère du Roi Lemuel, c'est-à-dire, suivant les Interprètes, la Mère du Roi Salomon. Commençons par exposer le ravissant tableau qu'elle offre dans le dernier Chapitre des Proverbes, tableau qu'elle traçoit sans doute d'après nature, & sur les excellentes dispositions, qu'elle trouvoit dans le fonds de son propre cœur.

Qui est-ce, dit-elle, *qui est-ce qui trouvera une femme vaillante? car son prix surpasse de beaucoup les perles. Le*

cœur de ſon mari s'aſſure en elle, & il ne manquera point de dépouilles. Elle lui fait du bien tous les jours de ſa vie, & jamais du mal. Elle cherche de la laine & du lin, & elle fait ce qu'elle veut de ſes mains. Elle eſt comme les Navires d'un Marchand, elle amène ſon pain de loin. Elle ſe lève, lorſqu'il eſt encore nuit, elle diſtribuë l'ordinaire de ſa maiſon, & donne à ſes ſervantes leur tâche. Elle conſidère un champ & l'acquiert & elle plante la vigne du fruit de ſes mains. Elle ceint ſes reins de force & fortifie ſes bras. Elle éprouve que ſon trafic eſt bon, ſa lampe ne s'éteint point. Elle met ſes mains au fuſeau, & ſes doits tiennent la quenouïlle. Elle étend ſa main à l'affligé, & avance ſes mains aux néceſſiteux. Elle ne craint point la neige pour ſa famille, car toute ſa famille eſt vêtuë de vêtemens doubles. Elle ſe fait des tours de lit, le fin lin & l'écarlate eſt ce dont elle s'habille. Son mari eſt reconnu aux portes, quand il eſt aſſis entre les Anciens du Païs. Elle fait du linge & le vend; elle fait des ceintures qu'elle donne au Marchand. La force & la magnificence eſt ſon vêtement, & elle ſe rit du jour à venir. Elle ouvre ſa bouche avec ſageſſe, & la Loi de gratuité eſt ſur ſa langue. Elle contemple le train de ſa maiſon & ne mange point le pain de pareſſe. Ses enfans ſe lèvent, & la diſent bienheureuſe; ſon ma-

ri

ri auſſi, & il la loüe en diſant. Pluſieurs filles ont été vaillantes, mais tu les ſurpaſſes toutes. La grace trompe & la beauté s'évanoüit, mais la femme qui craint l'Eternel ſera celle qui ſera loüée. Donnez lui des fruits de ſes mains, & que ſes œuvres la loüent aux portes.

Dans la foule d'idées que préſentent ces paroles, je choiſirai quelques Chefs principaux, auxquels il ſera facile de rapporter tous les détails, dans leſquels nous ne ſaurions entrer. J'admire donc dans la femme vaillante la grace & la ſageſſe de ſes diſcours, ſon aſſiduité au travail, ſa conſtante affection pour ſon Epoux, la bonne éducation qu'elle donne à ſes Enfans, ſa charité envers les pauvres, ſa ferme réſignation dans tous les évènemens, & enfin le grand principe, l'unique ſource de toutes les diſpoſitions, ſa vraye & ſolide piété. Sept caractères diſtinctifs dignes d'être développés avec quelque exactitude.

Comme le cœur & ſes penſées ſont un abyme impénétrable, que le Créateur peut ſeul ſonder, nous n'avons dans la Société que deux moyens de juger du caractère des autres, leurs diſcours & leurs actions. Et d'abord le langage eſt, pour ainſi dire, l'étiquette de l'homme en général. La ſeule vuë d'une perſonne nous laiſſe indé-

cis sur son compte; quelque avantageuse que soit sa physionomie, c'est un signe équivoque; vous attendez avec impatience qu'elle ouvre la bouche pour juger du *trésor de son cœur* par les choses qui en sortent. Alors on est souvent bien surpris de voir son attente trompée, & d'entendre des sons, qui détruisent en un moment l'impression favorable que le prémier coup d'œil avoit fait naître. C'est ce qui arrive en particulier à l'égard du sexe. Doüé de ces graces extérieures, dont la Nature a fait son appanage, son abord enlève les suffrages, l'Ame prise par les yeux se rend sans combat, & le triomphe de la Beauté est aussi rapide que celui de ce Conquérant, qui disoit autrefois; *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.*

MAIS dans l'esprit de tout homme qui n'agit pas machinalement, ce triomphe n'est rien moins que décidé, & il attend prudemment que cette statuë brillante rende des sons harmonieux, pour en faire l'objet de son admiration & de son attachement. O quelle joye, lorsqu'en effet *elle ouvre sa bouche avec sagesse, & que la Loi de gratuité est sur sa langue.* C'est le prémier caractère de la femme accomplie, *la grace* assaisonne ses discours, *la sagesse* les règle.

Je

Je dis prémièrement la grace, c'eſt à-dire, la douceur, la modeſtie, l'affabilité, qualités également bienſeantes aux deux ſexes, mais que la Nature ſemble avoir particuliérement affectées aux femmes. Comme leurs armes ſont la perſuaſion, & qu'en vertu du partage établi dans la Société, les voyes de la douceur ſont leur lot, il faut que leurs discours aſſortiſſent à leur ſituation. Rien ne meſſied davantage au ſexe que la hauteur & la fierté, la colere & l'emportement. Dans quelque élevation qu'il ſoit placé, eut-il le Sceptre en main & la Couronne ſur la tête, une Reine ſenſée aura toujours ſoin d'allier à la Majeſté de ſon rang les graces naturelles, & de ſe faire autant aimer que reſpecter. Quand une femme ne conſulteroit que ſes intérêts temporels, ils lui conſeilleroient le parti de la modération, ils lui feroient ſentir qu'en ſe deſſaiſiſſant d'un Empire auſſi fort en effet qu'il eſt foible en apparence, elle perd tout, & n'a plus aucune voye pour arriver à ſes fins. Mais c'eſt ce que ne comprennent pas les Ames vulgaires. Livrées au mouvement impétueux des paſſions qui les dominent, la moindre réſiſtance les irrite, la douceur de leur voix s'altère, la ſymétrie de leurs traits ſe dérange, & les empreintes les plus odieuſes

paroiſſent où logeoient un moment auparavant toutes les graces. Un Ange ſe transforme en Démon. Quels cris, bon Dieu! quels éclats, quels accès épouvantables! Et pourquoi? Souvent pour des minucies, des bagatelles, des riens. Celle dont nous traçons la peinture ſe préſente ſous une toute autre face. *La Loi de gratuité eſt ſur ſa langue*, la grace aſſaiſonne ſes discours; toujours égale, toujours ſemblable à elle-même, toujours maîtreſſe des ſaillies impétueuſes du tempérament, non ſeulement elle ſe poſſède elle-même, mais elle adoucit les plus féroces, elle calme les plus emportés, elle ramène la ſérénité dans les cœurs les plus abattus, en un mot elle ſemble opérer des miracles, ſans employer d'autre moyen que celui de la parole, mais d'une parole, dont les doux accens vont juſqu'au fonds de l'Ame enchaîner les paſſions les plus indomptables.

CE n'eſt pourtant pas aſſez; la grace ne ſuffit pas pour rendre les diſcours eſtimables & utiles, la ſageſſe doit les règler. Auſſi *ouvre-t-elle ſa bouche avec ſageſſe*. Les converſations ſont l'Ame de la Société, mais on peut ajouter qu'elles en ſont le fléau. Le même déſœuvrement qui raſſemble un certain nombre de perſonnes leur fait chercher des reſſources contre l'ennui, res-

reſſources pour l'ordinaire frivoles, & très ſouvent dangereuſes. Je ſais bien qu'il n'eſt pas poſſible que tous nos mots ſoyent comptés, & toutes nos ſyllabes peſées; je ſais que mille choſes peu conſidérables en elles-mêmes occupent, & peuvent occuper innocemment des perſonnes, qui vaquant à certaines heures à leurs devoirs, en donnent d'autres à l'amuſement. Chaque cercle n'eſt point une Aſſemblée d'Etat, où il faille opiner gravement, par ordre & ſans s'écarter le moins du monde. Néanmoins une femme, telle que la Mère de Salomon la repréſente a certains principes de ſageſſe, qu'elle ſe rappelle toutes les fois qu'elle ouvre la bouche, & dont elle tire de grands avantages pour ſe faire chérir & conſidérer.

Trois défauts ſur-tout lui paroiſſent autant d'écueils contre leſquels elle craint d'échouër, la malignité, l'affectation & la puérilité. La malignité, le plus conſidérable de tous lui eſt en horreur. Elle ne ſe plait point à mettre impitoyablement le prochain ſur la ſellette, à inſtruire ſon procès à toute rigueur & à prononcer ſa ſentence. Attentive plutôt à excuſer, à ſuporter, à prendre en main la cauſe des abſens, elle détourne adroitement la converſation de deſſus ces matières, ſon cœur généreux, tendre, compatiſſant, ne don-

ne jamais entrée à la médisance, à la calomnie, à l'envie, sources affreuses, où tant de personnes ne se laissent jamais de puiser leurs discours.

LA malignité est un vice du cœur ; l'affectation & la puérilité ne sont que des ridicules de l'esprit ; mais celle qui *ouvre sa bouche avec sagesse*, pousse la circonspection jusqu'à se garantir des ridicules aussi bien que des vices. L'affectation, que je distingue du précieux, est une envie de se tirer du niveau des autres, en faisant parade de connoissances supérieures, ou de sentimens épurés & quintessenciés. Je n'ai garde de blâmer l'étenduë des connoissances & la délicatesse des sentimens dans le sexe. Au contraire ce sont ses plus précieux joyaux, ce sont des ornemens à l'abri du tems & de tous les revers. Ce que j'en condamne, c'est donc l'étalage, & encore simplement l'étalage déplacé. Pourquoi une personne, qui est à portée de s'instruire ne s'instruiroit-elle pas ? Pourquoi ne profiteroit-elle pas d'une éducation distinguée, & des secours que d'heureuses conjonctures lui offrent ? Pourquoi-même, si elle en trouve des occasions naturelles, ne feroit-elle pas usage en conversation de ce qu'elle sait ? Mais, si elle les mandie ces occasions, si à tout propos elle étourdit d'un jargon scientifique, ou de mots empoullés,

ſi elle tire vanité de ſes talens, & veut primer par là, tout le mérite s'évanouït, le ridicule reſte. Dans la diſtribution juſte ou injuſte, (c'eſt un problême aſſez indécis), qui s'eſt faite des occupations de la Société, les ſciences ſont échuës aux hommes, & elles conſervent un air d'emprunt dans le ſexe, quoique diverſes expériences réïterées, & d'illuſtres exemples, dont notre ſiècle abonde, ayent fait voir que nous ſommes ſouvent égalés, & même ſurpaſſés par celles que nous avions condamnées à l'ignorance. Il y a donc du préjugé là-dedans qu'il faut diſſiper juſqu'à un certain point, en convenant que les génies nés pour les ſciences ſe trouvent parmi les femmes comme parmi les hommes, & que celles qui, ſans ſacrifier des devoirs eſſentiels peuvent s'initier à la Litterature, aux myſtères même de la Philoſophie & des ſciences abſtraites, ſont dignes des plus juſtes éloges. Mais ce qui demeure toujours inconteſtablement vrai, parce qu'il eſt fondé dans la Nature, c'eſt que l'extérieur, la profeſſion du ſavoir les dépare en quelque ſorte, & que tout l'attirail des ſciences doit être relégué au fonds d'un Cabinet, d'où il ne faut jamais le tirer avec affectation. Pour le précieux proprement dit, qui conſiſte dans l'art de ranger pompeuſement de grands mots vuides de ſens, c'eſt

c'eſt un ennemi trop mépriſable, je ne m'arrête pas à le combattre.

JE paſſe donc à la puérilité, défaut tout oppoſé, dans lequel tombent ces perſonnes, qui ſemblent infatigables & inépuiſables dans l'entaſſement des choſes les plus inutiles, des détails les plus inſipides, des particularités les plus minces, de mille circonſtances domeſtiques, de mille nouvelles, dont l'extravagance ſaute ſouvent aux yeux, en un mot dans le dégorgement perpétuel de tout ce qui leur vient dans la bouche, ſans choix, ſans examen, ſans réflexion. Certains lieux communs de converſation occupent quelque-fois des ſéances entières, au bout desquelles on ſe trouve n'avoir pas dit quatre paroles intéreſſantes. Je l'ai déjà inſinué; il ne faut point donner des entraves trop rigoureuſes aux entretiens, la Société en perdroit toute ſa douceur, mais au moins doit-on ſe ſouvenir qu'on a la Raiſon en partage, & qu'elle doit être quelque-fois de la partie.

J'APPELLE encore puérilité cette bizarrerie ſurprenante, ces variétés inexprimables d'air, de ton, d'humeur, qui font paſſer la même perſonne en un quart d'heure par vint états différens, ſans qu'on puiſſe s'aſſurer d'un moment à l'autre, quelle eſt la véritable aſſiette de celle qui éprouve ces révolutions. Il

eſt

eſt vrai que ces inégalités ſe rapportent ordinairement à certaines fins, & que ce manège fait partie d'un art dangereux, que le ſexe à l'imprudence de préférer à l'aimable ſimplicité, à la raiſon, à l'égalité, à l'obſervation exacte des bienſeances, mais c'eſt un art bien puérile, & qui ne peut réüſſir qu'avec des idiots ou des dupes.

QUELLE eſt la ſource commune de tous ces défauts ? C'eſt l'exceſſive demangeaiſon de paroître & de parler, c'eſt la gêne inſuportable que ſouffrent certaines perſonnes, lorsqu'elles ne peuvent ſe ſatisfaire à cet égard. Or parler toujours & parler bien ſont deux choſes à peu près incompatibles. Quiconque veut donc parler à quelque prix que ce ſoit, eſt obligé de le faire aux dépens du bon ſens, trop heureux s'il ne le fait pas aux dépens de la Vertu & de la Piété. Il eſt inconcevable combien cette manie de parler tyranniſe les perſonnes qui en ſont poſſédées. Elles s'accrochent au prémier venu, elles cherchent les queſtions les plus étranges, elles s'interrompent, elles s'agitent & ſouffrent, dès qu'on ne leur laiſſe pas le champ libre.

N'y auroit-il donc point de milieu entre toutes ces extrémités, point de remède à toutes ces maladies de la langue? Il y en a plus d'un. Le prémier, c'eſt

c'eſt d'être judicieux dans le choix des ſujets, ſur leſquels on veut s'entretenir. Entre gens qui penſent, il n'eſt queſtion que de mettre ſur le tapis quelque matière digne de les occuper, & dès que la converſation eſt une fois en train, on voit les perſonnes les plus froides, les plus taciturnes ſe développer, & fournir leur contingent d'une manière très agréable. Mais quand on parle au hazard, & pour parler, c'eſt le moyen de heurter contre tous les écueils que nous avons indiqué. Si les ſujets ne s'offrent pas d'abord, en coute-t-il tant de prendre le parti du ſilence? A-t-on fait vœu, en entrant dans une Compagnie, que depuis le prémier moment jusqu'au dernier, on ſoutiendroit pendant pluſieurs heures un discours non interrompu. Cette nation profonde & penſive, qui dans les lieux mêmes où le bruit le plus impétueux a coutume de règner, garde ſouvent un ſilence obſtiné, & préfère le recueillement au babil, me paroit bien reſpectable dans ſa façon de penſer & d'agir. Enfin la dernière reſſource contre l'intempérance de la langue, c'eſt le travail; reſſource que la femme dont nous propoſons le modèle, joint aux précédentes, & qui forme un ſecond trait de ſon tableau, que nous reſervons pour le Discours ſuivant.

JE

Je finis celui-ci par une Réflexion, qui fera ſentir, ſi je ne me trompe, l'utilité générale du ſujet que j'ai entrepris de traitter. C'eſt que bien qu'appellé par mon plan à propoſer à un ſexe ſeul les leçons qu'il renferme, elles ſont également applicables à l'autre. Ce n'eſt point ici une Satyre; ce ne ſont point de froides & d'ironiques déclamations contre une moitié du genre humain digne de tous nos égards. Nous marquons, il eſt vrai, de couleurs plus vives les traits, qui caractériſent les femmes. Mais combien y a-t-il d'hommes qui ſont femmes ſur tous ces Articles? Combien d'hommes ont à ſe reconnoitre ici, & à ſe corriger des mêmes défauts, & de plus grands encore? Combien d'hommes mille fois plus inexcuſables, par un effet même de cette ſupériorité de force, de ſavoir, de raiſon, qu'ils s'arrogent, & qui eſt à peu près auſſi rare chez eux que dans le ſexe, auquel ils attribuent la foibleſſe & l'ignorance. Profitons donc des leçons de la ſageſſe; nous en avons tous également beſoin. *Ouvrons notre bouche avec ſageſſe, & que la Loi de gratuité ſoit ſur notre langue. Que toutes nos paroles ſoyent aſſaiſonnées avec ſel en grace.* Faiſons un bon uſage de cette prérogative ſi glorieuſe, qui nous diſtingue eſſentiellement des autres habitans de la Terre,

de

de l'uſage de la Parole. Employons-là à glorifier Dieu, à édifier nos prochains, à ſerrer les doux nœuds de la Société par des témoignages ſincères d'eſtime & d'affection, en un mot ſoyons parfaits, car, *Si quelqu'un*, dit S. Jaques, *ne bronche pas en paroles, c'eſt un homme parfait, & il peut même tenir en bride tout le Corps.*

XXIV. DISCOURS.

- - - - Labor omnia vincit
Improbus.

VIRG. Georg. Lib. I.

CONTINUONS l'examen d'un Tableau, dont l'Original n'exiſta malheureuſement jamais. N'en concluons pourtant pas que cet examen ſoit inutile. Quand on propoſe des modèles, on leur donne toute la perfection, dont ils ſont ſuſceptibles, ſans prétendre pour cela que ceux qui les imiteront, expriment cette perfection dans toute ſon étenduë. C'eſt ainſi que les Stoïciens avoient leur Sage en idée, mais qu'ils n'oſerent jamais ſe vanter d'avoir en réalité. Telle eſt la femme vaillante, une belle idée, une Image dont les traits ſont épars de côté & d'autre, mais l'aſſemblage de ces traits offriroit une Divinité mortelle à nos regards; & peut-être eſt-il bon qu'un ſexe, pour

pour lequel la Nature nous a déjà ſi favorablement dispoſés, ne ſoit pas trop parfait, afin que ſes défauts viennent de tems en tems ouvrir nos yeux, & nous faire abattre, ou du moins négliger les autels que notre folie lui érige.

La ſageſſe & la grace dans les Discours ont fait le prémier caractère de notre Héroïne. Voyons la préſentement aſſiduë au travail, livrée à d'utiles occupations, qui ſont pour elle une ſource de gloire & de plaiſir. L'étenduë que la Mère de Salomon donne à ce caractère, en fait bien ſentir le prix & l'importance. *Elle cherche de la laine & du lin, & elle fait ce qu'elle veut de ſes mains. Elle eſt comme les Navires d'un Marchand, elle amène ſon pain de loin. Elle ſe lève, lorſqu'il eſt encore nuit, elle diſtribuë l'ordinaire de ſa maiſon, & donne à ſes ſervantes leur tâche. Elle conſidère un champ & l'acquiert, elle plante la vigne du fruit de ſes mains. Elle ceint ſes reins de force & fortifie ſes bras. Elle éprouve que ſon trafic eſt bon; ſa lampe ne s'éteint point la nuit. Elle met ſes mains au fuſeau, & ſes doits tiennent la quenouïlle. Elle ſe fait des tours de lit; le fin lin & l'écarlate eſt ce dont elle s'habille. Elle fait du linge & le vend, elle fait des ceintures qu'elle donne au Marchand.*

cland. Elle contemple le train de ſa maiſon, & ne mange point le pain de pareſſe.

CET entaſſement de tours & d'expreſſions repréſente d'une manière bien ſenſible l'entaſſement d'occupations qu'une femme prudente & laborieuſe fait ſuccéder les unes aux autres, cette multiplicité de ſoins, dont aucun n'échape à ſa vigilance, & qui tous enſemble concourent à faire naître ſous ſes pas une heureuſe abondance.

PARMI les diverſes fonctions, qui ſont attribuées ici à la femme vaillante, il y en a peut-être quelques-unes, qui ne ſont plus au gout de notre ſiècle, ni conformes aux uſages modernes. On voit règner dans cette déſcription l'heureuſe ſimplicité, qui caractériſoit les anciens tems, & qui ne faiſoit rien dédaigner aux perſonnes les plus éminentes. Elles entroient, comme on le voit, (car c'eſt une Reine Mère qui parle, & qui décrit une épouſe, telle qu'elle la ſouhaitoit au Roi ſon Fils), elles entroient ces Reines, ces Princeſſes, dans des détails, dont rougiroient aujourd'hui les perſonnes qui ont la moindre teinture de qualification. Ce n'eſt pourtant pas l'Ecriture ſeule qui nous fournit ces idées. Le plus ancien des Auteurs profanes, le Pere de la Poëſie, Homè-

mère, nous repréſente une Princeſſe fille de Roi, qui alloit à côté de ſon chariot chargé de linge, le laver à la rivière avec ſes Filles d'honneur. Nous rions à préſent de ces mœurs, nous oſons même les appeller groſſières. Hélas! qu'avons-nous gagné avec notre politeſſe & notre bel air? Nous avons transformé un ſexe né pour nous ſeconder dans les travaux de la Société & dans les beſoins de la vie en d'inutiles Compagnes, qui ne ſervent qu'à multiplier ces travaux & ces beſoins, & qui font payer bien cher pendant le cours d'une longue union les frivoles agrémens dont leur extérieur ſuperficiel nous a repus pendant quelque tems. Ah! dépouillez moi ce Printems, qui regorge de fleurs, & réſervez quelques fruits pour l'Automne.

JE ſais bien qu'il eſt arrivé des changemens univerſels dans certaines coutumes, & qu'on ne pourroit en ramener pluſieurs des anciennes, ſans ſe faire montrer au doit. Il faut céder au tems, & s'accommoder à ces prétenduës bienſéances. Mais il n'y a ni tems, ni bienſéances, qui puiſſent porter atteinte à cette vérité inconteſtable, c'eſt qu'une femme doit être attentive à ſon ménage, à ſon œconomie domeſtique, & que de ſes ſoins dépend principalement la proſpérité d'une

ne famille. C'eſt de quoi l'on pourra ſe convaincre, ſi l'on fait les réflexions ſuivantes.

Le travail eſt une peine impoſée aux hommes, quoiqu'à certains égards on puiſſe enviſager ſa néceſſité comme un bien que Dieu leur a fait, car il n'y a guères de gens plus malheureux que les déſœuvrés. Mais que ce ſoit une peine ou un bien, le travail eſt une choſe néceſſaire, ſans lui la terre ſe couvriroit bientôt de ronces & de chardons, nos maiſons, nos vêtemens dépériroient, les ſources de nos commodités, de notre ſubſiſtance même tariroient, & nos corps exténués tomberoient ſans vie ſur la terre qui les porte. C'eſt pour obvier à ces déſaſtres, que vous voyez tout le genre humain dans un tracas perpétuel, & que le cœur d'une grande ville reſſemble à une fourmillière, où chacun quête avidemment ſa pature, & court où ſon métier, ſa charge, ſa profeſſion l'appelle, pour rapporter au logis, de quoi ſe nourrir ſoi & les ſiens.

Cela eſt bien, ce ſont les vuës de la Providence qui s'accompliſſent; mais il faut qu'il y ait entre les membres de la Société une répartition de travaux, qui aſſigne à chacun ſa beſogne, & qui le charge de celle qui

lui convient. Je n'examine point ici, comment cette répartition doit se faire dans ces grands Corps, qu'on appelle Etats, Royaumes, Républiques; cela n'est pas de mon sujet. Je me borne à cette Société primitive la plus étroite & la plus intéressante de toutes, qui unit deux personnes d'un sexe différent, qui attache pour jamais leurs destinées, & qui rend leurs biens & leurs maux communs. Il est bien évident que chacun doit porter sa part du fardeau domestique, & se dévouër au bien commun de la famille dans le genre d'occupations qui lui convient. *Il n'est pas bon que l'Homme soit seul*, mais cette solitude est pourtant mille fois préférable à une association, qui ne fait qu'introduire une personne de plus chez lui, sans y amener les avantages qu'il a sujet de s'en promettre. C'est une aide qu'il lui faut, une *Aide semblable à lui*, qui instruite & convaincuë des obligations qu'elle a contractées, *ceigne ses reins de force, & ne mange point le pain de paresse.*

On sait quelle est la portion échuë à la femme dans les travaux de la vie. L'Homme se livre aux soins extérieurs; suivant le genre de vie qu'il a embrassé, il court dans les champs de Mars, il pâlit sur les livres, il vaque

que à ſon négoce, il eſt aſſidu à ſon métier; c'eſt là ſa tâche, qui produit plus ou moins de profit, à proportion de ſon état & de ſa capacité. Pendant ce tems-là, ſa Compagne occupée des ſoins intérieurs & domeſtiques, fait règner l'ordre & la tranquillité dans la maiſon, elle y répand un air de propreté & de décence, elle dirige les revenus que l'induſtrie de ſon époux amène, ou qui procédent d'autres ſources avec une prudence qui ſemble les multiplier, elle y joint ſon propre travail, tout eſt préſent à ſon eſprit, tout paſſe ſous ſes yeux, chaque jour voit renaître les mêmes détails, dont elle ſe démêle avec une facilité merveilleuſe; parce que ſon goût, ſon devoir & une heureuſe habitude lui applaniſſent toutes les difficultés.

POUR réüſſir dans cette adminiſtration qui lui eſt confiée, la femme vaillante à beſoin de trois qualités ou diſpoſitions principales, dont aucune ne ſauroit lui manquer ſans que cela influë ſur le ſuccès de ſes ſoins. La prémière, ce ſont certaines connoiſſances relatives aux choſes dont elle a le maniment, qui la mettent au fait de leur prix, de leurs ſaiſons, de la manière d'en tirer le meilleur parti, de moyens de ne pas ſe laiſſer trom-

per dans mille petits détails, qui ne paroiſſent rien chacun en particulier, mais qui tous enſemble vont bien loin. La ſcience que j'indique ici, c'eſt celle qu'on appelle vulgairement *la ſcience du ménage.* Il ſemble que quantité de perſonnes du ſexe craignent qu'elle ne leur étréciſſe l'eſprit, tant elles s'en mettent peu en peine. Mais cet eſprit délicat, amuſant, auquel elles croyent conſerver ſon jeu & ſa vivacité, en le préſervant de la rouïlle du ménage, & des occupations domeſtiques, quelle eſt la durée de ſon uſage? Son étalage, qui ne ſe ſoutient qu'à la faveur des graces de la jeuneſſe, paſſe avec elle, & quand il eſt queſtion de s'établir & de s'arranger dans le monde, l'ignorance des choſes les plus communes jette ces perſonnes ſi fières de leur eſprit inutile, dans un honteux noviciat, ou les laiſſe croupir toute leur vie dans mille embarras accablans. Pourquoi vouloir tout ſavoir, hormis ce dont on a uniquement beſoin? J'aime & j'honore aſſurément un eſprit orné de connoiſſances au-deſſus du vulgaire; mais quand elles ſont ſeules ces connoiſſances, mes beſoins, je dirai plus, mon gout, mon eſtime me rappellent à une perſonne de bon ſens, qui préfère l'utile au brillant.

L'ES-

L'ESPRIT d'ordre eſt la ſeconde diſpoſition, qui me paroit requiſe dans la femme vaillamment œconome. L'ordre, principe de beauté & de vigueur dans tous les Corps tant Moraux que Phyſiques eſt auſſi le principe de la proſpérité des familles; & c'eſt aux Mères principalement qu'il convient de le règler & de le maintenir. Le Père, quoique Chef de la maiſon, ne ſauroit en connoître tout le ſyſtème intérieur, ou s'il le connoit, il ne ſauroit du moins veiller à ſon maintien, ſans ſe diſtraire trop conſidérablement de ſa vocation extérieure. C'eſt donc à une femme prudente & laborieuſe à ſe faire un plan de vie & d'occupations pour elle, pour ſes enfans & pour ſes domeſtiques, qui faſſe tout aboutir à l'avantage commun des membres de cette petite République. Ce plan, qui effraye d'abord une perſonne à qui ces idées ſont peu familiéres, devient ſimple & facile aux yeux de celle qui connoit l'ordre & qui l'aime. Il en eſt comme d'un calcul Arithmétique, propoſez-le à un homme, qui n'a aucune teinture de la ſcience des nombres, il héſitera, il tatonnera, & ſi après de longs & pénibles efforts, il faillit les vrayes quantités, ce ne ſera que par hazard, au lieu qu'un au-

tre en deux ou trois traits de plume, les assigne avec une précision immanquable. Telle une femme d'ordre range en un clin d'œil, & tient dans une règle perpétuelle ce qu'un autre laisse dans un désagréable chaos, où tout se consume & dépérit.

ENFIN la dernière qualité, qui caractérise notre modèle, c'est l'éloignement de la mondanité & des dissipations frivoles. Il en est ici comme dans la Religion; *Nul ne sauroit servir deux Maîtres.* Une femme ne peut se livrer au Monde & veiller à ses affaires. Ce n'est pas que son état soit un triste esclavage, où séquestrée de toute Société, elle s'enterre dans l'intérieur d'une maison, pour ne penser qu'à des détails domestiques. Non, ce genre de vie ne pourroit qu'altérer sa santé & son humeur, abâtardir même son esprit. On a des relations dans la Société qu'il faut entretenir, on a des Amis dont la présence & la conversation fournissent mille plaisirs innocens. Certaines saisons offrent des divertissemens, auxquels la voix de la Nature semble nous inviter. Notre vie en un mot demande de la distraction & du relâchement jusqu'à un certain point. Mais sont-ce là les bornes dans lesquelles on s'arrête? Cette circulation

tion prodigieuſe & non interrompuë de viſites, qui vont transporter de lieu en lieu l'oiſiveté & l'ennui, n'eſt-elle pas un abus criant dans une infinité de perſonnes, qui négligent par là leurs devoirs les plus eſſentiels, qui laiſſent leur maiſon au pillage, leurs enfans dans le désordre, leurs époux privés des douceurs d'une Société, ſur laquelle ils avoient fondé le bonheur de leur vie. Si la vaillance conſiſtoit à courir en dépit des tems & des ſaiſons, à donner une moitié du jour aux préparatifs des ajuſtemens dont on doit être revêtu pendant l'autre, à faire aſſaut de médiſance dans les Cercles, & à prodiguer ainſi tous les jours de notre vie, O que de femmes vaillantes! Mais ſi vous-en cherchez qui reſſemble au portrait que la Mère de Salomon expoſe à nos regards, vous aurez beſoin de la lanterne de ce Philoſophe, qui cherchoit un homme en plein midi dans les places d'une Ville extrêmement peuplée.

POURQUOI cela? Pourquoi le nombre des perſonnes du ſexe, qui connoiſſent leurs véritables devoirs, qui les aiment, & qui les pratiquent, eſt-il ſi petit? Remontons à la ſource. C'eſt le défaut d'éducation. C'eſt d'une fille vigilante & laborieuſe qu'on

peut eſpérer une femme de même trempe. Mais de la manière dont on élève le Sexe, il eſt bien difficile qu'il y en ait quelqu'une qui contracte un gout, dont on ſemble chercher à l'éloigner. Ici je n'oſerois me livrer à toutes les Réflexions qui s'offrent à mon eſprit. On diroit qu'on n'a qu'un but dans l'éducation des filles, c'eſt de les conduire au ménage. Ce but eſt naturel, il eſt légitime, mais on les y conduit par une très fauſſe route. On ſe borne à leur faire acquérir des dehors ſpécieux, éblouïſſans, on leur apprend à ourdir des filets, où s'engage effectivement quelque-fois la proye qu'on guette. Mais ſi cela mène à l'Hyménée, cela rend-il heureux dans cet état ? Le miſérable qui a perdu ſa liberté ne déteſte-t-il pas cent fois par jour l'inſtant qui la lui a ravie ? Bientôt las & dégouté l'un de l'autre, ce couple mal aſſorti voit s'enfuïr le repos, le plaiſir, l'abondance, & traîne dans une angoiſſe perpétuelle les reſtes d'une malheureuſe vie. Au lieu qu'en formant à la modeſtie, à un commencement de retraitte, à l'attention & à la régularité, celles qu'on deſtine à être un jour, ſouvent bientôt, les tiges de nouvelles familles, on poſe des fondemens pour

un

un heureux avenir, & l'on s'assure des douceurs, que le luxe, le faste, & la vie bruyante ne feront jamais goûter.

O quel bonheur pour le genre humain, si cette moitié qui en fait l'ornement, en faisoit aussi la force & l'appui! Ce que le Psalmiste dit de la bénédiction de Dieu même; *Vainement on voudroit bâtir, si le Seigneur n'y met la main*, j'oserois l'appliquer à mon sujet. Oui, vainement l'homme le plus sage & le plus actif veut bâtir l'édifice de sa fortune, élever & établir sa famille, se soutenir sur un pié avantageux dans le Monde, s'il n'est secondé par une femme vaillante, qui ne lui laisse rien à faire au-dedans, & qui n'offre à ses yeux que des objets rians, & capables de l'encourager dans son propre travail. Alors, & par cette heureuse harmonie, on voit une semblable Maison s'affermir comme sur le roc, les vents soufflent, l'orage gronde, les torrens se débordent, mais elle est inébranlable. Si quelqu'un des revers attachés aux choses humaines se font sentir, mille ressources naissent sous les pas de ceux qui les cherchent, & Dieu lui-même aidant d'enhaut ceux qui savent s'aider, couronne dès ici-bas le travail des gens de bien par

des récompenſes temporelles, en attendant qu'il couronne un jour les travaux de tous ſes enfans par des récompenſes éternelles.

XXV. DIS-

XXV. DISCOURS.

Felices ter & amplius
Quos irrupta tenet copula, nec malis
Divulsus querimoniis
Suprema citius solvet amor die.

VRAYEMENT celle-ci eſt chair de ma chair & os de mes os. Ainſi s'écrioit le prémier homme, ſurpris, ravi de trouver à ſon réveil une Compagne aimable, de la Société de laquelle il ſe formoit les images les plus riantes. Mais quoi! la ſcène change en un clin d'œil. A quelques jours, peut-être à quelques heures de-là, (car l'on ne ſauroit fixer au juſte la durée de l'état d'innocence qui fut certainement fort court), quoiqu'il en ſoit, au bout d'un petit eſpace de tems, j'entens ce même homme, triſte époux, tenir un langage bien différent, & former d'une voix gémiſſante les plaintes les plus amères contre ſon épouſe. *La femme que tu m'as donnée*

m'a séduit, elle m'a perdu, elle m'a plongé dans l'abyme où je me trouve.

QUE je reconnois à ce Tableau d'enfans d'Adam qui éprouvent le même sort que leur Père! Frappés de l'éclat séduisant d'un sexe né pour plaire, ils s'y livrent avec ardeur, & dans l'yvresse de leur raison, ils s'attendent à jouïr d'un bonheur, dont rien ne peut égaler la vivacité & la durée. Il arrive ce bonheur, mais il est rare qu'il fasse un long séjour dans les Sanctuaires de l'Hyménée. On a beau vouloir le traiter, comme autréfois les Payens traitoient leurs Dieux qu'ils enchainoient pour les obliger à demeurer avec eux; ce sont précisément ces chaînes qui l'aident à fuïr, il disparoit, il n'est plus.

SI ce malheur est commun, il n'est pourtant pas universel. L'heureux mortel qui a trouvé la femme vaillante, ne se repent jamais de son choix, ses jours coulent dans une douce union, & il n'y a que le trépas qui puisse la rompre. Cette digne moitié attentive à tous ses devoirs, met avec raison au nombre des principaux celui de l'affection conjugale. *Le cœur de son mari s'assure en elle, & il ne manquera point de dépouilles. Elle lui fait du bien tous les jours de sa vie, & jamais de mal. Son mari est reconnu aux portes, quand il est assis entre les Anciens du Païs. Il la loue, disant, Plusieurs*

fieurs filles ont été vaillantes, mais tu les surpasses toutes.

LE prémier soin de la femme vaillante, c'est de gagner la confiance de son époux. *Le cœur de son mari s'assure en elle.* Rien en effet de plus important pour elle. Il n'y a point de Société plus intime que celle du mariage; deux personnes s'unissent de nom, d'état, de fortune, mais sur-tout elles doivent s'unir de volonté & de sentiment L'Ecriture dit, que *l'homme s'étant joint à sa femme, ils ne sont plus qu'une chair.* Oserois-je enchérir sur cette idée, en disant qu'ils ne sont plus qu'un même cœur. Sans cela rien de plus accablant que leur situation. Plus ils se voyent, & plus ils se deviennent à charge. Chacun gardant par devers soi ses pensées & ses desseins, ils n'ont d'autre parti à prendre qu'un morne silence, où s'il leur reste quelque ressource, c'est de s'entretenir de choses indifférentes. Une pareille conduite mène bientôt à la froideur, d'où il n'y a qu'un pas jusqu'à l'aversion. Au lieu qu'en se dévoilant réciproquement leurs pensées les plus secrètes, ils forment ce commerce d'esprit, bien plus étroit & plus délicieux que celui des sens, ce commerce à l'épreuve du tems, & dont au contraire le tems affermit la force, & augmente la douceur.

JE conviens que c'est un devoir mu-

tuel que celui de chercher à ſe procurer la confiance de la perſonne avec qui l'on eſt lié par le mariage. Manières prévenantes, discours obligeans, attentions affectueuſes, tout cela eſt du dans un degré égal de part & d'autre. Mais ſi la femme fait réflexion ſur le but que la Nature s'eſt propoſée en la formant, & ſur les moyens de douceur & de perſuaſion, dont elle eſt abondamment pourvuë, elle reconnoitra ſans peine que ſon intérêt & ſon devoir l'appellent à faire les principales démarches, & que l'entière conquête du cœur de ſon époux eſt bien plus eſſentielle pour elle, qu'elle ne l'étoit, avant que de lui avoir donné ſa foi. En effet tant qu'elle eſt libre, aucun risque n'eſt attaché à la perte d'un cœur; on peut s'éloigner l'un de l'autre, & paſſer ſes jours dans cet éloignement, ſans que notre tranquillité en ſouffre. Mais dès que le nœud eſt formé, vous ne pouvez plus être heureux, indépendamment de votre aſſocié, vous rencontrez à chaque pas, ou un ami, dont la préſence vous transporte de joye, ou un ennemi dont la vuë vous trouble, vous glace & vous confond.

CEPENDANT par le plus inſenſé de tous les contraſtes, contraſte ordinaire ſur-tout au ſexe, on cherche à plaire, à ſe faire aimer, à être maitreſſe des pen-

pensées & des affections de celui qu'on a en vuë, on cherche, dis-je, à se procurer ce doux Empire, tant qu'on est séparé, & à peine est-on uni qu'on néglige tous ces soins, & qu'on se laisse voir sous une face aussi rebutante que l'autre étoit attirante. Imprudence inconcevable! N'est-ce donc pas assez de courir les risques du dégoût, malheureusement attachés à la possession de toutes les choses humaines, sans se rendre encore mépriſable, ou haïssable de gayeté de cœur. Venez, femme vaillante, venez nous montrer un tout autre exemple. *Le cœur* de votre mari *s'assure* en vous; sur de votre inviolable attachement, il verse dans votre sein ses soucis, il partage avec vous ses plaisirs, il se repose sur votre prudence, il ne craint aucun revers, tant que le trésor inépuisable de votre tendresse lui sera ouvert. Et comment pourroit-il penser ou agir autrement? Vous lui *faites du bien tous les jours de votre vie & jamais de mal.* Seconde idée.

JE pourrois attacher plusieurs sens à ces expressions, & examiner les diverses sortes de biens qu'une femme peut procurer à son époux pendant tout le cours de sa vie. Mais cela me meneroit trop loin, & j'aime mieux m'arrêter à une idée qui me frappe dans le tour de ces paroles; *Elle lui fait du bien*

bien tous les jours de ſa vie, & jamais de mal. J'y découvre un fonds d'égalité, qui eſt ſelon moi la qualité la plus précieuſe & la moins ordinaire du ſexe. *Toujours du bien, jamais de mal.* O l'heureux époux! On voit beaucoup de femmes, qui ne manquent aſſurément pas d'affection pour leurs maris, & qui leur en donnent même quelque-fois de très fortes preuves, mais cela n'eſt pas ſoutenu, & les effets de leur malice ne ſont pas moins fréquens que ceux de leur bonté. Cet Epoux adoré aujourd'hui ſera peut être expoſé demain à quelque ſcène des plus disgracieuſes. Ces alternatives de bien & de mal me paroiſſent plus fâcheuſes qu'un mal perpétuel. Avec une perſonne d'un caractère décidé, vous prenez votre parti, & vous vous tirez d'affaire le mieux que vous pouvez. Mais avec une femme auſſi inégale que les apparences de l'aſtre qui nous éclaire la nuit, vous êtes dans une angoiſſe perpétuelle. La plus profonde bonace, ſemblable à ces calmes perfides qui règnent ſur mer, eſt quelque-fois l'avantcoureur d'une tempête affreuſe. Vous vous endormez entre les bras de Dalila, & peut-être qu'à votre réveil vous l'entendrez crier, *Les Philiſtins ſont ſur toi.* Cette bizarrerie d'humeur eſt le fléau de toutes les Sociétés, mais elle eſt ſur-tout celui de

la

la Société conjugale. Je ne sai si d'autres seront de mon avis, mais j'aimerois mieux un défaut capital, un vice dans les formes, que ces hauts & ces bas, sans rime ni raison.

ET cependant, je l'ai dit & je ne crains pas de le répéter, c'est l'apanage fréquent du sexe. Accoutumé par une éducation molle à suivre ses fantaisies, l'age ne fait que fortifier cette habitude, on veut ce que l'on veut à quelque prix que ce soit; en vain essaye-t-on de parler raison, de faire voir l'inutilité ou le danger de telle ou telle envie, la résistance aigrit, l'emportement éclate, ou lorsqu'on désespère de réüssir par la hauteur, l'artifice s'en mêle, on appelle quelque maladie au secours, on se livre à l'abattement, en un mot on ote tout repos à l'époux jusqu'à ce qu'il ait fléchi. Jugez de la vie que mène un homme de bon sens avec une telle Compagne. En vain étudie-t-il son caractère, elle n'en a point. Le tempérament, la passion, les saisons, des causes encore moins sensibles, & qu'on ne sauroit déchiffrer, décident de ses discours & de sa conduite. Heureuse celle dont l'humeur toujours égale & sereine rend le jour qui suit aussi agréable que celui qui précède, qui peut gouverner un époux sans le faire paroitre, qui ne répond point que le prémier mouvement ne soit

pas-

passé, qui charme par sa complaisance, qui règne par sa soumission, & n'est cependant jamais plus satisfaite que quand elle obéït, qui en un mot *fait du bien* à son époux *tous les jours de sa vie*, & *ne lui fait jamais* de mal.

UNE troisième idée, ce sont certains soins, qui influent sur l'extérieur, & qui rendent l'époux de la femme vaillante reconnoissable entre une foule d'autres. *Son mari est reconnu aux portes, quand il est assis entre les Anciens du Païs.* Etre assis aux portes avec les Anciens, c'est exercer la Magistrature, dont les jugemens se rendoient dans l'Antiquité sous les portes des Villes, comme je pourrois le montrer par divers exemples de l'Histoire sacrée & profane. Séant donc parmi ses Compatriotes & ses Collégues, ce mari fortuné s'y distingue, on le reconnoit, mais à quoi? D'abord à l'air de satisfaction, à la sérénité qui règne sur son visage, & qui est un sûr garant des délices, dans lesquelles son cœur nage. De tous les chagrins il n'y en a point dont l'impression soit plus difficile à cacher, que les chagrins domestiques. Ceux du dehors vous quittent, pour ainsi dire, au seuïl de votre porte, & si l'intérieur de votre maison est agréable, vous y dissipez bientôt les nuages, qui avoient obscurci votre humeur. Mais quand vous avez sans cesse sous les yeux

un

un objet désagréable, qui vous inquiète, & qui vous tourmente, le moyen de ne pas succomber. Vous fuyez, il est vrai, mais ce ne sauroit être que pour quelques heures du jour, troublées encore par la pensée de ce qui vous attend. Un tel sort ne diffère guères de celui de ce damné, dont la Fable feint qu'un Vautour lui déchire sans cesse les entrailles, sans jamais les dévorer. C'est mourir à petit feu, & il faut, ou une constitution bien vigoureuse, ou un grands fonds de joye naturelle, pour échaper à de telles secousses.

AU contraire, celui qui ne trouve que paix & tendresse sous sont toit, en sort toujours, exhalant, pour ainsi dire, les gracieuses impressions qu'il a reçuës, son aspect seul inspire l'allegresse, son air, son regard lancent de toutes parts une lumière douce, qui récrée & ravit ceux qui le regardent; & comme sa vie est un Paradis anticipé, il porte déjà l'empreinte de l'état des bienheureux.

A ces indices frappans, auxquels le mari de la femme vaillante est reconnu, je crois pouvoir en ajouter d'autres, qui proviennent immédiatement des soins de cette digne épouse. C'est une certaine décence ou régularité, un air de propreté dans son extérieur, qui décèle l'œil vigilant d'une personne affec-

fectionnée. Ces petits détails ne sauroient paroître des minucies, qu'aux personnes d'un caractère indifférent; l'amitié semblable à la charité, embrasse tout, elle se fait un plaisir de tout. L'extérieur négligé & le désordre qui règne dans l'habillement de certains époux ne marque que trop qu'on s'occupe peu d'eux, & qu'on ne s'intéresse pas aux agrémens, dont ils peuvent jouïr dans le monde. Car personne n'ignore qu'un homme est souvent bien ou mal reçu, considéré ou négligé dans une Compagnie sur sa mine & son ajustement. C'est à la vérité un préjugé ridicule, l'homme du monde le plus estimable peut être en fort mauvais équipage, mais c'est pourtant un préjugé règnant; & toute femme, qui souhaite d'attirer à son mari quelque distinction, doit faire en sorte qu'il ne se produise que décemment, quant aux choses qui roulent sur ses soins. Notre sexe n'étant pas propre à descendre dans ces détails s'en repose naturellement sur l'autre, & ces petits sujets d'obligation renaissans à chaque instant ne peuvent que cimenter les tendres liaisons du mariage.

LA femme vaillante, pour prix de ses attentions, est comblée des justes éloges de son époux. *Il la loue en disant; Plusieurs filles ont été vaillantes, mais tu les surpasses toutes.* O éloge vrayement flat-

flatteur ! O louänges les plus satisfaisantes qu'une femme vrayement vertueuse puisse entendre ! Malheur à celles dont le gout dépravé & le cœur corrompu se repaît des frivoles admirations & des fades douceurs de ceux, qui ne cherchent qu'à tendre des pièges à leur innocence ! Y a-t-il aucune comparaison entre les applaudissemens que la force de la vérité, jointe à celle d'un attachement pur & fondé sur la vertu, fait sortir de la bouche d'un époux, & ceux qu'une coutume puérile, ou même une passion criminelle produisent ? Est-il donc possible que tant de femmes insensées trouvent tout insipide de la part de celui qui devroit occuper seul leurs pensées, & du quel Dieu lui-même leur a dit, *Tes desirs se rapporteront à lui?* Est-il possible qu'il leur soit indifférent, d'être loüées ou blâmées par celui auquel elles ont donné leur foi & assujetti leur liberté ? Oui, cela est possible, & à la honte de la Société, cela n'est que trop fréquent. Détournons les yeux de dessus des objets dignes de tout notre mépris, & revenons, à l'excellente femme, dont nous dévelopons le caractère. Bénite soit-elle & par son époux, & par tous ceux aux yeux desquels elle fait briller ses vertus. Bénite soit-elle sur-tout par l'Etre Suprême sous les auspices duquel elle

elle a contracté ſon union. Puiſſe-t-elle, puiſſent toutes celles qui lui reſſemblent, faire pendant le cours d'une longue vie, la joye de leurs époux, l'ornement de la Société, l'édification de l'Egliſe.

XXVI. DISCOURS.

Quam male inæquales veniunt ad aratra juvenci.

OVID. Héroïd. Epiſt. IX.

J'AI deſſein d'examiner les principes généraux du bonheur & du malheur dans les Mariages. Ce ſera un ſuplément au Discours précédent, & quoique cet examen retarde celui des caractères de la femme vaillante, qui me reſtent à développer, je le crois aſſez intéreſſant, pour faire cette digreſſion en ſa faveur.

LA coutume de ſe marier eſt auſſi ancienne que le monde, & elle eſt eſſentielle à la conſervation de ſes habitans. Quand je dis que ſans le mariage le monde prendroit fin, on s'apperçoit ſans doute que je prens le mariage dans ſa généralité pour toute union entre les perſonnes de ſexe différent, ſoit que cette union ſoit revêtuë des for-

formalités, auxquelles nos préjugés nous font attacher l'eſſence de ce lien, ou qu'elle en ſoit privée, ſoit qu'elle autoriſe la Polygamie & le Divorce, ou qu'elle les défende. Toutes ces circonſtances ſont autant d'acceſſoires, qui ne viennent point de la Nature. Nous ne tenons de cette bonne Mère qu'un inſtinct, le plus puiſſant de tous, qui nous porte, qui nous jette ſouvent avec violence dans des liaiſons, que la paſſion nous fait regarder comme une ſource de félicité. Et qui n'admireroit la ſageſſe de cet inſtinct, ou plutôt de ſon Auteur? Sans lui où ſeroit le mortel aſſez inſenſé pour eſſuyer les risques du mariage, pour s'embarquer ſur la plus orageuſe de toutes les mers, pour s'expoſer à la discorde, à la miſère, aux peines incroyables que donne l'éducation des enfans, & à tant d'autres désagrémens, dont les plus heureux mariages ne ſauroient ſe préſerver. O ſi ce feu qui coule dans nos veines s'éteignoit dans toute la maſſe du genre humain, quel étrange ſpectacle! Vous verriez les deux ſexes s'entre regarder à peine, & trouver reciproquement leur commerce inſipide & leur converſation ſouverainement ennuyeuſe; car au fonds, otez le gout machinal, les deux ſexes ne ſe reſſemblent point, leurs idées, leur tour d'eſprit, leurs pen-

penchans, leurs plaiſirs ſont d'un ordre tout différent. Auſſi dès que l'age ou le gout des tendres liaiſons eſt paſſé, vous voyez chaque ſexe former des cotteries avec le ſien, & le même homme, qui avoit fait ſes délices d'un cercle de femmes, avec lesquelles il paſſoit de délicieux momens, parce que le cœur étoit de la partie, regarder ces occaſions comme une Galère, un vrai ſupplice qu'il esquive autant qu'il peut.

En général on a pourtant beau faire, la Nature eſt la plus forte, & tant qu'elle ne s'eſt pas ſatisfaite ſur cet article, elle ne manque guères de ſe déclarer par quelque ſaillie imprévuë. Les plus heureux à mon avis ſont ceux en qui la Nature parle dans le tems convenable, dans ce bel âge de la vie, que le Créateur nous a certainement donné pour mettre à profit les plaiſirs innocens & légitimes qui naiſſent ſous nos pas. Tout ſied bien à la jeuneſſe, pluſieurs choſes ſont déplacées ſur le retour, & du dernier ridicule dans un age avancé. Les perſonnes qu'on a vu déclamer quelque-fois avec impétuoſité contre des engagemens, des attachemens qui n'avoient rien que de naturel, les perſonnes qui ſembloient s'être ſouſtraites à l'Empire des ſens, & porter les paſſions enchaînées dans leur

ſein, abjurent à la fin leurs principes, & plus elles ont tardé à le faire, plus elles ſe hâtent de regagner le tems perdu. Ni la prétenduë délicateſſe de ſentimens, ni l'étalage des conſeils de la ſageſſe, & des maximes de la Philoſophie, ne ſauroient reſiſter aux ordres de la Nature, dès qu'elle parle. Maitreſſe impérieuſe, une ombre de réſiſtance l'irrite, il faut plier ou rompre, c'eſt-à-dire, acheter la victoire aux dépens de ſon repos, & plus d'une fois de ſa vie.

VOUS me direz qu'il y a des perſonnes qui paſſent leur vie dans le célibat, mais je puis vous aſſurer qu'elles ne font pas une exception. Je n'oſerois le prouver, ni indiquer leurs raiſons & leurs reſſources; il eſt des choſes qu'on ne peut qu'inſinuer.

ON ſe marie donc, & pour le faire, il faut que la Nature parle plus haut que la Raiſon, mais il ne faut pas qu'elle lui impoſe entièrement ſilence. C'eſt du plus ou du moins d'Empire qu'elle conſerve ſur cette démarche capitale de notre vie, que dépendent le bonheur & le malheur des mariages, dont j'ai promis d'indiquer les principes dans ce Discours, & c'eſt ici où j'entre proprement en matière.

LES motifs des actions humaines ſont ſi variés, & ſe combinent de tant de ma-

manières différentes, que vouloir les compter, ce seroit calculer les goutes de l'Ocean ou les grains de sable du rivage. Celui qui agit ne connoit souvent pas tous les ressorts, ni même les vrais ressorts de son action; il est la dupe de quelque illusion, que le tems seul lui découvre. Trois choses sont pourtant certaines, la prémiere qu'on ne se détermine jamais sans raison; la seconde qu'il n'y a guères d'action simple, ou qui procede d'un motif unique, mais que diverses causes concourent à la produire; la troisième enfin que parmi ces causes coëfficientes, il y a toujours un motif dominant, auquel les autres s'allient, & sont obligés de s'accommoder. Tout ce que je puis donc faire, pour ne pas m'égarer dans ce labyrinthe du cœur humain, c'est de rapporter à certains Chefs généraux les raisons qui déterminent au mariage, & qui suivant leur poids décident ensuite de l'issuë de cette grande entreprise.

I. Je ne ferai pas une Classe séparée de ceux que des liens grossiers & purement charnels unissent, qu'un penchant animal conduit au pié des autels. Quelque déplorable que soit le sort qui les attend immanquablement, ils le méritent, & on a peine à les plaindre. Dès que la brutalité est assouvie, le dégout nait & s'accroit à vuë d'œil; les tor-

ches de l'Hyménée ſe changent en celles des Furies, & toute une vie dans l'horreur du déſeſpoir expie cet oubli de ſoi-même. On a tenu la même conduite que les Bêtes, mais on n'eſt pas auſſi heureux qu'elles, car leurs beſoins ſatisfaits, elles ſe ſéparent, au lieu que la mort ſeule peut ouvrir les portes d'une priſon odieuſe, où ſe met inconſidérément celui, que les ſens dominent & aveuglent dans le choix d'une Compagne.

II. PASSONS rapidement ſur des objets ſi propres à révolter : en voici de plus ſpécieux, de plus attrayans. C'eſt ce penchant mixte qu'on appelle inclination, & qui produit divers mariages. Je l'appelle mixte, parce que l'eſprit & le corps y ont leur part. L'eſprit épure ce que la chair a de trop matériel, la chair captive & fixe ce que l'eſprit ſeul auroit de trop volatil, ſi je puis m'exprimer ainſi. Le coup d'œil a frappé, la converſation engage, l'ame eſt affectée agréablement & de ce qu'elle voit, & de ce qu'elle entend ; on ſe prend, on s'attache, on ſouhaite de paſſer ſes jours enſemble, ce ſouhait ſe change en réſolution, & cette réſolution eſt ſuivie de ſon effet. On ne ſauroit le nier ; des mariages contractés par ces principes ont quelque choſe d'impoſant, une certaine nobleſſe de ſen-

ſentimens ſemble les diſtinguer & les élever au-deſſus de tous ceux qui ſe forment ſous d'autres auſpices. Mais il y a un faux Héroïsme qu'on ne doit pas confondre avec le véritable, & tout mariage d'inclination n'eſt pas néceſſairement une ſource de bonheur, quelque-fois même il a des ſuites toutes contraires. J'en découvre entr'autres raiſons deux principales. La prémière, c'eſt que nous avons pluſieurs ſortes de beſoins, & que la Société du mariage en fait même naître de nouveaux, par l'accroiſſement des familles. Perdre entièrement de vuë des conſéquences auſſi immédiates, auſſi frappantes, c'eſt pécher contre les prémiers principes de la prudence. Vous vous eſtimez, vous vous aimez, je veux que ce ſoit avec toutes les raiſons du monde, mais cela vous nourrira-t-il, cela vous vêtira-t-il, cela ſuffira-t-il pour élever & pour établir vos enfans? Ne ſouffrirez-vous peut-être pas l'un & l'autre des extrémités que votre attachement réciproque ne ſera que rendre plus accablantes. C'eſt ainſi que ces apparences éblouiſſantes s'obſcurciſſent, s'effacent entièrement, & font place, mais trop tard, au regret & au repentir. Le ſecond inconvénient des mariages d'inclination, c'eſt qu'on ſe méprend ſouvent ſur la force & la ſolidité du

motif. Vous croyez chérir jusqu'au tombeau une perſonne qui vous paroit aujourd'hui un modèle de perfection, & c'eſt de bonne foi que vous le proteſtez. Mais n'y a-t-il point un peu d'imaginaire dans ces perfections, vos idées ſeront-elles toujours les mêmes, & ne ſerez-vous point un jour, peut-être dans peu, ſurpris, confus d'avoir pris le fantôme pour la réalité? On a vu mille fois ces révolutions d'idées, qui doivent intimider tous ceux qui n'ont pas peſé avec aſſez d'exactitude le pour & le contre des réſolutions, que l'inclination leur a fait prendre.

III. ON ſe marie par intérêt, c'eſt le motif le plus général. Dès qu'une négociation eſt ſur le tapis, les prémières queſtions concernent la doſe d'eſpèces, dont chacune des deux parties eſt pourvuë. On les met à la balance, ſi elles s'aſſortiſſent, ou ſur-tout ſi une perſonne qui a un poids de métal conſidérable, veut ſe charger d'une autre qui n'a rien ou presque rien, toutes les difficultés ſont applanies, ce ſeroit, dit-on, une inſigne folie de balancer, concluons vîte le marché, de peur que l'occaſion n'échape. Que faites vous donc, inſenſés? Vendez-vous des bêtes de ſomme, ou tout au plus, trafiquez-vous des eſclaves? Celui, ou celle qu'on ſacrifie, trouveront-ils dans un coffre fort

fort un remède universel, un préservatif contre le dégout, un palliatif aux infirmités, à la mauvaise humeur, à la vieillesse, & à tant d'autres inconvéniens, qu'on voudroit, mais qu'on ne sauroit racheter par tous les trésors de l'Univers? Je le sai, & je l'ai déjà avoüé, on a besoin d'argent pour vivre, les richesses sont une source de commodités & de plaisirs, elles vous attirent des egards & des déférences, elles mettent les bonnes qualités dans un plus grand jour, & éclipsent bien des défauts, mais quand elles sont seules, je dis à celui qui les possède, *Ton argent périsse avec toi.* Non, rien ne me paroit plus bas & plus odieux qu'un mariage de pur intérêt. Je pardonnerois plus aisément les autres démarches que cette puissante Divinité, ou plutôt ce puissant Démon, fait faire; mais s'associer pour jamais à une personne qu'on ne sauroit aimer ni estimer, voir à ses côtés, sous ses yeux un objet fastidieux & mépriſable, vivre dans la plus étroite familiarité avec un individu qui n'a que la figure humaine, & tout cela pour entrer en communauté de biens, & pouvoir disposer de quelques poignées d'espèces, c'est le trait le plus lâche, le plus . . . . je ne trouve point de termes assez forts pour exprimer l'indignation qui m'enflamme à cet aspect. Aussi

n'eſt-ce point un principe de bonheur dans le mariage? Tous les plaiſirs, que les richeſſes peuvent procurer, deviennent bientôt inſipides, le ſeul plaiſir vrai, ſolide, durable, manque; & ſa privation rend tous les autres amers. On ne trouve ni amitié, ni confiance réciproque, ni diſpoſition à partager les plaiſirs & les peines; à chaque inſtant on déteſte les lambris dorés, les équipages ſomptueux, le faſte & le luxe qui ne font qu'aigrir par leur inutile décoration un cœur vuide des ſentimens pour leſquels la Nature l'a formé. Et qu'eſt-ce donc quand par une juſte punition du Ciel quelque revers inopiné vient enlever cette pompe & ce brillant, & nous laiſſe pour tout bien le plus grand de nos maux, une moitié inutile à notre conſolation, propre au contraire à aggraver notre douleur? Car enfin ces accidens ſont poſſibles, ils ſont même aſſez fréquens, les richeſſes ont des ailes, le mérite ſeul, la vertu ſont des biens permanens, avec leſquels on ne ſauroit jamais être accablé d'un malheur inſuportable. Ouï, j'aime mille fois mieux partager la médiocrité d'une perſonne eſtimable, & d'un caractère aſſortiſſant au mien, j'aime mieux même, s'il n'y a point de milieu, gémir dans l'indigence avec elle, que de m'enrichir par un mariage qui n'a d'autre attrait,

que

que le faux éclat d'une opulence inutile à mon vrai bonheur. Et comme disoit un Ancien, auquel on offroit deux partis pour sa fille; *J'aime mieux un homme sans bien, que du bien sans homme.*

IV. On se marie par Raison; terme équivoque, dont il faut fixer le sens. Les mariages de raison signifient pour l'ordinaire des mariages contractés à cause de certaines convenances, pour soutenir une famille, pour terminer des divisions; pour déférer aux volontés des parens & des supérieurs. Il est certain que quand on peut réünir des motifs de cet ordre avec ceux que je regarde comme essentiels au bonheur du lien conjugal, & que je déterminerai tout à l'heure, quand on peut satisfaire à tout, concilier les vuës & les intérêts des autres avec les nôtres, ce sont d'heureuses conjonctures, dont on doit profiter en bénissant la Providence qui les a ménagées. Mais s'agit-il d'opter, & de mettre en parallèle ces raisons externes avec les raisons internes prises de l'estime, du goût, & de tout ce qui peut nous promettre des jours heureux, j'en reviens à cette maxime vulgaire; on se marie pour soi, & non pour les autres. Laissons aux Princes le triste privilège de se marier par Raison d'Etat, & de partager leur Trône & leur lit, sans pouvoir partager leur tendresse &

leur confiance ; ce n'eſt pas le ſeul cas où la grandeur de leur rang les prive des douceurs attachées aux liaiſons du cœur, de ces précieuſes effuſions de ſentiment qui valent mieux que tous les Sceptres & tous les Diadémes. Pour les particuliers, que la Fortune a partagés d'avantages moins brillans, mais à tout prendre plus ſolides, je leur conſeille de s'en prévaloir, ſur-tout dans un cas auſſi déciſif pour le bonheur de la vie que le mariage. Il eſt certain que l'on peut être heureux avec un époux ou une épouſe, ſans ſentir préciſément cette paſſion, qui fait bruler deux cœurs d'un même feu. Rien n'empêche de couler une vie douce & même gracieuſe avec une perſonne eſtimable, qui a pour vous des complaiſances & des attentions, & dont les ſages directions de la Raiſon règlent toutes les démarches. Les bizarreries, les dégouts, les caprices, qui ſont ſouvent le tombeau des plus vives paſſions, étant bannis d'un ſemblable Hyménée, qu'eſt-ce qui pourroit en altérer la paix ? La vraye tendreſſe nait même ſouvent au bout de quelque tems, & s'accroit pendant tout le reſte de la vie. Quand donc une perſonne libre de tout engagement & maitreſſe de ſon cœur ſe trouve à portée de s'unir avantageuſement, quoiqu'elle ne ſoit pas entraînée par un penchant

chant victorieux, je la taxerois d'imprudence, ſi elle rejettoit une pareille occaſion ſous le frivole prétexte qu'elle ne ſent rien qui paſſe les bornes de l'eſtime. Ici la Raiſon doit faire ſon office, & mettre en évidence les autres avantages qui compenſent en foule celui dont on allègue l'abſence. Mais dès qu'une répugnance, fût elle-même purement machinale, ſe déclare, dès qu'on ſent de manière à n'en pouvoir douter, que la révolte ſecrète des ſens & du goût s'excite & menace d'éclater, ſi on l'irrite, ces raiſons ſuffiſent pour arrêter ſur le bord d'un vrai précipice, car c'en eſt un qui s'ouvre ſous les pas de quiconque s'aſſocie malgré les ſuggeſtions de la Nature, & ſon état ne diffère guères de celui de ces criminels, qu'un ancien ſupplice condamnoit à être liés à un cadavre, qu'ils voyoient & appercevoient continuellement par tous les ſens. Les ſupérieurs, les plus reſpectables même de tous, ceux auxquels nous devons le jour, ignorent les bornes de leur véritable autorité, lorſqu'ils en abuſent pour triompher de ces légitimes obſtacles. Arrivés pour l'ordinaire à un âge, où les ſens calmés ne laiſſent agir qu'une Raiſon ſouvent peu raiſonnable, ils regardent comme chimérique l'éloignement qu'on leur allègue. „ Je ne vois rien, *diſent-ils gra-*

„ *vement*, je ne vois rien qui puiſſe vous „ rebuter dans un tel objet ; j'y remar- „ que au contraire mille qualités enga- „ geantes, & par deſſus tout cela une „ raiſon déciſive, du ſolide, un établiſ- „ ſement avantageux ; ceſſez donc de „ balancer & qu'une promte obéïſſance „ vous ramène à votre devoir. Mais, „ *pourroient leur répondre ceux à qui s'ad- „ dreſſe cette désagréable Harangue*, voyez- „ vous par mes yeux, ſentez-vous par „ mon cœur, viendrez-vous calmer mes „ agitations, & tarir mes pleurs, lors- „ qu'un arrêt irrévocable aura décidé „ de ma triſte deſtinée ". Qu'ici les Pères & les Mères apprennent les juſtes limites de leur pouvoir. Il eſt grand, il émane de la Divinité, il la repréſente en terre. Mais quel eſt l'uſage que la Divinité fait du ſien, à quelles vuës en rapporte t'elle l'exercice ? Au bonheur de ſes Créatures ; elle ne les a produit que pour les rendre heureuſes, & j'oſerois presque dire, que s'il étoit démontré que Dieu eut pour but notre malheur, nous ſerions dispenſés de lui obéïr. C'eſt donc à ſuivre ce modèle ſuprême que les Parens ſont appellés. Ils peuvent, ils doivent même prévenir les maux qu'une jeuneſſe inconſidérée s'attire par des engagemens prématurés & dont les funeſtes ſuites ſautent aux yeux. Les Loix leur ont ſagement con-

fié le droit d'arrêter, d'invalider, d'annuller toute démarche de cette nature faite ſans leur participation. Mais il n'y a aucune Loi qui les ait revêtus, ou qui puiſſe les revêtir du barbare droit de forcer les cœurs & les libertés, & de traîner à l'autel une victime dont la réſiſtance proteſte qu'on l'immole malgré elle. D'éternels remors, comme autant de Vautours doivent ronger ceux qui ont uſé de cette Tyrannie, & qui voyent leurs enfans en proye à l'horreur inſéparable de tout Hymen discordant. Le ſpécieux nom de mariage de Raiſon, ne doit donc pas en impoſer, & vous venez de voir que dans bien des cas il n'y en a point de plus déraiſonnable.

V. QUEL eſt donc le mariage, dont les principes puiſſent conduire à un vrai bonheur, autant que cet état en eſt ſuſceptible? Il n'y a qu'inconvéniens dans tous les motifs dévelopés jusqu'à préſent, en reſte-t-il donc de nouveaux, ou s'il n'en reſte plus, la concluſion n'eſt-elle pas évidente. Il n'y a point de mariages heureux. Cette concluſion eſt trop générale, l'expérience la dément, & l'on pourroit dire avec un fameux Satyrique dans un autre cas,

Il en eſt jusqu'à trois, que je pourrois citer

BOILEAU, Sat. X. ℣. 44.

Mais il faut avouër qu'ils ſont rares & très rares. S'il y a des principes propres à y conduire, ce ſont à mon avis ceux que je vais indiquer. Un mariage, pour être heureux, doit être précédé de la connoiſſance, de l'eſtime, & s'il ſe peut du gout, conforme aux diverſes bienſéances reçuës de l'age, de la condition, de la Religion, enfin accompagné de reſſources honnêtes pour ſubſiſter ſur le pié où l'on eſt dans le monde, & pour élever une famille, ſi le cas y échet. Donnons encore quelques momens à étendre cette définition.

1. LA connoiſſance eſt un préalable eſſentiel à l'union & non une connoiſſance ſuperficielle, mais une étude auſſi approfondie que le cœur humain en eſt ſuſceptible. Vous jugez par là de ce que je penſe de ceux qui ſéparés par la diſtance des lieux, & ne ſe connoiſſant que de nom, s'engagent témérairement enſemble. Rien de plus mépriſable que leur procédé. Quoi! la moindre acquiſition nous occupe, on tourne & retourne, on examine par toutes ſes faces une bagatelle, qui ſi elle nous déplait, peut être jettée ſans risque à l'écart; & l'on oſe ſe charger à l'avanture d'un objet que le trépas ſeul otera de devant nos yeux. Non, non, toute l'application d'une perſonne de bon ſens ſuffit

à

à peine pour former des préjugés probables ſur cette intéreſſante matière, & l'on ne ſauroit pouſſer trop loin un ſemblable examen.

2. Si la connoiſſance que cet examen procure, ne mène pas à l'eſtime, arrêtez-vous tout court, & regardez comme un poiſon dangereux toute ſéduction du cœur en faveur d'un objet indigne d'eſtime. Qu'une figure brillante, que la grace des diſcours, qu'aucun motif d'intérêt ne ſoit capable de remplacer le défaut d'eſtime. Quel agrément peut-on ſe promettre avec une perſonne qui a des ſentimens bas & lâches, ou qui eſt eſclave de quelque défaut capital & déshonorant? Plus vous vous trouveriez d'ailleurs de diſpoſitions favorables, de ſympathie pour une perſonne de ce caractère, & plus vous devez la fuïr, de peur que votre eſprit & votre raiſon ne ſoyent malheureuſement les dupes de votre cœur.

3. J'ai ajouté à la connoiſſance & à l'eſtime le gout, mais avec cette reſtriction, *s'il eſt poſſible.* Je ne m'arrête pas à l'expliquer; elle eſt fondée ſur ce que j'ai fait voir qu'on peut contracter d'heureux mariages, où l'eſtime ſeule agit, & où le gout, l'inclination, la tendreſſe ont peu ou point de part.

4. L'attention aux bienſéances eſt un ſecond article général, duquel

je

je fais un principe de bonheur dans la Société conjugale. Ces mariages, qu'on appelle bigarrés, réüſſiſſent rarement. Deux perſonnes d'un age trop inégal, indépendamment du murmure des ſens, ne ſauroient s'affectionner, ſe livrer à la confiance, aux épanchemens de cœur, comme celles qui ſont aſſorties à cet égard. Deux perſonnes d'une condition fort différente ſe reſſentiront auſſi toujours de leur origine, l'une par la hauteur, peut-être par le mépris, l'autre par la crainte, à la ſuite de laquelle marche la haine. Deux perſonnes d'idées différentes ſur les importantes matières de la Religion, chercheront à ſe *proſélytiſer* mutuellement, paſſez moi ce terme, elles auront des altercations, elles conſerveront de l'aigreur, ou bien ſi elles ne touchent pas cette corde, elles ſe regarderont en ſecret comme étant dans la mauvaiſe voye, dans le chemin de la damnation. Il ne ſauroit y avoir trop de conformité à tous égards, entre deux perſonnes, qui ne ſont qu'*une même chair*.

5. ENFIN j'ai mis en ligne de compte les moyens honnêtes, les reſſources néceſſaires à une ſubſiſtance convenable. Ici il ne faut ni ſe trop défier de la Providence, ni s'y confier trop aveuglément. Qui voudroit tout peſer, il n'y a point d'établiſſemens ſolides, point de fortunes

nes assurées. Tout est suspendu à un filet, qu'une main invisible rompt quand il lui plait. Calculer donc à l'infini tous les évènemens possibles, c'est se donner une torture inutile. Les apparences vous sont favorables, vous avez actuellement un pain honnête, l'expérience du passé, votre génie industrieux, diverses voyes que vous vous êtes ménagées, donnent lieu d'espèrer que vous ne serez jamais victime de l'indigence, c'en est assez pour vous déterminer, si le reste est d'accord avec vos desirs. Mais aller affronter tête baissée une misère dont on sent déjà les atteintes, allier ensemble la faim & la soif, s'exposer à mettre au monde des enfans qui croupiront dans la fange, c'est une extravagance impardonnable. Ici, comme presque par-tout, un juste milieu est la droite voye.

Après toutes ces précautions, direz-vous, un Mariage ne sauroit donc manquer d'être heureux. Quiconque a su les réünir peut s'assurer de jouïr d'un calme perpétuel. Non, je n'ose encore le promettre & ces précautions ne sont elles-mêmes qu'un préliminaire de celles qui restent à prendre. Je n'ai exprimé jusqu'à présent que ce qu'on doit faire, avant que de former l'indissoluble lien, pour n'avoir, rien à se reprocher sur cette heureuse ou fatale démarche. Mais comme toute Société a ses Loix, ses prin-

principes de gouvernement, qui en maintiennent l'ordre, la paix, & le bonheur, la Société conjugale, plus encore que toutes les autres, demande une attention ſcrupuleuſe, & une obſervation exacte de diverſes maximes de prudence, qui vont faire la matière du Diſcours ſuivant.

XXVII. DIS-

XXVII. DISCOURS.

Exemplo junctæ ſint tibi in amore columbæ
Masculus, & totum fœmina conjugium.

PROPERT. Lib. II. Elege.

JE ſuppoſe deux perſonnes qui ont franchi le redoutable pas de l'Hymen ; les voilà enſemble, il s'agit de paſſer ſes jours l'un avec l'autre, de partager la bonne & la mauvaiſe fortune, & de faire durer juſqu'au dernier ſoupir les principes d'eſtime & d'affection qui les ont engagées à s'unir. Car c'eſt aux époux que de ſemblables principes ont déterminé que s'addreſſent mes réflexions ; les autres que des cauſes machinales, ou des vuës ſordides ont fait agir, ne méritent aucune attention, & d'ailleurs je ne connois point de remède pour eux. Qu'ils patiſſent, c'eſt leur deſtinée, c'eſt leur Purgatoire ici-bas; heureux s'ils y peuvent expier ſuffiſamment leurs fautes. Mais ceux qui ont procé-

dé

dé de bonne foi, qui ont cru trouver leur bonheur dans une étroite union avec l'objet de leurs desirs, & qui insensiblement s'apperçoivent qu'il y a beaucoup à rabattre, ces gens-là, dis-je, peuvent encore être ramenés, sinon au période de félicité imaginaire qu'ils attendoient, au moins à un état plus doux & plus supportable, que ne l'est ordinairement le leur, faute de circonspection & de prudence.

D'ABORD point de retour sur le passé, point de réflexions inutiles sur telle ou telle précaution négligée. Si j'avois pensé . . . si j'avois prevû . . . Paroles perduës. Il falloit penser, il falloit prévoir, à présent il faut se taire, & tirer de sa situation le meilleur parti possible. Toutes les secousses de vos agitations ne rompront pas vos liens, elles ne feront que les appesantir, & c'est au contraire à les alléger que la Raison vous appelle. Faites vous un plan de conduite accommodé à votre situation, améliorez-le à mesure que vous ferez de nouvelles observations; ce plan & l'habitude qui nous fait prendre toute sorte de plis suffiront pour répandre le calme, qui fait même, pour ramener la joye dans votre Mariage.

IL y a tant d'humeurs, tant de génies, tant de caractères différens, que c'est au bon sens de chaque personne qui est

eſt dans le cas, de déterminer les circonſtances particulières de ce plan, je ne puis fournir que des directions générales, & je vais le faire.

La prémière, c'eſt de ſe mettre fortement dans l'eſprit, & de ſe rappeller ſans ceſſe qu'il n'y a perſonne qui n'ait ſes défauts. C'eſt un vrai Axiome qu'il ſembleroit ſuperflu d'inculquer, s'il ny avoit un tems où la paſſion en ote le ſouvenir. Ces inſenſés qu'on appelle Amans croyent de bonne foi, que ce qu'ils aiment eſt parfait, ils ſeroient quelquefois prets à en faire les ſermens les plus ſolemnels. Leur imagination échauffée par les ſens ne voit & n'entend que des merveilles. La Nature a créé tout exprès pour eux un Chef d'œuvre, qui n'eut jamais ſon pareil. C'eſt beaucoup quand leurs accès ne vont pas jusqu'au ſacrilège, & qu'ils n'érigent pas leur Idole en Divinité, à laquelle ils voudroient bâtir des Temples, dreſſer des Autels, offrir des victimes. Mais comme un homme qui a été en délire, ſe trouve enſuite d'autant plus accablé que ſa manie a été violente, de même ces chimériques Adorateurs voyent en frémiſſant qu'ils ont été le jouët d'une vraye fièvre de Raiſon, & ſont fort embaraſſés de leur figure, lorsque cette fièvre étant calmée, ils s'apperçoivent qu'ils ont fait l'inſigne folie de ſe livrer ſans retour à

une

une perſonne qui, bien loin d'être une Divinité, eſt à peine un Etre raiſonnable. J'avouë que le coup eſt terraſſant, mais c'eſt ici où je m'approche de ce fou détrompé, pour l'empêcher s'il eſt poſſible, de donner dans des folies pires que la prémière. Voici à peu près ce que je voudrois lui dire en pareil cas. „ Je ne „ vous reprocherai point de n'avoir pas „ enviſagé plutôt les choſes ſous leur „ véritable point de vuë, je ſais que la „ paſſion ne raiſonne point, & tant que „ vous en avez été la proye, vous ne „ pouviez moralement penſer & agir que „ comme vous avez fait. Le charme eſt „ donc diſſipé, le bandeau eſt tombé de „ vos yeux; quel parti prendrez-vous? „ Irez-vous dans vos prémiers mouve- „ mens reprocher à l'objet de votre dé- „ funte flamme de vous avoir ſéduit, „ trompé? Ces reproches ſeroient injus- „ tes: c'eſt vous-même qui vous êtes „ abuſé, qui avez cru réel ce qui n'exi- „ ſtoit que dans votre prévention; c'eſt „ vous qui avez forgé les fers ſous les- „ quels vous gémiſſez? Changerez-vous „ de conduite, comme vous avez chan- „ gé d'idées, ſubſtituerez-vous les té- „ moignages de votre mépris & de votre „ haine à ceux de votre vive ardeur? „ Mais c'eſt détruire ſans retour les res- „ tes de bonheur que vous pouvez eſpé- „ rer. Vos cœurs s'éloigneront pour ja-

„ mais,

„ mais, & vous ne vivrez plus que de „ ſerpens & de couleuvres. Faites, cro- „ yez-moi, des réflexions plus ſalutai- „ res. Vous vouliez-vous marier, vous „ avez en partage une perſonne qui a „ tel & tel défaut, mais en vain en cher- „ cheriez-vous une accomplie? Il n'y a „ que du plus au moins. Il n'eſt donc „ queſtion que d'examiner à fonds le „ principe, les effets de ces défauts, les „ adouciſſemens ou les remèdes qu'on „ peut y apporter, & de mettre votre „ union ſur le pié le plus ſupportable „ dont elle eſt ſuſceptible ". C'eſt l'uſage que je fais de ma prémière direction, en voici une ſeconde.

QUICONQUE a beſoin d'un ſupport réciproque doit être indulgent. Or ſi, par la maxime précédente, il n'y a perſonne qui n'ait ſes défauts, il n'y a auſſi perſonne qui ne doive tolérer ceux d'autrui. Vous qui vous plaignez ſi amèrement, prenez la peine de jetter un coup d'œil ſur vous-mêmes, & d'examiner ſi vous ne donnez point les mêmes ſujets de plainte, ou de plus grands encore. Si vous êtes ſans imperfection, accablez des traits d'une juſte indignation votre imparfaite moitié, rompez, ſi vous le pouvez, les liens qui vous uniſſent, & attendez qu'un miracle de la Nature vous en pétriſſe une d'un limon plus épuré. Mais quoi! injuſtes que nous ſommes! la par-

partie léſée eſt ordinairement celle qui garde un timide ſilence, tandis que l'autre croit juſtifier ſes excès par ſes clameurs. Non, il n'y a point de privilège excluſif dans le Mariage, les conditions y ſont égales, chacun y apporte en communauté ſa perſonne, ſes biens, ſon induſtrie, ſes bonnes qualités, & même ſes défauts. Tout cela fait une maſſe, un total, auquel il faut participer également; vous voulez être ſouffert, apprenez à ſouffrir. Si l'on ſe rappelloit ſouvent ces ſages idées, ſi l'on s'épluchoit avec autant de ſévérité qu'on a pour les autres, il n'y auroit pas tant de mauvais ménages. Ces réflexions faites immédiatement après le mariage, & dès le prémier inſtant où l'on ſent rallentir la vivacité de ſon feu, empêcheroient cette Société, d'être comme elle l'eſt presque toujours le tombeau de l'Amour & des plaiſirs, elles feroient ſuccéder à une paſſion équivoque un ſupport mutuel très propre à nourrir l'eſtime & l'amitié, ſeules dispoſitions ſur leſquelles le tems n'ait point de priſe.

Tous les défauts ne ſont pas égaux, & notre conduite doit être relative à leur importance & à leurs inconvéniens. C'eſt là-deſſus que va rouler ma troiſième direction. Il y a des défauts ſi légers, ſi peu conſidérables, que les relever, c'eſt vétillerie & chicane toute pure.

re. Et cependant ce ſont quelque-fois ceux, qui mettent le plus de déſordre dans une maiſon. On ſe picote, on ſe contrarie pour des bagatelles, on s'échauffe, & l'on s'aigrit tout comme s'il s'agiſſoit des choſes les plus importantes. La partie la plus ſage cède dans ces occaſions, on change adroitement de propos, on affecte une diſtraction, s'il s'agit de quelque petit défaut, qui tombent ſous les ſens, un inſtant après cela eſt paſſé, on n'y penſe plus de part ni d'autre; une étincelle qui en tombant ſur de la poudre fait un fracas épouventable, s'amortit & s'éteint quand elle rencontre un corps ferme & ſolide.

Il y a des défauts plus fâcheux, mais qui laiſſent pourtant ſubſiſter les douces liaiſons de l'attachement reciproque dans des eſprits guidés par la Raiſon. Un ſang vif & bouïllant occaſionne des accès de colère, qui d'abord étonnent, effrayent une perſonne peu faite à cette vuë, mais qui dans la ſuite & ſi elle ſait bien s'y prendre, ne lui cauſeront pas la plus légère émotion. C'eſt un torrent, gardez-vous bien d'y oppoſer des digues, il les romproit, mais attendez un inſtant, & il n'en reſtera plus de trace. C'eſt un feu de paille, ſi vous y jettez de l'eau, ſes étincelles voleront à droite & à gauche, au lieu que de lui-même il va ſe conſumer. C'eſt

en tenant une conduite opposée qu'on pousse quelque-fois les choses à des extrémités, que rien ne sauroit réparer. Encore un exemple. Une femme jeune & dans l'âge des plaisirs les aime, elle se livre peut-être même un peu trop à la dissipation, & l'intérieur, les affaires domestiques en souffrent. Croyez-vous que ce seroit le bon parti de la frustrer tout d'un coup & par la voye de l'autorité de ces objets si séduisans pour elle, & de la confiner malgré elle dans la retraite? S'il y a un moyen de fortifier son gout & son penchant, soyez sur que vous l'avez trouvé. Vous erigerez-vous vous-même en triste & rebarbatif Censeur, lasserez-vous sans cesse son oreille des termes odieux de devoir, de régularité, de modestie. Tout cela est encore déplacé, il y a des voyes plus efficaces: feignez d'entrer jusqu'à un certain point dans ses idées, ne lui déconseillez pas tout à la fois, mais de loin à loin detachez-la, tantôt d'une fantaisie, tantôt d'une autre, toujours en lui en faisant comprendre avec amitié le ridicule & le danger, & soyez sur que votre persévérance affectueuse la ramènera enfin à votre maniére de penser.

SI l'on n'étoit donc exposé qu'à des défauts de cette nature, la Raison & la Prudence en viendroient à bout. Mais,

je

je ſuis forcé de l'avouër, & je crains que le ſecours de mes directions ne manque ici d'efficace, il y a des défauts inſuportables, qui jettent dans la plus déſolante de toutes les ſituations les perſonnes qui ont le malheur d'être unies à celles qui en ſont attaquées. Il y a des vices capitaux, bas, honteux, dont les fréquentes récidives détruiſent l'eſtime, l'attachement, briſent les liens les plus étroits. Qui ne gémiroit de l'état d'une femme douce & vertueuſe, qu'un Mari feroce & indomptable, dont la fureur naturelle eſt portée journellement à ſon comble par les excès du vin & des débauches, traite avec la dernière brutalité, qui voit celui dont elle s'étoit promiſe la douceur de ſa vie, le ſoutien de ſa ſubſiſtance, l'éducation de ſa famille, ſe perdre ſoi-même, ſon honneur & ſes biens dans la diſſipation, dans le jeu, dans la crapule, & courir à tout abandon de diſſolution? Qui pourroit s'empêcher de déplorer le ſort d'un Homme ami de l'ordre, de la paix, qui eſt en proye à la pétulance, à l'emportement, aux criailleries d'une femme quérelleuſe & violente, qui trouve à chaque pas la diſcorde aux crins hériſſés, dont les ſerpens font retentir autour de lui leur ſifflement aigu, qui cherche en vain à ramener le calme & à faire entendre la voix de la Raiſon?

Que de caractères odieux dans l'un & dans l'autre ſexe ne pourrois-je pas ajouter à ceux-ci, & quels remèdes leur oppoſerai-je ? Je ne ſaurois nier que les reſſources dans ces cas-là ne ſoyent en petit nombre, & d'un uſage très difficile; il y en a pourtant, qui produiſent quelque-fois leur effet. Point ici de partis extrêmes & déſeſperés, l'éclat & le fracas n'ont presque jamais fait que du mal. Pour un eſprit que vous viendrez à bout d'intimider, vous en cabrerez cent, qui ne pourront plus être ramenés. Il faut, ſi l'on veut ſe tirer de ces mauvais pas, s'aſſurer par d'exactes & profondes obſervations, ſi ces vices malgré leur violence ne pourroient point encore être guéris, ou du moins diminués. On jette ſouvent trop tôt, & mal à propos, la manche après la coignée, ſi j'oſe me ſervir de cette expreſſion proverbiale. Que voulez-vous que je faſſe, & comment vivre avec cette perſonne-là, ſon pli eſt pris, c'eſt un caractère incorrigible. Déciſion précipitée, qui rend effectivement le mal irremediable. Avez-vous donc fait vos juſtes efforts, avez-vous pris cette perſonne par tous les cotés, avez-vous ſaiſi ces occaſions, où le dégout, la honte, les funeſtes ſuites des paſſions ſont ſur le point de détacher le vicieux de ſes habitudes, & où le ſecours le plus

plus leger d'une perſonne ſage & affectionnée procureroit ſon entiere & durable converſion. Hélas ! il y a bien peu de gens, qui ayent l'eſprit aſſez juſte, pour faire ces obſervations, & le cœur aſſez bon pour les mettre à profit. Dès qu'on a commencé à ſe dégouter & à s'éloigner d'une perſonne, ces diſpoſitions s'accroiſſent à vuë d'œil, on s'y livre ſans penſer qu'elles vont rendre nos malheurs décidés, l'averſion reciproque ferme pour jamais l'accès à ces momens de confiance & de retour, qui ont operé plus d'une fois de vrais miracles. Combien ſur-tout de femmes douées d'une force d'eſprit ſupérieure, & d'une patience conſommée ont à la fin triomphé des obſtacles qui avoient aliené le cœur de leur époux, & les ont convaincu qu'il n'y a de vrayes & ſolides douceurs que dans la vertu ? Au défaut de ces changemens complets, qui ſont quelque-fois impoſſibles, parce que la Nature & le tempérament ne ſauroient ſe refondre, il y a des adouciſſemens, qui rendent les choſes beaucoup plus ſupportables. Les Lions & les Tigres s'apprivoiſent juſqu'au point de connoitre & d'épargner ceux qui leur font journellement du bien ; l'eſpèce humaine produiroit-elle des Monſtres plus redoutables ? Après toutes ces précautions, s'il y a quelques perſonnes qui é-

chouënt en les prenant, & qui ſoyent condamnées à la plus affreuſe de toutes les conditions, à celle de vivre avec un Démon, je les conjure de lever les yeux au Ciel, d'en eſpérer le ſeul ſecours qui puiſſe leur être accordé, & d'attendre qu'il plaiſe à l'arbitre des deſtinées de ſoulager, ou de terminer leurs épreuves. Les leçons de patience & de réſignation que nous avons données dans d'autres Discours, retrouvent ici leur place, heureux ceux qui pourront ſe les appliquer ſalutairement.

AUX directions générales que j'ai fournies jusqu'à préſent, il me reſte à joindre deux avis particuliers, qui ont bien leur importance. Le prémier, c'eſt de ne jamais faire éclater les querelles domeſtiques. Il en eſt comme des playes du corps, expoſées à l'air, ſans appareil qui les couvre, elles s'envéniment, & la cangrène s'y met. C'eſt une très fauſſe & très folle démarche que celle des perſonnes, qui pour ſoulager leur douleur, la comptent à tout venant. La malignité du ſiècle ſaiſit avidement ces recits, elle les orne & les embellit à ſa façon, ils reviennent tout défigurés aux perſonnes intéreſſées, & il ſe fait une circulation de rapports qui changent de vrayes bagatelles en affaires très fâcheuſes. S'il y a des cas, où l'on puiſſe avoir des Confidens & des Confidentes,

(&

(& encore où les trouver, ſur qui compter), s'il y a, dis-je, des cas où l'effuſion de cœur ſoit utile, ce ne ſont pas ceux-ci. Un Mari prudent, une Femme prudente, lorſqu'ils ont le malheur d'avoir quelque altercation, doivent aller droit à la ſource, s'éclaircir, s'expliquer, convenir de leur tort, & ſe hâter d'étouffer juſqu'au ſouvenir de leur ſujet de plainte. Mais quand chacun fait bande à part, & ameute des partiſans, ces deux cliques oppoſées commencent une guerre, dont on ne voit jamais la fin. Tous les jours quelque nouveau grief eſt mis ſur le tapis, examiné, exageré; tous les jours, le Soleil, au lieu d'éclairer une aimable reconciliation, ſe couche ſur une injuſte colère.

L'AUTRE avis que je propoſe, c'eſt de conſerver dans la Société conjugale certaines attentions de politeſſe, qu'on en bannit quelque-fois très imprudemment. Je ſais bien que cette union affranchit de la gêne du cérémonial, & met dans une familiarité d'autant plus douce qu'elle eſt plus étroite; mais cette familiarité ne bannit point les bienſéances. A' qui eſt-on le plus intéreſſé de ſe montrer ſous une face gracieuſe, propre à concilier l'eſtime & une ſorte de déférence? On s'imagine fauſſement que c'eſt une décoration réſervée pour

le Public, & qu'on ne hazarde rien à être chez soi bourru, fantasque, malpropre, impoli. Hélas! les hommes les plus imposans sont assez petits & assez mépriſables vû de près & avec leurs foibleſſes involontaires, ſans en avoir de volontaires. Il y a des perſonnes qui ſemblent être le Janus à deux faces. Hors de la maiſon, ce n'eſt que grace, eſprit, politeſſe, un viſage ouvert, une converſation amuſante, elles ſont la joye des Compagnies où elles ſe trouvent. De retour dans leur domeſtique, quelle métamorphoſe! Leurs yeux ſe couvrent de nuages & leur front de rides, leur bouche ne s'ouvre que par monoſyllabes, un rien les aigrit, les duretés pleuvent, un air morne ſe répand ſur toute la famille, & celui ou celle qui devroient en être l'ornement & le modèle, en ſont la terreur & le fléau. Il faut connoitre bien peu ſes véritables intérêts, il faut être ennemi de ſoi-même pour agir ainſi. Si j'ai de bons momens à paſſer, j'aime mieux les paſſer chez moi que par tout ailleurs. La propreté & la décence du corps & des vêtemens ſont dans le cas des attentions ſur leſquels roule cet article. Dès qu'on eſt marié, on ſe hâte de les négliger, & l'on s'offre ſous des points de vuë très propres à amortir la tendreſſe. Autre imprudence très condamnable ſurtout

tout dans le ſexe, qui devant à ſes agremens la meilleure partie de ſon empire, devroit chercher à plaire, dans le tems qu'il lui eſt permis, & qu'un objet légitime l'y engage, au lieu que ſes ſoins n'ont en vuë que de s'aſſurer un époux, qu'on néglige dès qu'il porte ce titre.

Que de contraſtes, que d'écueils dans la navigation; dont ce Discours & le précédent peuvent être regardés comme une eſpèce de Bouſſole. J'oſe me flatter que l'uſage de cette Bouſſole ne ſera pas inutile à ceux qui voudront s'en ſervir. Que le nombre des précautions que j'ai détaillées, ne rebute point! Peut-on mieux occuper ſon attention, & employer ſon activité qu'à procurer le bonheur d'un Etat, dont les charmes ſont inexprimables entre deux perſonnes, qui à de tendres ſentimens joignent des maximes d'honneur & des principes de vertu? N'a-t-on pas de juſtes & d'éternels reproches à ſe faire, quand on a fait un mauvais choix, faute des précautions, qui ont fait la matière du Discours précédent, ou quand on a gâté & rendu inutile un bon choix, faute de celles que nous venons d'indiquer? Je ſouhaite donc du plus profond de mon cœur que mes Réflexions puiſſent prévenir quelque engagement téméraire, ou remédier aux ſuites de ceux qui ſont déjà contractés. Je ſou-

haite de pénétrer les autres des idées dont je puis proteſter que je ſuis véritablement pénétré ; heureux moi-même, ſi j'en trouve la pratique auſſi aiſée, que la Théorie m'en paroit convaincante.

XXVIII. DIS-

XXVIII. DISCOURS.

Fortes creantur fortibus & bonis.

HORAT. Od. 4. Lib. IV.

JE reviens à la femme vaillante, & je la conſidère comme Mère de Famille, donnant ſes juſtes & tendres ſoins aux progrès du corps & de l'eſprit des enfans dont la Providence l'a enrichie. Perſonne n'ignore que les prémiers ſoins de l'éducation regardent ordinairement les Mères, que c'eſt ſous leurs yeux que ſe paſſe l'enfance, & qu'elles ſont quelque-fois appellées à pouſſer leur Miniſtère beaucoup au-delà par les cas aſſez fréquens, qui les laiſſe ſeules au timon du Gouvernement domeſtique. Et quand même le Chef exiſte, elles partagent au moins l'autorité, & l'exercent à peu près ſeules ſur les enfans du même ſexe qu'elles. En un mot à tout prendre la bonne ou la mauvaiſe édu-

cation d'une Famille me paroit dépendre beaucoup plus de la Mère que du Père, ce dernier étant appellé par des circonſtances externes à mille fonctions propres à le diſtraire, & à lui faire perdre de vuë le train domeſtique. On ne ſauroit donc trop vanter le bonheur d'un époux, qui peut ſe repoſer ſur ſa Compagne de ces pénibles mais indiſpenſables ſoins. *Ses enfans ſe lèvent auſſi*, dit l'Auteur ſacré, *ſes enfans ſe lèvent, & la diſent bien heureuſe.*

ON a beaucoup réfléchi, & beaucoup écrit ſur l'Education. De grands & profonds Génies ont eu la généroſité de conſacrer les efforts de leur méditation à développer une des matières les plus intéreſſantes pour tout le genre humain. Je n'irai point puiſer dans ces abondantes ſources, que je ſuppoſe connuës de tous ceux qui ont des idées un peu au-deſſus du plus bas vulgaire. Je m'en tiendrai à quelques Réflexions particuliaires que je dois uniquement à moi-même, & à des Obſervations d'expérience. C'eſt à l'uſage des Mères que je les deſtine principalement, quoiqu'il y en ait plus d'une dont les Pères pourront aiſément ſe faire l'application.

ON a trop de mépris, pour ainſi dire, on a trop de mépris pour les prémières années de la vie; on commence l'éducation trop tard, & ſouvent quand on

on s'y met, il y a déjà plusieurs mauvais plis de pris. Sous prétexte de s'amuser avec les graces enfantines, on ne sauroit se resoudre à parler sérieusement à des enfans de trois, quatre, ou cinq ans, on croiroit perdre sa peine, & jamais pourtant il n'y en auroit eu de mieux employée. Les enfans observent en quelque sorte aussi-tôt qu'ils ouvrent les yeux, ils comparent en secret les objets qui frappent leurs regards, & de ces comparaisons résultent de petits jugemens proportionnés à leur portée. De-là procédent, dès que leur langue se delie, des discours puériles, & dont la simplicité excessive donne d'amples sujets de rire. Voilà malheureusement tout le parti qu'on en tire, & cependant on pourroit en faire des usages bien plus importans. Ce n'est pas que je donne dans la chimère de ceux qui veulent apprendre à penser aux enfans, avant que de leur avoir fourni l'étoffe des pensées, & qui leur imposent l'obligation de réfléchir comme une tâche, ou bien de ceux qui moins sensés encore, mettent dans la mêmoire & dans la bouche des plus tendres enfans des argumens en forme, & leur font former des Syllogismes, lorsqu'à peine ils peuvent assembler des idées. Non, il n'y faut pas tant d'apparat. On oblige un enfant à rentrer

en soi-même, on lui ote toute envie de s'ouvrir & de s'égayer par un badinage innocent, dès qu'on pèse scrupuleusement toutes les syllabes, & que d'un ton Magistral on lui demande les raisons de ce qu'il a avancé. Il faut s'y prendre avec beaucoup moins d'art, ou plutôt avec un art bien plus délicat. Un Enfant parle, & pour l'ordinaire parle beaucoup, jase à tort & à travers. De tout ce babil il y en a les trois quarts & demi qu'on peut laisser passer sans y faire attention, ou du moins sans paroitre y en faire. Mais de loin à loin brille quelque étincelle d'esprit & de jugement, profitez-en avec avidité, entrez-en conversation avec l'enfant sur ce qu'il vient de dire, aidez-le à la pousser & à le développer, s'il y a de la disposition, mais s'il n'y en a pas dans le moment, s'il vous dérange par quelque saillie enfantine, suivez-le dans cet écart, & gardez-vous de le ramener rigidement & brusquement au sujet que vous aviez entamé, ce seroit tout gâter. Il n'y a point de jour où un enfant, dont les organes ne sont pas emoussés, ne puisse fournir quelque occasion de cette nature, & en les maniant bien, elles peuvent le mener loin en peu de tems. Il prendra immanquablement plaisir à vos petites discussions, si elles ne le gènent point,

point, & ſi vous ſavez les mettre au niveau de ſa manière de penſer, il vous agacera de lui-même. La curioſité naturelle, la prémière paſſion qui ſe manifeſte, ſecondera vos intentions, & bientôt au lieu de chercher à exciter la penſée, le raiſonnement, les diſcours, vous ſerez obligé de reprimer, de modérer de petites importunités aimables, mais fatiguantes. Bien loin de tenir cette ſage & utile conduite, on tombe dans l'une ou dans l'autre de ces extrémités; on n'écoute point les enfans, on croiroit s'amuſer inutilement avec eux, ou bien on rélève toutes leurs paroles, ce ſont des ſentences, des Oracles, auxquels on prodigue de dangéreux applaudiſſemens. Je dis dangéreux, & très dangéreux. Une petite vanité naiſſante, principe de celle qui nous accompagne juſqu'au tombeau, ne tarde pas d'éclorre, l'entêtement l'accompagne; car après avoir été accoutumé à de perpétuels éloges, on ne ſauroit ſans murmurer ſe voir contrarié, cenſuré, grondé, & l'enfant regimbe quelque-fois avec vigueur contre ces procédés trop tardifs. Telles ſont les bevuës que l'on fait dès les prémières années de l'éducation, & les effets en ſont ſouvent irrémédiables. En général les Mères regardent un petit Enfant, comme un jouët, dont elles ſe ſévrent le

plus

plus tard qu'elles peuvent. Tout ce qui peut les en détacher, c'eſt un nouveau jouët que la Nature leur fournit, & qui fait mettre le précédent à l'écart. Mais quand un enfant a le malheur d'être unique, ſa perte eſt presque infaillible, & il faut ou un excellent naturel de ſa part, ou un fonds de raiſon bien rare dans ſes Parens pour l'empêcher d'être ce qu'on appelle avec beaucoup d'énergie un Enfant gâté. Hélas! quelques années d'amuſement coutent bien cher de part & d'autre, & occaſionnent un long repentir.

A cette longue, mais ſi je me trompe, importante Réflexion, j'en fais ſuccéder une autre, qui en eſt une ſuite immediate. Elle concerne la tendreſſe des Mères. C'eſt une excellente qualité, dont la Nature les a ſagement pourvuës, pour les mettre en état de ſoutenir avec tant de patience, que dis-je, avec tant de plaiſir, cette foule de ſoins pénibles, dégoutans même, que demandent d'elles les enfans en bas âge. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des Mères indifférentes & dures, qui ſemblent n'avoir d'autre vocation que de mettre des enfans au Monde, pour les laiſſer enſuite là, Mères plus mépriſables que les Animaux, dont les ſoins pour leurs petits s'étendent au moins jusqu'à ce que ceux-ci puiſſent ſubſiſter par eux-mê-

mêmes. Qui ne frémiroit en voyant des enfans nouveau-nés sortir de l'appartement de leur Mère, pour n'y rentrer peut-être de plusieurs années, ou pour n'en obtenir que des regards passagers, qui ne causent pas la moindre émotion en leur faveur? Qui ne seroit indigné de voir bien des personnes distinguées placer leur grandeur dans cette conduite dénaturée, & regarder les soins maternels comme un avilissement? Je ne ferai point un article séparé pour les ames de cette trempe; ce mot dit en passant doit suffire pour couvrir d'une salutaire confusion quiconque a le malheur de s'y reconnoitre. Je reviens aux Mères tendres, graces à la bonté Divine, elles font le gros, elles éclipsent presque les autres, ou plutôt les font d'autant mieux remarquer; mais ici, comme en bien d'autres cas, l'abus des meilleures choses est le pire. Il est inconcevable combien cette tendresse déployée dans toute son étenduë, manifestée dans toute sa vivacité, produit de sinistres effets Un Enfant s'en apperçoit, & se hâte d'en tirer parti. Oui, les Enfans sont très ingénieux à remarquer l'ascendant qu'une tendresse mal entenduë leur a laissé prendre, & dès qu'ils l'ont remarqué, c'en est fait, vous n'en pouvez plus jouïr, & ils sont toujours surs d'arriver

ver à leurs fins. Rien n'eſt plus difficile à allier dans l'éducation que le mêlange de la confiance & de la crainte. De quelque côté que la balance panche, vous n'avez qu'un Empire apparent ſur votre élève. Il doit ſavoir que vous l'aimez véritablement, afin de s'ouvrir ſans crainte à vous, mais il doit ſavoir que c'eſt préciſément parce que vous l'aimez, que vous ne vous relacherez ſur aucun des articles, qui pourroient lui être préjudiciables. Où ſont les Mères, qui tiennent ce juſte milieu? Elles accablent leurs enfans d'inutiles careſſes, auxquelles ceux-ci répondent par un manége, où l'hypocriſie règne déjà ſouvent, & dont le but eſt de paſſer toutes leurs fantaiſies. Mais il n'y a point de cas, où cet abus ſoit porté plus loin, que dans les maladies. Une frayeur ridicule s'empare d'une Mère à la plus légère indiſpoſition, elle s'agite, s'inquiète, redouble ſes empreſſemens, dorlote ce pauvre malade, il ne faut point le chagriner, laiſſer le faire, on le corrigera aſſez, quand il ſera rétabli. Abus. Une ſeule maladie ſuffit pour perdre un Enfant ſans retour du côté de l'Education. Sûr que ſa Mère eſt prénable par cet endroit, il feindra, il lui donnera de fauſſes allarmes, & s'il s'eſt mis en tête d'obtenir quelque choſe, il ne ſera guéri, que quand on l'aura ſatisfait. Un

En-

Enfant vrayement malade (& il eſt aiſé de s'aſſurer de ſon état), un Enfant vrayement malade veut être ſoigné avec douceur & prudence, mais ſa maladie ne doit jamais l'autoriſer à ſortir des bornes de la modération & de l'obéïſſance. Auſſi comptez que s'il eſt bien élevé pendant ſa ſanté, le changement du corps n'en apportera point à l'eſprit. Les Enfans ſavent & ſentent fort bien à qui ils ont à faire, il y a tel regard qui les intimide plus qu'une Kyrielle de menaces Ce regard eſt ferme, il eſt inflexible, mais ces menaces ſont un vain bruit, qui ne leur coutera guères à calmer, une larme, un cri les tireront d'affaires.

LA tendreſſe de la plupart des Mères eſt donc un foible, & ce foible en amène naturellement un autre, c'eſt le caprice. Tout ce qui eſt machinal a ſes hauts & ſes bas, ſon flux & ſon reflux. Les diſpoſitions des organes varient à l'infini, & jettent ſucceſſivement l'Ame, quand elle s'y livre, dans des ſituations tout oppoſées. Cette Mère qui tout à l'heure ne pouvoit ſe laſſer d'embraſſer ſon enfant, a quelque vapeur, ſon eſprit s'obſcurcit de quelque nuage, le moindre incident domeſtique, une tache, un vaſe caſſé la mettent de mauvaiſe humeur; ſi ſur ces entre faites l'enfant ſe confiant mal à propos ſur les

les careſſes qu'on vient de lui prodiguer, commet la plus legère faute, il ſera repris avec aigreur, chatié avêc emportement, ou ſans avoir rien fait, s'il s'approche à contretems, il ſera rébuté & répouſſé de la même main qui tout à l'heure le flattoit. Or je maintiens qu'il n'y a rien de plus contraire à la bonne éducation que le caprice dans ceux qui en ſont chargés. Je l'ai déjà inſinué, & il faut y faire bien attention, les enfans ſont beaucoup plus pénétrans qu'on ne le croit, ils ſaiſiſſent vos foibles, ils obſervent vos défauts, ils ſentent parfaitement quand on les a repris à propos, quand on les a chatié avec raiſon, & ils règlent l'idée qu'ils ſe font de vous, & la méſure d'eſtime qu'ils vous accordent ſur votre fermeté raiſonnable, & ſur l'équité avec laquelle vous les traitez. Si vous n'avez pas l'eſtime d'un enfant, jamais vous ne l'élèverez avec ſuccès. Il ſubira vos Loix, il s'humiliera ſous vos rigueurs, mais il vous regarde en lui-même d'un œil de pitié, ou ſon petit cœur s'enflamme d'un dépit que vos procédés accroiſſent journellement. Vos marques de tendreſſe & d'amitié ſont alors à pure perte. Quand vous revenez à lui les bras ouverts, ces démonſtrations ne le touchent pas, il ſent qu'il ne les merite pas plus qu'il avoit merité votre co-

colère. Au lieu que tout Enfant convaincu que vous l'avez chatié de sens froid, à propos, & dans la seule vuë de le corriger, redouble son attachement pour vous, il attend avec impatience le moment qui lui rendra vos bonnes graces, il cherche dans vos yeux sa destinée, & ravi d'y lire sa grace, comme il avoit été au désespoir d'y lire sa condamnation, il évitera soigneusement de s'attirer de nouvelles mortifications Une Mère croit avoir fait un bel exploit, quand dans un accès de furie elle a terrassé à droite & à gauche d'innocentes Créatures, sur lesquelles une bagatelle a fait tomber la grêle de son Courroux, elle s'applaudit de leur consternation, tandis qu'elle devroit gémir de son imprudence. Ou bien si une lueur de bon sens l'en fait appercevoir, elle croit tout raccommoder en les rappaisant, en leur faisant quelques petites liberalités, en donnant l'éssor à leurs fantaisies; moyen infaillible de se décrediter entièrement. Quand on a eu la foiblesse de s'oublier & de faire passer quelque mauvais quart d'heure à un enfant, qui ne l'avoit pas merité, il ne faut point lui laisser remarquer qu'on s'en apperçoive, qu'on s'en repente, qu'on lui en fasse des espèces de réparations. Cela lui donneroit une sorte de supériorité sur vous dans ce moment,

qu'il

qu'il ne doit jamais avoir. Le seul remède, c'est de sentir intérieurement qu'on a eu tort, de prendre la bonne résolution d'être mieux sur ses gardes & de la tenir.

EN général c'est une nouvelle Observation à laquelle je passe, on ne sauroit cacher trop soigneusement ses défauts à ses Enfans. Et cependant rien de plus commun qu'une conduite toute contraire. Pourquoi se gêner, disent ou pensent un Père, une Mère, je suis en famille, il n'y a d'autres témoins que mes enfans, ce que je fais ne tire point à conséquence. Et là-dessus on se livre à des propos libres, à des actions indécentes, on se dégrade par mille basses puerilités, que les enfans voyent & écoutent d'abord de grand cœur; ravis de trouver des Compagnons auxquels ils ne s'attendoient pas; mais ces petits espions, les plus dangéreux de tous, en gardent un profond souvenir, ils y font maintes réflexions, pour s'autoriser soit à en faire autant, soit à considérer moins ceux qui font pis qu'eux-mêmes. De-là l'insolence qui règne dans tant de Familles, où les enfans traitent Père & Mère, d'une manière qui fait frémir ceux qui ne sont pas accoutumés à de pareilles idées. Le mauvais cœur en est le principe, mais ce mauvais cœur n'auroit pas été si mauvais, ou il n'auroit osé

osé sortir des bornes de son devoir, si les Parens n'étoient jamais sortis des bornes & des bienséances de leur état. Il y a sans contredit une honnête familiarité, qui fait le charme des familles, & qui semble en faire des Sociétés d'amis, sur-tout lorsque les enfans sont parvenus à l'age de raison ; mais qu'il faut de sagacité, de dextérité pour empêcher cette familiarité de dégénerer en irrévérence. Pour peu que vous différiez, il est trop tard, le mal est sans remède. C'est dans l'age encore tendre, fléxible, craintif, qu'on peut arrêter tout court un enfant qui auroit du penchant à s'emanciper, & revêtir les marques de cette dignité la plus sacrée de toutes, celle de Père & de Mère, en faisant bien sentir qu'on ne se desistera jamais de ses justes droits. Mais pour revêtir ces masques, il faut ne les avoir jamais dépouillées, ou du moins ne leur avoir jamais substitué le ridicule des foiblesses, la honte des vices. Dès qu'une fois vos enfans peuvent vous faire tacitement certains reproches capitaux, leur air annonce ces droits fondés sur vos foiblesses, & vous chercheriez inutilement à reproduire un respect effacé pour jamais de leurs cœurs.

UNE des occasions où les Enfans remarquent avec le plus de facilité les dé-

défauts de leurs Parens, c'eſt dans les quérelles domeſtiques. Leur curioſité attentive ne laiſſe rien échaper de ce qui s'y dit, & il s'y dit ſouvent mille choſes qui devroient été couvertes d'un voile épais, il s'y révèle mille particularités, qui détruiſent toute la bonne opinion qu'une famille peut & doit avoir de ſes Chefs. Livrés à la vivacité qui les emporte, un mari, une femme ſe traitent outrageuſement, ſe reprochent de l'ignorance, de la betiſe, de la mauvaiſe foi, que ſai-je, tous leurs défauts exagerés par la paſſion; jugez de ce que penſent les témoins muets de cette tragicomique ſcène, & des impreſſions qui leur en reſtent. Si donc deux époux ont le malheur de ne pas vivre dans une parfaite union, la préſence de leurs enfans doit au moins ſervir toujours de frein à leurs diviſions, à moins qu'ils ne veulent s'expoſer dans peu au mépris & à la déſobéïſſance.

AVANT que d'abandonner cette matière, j'en tire encore une conſéquence; c'eſt que les Pères & Mères doivent être d'accord ſur l'éducation de leurs enfans, & que jamais, comme il arrive ſouvent, l'un ne doit détruire ce que l'autre a édifié. Vous ferez ceci, dit-on d'un côté, vous ne le ferez pas, réplique-t-on de l'autre; & là-des-

dessus l'Enfant demeure indécis, ou plutôt prend le parti dont il s'accommode le mieux. De-là ces espèces de Schismes dans une famille un peu nombreuse, où certains Enfans sont du côté du Père, les autres du côté de la Mère, & où chaque Protecteur soutient les siens aux dépens des autres. Affreux désordre, s'il en fut jamais. Un Père & une Mère doivent convenir tête à tête, & après une mure réflexion, de la manière dont ils veulent élever leurs enfans, & ce plan une fois fait, le suivre de concert, sans jamais se croiser & se traverser. Si l'un des deux s'oublie par quelque vivacité, l'autre ne doit point le lui reprocher sur le champ; ce qui est fait, est fait, & c'est dans le particulier qu'on examinera s'il est bien fait. A plus forte raison si l'un reprend & chatie avec une juste sévérité, l'autre ne doit point s'y opposer par une fausse tendresse. C'est ce qui arrive sur-tout aux Mères, dont la folle pitié semble quelque-fois craindre qu'on n'écorche & n'assomme des enfans, qui souffrent des punitions justes & moderées. Elles volent à la défense de ces prétenduës victimes, elles arrêtent le bras paternel, elles les refugient sous leurs aîles, où comme dans un petit fort ces rechapés changent quelquefois leur désolation en insolence. C'est

la plus mauvaiſe manœuvre qu'une Mère puiſſe faire, & la protection qu'elle accorde ſi mal à propos, la rend tôt ou tard malheureuſe.

L'AIMABLE harmonie des Conducteurs domeſtiques, la ſage circonſpection avec laquelle ils dispenſent également les graces & les peines éloigne un inconvenient, que je regarde comme très fâcheux, & que je ſais par plus d'une expérience être très dommageable au repos des familles. C'eſt la Jalouſie qu'on excite entre des frères & des ſœurs par des préférences trop marquées, qui jettent dans ces jeunes cœurs un levain d'aigreur & d'antipathie, dont on ne revient presque jamais. Je conviens à la vérité de certaines choſes. La prémière, que la Nature donne quelque-fois un penchant ſecret, une prédilection, dont on n'eſt pas maître, & dont on ne ſauroit alléguer de motif; la ſeconde, qu'il y a des Enfans réellement plus aimables les uns que les autres; la troiſième enfin, que l'équité même demande qu'on témoigne plus d'amitié à ceux qui s'en rendent les plus dignes. Tout cela eſt vrai, mais tout cela demande de grandes modifications. Déjà pour le penchant purement machinal, dès que la Raiſon ne ſauroit le juſtifier, elle doit donner tous ſes ſoins à la cacher.

Or

Or c'eſt ce que ne font point ſur-tout les Mères. Dès qu'une pente les entraîne, elles s'y livrent. Rien n'eſt trop beau, trop bon pour l'objet mignon & chéri; le rebut ſuffit pour les autres. Malheur à qui offenſe, à qui oſe toucher l'Idole. Tout ce qu'elle dit cette Idole, tout ce qu'elle fait eſt merveilleux. La grace regne dans ſes actions les plus maufſades. Le moindre mal vient-il à l'attaquer; bon Dieu! de quel côté ſe tourner, à quel remède courir? Ces pitoyables ſcènes déſolent des Familles, & en rompent pour toujours l'union que le ſang devroit y mettre. Pour les enfans réellement aimables & ſupérieurs aux autres, il y auroit ſans doute de l'injuſtice à ne pas reconnoitre leur mérite, mais à peine peut-on le leur laiſſer entrevoir, rien n'étant plus propre à les gater; & quant aux autres dont on fait moins de cas, vous achevez de les perdre s'il le remarquent. Car du moment qu'ils ſe croyent mépriſés, négligés, haïs, ils perdent le courage & la confiance, ils donnent toute leur attention à détruire ceux qui les ſupplantent; & c'eſt une déplorable ſource d'animoſités. S'il arrive donc aux Pères & aux Mères de donner des marques plus fréquentes d'eſtime & d'amitié aux plus eſtimables, & aux plus aimables de leurs

Enfans, quand ils ne feroient en cela que rendre justice au mérite, ils ne sauroient être trop soigneux de faire connoitre aux autres, qu'ils sont disposés à leur en accorder de semblables, dès que les mêmes raisons parleront en leur faveur, qu'ils n'agissent ni par caprice, ni par antipathie, & que la force du sang & de la Nature les porteroit également vers eux, si le dégout qu'excitent leurs qualités vicieuses, n'y mettoit des obstacles. Alors un enfant convaincu qu'il ne tient qu'à lui de s'attirer les égards, les distinctions, les douceurs que ses frères ou ses sœurs obtiennent, sent naître une émulation, qui le ramène au bien, il essaye de se tirer de l'espèce de mépris ou d'oubli, où ses défauts le laissent, & s'il s'apperçoit que ses soins ne sont pas infructueux, qu'on ouvre les yeux sur ses efforts, rien n'est plus propre à le corriger, & à le rendre aussi égal aux autres, que ses dispositions naturelles le permettent. Remarquez, s'il vous plait, cette dernière clause, autant que ses dispositions le permettent. En effet les esprits & les corps sont d'une étoffe & d'une constitution si inégale, qu'on ne sauroit prétendre que des sujets ainsi différenciés par la Nature, arrivent à une parfaite égalité. Autant vaudroit se proposer de batir deux Palais

lais également ſuperbes, l'un avec du marbre, l'autre avec de la brique. Un enfant, qui fait tout ce qu'il peut eſt auſſi eſtimable, mérite d'être auſſi bien traitté, qu'un autre qui fait des progrès beaucoup plus rapides, aidé d'un heureux naturel, qui lui applanit toutes les difficultés. On a l'extrême imprudence d'agir tout autrement. Dès qu'un enfant eſt tardif, peſant, on le décourage, en diſant tout haut devant lui; c'eſt un ſtupide, on n'en fera jamais rien; voyez ſon frère, ſon cadet, c'eſt un petit prodige, il apprend tout ce qu'on veut, voilà un naturel qu'il faut cultiver. Le pauvre disgracié, qu'on traite avec tant de mépris, dévore d'abord ſon chagrin, il ſe déſole intérieurement de répondre de fautes involontaires, mais peu à peu ſon chagrin ſe change en indifférence, il ne ſe donne aucune peine pour triompher des obſtacles naturels, il juſtifie la prédiction de ſes parens, en demeurant dans l'incapacité, & aſſurément il ne l'auroit pas juſtifiée, ſi l'on s'y étoit mieux pris. En général je ne connois rien de plus triſte que le ſort d'un Enfant négligé, pris en haine dans ſa famille. Il ſe fait une eſpèce de ligue contre lui, il eſt en but à tous les traits, on l'accable de coups, ou du moins d'invectives, la malice natu-

relle à l'age de ſes frères & de ſes ſœurs en fait autant de perſécuteurs impitoyables, propres à lui faire tourner la cervelle, ou à l'hébeter. Les Parens qui ſouffrent de tels abus, qui les autoriſent même par leur conduite, en rendront compte au Père commun du genre humain, à ce Dieu qui leur a confié de précieux dépots, des Ames à former, à éclairer, à rendre heureuſes par les connoiſſances & par les vertus.

JE paſſe à une nouvelle idée, & je renferme dans un ſeul article tous les faux préjugés, dont on laiſſe remplir l'eſprit des enfans, les craintes, & les frayeurs ridicules auxquelles on les livre volontairement en proye, & tant d'autres moyens, qui leur retreciſſent l'eſprit d'une manière dont ils ſe reſſentent toute leur vie. On a une idée qui m'a toujours paru inſignement fauſſe, c'eſt qu'il faut entretenir les enfans de puérilités, que la Vérité n'eſt pas faite pour leur age, qu'il ſuffit de les nourrir des fictions les plus abſurdes, d'offrir du merveilleux à leur imagination qui en eſt avide, d'en impoſer à leur crédulité, à leur défaut d'expérience par les plus étranges aſſemblages de chimères. Voilà préciſement ce qui décide du caractère de tant de perſonnes, qui, ſi j'oſe ainſi dire, ne ſortent

tent jamais de l'enfance. Toujours même puerilité, même avidité pour la bagatelle, pour le faux extraordinaire, même disposition à adopter tout ce qu'on leur débite. On dit ordinairement les Enfans sont des Enfans ; & moi je répons, les Enfans ne sont point des Enfans, dans le sens qu'on voudroit attacher à ce mot. Les Enfans sont des Etres raisonnables, qui n'ont pas la même provision d'idées, les mêmes matériaux d'expérience que les personnes faites, mais leur Ame a les mêmes dispositions à raisonner. Je ne voudrois pas les étourdir de grands mots, ni les embarasser de définitions abstraites. Il y a un milieu. Je badine avec eux, je m'accommode à leur jeu, à leurs petits écarts, mais dès que je les vois disposés à prendre l'ombre pour le corps, le faux pour le vrai, je les avertis de la mépriſe. Je leur ai conté une Fable, qui les a amusé, ils se delectent à imaginer des Bêtes qui parlent, des Chateaux batis & détruits en un clin-d'œil. Cela est bien, je suis ravi qu'ils se soyent occupés agréablement, mais s'ils me demandent: Où cela se trouve-t-il? Y a-t-il des Fées, des Enchanteurs, des Animaux parlans, d'autres merveilles semblables? Il y a des gens qui leur donnent tout cela pour vrai, afin de les affecter plus

fortement, & dans la penſée qu'on les détrompera toujours à tems. Cela eſt vrai, on pourra les détromper, mais redreſſera-t-on le mauvais tour que prend leur eſprit, & quand on leur arrachera ces Fables de l'enfance, mille autres prendront leur place. C'eſt en particulier ce qui favoriſe la ſuperſtition; de-là vient l'extrême penchant que tous les hommes y ont, & la Fortune que les Fables pieuſes n'ont jamais manqué de faire.

SI tel eſt le danger du faux préſenté ſeul, quel effet ne doit-il pas produire, lorſqu'il eſt armé de la terreur? Je regarde comme un vrai crime, un crime atroce, contre lequel je voudrois decerner de juſtes punitions, la deteſtable coutume de cauſer de vaines allarmes aux Enfans, de leur parler d'objets hideux, de leur faire craindre les ténèbres, les ſpectres, les Revenans, les Fantomes, & de chercher à domter leur petite indocilité par ces deteſtables voyes. Bon Dieu! n'y en a-t-il point d'autres? Vous jetteriez les hauts cris, ſi quelqu'un par maladreſſe eſtropioit votre Enfant, & vous lui voyez tranquillement eſtropier l'eſprit, vous aidez même à cette belle œuvre. Ces tendres cerveaux bouleverſés par de telles ſecouſſes ne s'en remettent plus. La Raiſon

ſon vient avec les années, mais elle ne remédie point à ces désordres. On dit qu'un tel a tel foible qu'il faut lui paſſer ; ſans doute qu'il faut le lui paſſer, on n'en eſt plus à tems de le guérir, mais remontez à l'origine de ce foible, & vous verrez en gémiſſant que c'eſt dans les langes & dès le Berceau qu'on l'a imprimé ſur une cire molle, qui durcie avec le tems, en conſerve l'empreinte ineffaçable.

LES Parens un peu au-deſſus du Vulgaire ne ſont pas eux-mêmes ces ſortes de fautes, mais elles ſe commettent pourtant, & comment? C'eſt ce qui me conduit à une nouvelle Obſervation, ou plutôt à une Conſéquence de la précédente. Ce ſont les domeſtiques qui jettent de pareilles impreſſions dans l'eſprit des Enfans, & j'en conclus qu'on ne ſauroit trop ſéqueſtrer les Enfans des domeſtiques, & les tenir ſous ſes propres yeux. Il y a des gens d'honneur & de bon ſens parmi les domeſtiques ; il y en a de plus reſpectables que leurs propres Maitres ; mais on m'avouëra qu'en gros leurs ſentimens affortiſſent à leur condition : ce ſont des gens mal élevés, des génies bornés, des ames baſſes & vénales, qui ne vous ſervent que par un vil intérêt. Au lieu donc de prendre un tendre ſoin de votre famille,

comme ils ne ſont guidés ni par la Nature, ni par la Raiſon, ils agiſſent avec brutalité, ils veulent ſe faire craindre, obéïr, & ils employent les odieux ſtratagêmes, dont je parlois tout à l'heure, ils rempliſſent les enfans de mille frayeurs, ils leurs perſuadent qu'à la moindre désobéïſſance ils feront paroître des monſtres prêts à les dévorer. Le commerce des domeſtiques continuë à être dangéreux dans l'adoleſcence & dans la jeuneſſe. Imbus de mauvais principes, diſpoſés à flatter vos penchans, à vous aider dans vos fredaines, ce ſont de vrais corrupteurs qui ont cauſé ſouvent la ruine & le déshonneur des familles. Je le repète donc, on ne ſauroit trop tenir ſes Enfans ſous ſes yeux; pour peu qu'on les perde de vûë, les mauvaiſes ſuggeſtions, qui malheureuſement ſont les plus goutées, prévalent ſur vos ſoins, effacent vos ſages leçons.

J'AUROIS à préſent un vaſte champ, ſi je voulois réfléchir ſur les moyens d'inſtruire dans la Religion, d'initier aux ſciences, de former les mœurs & ſur les abus qui règnent à tous ces égards. Mais je l'ai remarqué en commençant ce Discours, il y a divers Traités d'éducation, où ces matières ſont traitées à fonds, & je n'ai d'autre but ici que de propoſer quelques obſer-

ſervations détachées, & fondées ſur des choſes qui ont paſſé ſous mes yeux.

JE ne dirai donc plus qu'un mot des Educations prématurées. On ſait que de tems en tems, il y a quelque Enfant qui ſe diſtingue, & qui ſort de la ſphère de ſon age par la vivacité de ſon eſprit, ou par l'étenduë de ſes connoiſſances. A dire le vrai, ces prodiges apparens ne ſont que m'amuſer, & ils n'excitent point en moi une vraye admiration. Ce ſont des plantes forcées qu'on fait pouſſer par artifice, mais dont les fruits n'auront aucun gout dans la ſaiſon. Ne ſoyons pas plus ſages que la Nature. Elle a donné à chaque choſe ſon tems, & quand on la contrarie, elle s'en vange tôt ou tard. Elle paroit d'abord ceder, plier, votre Enfant marche à pas de Géant, quelle joye, mais quel regret, quand vous le verrez s'arréter au milieu de ſa carrière, tomber dans la défaillance, dans l'épuiſement, & reculer plus qu'il n'avoit avancé. Il y a ſans contredit des Génies vifs, actifs, ſupérieurs, qui percent & ſe dévelopent avant le tems, il faut ſeconder la Nature, mais encore une fois, qu'on prenne bien garde de ne la forcer jamais, & ſi j'avois un conſeil à donner, ce ſeroit plutôt de reprimer, de moderer, que d'exciter

& d'éguilloner. Si à grand peine on oſe ſe livrer à une vocation marquée, que dire de ceux qui veulent avancer avec rapidité des Enfans qui n'en ſont point capables, & qui contens d'avoir entaſſé mots ſur mots dans leur tête, croyent en avoir fait des Oracles, tandis que ce ſont ſouvent des imbécilles? Que dire ſur-tout de ceux, qui ſe préparent d'avance à élever un Enfant qui n'eſt pas encore au Monde, ou qui ne fait que de naitre? Si j'ai un Fils, il étudiera de telle ou telle manière, il embraſſera tel ou tel parti, il ſera habile en ceci ou en cela. Eh! de grace attendez qu'il ſoit là, & quand il y ſera, donnez-vous la peine d'examiner à quoi il eſt propre. Combien de gens dommageables à l'Etat, de mauvais Magiſtrats, de mauvais Eccléſiaſtiques, de mauvais Citoyens en un mot n'a-t-on produit par une ſemblable conduite, au lieu que chacun d'eux mis à ſa place, & guidé de concert avec la Nature, auroit pu être utilement employé. Enfin je remarque, qu'on propoſe de tems en tems de nouveaux plans, de nouvelles methodes pour inſtruire les Enfans, pour leur abréger, & leur aplanir les routes. Il y a des ouvertures fort ſenſées parmi tout cela, mais je ne donne pourtant pas aiſément dans ces nouveautés, & ſur-tout dans l'idée

de

de ces opérations abrégées. Ce n'eſt pas un mal que les Enfans inſiſtent aſſez long-tems ſur les Elemens, cela les leur inculque pour jamais, & d'ailleurs on ne peut tirer presque d'autre parti de l'age où ils les apprennent. Je n'ai guères vu réüſſir de ces methodes particulières, & ici comme en bien d'autres cas on ne gagne rien à ſe ſingulariſer.

JE finis. L'éducation des Enfans eſt un ouvrage extrêmement difficile, mais quand elle réüſſit, rien de plus ſatisfaiſant. Elle eſt très difficile, car il faut & de la part de celui qui élève, & de la part de celui qui eſt élevé un concours de diſpoſitions & de circonſtances, qui eſt tout-à-fait rare. Mais auſſi rien de plus raviſſant que l'heureuſe correſpondance d'un élève qui répond à vos ſoins, qui prévient vos deſirs, & qui ſort d'entre vos mains en état de paroître avec diſtinction dans le monde, & d'y fournir une carrière honorable. Qu'un Père, qu'une Mère ſont bien recompenſés, quand ils voyent leurs Enfans chéris, eſtimés, propoſés pour modèle dans la Société! Quelle Couronne plus honorable pour la Vieilleſſe, que celle d'une Famille, qui profite des leçons & des exemples de Vertu que vous lui avez donné! C'eſt alors, & ſeulement alors qu'on peut dire; *Voici les enfans*

ſont un héritage donné par l'Eternel, & le fruit du Ventre eſt une recompenſe de Dieu. Telles que ſont les flèches en la main d'un homme puiſſant, tels ſont les fils d'un Père, qui les voit à la fleur de leur age. O que bien heureux eſt l'homme qui en a rempli ſa trouſſe; des hommes comme ceux-là ne rougiront point de honte, quand ils parleront avec leurs Ennemis à la porte.

XXIX. DISCOURS.

Quæ tibi mulier videtur multo sapientissima?
Quæ tum, quum res ferundæ sunt, se potent negare,
Et quæ æquo animo patietur filii esse pejus quam fuit.

PLAUTUS in Sticho.

IL me reste à développer trois caractères de la femme vaillante, que je vais renfermer dans un seul & dernier Discours. 1. Sa charité envers les pauvres. *Elle étend sa main à l'affligé, & avance ses mains aux nécessiteux.* 2. Sa ferme résignation dans les évènemens. *La force & la magnificence est son vêtement, & elle se rit du jour à venir.* 3. Enfin le principe de toutes ses vertus, sa vraye & solide piété. *La grace trompe & la beauté s'évanouït, mais la femme qui craint l'Eternel sera celle qui sera loüée.* Finissons notre Tableau par ces traits, si propres à le conduire à sa perfection.

I. LA charité est la Vertu par excellence, la Vertu qui fait tout à la fois le plus sublime caractère de Dieu & de l'homme. On ne sauroit la combler de trop d'éloges, mais il faut bien prendre gar-

garde de ne les accorder qu'à la vraye charité, & de ne pas revérer à ſa place un vain fantôme, qui n'a que le nom & l'apparence, ſans réalité. Telle eſt cette émotion machinale cauſée par l'impreſſion que les maux d'autrui font ſur nos organes, & qui eſt d'autant plus grande, que nous ſommes plus foibles, & moins en garde contre les ſurpriſes des ſens. On ne ſauroit disconvenir que la compaſſion, la charité ne ſe manifeſtent ſouvent dans le ſexe, & que le notre ne lui cède à cet égard; mais eſt-ce à titre de foibleſſe ou de vertu? Je ſouffre, en voyant ſouffrir une autre perſonne, & pour me délivrer de cette importune ſenſation, je la ſoulage, je l'aſſiſte. L'effet eſt loüable, il eſt avantageux à la Société, c'eſt une heureuſe foibleſſe, menagée par la Providence même pour fournir aux miſérables des reſſources plus promtes & plus abondantes, qu'ils n'en trouveroient, s'il falloit plaider leur cauſe au ſeul Tribunal de la Raiſon. A' Dieu ne plaiſe que je cherche à amortir la force de ce principe; au contraire on fait quelque-fois des Discours entiers pour la ranimer & l'augmenter. Mais je crois pouvoir deſtiner quelques Réflexions à en règler ces effets. Je previendrai par là le ſuccès des impoſtures, qui approprient à de faux pauvres les fruits de la beneficence, qui ne devroient être recueil-

cueillis que par ces affligés, dont les reſpectables vertus valent mieux que tous les treſors & toute la proſperité mondaine.

PERSONNE n'ignore que par une de ces bizarreries incroyables dont l'engeance humaine fourmille, la mendicité eſt devenuë une Profeſſion, un Art, qui a ſes règles, ſes principes, qui demande même de l'habileté, une étude aſſez approfondie du cœur humain, afin de connoitre les endroits par lesquels il eſt prénable. On dreſſe tant de batteries différentes, que quelqu'une porte coup, & que les gens les plus durs, les moins diſpoſés à donner, ſe trouvent tout ſurpris de ſentir l'aumone s'échaper de leurs mains, pour ainſi dire, en dépit d'eux. A plus forte raiſon le ſexe facile à émouvoir, & presque incapable de réſiſter à l'émotion, ſe rend-il presque ſans combat, & épuiſe en faveur de la fourbe de la fainéantiſe & du vice ce qui relèveroit l'honneur accablé & la vertu gémiſſante. Un ton douloureux & plaintif, une fiction artiſtement inventée, & débitée avec larmes & ſanglots, un étalage de lambeaux & d'infirmités, affectent vivement: le moyen d'y réſiſter? Quel état, quelles extrémités, que ne ſuis-je plus riche pour m'élargir davantage, mais il faut faire au moins ce que je puis pour adoucir des maux que mon tendre cœur partage. On s'applaudit de ces ſentimens, & ces applaudiſ-

diſſemens ſont confirmés par ceux du Public. Qu'il me ſoit permis de dire que je ne vois dans ce qu'on appelle ici bon cœur, ſenſibilité, charité, que je n'y vois, dis-je, dans de pareils cas que foibleſſe & ſimplicité.

UNE femme forte doit l'être ici, comme par tout ailleurs. Elle n'a garde de combattre le penchant naturel qui la porte à ſe répandre en bienfaits, & s'il a plu à la bonté Divine de la placer dans une ſituation opulente, elle ſent l'obligation où elle eſt d'*étendre ſa main à l'affligé, d'avancer ſes mains aux néceſſiteux.* Mais la Raiſon que nous avons vu la guider juſqu'ici dans ſes démarches, préſide à cette dispenſation, & la rend mille fois plus ſalutaire à la Société, que celle qui n'a pour principe qu'une fauſſe & aveugle pitié. Je n'ai pas le tems de tracer ici un ſyſtême complet des précautions que ſa prudence lui ſuggère, d'autant plus que ces précautions dépendent de mille circonſtances fortuites & imprevuës. Voici ſeulement en gros les principaux points qui attirent ſon attention, lorsqu'elle eſt appellée au ſoulagement des pauvres.

LA prémière choſe qu'elle doit naturellement faire, c'eſt de deſtiner une certaine ſomme à ces uſages, ſomme proportionnée à ſes facultés, & de la regarder comme l'ancienne d'une des Iſraëlites, comme un argent inaliénable, qui por-

porte un revenu plus assuré que celui qu'on place sur les fonds les plus solides & les plus avantageux. Quand on n'observe pas cette première précaution, on court risque de pécher dans l'excès ou dans le défaut de charité, en donnant occasionellement, sans ordre & sans règle.

Ce dépot ainsi consigné, on doit en faire un petit Etat, qui en fixe la distribution. La moindre partie est applicable aux charités vagues faites à ces mendians de profession, dont nous parlions tout à l'heure. C'est l'intention des Magistrats même, qui employent les sages efforts de leur Police pour nettoyer les ruës & les maisons d'une espèce de vermine, qui consume ce que de dignes Citoyens attendent en vain. Mais ce que la Police ne sauroit détourner, ce sont les assauts perpétuels, auxquels une personne riche & en réputation de charité est perpétuellement exposée. Il est incroyable quelle complication de déguisemens, d'artifices, de stratagêmes, de fables, quelles sollicitations, souvent quelle insolence employent d'indignes & prétendus pauvres, auxquels aucune démarche ne coute, qui assiègent sans cesse la porte des Bienfaiteurs, & qui ne lachent prise qu'après avoir fait leur coup, sauf même à recommencer peu de jours après. Ce n'est pas à la vérité une honte que d'être dupé de tems en tems dans ces occasions;

sions; il n'y a point de fil qui puisse tirer de tous ces Labyrinthes, & il y auroit mille fois plus d'inconveniens à fermer l'oreille à toutes les demandes. Mais outre qu'il n'est pas agréable d'être souvent abusé, nous sommes obligés en conscience de ménager nos charités, aussi scrupuleusement que nous ménageons notre propre bien, & plus encore, car c'est le bien des vrais pauvres, qui en ont un besoin essentiel. Toutes les fois donc qu'on peut examiner, approfondir, vérifier, il est dans l'ordre de le faire, avant que de se déterminer sur ces demandes des nécessiteux. On sent bien que je n'exige ces précautions que dans des cas d'une certaine importance, où il s'agit de charités un peu fortes. On comprend aussi qu'il y a des cas pressans, qui ne souffrent point de délai, & il vaut mieux courir les risques d'être surpris, que ceux de venir trop tard au secours des misérables. Donner à tems & à propos, c'est bien souvent donner doublement.

Je craindrois pourtant d'être accusé de chercher à restreindre & à diminuer la charité, si je n'avois une nouvelle idée à proposer, qui fera mon Apologie. Oui, j'avertis d'être prudent & circonspect dans ses distributions, j'exhorte à ne pas y admettre sans examen tous ceux qui se présentent; mais en même tems

j'a-

j'avertis, j'exhorte, j'invite, je sollicite, je conjure la charité d'aller chercher & déterrer les pauvres qui gémissent en secret de la rigueur de leur sort, & dont la modeste discrétion n'ose étaler des besoins bien plus réels que ceux de ces Importuns, qui escroquent journellement des contributions. C'est en faveur de ces vrais pauvres qu'il faut faire sur les autres tous les rétranchemens, que je n'ai point craint de suggerer; c'est pour empêcher la chute d'un honnête homme, que des malheurs réïterés sont prets de causer, c'est pour faire subsister une nombreuse famille, aux besoins de laquelle toute l'industrie & tout le travail des parens ne sauroit suffire, c'est pour servir de Père & de Mère à de tendres Orphelins, d'appui & de soutien à de foibles Vieillards, de Médecin & de Restaurateur à de tristes victimes des maladies, de ressource en un mot à ceux qui n'en attendent que du Ciel, que vous devez réünir votre activité & vos soins. Trouver un pauvre inconnu, rappeller ses forces prêtes à manquer; remettre son metier sur pié, arracher ses enfans aux horreurs d'une misère pressante, verser de l'huile dans une lampe qui alloit s'éteindre, voilà une découverte préférable à celle d'un trésor, voilà une assistance plus utile que celle que vous auriez données à cent Quêteurs. Or comme un seul particulier ne

ne fauroit ſuffire à tout, je voudrois que dans chaque quartier, où les riches & les pauvres ſont mêlés, & *s'entre rencontrent*, ſuivant l'expreſſion du Sage, je voudrois, dis-je, que les riches ſe miſſent au fait de l'état des pauvres, qui ſont à leur portée, & des ſecours qui leur conviennent. Une maiſon abondante dans un quartier ſeroit alors comme un de ces Fleuves qui arroſent, engraiſſent, fertiliſent les contrées par où ils paſſent. Mille ravines en découleroient à droite & à gauche, iroient déſalterer les endroits les plus arides, revêtir de verdure les campagnes les plus brulées par l'ardeur du feu des afflictions. Si ces charitables ſoins s'exerçoient ſur le plan que je trace, on ſent aiſément qu'il reſteroit peu de miſérables, & que les aumônes publiques Eccleſiaſtiques ſeroient conſidérablement déchargés.

CE n'eſt pas au reſte en argent ſeul, ni même principalement que pourroient ſe faire les diſtributions dont je parle, & cela me ramène à la femme vaillante, parce que c'eſt elle ſur-tout que regardent les moyens de faire des charités plus utiles & plus abondantes qu'on ne pourroit les faire en eſpèces. Il faut être d'une opulence qui n'eſt pas commune pour penſionner un grand nombre de pauvres. D'ailleurs quoique ce ſoit plutôt fait de compter de l'argent, que d'aſſiſter

ſiſter par d'autres voyes, cela n'eſt pas à beaucoup près ſi utile. Quantité de pauvres diſſipateurs & ſujets à certains vices dépenſent follement l'argent qu'on leur met entre les mains, & n'en portent rien ou presque rien à leur deſolée famille. Au lieu qu'en donnant des ſecours de denrées, d'habits, d'utenſiles, de tout ce en un mot, qui convient à l'état actuel des pauvres, dont je ſuppoſe que la charité prend d'exactes informations, on ſoulage beaucoup plus réellement les néceſſiteux, & l'on peut s'élargir presque au double. Or je le répète, il n'y a qu'une digne Mère de famille, qui puiſſe s'acquitter avec ſuccès de ce que je dis ici. Prémièrement elle ſait par expérience quels ſont les beſoins eſſentiels d'un ménage, de quelle utilité peut être tel ou tel préſent, quelles proviſions peuvent ſuſtenter une famille, quels alimens ou remèdes conviennent à tel malade, & en général tout ce qui ſert à la vie. Enſuite elle a plus de tems & d'occaſions qu'un Epoux chargé de fonctions publiques & d'emplois qui occupent toute ſon attention, elle a, dis-je, plus de tems pour entrer dans ces détails & plus d'occaſions de juger par ſes propres yeux de l'état des pauvres qu'elle veut aſſiſter. Enfin elle trouve ſous ſa main & dans ſa maiſon mille choſes, vêtemens, meubles, dont elle a fait

fait un certain usage, & qu'elle pense à renouveller, mais qui sont encore trop bonnes pour être jettées, elle a divers restes d'alimens, ou même, si le cas le requiert, elle peut en faire préparer en plus grande quantité, tout cela coute moins, & tout cela, comme je l'ai déjà insinué, apporte un soulagement plus promt & plus réel, que le double ou le triple de valeur de ces choses en argent comptant.

COMME je n'écris pas un traité complet sur l'aumone, je n'ajouterai plus qu'une Remarque contre l'ostentation. C'est un défaut par tout, mais il est plus considérable ici que nulle part. Une action de charité faite pour être vuë des hommes est une action perduë, bien plus, c'est un péché. Cependant le sexe accoutumé à l'étalage, à tirer vanité de tout, à faire parade des moindres minucies, transporte souvent ce caractère superficiel dans l'exercice des Vertus Chrétiennes. Des aumônes secrètes & inconnuës n'ont rien d'attrayant; on aime à rendre au pauvre le cruel service de le tirer de l'obscurité & de mettre sa misère au grand jour. S'il y a pourtant quelque chose de méritoire dans la charité, c'est le secret. Une femme d'un caractère solide & vrayement pieux observe le précepte de la Mère de Salomon; *Elle étend sa main à l'affligé, elle avan-*

avance ſes mains aux néceſſiteux : mais elle obſerve en même tems le précepte du Sauveur, c'eſt qu'*une main ignore ce que l'autre fait.* Il y a des Dames fameuſes pour avoir paſſé une longue ſuite d'années dans des viſites d'Hopitaux, & dans des actes publics de la charité la plus éclatante. Je n'ai garde de les blamer; ce ſont de beaux modèles propoſés à toute la Société Chrétienne, des flambeaux placés dans un lieu élevé; mais qu'il eſt à craindre que dans ces cas-là on ne ſe livre à une ſecrète complaiſance, & qu'on ne reçoive dès ici-bas une bonne partie de ſon ſalaire. Ce ne ſont pas les Hopitaux publics auxquels je courrois avec le plus d'empreſſement; ces ſortes de Fondations ſont déjà rentées & pour l'ordinaire paſſablement entretenuës; mais ce qui m'attendrit, ce qui ſeul ſuffiroit pour me faire deſirer des richeſſes, ce ſont ces Hopitaux domeſtiques, ces réduits habités par des ombres & des ſquelètes, où la vieilleſſe, l'enfance, la maladie & tous les beſoins de la vie ſollicitent continuellement, & d'une voix d'autant plus touchante qu'elle eſt muette, les compaſſions des cœurs bienfaiſans. Voilà où il faut aller, non la trompette en main, mais avec des ménagemens de prudence & de diſcrétion, qui rendent le riche charitable preſque ſemblable à cet Etre Suprême, qui

nous comble de biens, ſans montrer la main liberale, qui les dispenſe.

II. LA femme forte mérite ce titre par un nouveau caractère, qui y a un rapport immédiat, c'eſt ſa fermeté, ſa réſignation à tout évènement. *Elle ſe rit du jour à venir.* Prenons garde de ne pas confondre cette diſpoſition avec l'indolence & la ſécurité. Il y a des femmes qui *ſe rient du jour à venir*, en vivant au jour la journée, en s'inquietant fort peu de tout ce qui pourra arriver de leur diſſipation, de la négligence avec laquelle elles conduiſent leur ménage, & élèvent leurs familles. Combien de maiſons riches ſe ſont fonduës, pour ainſi dire, par une ſemblable conduite? Le jour à venir eſt venu, quelque-fois avec une rapidité étonnante, le ſonge enchanteur des plaiſirs a fait place au réveil affreux de la miſère, le rire inſenſé aux pleurs les plus amers, dont tout le reſte d'une triſte vie eſt détrempé.

Se rire du jour à venir, c'eſt encore moins donner dans l'audacieuſe chimère des Eſprits Forts, & braver l'Eternité. Le même eſprit ſuperficiel qui fait donner une femme dans la bagatelle & dans la bigoterie peut la jetter auſſi dans l'irréligion, ſi elle a le malheur de tomber entre les mains d'un ſéducteur impoſant, ou aimable, qui diſtille avec art ſon vénin

nin dangereux dans ſon cœur. Quelle ſuite d'égaremens ne traîne pas à ſa ſuite ce premier & funeſte écart ? Les paſſions du ſexe étant beaucoup plus violentes, quel n'eſt pas leur débordement, quand la reſpectable barrière de la Religion eſt levée? Une femme qui *ſe rit du jour à venir*, du grand jour de l'Éternité, coule ſans ſcrupule les jours de la vie préſente dans toute ſorte de dérèglemens.

CETTE expreſſion ne marque donc aucun des excès que nous venons d'indiquer, mais elle déſigne un caractère rare dans le ſexe, un courage intrépide, une fermeté préparée à tout. Les femmes ſont ordinairement pêtries d'allarmes & de frayeurs; un rien les étonne, les abat, les jette dans le découragement; le plus petit nuage leur paroit une tempête affreuſe, prête à fondre ſur leur tête. Un enfant malade, en voyage, à la guerre, en général tout accident poſſible, quoique très éloigné, très peu apparent, ſuffit pour les bouleverſer. Et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que dans ce bouleverſement elles perdent la tramontane, elles ne ſont bonnes qu'à ſe déſoler & à faire des lamentations à perte de vuë, & ſi le danger approche, leur ſaiſiſſement qui redouble les rend incapables de prendre un parti, de chercher des expédiens, de ſauver du déſaſ-

tre tout ce qui peut en réchaper. Au lieu de partager les soins & les embarras, qu'entrainent certaines conjonctures fâcheuses, elles sont elles-mêmes un embarras de plus, quelque-fois il faut tout quitter pour les calmer, & pour les empêcher de faire des démarches étranges que la peur leur suggère. Ne soyons pas injustes; ce n'est pas entièrement la faute du sexe: sa constitution naturelle & son éducation laissent à son cerveau une molleſſe, où tout fait des traces si profondes, qu'il ne sauroit presque résister à ces impressions. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un homme sensé est fort embaraſſé, quand il a une Compagne livrée à ces agitations. Elle l'étourdit sans ceſſe de ses chimériques craintes, elle laſſe ses yeux & ses oreilles de la longue perſpective & de l'ennuyeux narré de toutes les cataſtrophes poſſibles, & quand il en survient quelqu'une, elle le déſole par ses vives secouſſes, au lieu de l'aider à la parer, en prenant avec lui de sages & justes meſures.

IL y a pourtant pluſieurs exceptions à ce défaut général des femmes; il y a eu, il y a encore de vrayes Héroïnes, des femmes d'un courage mâle, qui fixent leur regards sur les objets les plus effrayans, qui attendent sans émotion tout ce qu'il plaira à la Providence de leur envoyer, & qui aprés avoir pris les ar-

arrangemens que la Prudence leur dicte, *se rient du jour à venir*, c'eſt-à-dire, l'enviſagent avec une parfaite tranquillité, & jouïſſent innocemment des plaiſirs actuels. Sans dire qu'on a vu des Reines gouverner leurs Etats dans des tems critiques, avec autant de prévoyance & d'intrépidité que les plus grands Rois, je me borne à tant de Mères de famille, qui frappées du coup le plus rude, par la perte de leurs Epoux, ont élevé leurs Enfans avec une vigilance & des ſoins qui n'ont presque pas laiſſé remarquer la perte qu'elles avoient faite. Ce n'eſt pas être inſenſible, que de conſerver ſon ſens froid dans de pareilles occaſions. On peut porter au fonds du cœur le trait le plus douloureux, & raſſembler toutes les forces de la Raiſon pour ſe démêler des devoirs indiſpenſablement attachés à telle ou telle ſituation. C'eſt à la vérité un effort qui n'appartient qu'à de grandes Ames, à des Génies ſupérieurs, mais ces Ames, ces Génies ſe trouvent également dans les deux ſexes.

POUR rendre ce caractère plus fréquent parmi les femmes, il faudroit s'attacher plus qu'on ne fait à former & à fortifier leur Raiſon. Si leur corps eſt délicat, leur ame eſt au fonds de la même trempe que la nôtre, & on pourroit lui inſpirer un courage raiſonné, fort ſu-

périeur à notre courage machinal. En leur inculquant de bonne heure & fréquemment ces principes, que rien n'arrive à l'avanture, que les évènemens ont entr'eux une liaison inévitablement nécessaire, qu'après avoir satisfait aux règles de la Prudence, il n'y a d'autre parti à prendre que de s'accommoder aux conjonctures, que l'impatience & la vivacité des passions gâtent tout, en les accoutumant à réfléchir sur ces idées & sur une foule d'exemples qui les confirment, on les guériroit en tout ou en bonne partie de leurs vaines frayeurs. Mais on traite le sexe, oserois-je le dire, à peu près comme on traite les enfans. On l'entretient de bagatelles, on croiroit lui faire injure que de l'engager dans des raisonnemens trop suivis, de lier des conversations approfondies; & il se forme, sur-tout autour d'une personne qui est dans l'age des agrémens, une conjuration pour écarter tout ce qui pourroit l'ennuyer en fixant son attention sur des objets sérieux. On admire en elle, comme dans les enfans, ses caprices, ses humeurs, ses fantaisies, ses foiblesses; on n'oseroit lui faire sentir que ce qu'on lui passe à présent à cause de sa figure, la rendra bientôt ridicule & mépriſable, que ses petites affectations de délicatesse, d'inquiétude de crainte sont autant de défauts, qui s'enracinent & qui la rendront

dront malheureuſe tout le reſte de ſa vie. Mais il eſt ſuperflu de m'étendre davantage là-deſſus; il y a des abus, dont la guériſon eſt déſeſperée, & celui-là me paroit être du nombre. Il n'y a qu'une perſonne qui a l'avantage rare de tomber dès les prémières années de ſa vie entre les mains de gens, qui ont des idées ſur l'éducation ſupérieures à celles du vulgaire, & qui ſans oublier le corps donnent à l'ame comme à la principale partie une attention particuliere, il n'y a, dis-je, qu'une perſonne qui a eu le bonheur de rencontrer de pareils guides, & de les ſeconder par la bonté de ſon naturel, qui puiſſe marcher d'un pas ſur dans la route du monde. Et pour conclurre, il n'eſt pas ſurprenant qu'il y ait ſi peu de ſemblables filles ou femmes, vû l'injuſtice du ſiecle qui leur tient fort peu de compte des ſoins, qu'elles donnent à leur Ame, & qui ſemble n'aimer en elles que les dehors & la décoration.

III. La fin couronne l'œuvre. Le dernier caractère qui nous reſte à conſiderer eſt véritablement la couronne de tous les autres. Sans la piété, ſans la crainte de Dieu, ſans la Religion, toutes les vertus humaines ſont du chaume, que les ardeurs du Jugement à venir dévoreront. Mais ce qu'on appelle piété, dévotion eſt un terme bien équivoque en général, & ſur-tout dans le ſexe.

LA vie d'une femme eſt ordinairement partagée en deux periodes. Le prémier eſt conſacré au Monde, ou plutôt à elle-même. Idolatre de ſa propre perſonne, elle ne penſe qu'à l'embellir, à en déguiſer les défauts, à étudier des modes, des parures, des contenances, des airs, tout ce qui peut arracher aux autres ces ſuffrages flatteurs, ces admirations ſi délicieuſes pour l'amour propre. Ce periode de la vie devroit être fort court, car le règne de la Beauté eſt renfermé dans les limites les plus étroites; c'eſt une roſe épanouïe le matin & flêtrie avant le ſoir. Cependant on prolonge ce tems le plus qu'il eſt poſſible, on eſt la dernière à s'appercevoir de la décadence de ſes attraits, la glace fidèle en avertit en vain, quelques petits artifices réparent & comblent les ſillons tracés par les années, & l'on vient produire avec un étalage ſouverainement ridicule des appas ſurannés, que le ſiècle paſſé a vu éclorre. On a quelque peine à condamner une jeune perſonne qui tire avantage de ſes agrémens réels, mais on daube impitoyablement, & on a raiſon, ſur celle qui mandie des regards à un age qui l'avertit de battre en retraitte. Cependant la jeune elle-même auroit un mérite & un mérite conſidérable de plus, ſi à un ſoin modeſte de ſa figure, elle joignoit les proviſions de ſageſſe & de pié-

piété, qui peuvent seules lui faire achever heureusement le pelerinage de cette vie. Cette sentence si vraye, si essentielle à sa felicité présente & à venir, devroit être sans cesse présente à son esprit. *La grace trompe, & la beauté s'évanouït, mais la femme qui craint l'Eternel sera louée.* Que d'accidens en lèvent à toute heure la Beauté, lors même qu'on pouvoit se flatter d'en jouïr encore quelques années? Que de maladies meurtrières immolent sans retour ces graces éblouïssantes, qui sembloient immortelles? Non, il n'y eut jamais de bien plus fragile que la Beauté, & l'on marche, si j'ose ainsi dire, à chaque pas sur les débris de ces Empires fameux que le tems, ce destructeur impitoyable, s'est hâté de renverser.

Dès qu'une femme est à peu près atteinte & convaincuë d'être déchuë des prérogatives attachées au prémier periode de sa vie, elle pense au second, elle arbore l'étendart de la régularité & de la dévotion. Il faut primer & règner, c'est l'esprit du sexe; ne pouvant plus le faire par la douce tyrannie des sens, on essaye d'en venir à bout par le désagréable exercice d'une fausse Prudence, qui donne le droit de critiquer, de réprimander, de se dechaîner contre les défauts dont naguères on faisoit, dont on feroit encore de tout son cœur, ses délices. Cela forme un plaisant contraste, sur-tout

aux yeux de ceux qui ont assez vecu, pour voir la même personne passer successivement par ces deux états différens. Elle oublie ordinairement ou paroit entièrement oublier l'emploi qu'elle a fait de sa jeunesse, à l'entendre on vivoit de son tems tout autrement qu'aujourd'hui, & les jeunes gens y étoient des Catons. Ce ne sont que recits des faits & gestes de ces anciens modèles proposés à l'imitation de ceux, qui ont eu le malheur de naître dans ce siècle dépravé: & la personne qui fait ces recits ne manque pas de rappeller divers traits à son propre avantage, qu'elle assaisonne de moralités assommantes. Cependant toute la génération passée n'est pas éteinte, & il reste plus d'un témoin fidèle, qui pourroit rappeller mainte Anecdote peu assortissante à cette austère morale. Voilà le second role d'une femme, où les apparences valent encore moins sans réalité, que le défaut & d'apparences & de réalité dans le prémier.

BANNISSONS la grimace, allons au solide. Une femme pieuse commence à l'être, dès qu'elle commence à se connoitre & l'Auteur de son Etre. Elle *se souvient de son Créateur aux jours de sa jeunesse.* Elle lui rend ses justes hommages pour les graces dont il l'a comblée. Elle dépose aux piés de son Trône adorable les sujets de complaisance & de vanité

nité qu'elle pourroit avoir dans le prémier periode de ſa vie, & ce dépot, ce ſacrifice lui eſt rendu au centuple, lorsqu'une ſaiſon plus fâcheuſe ſuccède à celle des plaiſirs. Ce n'eſt pas qu'elle y renonce à ces plaiſirs, que la Nature bienfaiſante offre; au contraire en les ménageant ſagement, elle a l'art de les rendre auſſi durables que ſa vie, au lieu que celles qui s'y livrent avec emportement, les voyent auſſitôt s'enfuïr & s'envoler. Après avoir paſſé ſa jeuneſſe avec une modeſte regularité, elle ne s'en glorifie point dans un âge plus avancé; ſachant par ſa propre expérience que ce n'eſt pas ſans de grands efforts qu'on triomphe des tentations, elle traite avec ſupport celles qui paroiſſent chanceler, & prête à ſecourir de ſes ſalutaires conſeils quiconque en a beſoin, elle ne les aſſaiſonne jamais d'aigreur & de malignité. S'il lui étoit poſſible, elle enveloperoit dans un éternel ſilence tout ce qui tend à nuire au prochain, bien loin de le rélever & de l'aggraver. Trouvant ſon bonheur dans la pratique des devoirs que nous avons détaillé, dans des diſcours ſobres & ſages, dans l'aſſiduité au travail, dans l'affection de ſon Epoux, dans l'éducation de ſes enfans, dans le ſoulagement des pauvres, dans la réſignation aux évènemens, elle trouve le comble de ce bonheur dans l'amour &

dans la crainte de ſon Dieu, qu'elle ne perd jamais de vuë, qu'elle ſert ſans petiteſſe & ſans ſuperſtition, & dont elle attend & elle obtient en effet les ſeuls biens qui peuvent combler tous ſes deſirs. *Donnez lui donc du fruit de ſes mains, & que ſes œuvres la louënt aux portes.* Qu'on l'admire, qu'on l'exalte, mais ſur-tout qu'on s'empreſſe à l'imiter!

XXX. DISCOURS.

Sur le SUJET proposé

Par l'Académie des JEUX FLORAUX, pour l'année 1746. *

Combien les Loix de la Conversation sont précieuses, & combien elles sont négligées.

IL n'y a rien d'outré dans tout ce qu'on dit pour rélever le prix du talent de la Parole, dont l'homme est doüé.

* Ce Discours, ayant été envoyé à *Toulouse*, s'est égaré en route, & l'Auteur n'a pu savoir dans quel lieu. On a cru qu'il ne feroit pas un mauvais effet à la fin de ce Volume. La matière en est sensiblement liée avec celle du Discours XVIII.

doüé. Elle eſt en effet la plus belle prérogative, dont nous joüiſſions, elle nous place dans une Claſſe fort ſupérieure à celle des Animaux, nos Concitoyens dans ce bas Monde. On a beau faire remarquer quelques traces de l'uſage de la Parole dans les Bêtes, quelques articulations groſſières, qui leur ſervent à exprimer certaines idées, ou plutôt certains beſoins, il n'y a rien là-dedans qui puiſſe être mis en parallèle avec la Parole Humaine, qui nous ſert à arranger une ſuite de Discours auſſi longue que nous le jugeons à propos, à les diverſifier, en y faiſant entrer des ſujets de toute eſpèce, enfin à communiquer aux autres les idées les plus abſtraites, à les mener par le fil du raiſonnement, jusqu'aux concluſions les plus éloignées de leur principe.

C'EST cet uſage de la Parole, auquel on donne le nom de la Converſation; & telle en étant l'importance, on voit évidemment qu'un Etre raiſonnable, qui rapporte toutes ſes actions à quelque but, ne doit pas négliger de règler une des principales occupations de la vie, & de l'aſſujettir à certaines Loix, qui la faſſent tourner à ſon plus grand avantage.

RIEN de plus important, rien de plus précieux que les Loix de la Converſation;

tion; mais malheureuſement rien de plus négligé. Deux choſes qu'il faut prouver dans ce Discours.

I.

Je reduis les Loix de la Converſation à trois principales. Elle doit être un principe d'inſtruction, un lien de Société, une ſource de plaiſir.

1. L'INSTRUCTION eſt la prémière choſe dont l'homme ait beſoin, en venant au monde. S'il n'y apporte pas une Table parfaitement raſe, au moins les caractères qui y ſont tracés, ſont ſi ſuperficiels & ſi confus, qu'il a beſoin du ſecours des autres pour les débrouiller, & en rendre l'empreinte plus forte. Auſſi les converſations des prémières années de notre vie ſont-elles presque uniquement conſacrées à l'inſtruction; nous formons les demandes que notre curioſité novice nous ſuggère; chaque objet nouveau eſt la matière d'une Queſtion, on y répond avec plaiſir, & chaque réponſe enregîtrée dans notre cerveau augmente le Magazin de nos idées. Les divers Maîtres dont nous recevons des leçons ne font qu'appliquer la converſation à l'inſtruction. Mais les bornes de l'enfance, ou tout au plus de la jeuneſſe, auxquelles nous reſtraignons cette Loi de

de la Converſation, ſont beaucoup trop étroites. Il n'y a point d'age dans la vie, où l'on ne puiſſe & où l'on ne doive encore s'inſtruire, & il n'y a point de converſation, qui ne puiſſe être inſtructive. Le principal talent d'un habile homme, c'eſt de tirer parti de toute ſorte d'entretiens, en faiſant parler les perſonnes les plus groſſières ſur ce qu'elles ſavent le mieux, & que pour l'ordinaire vous ne ſavez point vous-mêmes. Vous ne daignez pas ouvrir la bouche avec cet Artiſan, avec ce bon Laboureur; & cependant ces gens-là ſavent mille manœuvres, mille détails ſur leſquels vous montrez tous les jours une craſſe ignorance. Vous vous rencontrez avec des perſonnes qui ont voyagé, qui ont été témoins de certains évènemens intéreſſans; il ne tient qu'à vous de vous approprier tout ce qu'elles ſavent, il ne vous en coutera qu'un peu d'attention. Vous vous entretenez avec un Ami, qui a tourné ſes vuës & ſes études du même coté que vous; que pouvez-vous faire de mieux que de mettre ſur le tapis les objets communs de vos recherches, de vous entrecommuniquer vos idées, de vous aider l'un l'autre à réſoudre les difficultés, qui vous embaraſſent, d'aiguiſer en quelque ſorte vos eſprits, en les frottant l'un con-

contre l'autre, comme le rasoir sur la pierre.

En suivant donc cette prémière Loi de la Conversation, qui la fait envisager comme un principe d'instruction, on voit l'ignorance disparoitre, & la lumière succéder aux ténèbres.

2. On a dit & prouvé mille fois que la condition des Hommes seroit la plus déplorable du monde, sans les avantages & les douceurs que leur procure la Société. Mais qu'est-ce qui les a mis en état de former cette Société? C'est la Parole, ce sont les conventions qu'ils ont stipulées, en conversant ensemble? Qu'est-ce qui soutient la Société? C'est le même moyen, qui met les hommes en état de prendre à toute heure les arrangemens nécessaires pour la défendre & la faire fleurir. Qu'est-ce en particulier qui dans le sein de la Société générale forme ces petites Sociétés qu'on nomme Familles, où un certain nombre de personnes sont toujours prêtes à voler au secours les unes des autres, & à se rendre toutes sortes de bons offices? Je ne vois que le Ministère de la Conversation, qui opère toutes ces merveilles, & qui débrouille le Chaos de l'état de simple nature. Quel n'est donc pas le prix de cette Loi de la Conversation, qui en fait un lien de Société? Si vous en exceptez

les

les espérances du bonheur à venir, avons-nous quelque chose de plus cher que nos relations temporelles, nos liaisons de parenté, d'amitié? Et ce bonheur à venir lui-même n'est-il pas le principe d'une Société plus excellente encore que toutes les autres, de la Société des fidèles, dont les fondemens ont été posés par la prédication de la parole, par les saintes conversations du Sauveur, & de ses Apôtres?

3. BIEN des gens trouveront peut-être quelque chose de trop austère dans l'idée que nous avons donnée jusqu'à présent de la Conversation, & dans les deux Loix que nous lui avons imposée. Peut-on toujours avoir l'esprit tendu, & ne penser qu'à s'instruire? A-t-on continuellement l'occasion de faire servir ses entretiens à serrer les liens de la Société? N'y a-t-il pas mille conversations aisées, légères, badines même & pourtant innocentes, où l'on ne pense point à tout cela? Cela est vrai, & cela mérite une troisième Loi, qui a bien son prix. C'est que la Conversation, quand elle ne peut pas se rapporter formellement aux deux fins précedentes, soit au moins une source d'amusement. Les récréations font une partie de notre vie, & c'en est même une partie essentielle, entant qu'elles nous mettent en état de reprendre

les

les forces néceſſaires pour vaquer à nos devoirs. Or de toutes les récréations la plus naturelle, & celle qui eſt le plus univerſellement à la portée de tout le monde, c'eſt une Converſation engageante, qui faſſe couler les momens avec une douce rapidité & après laquelle l'Ame ſe trouve dans une ſituation tranquille & même riante.

Est-ce ainſi que les hommes converſent entr'eux, & ces précieuſes Loix ſont-elles religieuſement obſervées? Hélas! il ne règne à cet égard qu'une trop profonde négligence, & c'eſt avec douleur que je vais en indiquer les principaux effets dans la II. Partie de ce Diſcours.

II.

1. Qui eſt-ce qui penſe à s'inſtruire dans la Société? A peine a-t-on paſſé ces prémières années, conſacrées à des études pour l'ordinaire forcées, qu'on ſe hâte de ſecouër le joug, & qu'on ne reſpire que l'indépendance. Il ſeroit honteux pour un jeune homme, qui atteint à peu près ſon quatrième luſtre, de paroître ignorer quelque choſe, & il a grand ſoin auſſi d'éviter tout air de modeſtie, qui puiſſe faire ſoupçonner, qu'il y a encore quelque choſe au monde qu'il ne ſait pas. D'un

ton déciſif il termine en bref tout ce qui eſt propoſé dans la Converſation. S'agit-il d'une perſonne qu'il a peut-être vuë une fois ou deux; deux ou trois coups de pinceau tracent auſſi-tôt ſon caractère, & cela eſt fini, il ne faut pas penſer à en appeller. Pèſe-t-on les talens d'un Auteur, & le mérite d'un Ouvrage. Il eſt divin, il eſt déteſtable, deux arrets dont l'un ou l'autre émane auſſi-tôt de ce reſpectable Tribunal. Et encore ſi les matières les plus intéreſſantes, & les plus reſpectables n'étoient pas traitées avec la même légèreté, décidées avec la même audace. Jugez, ſi tout homme qui entre en converſation avec ce tour d'eſprit y pourra recevoir la moindre inſtruction. Quelque addreſſe & quelque ménagement qu'on employe pour lui faire goûter celles qui lui ſont les plus néceſſaires, il les flaire, pour ainſi dire, du plus grand éloignement, & les rejette avec un orgueilleux dédain.

ON acquiert avec l'age de la maturité ſur bien des articles, on a peine à reconnoitre un jeune homme, lorsque parvenu à l'age viril, il prend des meſures ſérieuſes pour s'arranger dans le monde. Mais l'eſprit déciſif, & le dégout pour toute converſation ſimplement inſtructive vont en croiſſant plutôt qu'en diminuant. La raiſon en eſt

ſenſible : ce ſont des fruits de notre amour propre, & l'amour propre prend tous les jours de plus fortes racines. Quand on a vecu quelque tems, on ſe croit à plus forte raiſon au-deſſus de toute leçon, & l'on regarderoit comme une penſée extravagante l'idée d'en chercher. Les vieillards ſur-tout ſont merveilleux ſur ce point. A mon age vous m'apprendriez cela! C'eſt un retranchement, dont il n'y a pas moyen de les déloger, & les plus fortes démonſtrations de leur ignorance ne ſervent qu'à leur faire hauſſer des épaules.

PARLERAI-JE des converſations du ſexe, ou de celles dans leſquelles le ſexe, ſur-tout celui qui cherche encore à plaire, fournit ſon contingent? Qui ne ſait que ce ſont les Antipodes de tout ce qui s'appelle ſcience, doctrine, j'aurois presque dit Raiſon, ſi je ne craignois de donner à ce Diſcours un air de Satyre.

MAIS qu'ai-je beſoin d'en dire davantage ſur ce prémier article, & ne ſuffit-il pas de renvoyer à l'expérience. Allez dans tous les lieux, où règne la Converſation, diſtillez, pour ainſi parler, tout ce qui s'y dit, & montrez-nous ce que vous en aurez recueilli de précieux & de ſolide. Combien de gens à la Cour, à la Ville,

fréquentent tous les jours les mêmes Compagnies, assistent aux mêmes Cercles, entrent dans des Conversations à perte de vuë, & ont le merveilleux talent de les soutenir plusieurs heures, sans qu'au bout de ce tems-là ils puissent se vanter d'avoir rien dit, c'est-à-dire, rien qui soit propre à nourrir l'esprit, ou à satisfaire le cœur.

2. L'OUBLI de la seconde Loi de la Conversation, qui nous enjoint d'en faire un lien de Société, est bien plus dangéreux, & néanmoins on l'outre encore davantage. Quelle métamorphose s'offre ici tout d'un coup à mes yeux. Ce ne sont plus des hommes que j'entens converser; ce sont des animaux furieux, qui grognent, qui hurlent, qui vont s'entre déchirer. Ecoutez, & frémissez. Ce blasphémateur. . . . . mais non. Je ne puis ni n'ose exprimer tant d'horreurs que vomissent continuellement les indignes mortels, non seulement contre leurs semblables, mais contre le Dieu même devant qui toute la Nature tremble.

DES voix plus paisibles se font entendre, je découvre divers essains, divers pelotons de personnes rassemblées, qui paroissent s'entretenir sans émotion, & qui ont même un air de joye répandu sur le visage. Je veux participer à ces douceurs que je crois répanduës

dans

dans leur commerce. Mais o douceurs empoisonnées, o perfide & maligne joye! C'eſt aux dépens du prochain qu'on s'égaye avec tant de complaiſance; c'eſt la médiſance qui fait des Tableaux, c'eſt la calomnie qui y empreint les plus odieuſes couleurs; chacun y fournit ſon trait, & l'on ne ſe laſſe point de cette délicieuſe occupation. Perſonne ne peut compter d'être épargné. Les doux noms d'Ami & de Parent, les reſpectables titres de Magiſtrat, de Pontife, de Souverain même, ne mettent point à l'abri de ce déchaînement. Comme dans le tems des anciennes proſcriptions, on s'abandonnoit réciproquement ſes plus chers Amis, pour aſſouvir à plein ſa vengeance, on ſe fait le même ſacrifice dans les Compagnies, & l'on s'y rendroit ridicule, en prenant la défenſe du mérite le plus éminent, ou de l'innocence la plus pure.

De-là les défiances, les animoſités nourries par les rapports, que ceux qui ſont les plus coupables, ſe plaiſent quelque-fois à faire les prémiers. De-là le trouble, & une diſcorde éternelle dans la Société. Quiconque, en ſortant de la Compagnie, où il a été le plus careſſé, le plus reſpecté s'aviſeroit de ſe mettre en embuſcade, pour entendre ſon éloge, en ſeroit infailliblement la

dupe, & ne remporteroit de ſa curioſité que la plus mortelle honte.

COMBIEN de converſations encore, qui exemtes de ces défauts, commencées & ſoutenuës d'une manière decente, dégénerent ſubitement en conteſtations, en criailleries, en invectives par quelque incident imprevû, par la hauteur, l'aigreur, l'opiniatreté qui ſe trouvent ou dans une des perſonnes qui s'entretiennent, ou de part & d'autre. Nous aimons à contredire, & nous ne pouvons ſouffrir la contradiction? En faut-il davantage pour élever de ſemblables tempêtes, & pour en rendre quelque-fois l'iſſuë funeſte. J'en appelle encore ici à l'Expérience.

3. NE prenons, ſi vous voulez, aucune part à toutes ces altercations, fermons ſoigneuſement l'accès de nos cœurs à toutes ces noires trames, que la Langue fait ourdir, & puisqu'il eſt ſi difficile de s'inſtruire, ou de former des liaiſons par la voye de la Converſation, prenons au moins le parti de nous y amuſer, & d'y chercher une innocente récréation. Vain projet qui va s'évanouïr comme les précédens!

VOUS voudriez-vous amuſer dans les Converſations; & le moyen? l'ennui, pour me ſervir d'une expreſſion énergique, y pleut à verſe. Que d'originaux répandus dans la Société, qui la rendent

dent auſſi déſagréable, que l'eſt la promenade, lorſque d'épais eſſaims d'inſectes nous y perſecutent. Le premier coup d'œil qu'on jette ſur la plupart de ces originaux eſt à la vérité réjouiſſant, les premiers momens qu'on donne à les examiner peuvent faire plaiſir. Mais quand il faut vivre avec eux, les revoir tous les jours, & eſſuyer perpétuellement les mêmes ſcènes, cette ſorte de plaiſir s'évanouit bien-tôt, & fait place au dépit.

ENTRERAI-JE ici dans les détails? Ferai-je paſſer en revuë le Politique, ennuyeux du prémier ordre, qui eſt intariſſable ſur les diverſes ſituations des affaires, ſur les interêts des Princes, ſur les négociations ſecrètes dont il a la clef, ſur l'iſſuë des évenemens les plus critiques, qu'il démêle avec une certitude infaillible dans les obſcurités de l'avenir; le Guerrier, qui ne fait parler que de campemens, de ſiéges, de bataille, & qui en parle toujours; le Négociant, qui ſe tuë à vous mettre au fait de l'état du commerce & de tout ce qui en dépend; le vieillard, qui ne vous lachera point que vous n'ayiez ouï le recit de tous les faits de ſa jeuneſſe; l'Homme à bonne fortune, le Joüeur, le Chaſſeur, dont les prouëſſes, ou les déſaſtres renaiſſent chaque jour; que ſai-je, tout homme

qui a quelque habitude invêterée, ou quelque paſſion dominante, & où en trouver d'autres ?

SANS donner à ces caractères une étenduë, qui pourroit faire tomber ce Discours même dans l'inconvenient des Converſations ennuyeuſes, que j'indique, il ſuffit de rémonter à la cauſe générale de tous ces ridicules. C'eſt cet *Egoïsme* moral, cette démangeaiſon invincible & éternelle de parler de ſoi, de ce qu'on a dit & fait, ou du moins de ce que l'on ſait le mieux. Rien de plus bizarre que les converſations qui ſe forment en conſéquence de cette diſpoſition, & c'eſt une vraye Comédie pour quiconque y réfléchit. A peine les prémiers propos ſont-ils entamés, que l'on voit les deux converſans travailler avec une égale contention à ſe mettre eux-mêmes ſur le tapis. Je penſe, dit l'un, d'une telle manière, je ferois telle choſe, ſi j'étois dans ce cas. L'autre ſans faire la moindre attention à l'idée, qui vient d'être propoſée, ne manque pas de répondre ? Pour moi je m'y prendrois ainſi ; & chacun partant de-là, continuë la converſation ſur ſa propre ouverture, ſans ſe prêter réciproquement la moindre attention. Seulement ſi l'un des deux a l'expreſſion plus à ſon commandement, ou les poumons les plus forts, il s'empare du discours,

&

& l'autre demeure réduit avec chagrin à la triſte fonction d'Auditeur. S'agit-il de faits? On s'y prend tout de même. Je vais vous dire ce qui m'eſt arrivé, ou ce que j'ai vu, ouï raconter. A peine cela eſt-il débité, (& c'eſt beaucoup quand le recit n'eſt pas interrompu par l'impatience de l'autre), qu'il paye en même monnoye, & rapporte les Anecdotes qui lui ſont connuës; heureux ſi dans un preſſant beſoin, & plutôt que de demeurer court, il n'en invente pas? S'agit-il de goûts? Chacun ſe hâte de dire le ſien, & perſonne n'examine quel eſt celui qui mérite la préference. Dans les conjonctures les plus ſérieuſes, les plus preſſantes, les plus touchantes, une perſonne que vous conſultez, dont vous implorez le ſecours, & qui n'a que quelques momens pour vous ſauver, les perd quelque-fois dans cette vaine & aſſommante occupation, elle vous dira ce qu'elle auroit fait à votre place, elle vous racontera des évènemens de ſa vie, qui ont du rapport avec votre ſituation, & à grand peine la conduirez-vous à votre but. Je n'exagère point; les trois quarts des Converſations ſe paſſent dans ces propos interrompus entre gens dont chacun ſuit ſon idée, & ne penſe qu'à ſoi. Le moyen que ces diſſonnances faſſent une harmonie! Et où trou-

BJ
1520
F67

Formey, Jean Henri Samuel
Le philosophe Chrétien

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY